SOUVENIRS ET PORTRAITS DE LA REVOLUTION SUIVIS DU DERNIER...

Charles Nodier





NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
X
160
VITTORIO EM. III
NAPOLI

SOUVENIRS

ET PORTRAITS

DE LA RÉVOLUTION

Imprimé par Béthune et Plon.

SOUVENIRS

ET PORTRAITS

DE LA RÉVOLUTION

SUIVIS

DU DERNIER BANQUET DES GIRONDINS

PAR CHARLES NODIER

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE SEINE

—

1841



A M. J. LAFFITTE.

MONSIEUR,

La dédicace de ces SOUVENIRS vous étoit adressée il y a cinq ans.

Différentes circonstances ont retardé la publication de la première édition et de la seconde.

Un des événements dont je parle vous a porté depuis au premier rang dans l'administration des affaires publiques.

Il y a dans le cœur d'un homme indépendant une pudeur qui gêne l'expansion des sentiments les plus légitimes.

Vous n'avez pas entendu parler de moi dans la nouvelle situation où vous avoient placé vos talents, vos vertus, et la juste affection que vous inspirez au pays.

Les hommages que l'on adresse au pouvoir sont trop suspects pour convenir à une âme telle que la vôtre.

Le devoir qui me les imposoit auroit été pénible à une âme comme la mienne, quand vous étiez premier ministre.

Vous êtes rentré dans le rang des citoyens; je les adresse au citoyen.

Je les adresse à l'homme de bien qui m'a entouré pendant quinze ans des sollicitudes d'une bienveillance presque paternelle, sans acception de mes opinions.

Cette foible offrande même sera un gage de la liberté de mes sentiments.

C'est l'œuvre d'un homme sincère mais impressionnable, dont les impressions ne sont pas toujours d'accord avec les vôtres.

Ce livre prouvera, du moins, à défaut d'autre mérite, que vous n'avez jamais repoussé l'expression d'une conscience droite, et qu'elle n'a jamais aliéné un de vos sentiments aux hommes qui parlent ce langage.

Si je regrette qu'un de mes écrits ne soit pas destiné à vivre, c'est que j'aurois ardemment voulu consacrer quelque part, d'une manière durable, les témoignages de ma reconnoissance et de mon respect.

Charles Nodier.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Pour expliquer le livre que voici, il convient de dire d'abord qu'il n'offre que les débris d'un livre. Ma première pensée avoit été d'écrire des *Mémoires* continus comme tout le monde, et de me faire modestement le héros d'une espèce d'Odyssée à travers les Charybdes et les Scyllas de la révolution. Dans une révolution, en effet, le domaine des notions historiques appartient à tous comme tout. Chacun ayant pu prendre part aux événements selon ses facultés, chacun a le droit de raconter ce qu'il a fait, selon son talent. Pour annoncer des *Mémoires* sur l'intérieur et les ressorts d'un gouvernement absolu, il faut, de toute nécessité, avoir été général, ministre, diplomate, courtisan, courtisane ou valet de chambre. La révolution a mis en jeu plus d'intérêts, plus de passions et plus d'acteurs. Au fort d'une tempête qui entraîne le vaisseau de l'État, les plus grands prennent part à la manœuvre, les plus petits au conseil, et quand le bâtiment touche on s'en aperçoit au moins aussi vite à fond de cale que dans la chambre du capitaine. Cette considération mettoit sans doute ma pudeur d'écrivain à l'abri; mais qu'auroit fait de plus à mon récit l'individualité de l'historien? Il n'y avoit rien d'assez spécial dans l'emploi et les accidents de ma vie pour justifier cette forme spéciale. Autrement il n'est personne qui ne puisse faire aussi sa biographie, et la lancer hardiment dans les cabi-

nets littéraires. Si votre portier a cinquante ans, et qu'il veuille bien avoir pour vous la complaisance des Calenders borgnes, il vous récitera facilement des aventures dans lesquelles il a figuré comme acteur ou comme témoin, et qui feront pâlir celles de *Cléveland* et de l'*Infortuné Napolitain*. Les anciens disoient très-bien qu'il ne faut pas se plaindre de ses malheurs à Hécube.

Ce qui reste de véritablement individuel à l'homme qui écrit sur ces matières, c'est la sensation. Il n'y a rien de plus vulgaire que les faits, et rien sur quoi on s'accorde moins. Parlez à trois personnes d'un drame nouveau : la première n'y a vu que l'exposition, la seconde que la péripétie, la troisième que le dénouement, et vous n'avez peut-être remarqué aucune des choses qu'elles y remarquent, si votre voisin étoit importun, ou si votre voisine étoit jolie. Quand ces impressions qui nous ont fui ont quelque attrait de sentiment ou d'imagination, quand elles nous sont présentées dans un moment plus favorable avec candeur ou avec enthousiasme, nous y prenons presque autant de plaisir que si elles se réveilloient de notre propre mémoire, et qu'elles se produisissent naturellement en nous-mêmes. Ce n'est pas l'objet qui est changé, c'est l'aspect; ce n'est pas la forme, c'est la couleur.

J'ai entendu dire souvent qu'il étoit trop tôt pour écrire l'histoire. Cela est généralement vrai quant aux lecteurs; mais la masse des lecteurs est un corps instantané, mobile, qui se renouvelle sans cesse et, à mesure qu'il se renouvelle, il devient plus accessible à la vérité, parce qu'il échappe de plus en plus à l'action des intérêts. Quant à l'historien, je crois qu'il ne sauroit être trop près des faits qu'il raconte, des personnages qu'il met en action, pour en saisir la véritable physionomie. Il est vrai qu'il est alors placé sous l'influence immédiate des opinions de parti; et s'il n'a pas l'indépendance de position et la conscience de caractère qui recommandent le témoignage de l'homme de bien, il faut laisser là son livre. Toutefois, l'écrivain qui lui succèdera au bout d'un siècle, sera-t-il mieux affranchi de ces préventions, s'il s'en rapporte, comme il sera obligé de le faire, aux plaidoyers passionnés des factions; s'il consulte, comme il n'y manquera pas, les traditions encore vivantes des vainqueurs

et des vaincus?... Sera-t-il plus exempt de se tromper sur le passé que sur le présent, une fois qu'il y sera transporté de toutes les forces de son âme, qu'il en aura fait le centre de sa vie intellectuelle, et qu'il se sera associé, sans le savoir, par toutes les sympathies de son organisation, à toutes les émotions de son drame et de ses héros? Un écrivain qui saisit partout la vérité avec une grande puissance, et qui l'énonce presque toujours avec des formes vives, lucides et impérissables comme elle, n'a-t-il pas dit un jour : « Les royalistes d'aujourd'hui auroient été des ligueurs ! » Cela est exact, dans l'acception qu'il donnoit à l'opinion selon sa pensée intime, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause des dissensions qui nous travaillent encore. Les premières révolutions de la monarchie ont été racontées par deux hommes qu'on seroit porté à croire fort étrangers d'affections et de principes à des événements si complétement finis. Cependant lisez Mézeray, vous reconnoîtrez le frondeur; lisez Daniel, vous reconnoîtrez le jésuite.

Je n'aurois pas suivi si loin cette question, si je ne m'étois abandonné à ma plume :

Cet accessoire est grand, mon sujet est petit.

Il y auroit trop d'orgueil ou de distraction à placer une théorie sérieuse de la vraisemblance historique à la tête d'un recueil de causeries sans conséquence, dont le seul mérite, si elles peuvent en avoir un, seroit d'être recueillies sous l'impression d'un souvenir naïf, avec une impartialité d'autant plus facile qu'elle tient beaucoup de l'insouciance. Comme un livre, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est un ouvrage de vanité, et qu'il faut bien passer condamnation sur ce point, je n'ai pas balancé à faire ici les honneurs de la mienne. Ma vanité, puisqu'il faut le dire, ne consiste pas à me croire la moindre des qualités littéraires de l'historien, mais à m'arroger avec confiance la première de ses qualités morales. S'il n'y avoit pas trop d'orgueil à employer les paroles de Montaigne, je dirois volontiers : *Ceci, lecteur, est un livre de bonne foi;* et si cet orgueil n'alloit pas jusqu'à une sorte de profanation, j'aurois pris pour épigraphe celle de saint Paul aux Hébreux : *Je suis persuadé d'avoir une*

bonne conscience. Mais j'ai prudemment réservé ces protestations pour ma préface, où je puis du moins en racheter la suffisance trop superbe par quelque réticence modeste. Cette réticence, la voici : c'est que mon impartialité sans effort est tout bonnement le résultat de l'expérience, et que je suis nécessairement impartial, parce que j'ai vu, parce que j'ai senti, parce que j'ai vécu, parce que j'ai trouvé de tous les côtés, à travers une foule de préventions, de préjugés, d'extravagances, d'excès et même de fureurs, de bonnes intentions, des talents supérieurs, des vertus sublimes; parce que l'habitude et l'obligation de comparer m'ont convaincu que la société ne gagne presque rien à rien; parce que l'éclectisme du philosophe, scepticisme accommodant qui choisit dans tout pour conserver le droit de tout contester, est, suivant moi, la seule raison de l'histoire.

Jeune, j'ai été sans doute un homme de parti, et j'ai servi la cause à laquelle je m'étois lié dans l'abandon inexpérimenté de mes premiers sentiments, sinon avec l'éclat qui s'attache aux faits mémorables, au moins avec la ferveur d'une organisation énergique; mais je suis assez heureux pour avoir imprimé dès l'enfance une invariable profession de foi à tous ceux de mes actes et de mes écrits dont quelques personnes peuvent conserver la mémoire.

Ami constant et passionné de la liberté, dans la véritable acception de ce mot si mal compris, je n'ai jamais nourri dans mon cœur qu'une pensée; et suivant l'aspect divers des différentes époques, je l'ai rattachée avec ardeur à tous les systèmes qui pouvoient lui prêter un appui; mais la vie est trop courte, et chez nous qui avons tant vu elle est trop désabusée, pour qu'il nous soit possible de recommencer si tard, dans le chemin que nous y faisons, beaucoup d'amitiés politiques. Heureusement, la direction où j'étois ne m'a pas fait perdre de vue les hommes honnêtes et sincères qui ne m'y accompagnoient point, et qui se trompoient, si je ne me trompois, ou si l'on ne se trompoit des deux parts, ce qui a dû arriver souvent. Il n'est peut-être pas donné à notre nature de voir juste dans des questions qui ont des milliers d'aspects, mais on a quelque droit de se croire l'autorité de la bonne foi quand on n'a jamais transigé sur les opinions fondamentales, quand on n'a jamais aliéné un sentiment, et quand

on peut tendre une main amie aux honnêtes gens de tous les partis sans craindre qu'elle soit repoussée.

Au reste, le livre que voici, et c'est oser beaucoup que de l'appeler un livre, a subi par hasard l'épreuve la plus extraordinaire à laquelle une composition, écrite sous l'inspiration de la vérité, ait été soumise depuis qu'on écrit l'histoire. Quelques fragments d'essai en sont livrés depuis sept ans au public, le reste en étoit connu par des lectures familières; et entre ces publications, ces lectures, et l'impression de l'ouvrage, une révolution a passé, sans que j'éprouvasse le besoin d'y changer une ligne. Il y a cent ans du 20 au 30 juillet 1830. Il n'y a pas, dans ce que j'ai imprimé et dans ce que j'imprime, la plus petite fraction de temps que puisse marquer une montre de Graham. Je jure sur l'honneur qu'on n'y découvrira pas plus d'une douzaine de mots sacrifiés aux convenances des jours actuels, et les bienséances de la presse libre sont au droit de penser et d'écrire ce qu'est la pudeur à l'innocence, la modestie au talent, la modération à la vertu.

Cette déclaration de principes n'est pas inutile, si je suis parvenu à exécuter mes légères esquisses comme je les ai conçues, c'est-à-dire de manière à laisser si peu de place et de jeu à mes opinions intimes, toutes les fois qu'elles ne sont pas nécessairement en action, qu'il soit impossible ou au moins très-difficile au lecteur de les reconnoître et de les nommer. Ce seroit là, peut-être, la véritable pierre de touche de l'histoire; et si je n'en appelle ici l'application que sur des historiettes sans conséquence et peut-être sans intérêt, c'est que tout me révèle que je n'ai par devers moi ni le talent ni le temps nécessaires pour entreprendre un travail plus étendu, plus compacte et plus sérieux. Je crois pouvoir souhaiter, sans outrecuidance, ma liberté d'âme et d'esprit à ceux qui l'accompliront désormais; et j'estime qu'il ne manqueroit guère à quiconque y réuniroit par hasard la plume de Chateaubriand ou celle de Ballanche, que le premier et le plus essentiel des matériaux d'une longue entreprise: quelques années de vie.

Après m'être si magnifiquement élogié, il me reste à me défendre contre un reproche que ne m'ont épargné ni amis ni ennemis; ou plutôt il me reste à le subir très-humblement, car

je ne sais pas en vérité ce que j'y opposerois. Des critiques dont je reconnois volontiers l'autorité en ces questions ont blâmé dans mes petites narrations une sorte de vernis romanesque assez malséant, suivant eux, à la gravité des sujets. On a dit qu'elles se ressentoient d'une manière un peu exagérée de considérer les événements et les hommes, qui est propre à mon caractère; et on a spécialisé cette accusation dans des termes dont je ne serai pas le dernier à reconnoître la spirituelle justesse, en me condamnant à n'exploiter que la littérature *nerveuse* et l'histoire *fantastique*. J'y consens de tout mon cœur, et, je le répète, je n'essayerai certainement pas de prouver que des perceptions à demi effacées par le temps ont obtenu, en passant de ma tête et de mon cœur sur le papier auquel je les confie, cette précision absolue des vérités mathématiques qui se fait désirer tous les jours dans des matières plus essentielles et plus positives. Ce que j'atteste, c'est qu'elles sont miennes, qu'elles me sont arrivées ainsi, comme mes organes les ont prises. Aucun homme n'est comptable de ses sentiments qu'en raison des facultés qui lui ont été données pour sentir. *Tot capita, tot sensus*. Je suis garant des faits et non maître des impressions. Que j'aie vu autrement qu'un autre, que d'autres encore aient vu autrement que lui et moi, il n'en résulte pas que, ni moi ni les autres, nous ayons dit ce qui n'étoit pas, mais seulement que chacun de nous a dit ce qu'il a vu comme il l'a vu. Je n'ai pas le regard aussi profond qu'un aigle, je ne l'ai pas aussi obtus qu'une chauve-souris, et c'est dans le même rayon du soleil que plongent le regard de l'aigle, celui de la chauve-souris et le mien. Je me suis trompé souvent sur mes sensations, je pourrois me tromper encore; l'essentiel est que je ne trompe personne de parti délibéré, et il n'y a rien de plus loin de ma pensée. Est-on bien sûr d'ailleurs que tous les portraits historiques dont les anciens et les modernes nous ont transmis le type aujourd'hui consacré offrent cette exactitude de ressemblance que l'on demande aux nôtres? L'amour n'a-t-il point embelli de femmes? L'enthousiasme n'a-t-il point grandi de héros? Je ne sais, mais si c'est à cette puissance négative d'un cœur impassible que se mesure l'impartialité de l'histoire, il ne faut s'en rapporter à moi qu'avec beaucoup de réserve; et,

pour me juger en deux mots, j'incline même à croire que lorsqu'il ne restera rien dans mes écrits de l'enthousiaste et de l'amant, il n'y restera pas grand'chose.

Il étoit sans doute inutile de munir de tant de précautions oratoires et grammaticales un mince volume qui passera sans être aperçu. *In tenui labor.* J'ai cédé, presque sans le savoir, à l'habitude de mes confrères les auteurs. Rabelais diroit : *Matière de préface.*

SOUVENIRS.

EULOGE SCHNEIDER.

Mon père, passionné pour les études classiques, s'étoit promis de faire de moi une espèce de savant. Ce n'est pas la seule de ses espérances que j'ai trompée. Il m'avoit appris ce que je sais de latin par une méthode qui lui étoit propre, et dont les fruits m'ont échappé à mesure que j'ai vieilli. A dix ans, je lisois plus couramment qu'aujourd'hui des auteurs assez difficiles. Enchanté de mes progrès, sur lesquels s'aveugloit sa tendresse, quoiqu'il fût plus que personne à portée de les apprécier à leur juste valeur, il ne pensa plus qu'à me faire commencer mes études grecques; mais les occupations multipliées que lui donnoient ses importantes fonctions ne lui permettoient pas de me diriger. Parmi les hommes qui correspondoient avec lui sur des questions de philologie et de littérature ancienne se trouvoit un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, et très-savant éditeur d'un *Anacréon* allemand. Mon père me recommanda aux soins de M. l'abbé Schneider, qui les lui avoit offerts, et j'allai à Strasbourg apprendre du grec sous les auspices d'un grand-vicaire qui avoit traduit et commenté Anacréon. L'effroyable célébrité que Schneider a acquise depuis, et la tragédie peu connue à laquelle aboutit la voie de sang qu'il s'est faite, m'ont paru propres à exciter quel-

que curiosité, et à racheter par un intérêt assez vif quelques pages d'ennui *préliminaire*.

M. l'abbé Schneider ne pouvoit pas me donner un logement chez lui; mais il m'avoit fait préparer une chambre propre et commode, à l'*hôtel* de *la Lanterne*, chez une excellente madame Teutch, dont j'aime à me rappeler le nom et le souvenir. C'est la première femme qui m'ait fait concevoir le charme que l'expression d'une âme aimante et d'un bon cœur peut prêter à une jolie figure.

J'étois arrivé de nuit. La plus grand ville que je connusse alors étoit ma ville natale. Dès le point du jour, tourmenté d'une impatience invincible, je parcourois les rues solitaires, étonné de tout, admirant tout, et frappé surtout d'une sorte d'extase devant cette magnifique cathédrale que le monde ancien auroit comptée parmi ses merveilles. Je n'avois rien vu de pareil en ma vie à ce chœur d'anges et de saints qui l'embrassoit de myriades de figures, et qui sembloit s'élever avec elle aux faîtes de la Jérusalem céleste, en perçant les riches broderies et les dentelles transparentes de sa miraculeuse architecture. Je fus tiré de ma méditation par le bruit d'un coup de marteau, et je vis rouler à mes pieds la tête d'un saint. Un autre coup retentit; et, ce qui tomba, c'étoit le buste de la Vierge embrassant son fils. Je cherchai d'où venoit cela, et j'aperçus un homme juché au portail sur les épaules d'un apôtre colossal, et frappant à droite et à gauche avec des imprécations épouvantables sur ces représentations gothiques des élus du Seigneur. Le peuple s'étoit amassé peu à peu en groupes agités, d'où partoient des rires éclatants, de sombres vociférations et de sourds murmures. Je fus long-temps à m'expliquer cette frénésie,

qui n'étoit pas encore parvenue au pied du mont Jura.

Il étoit neuf heures du matin quand je crus pouvoir me présenter chez le citoyen Schneider. Madame Teutch m'avoit bien dit que c'étoit comme cela qu'il falloit le nommer; qu'il n'étoit plus abbé, mais rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire du Bas-Rhin, et que, tout enfant que je fusse, il étoit capable de me faire mourir si je ne le tutoyois pas. Je venois de me répéter cette leçon pendant une heure de promenade sur le Breuil, regrettant, à vrai dire, de commencer ainsi mes nouvelles études, et de ne pouvoir arriver sans ce préambule à la première page des institutions de Clénard.

Je montai trois degrés; je frappai à une petite porte étroite. Une servante vieille et fort rechignée vint me recevoir, et m'introduisit en grommelant chez le citoyen Schneider; c'est-à-dire dans la salle à manger, où je devois l'attendre. Cette pièce étoit fort propre, quoiqu'elle ne fût boisée que de planches à simples moulures, sans couleur, sans cire et sans vernis. Elle avoit pour tout ornement deux grands sabres en sautoir,

Le déjeuner étoit servi. C'étoit un plat d'huîtres, *rara concha in terris*, un plat d'anchois, une jatte d'olives, et une cruche de bière. Le citoyen Schneider entra, plaça ses deux pistolets sur la table, et s'assit après m'avoir assez brusquement salué.

Je m'approchai de lui, et je lui remis la lettre de mon père. Aux deux premières lignes, il me tendit la main, m'adressa je ne sais quelle phrase grecque à laquelle je répondis en disant que je n'avois pas encore le bonheur de savoir un mot de grec, puis m'invita à déjeuner; et sur mon refus, à dîner. Je n'avois aucun

prétexte pour ne pas accepter. J'aurois cependant mieux aimé dîner chez madame Teutch.

La vieille servante revint, et lui rapporta des gazettes allemandes, une lampe, une boîte à tabac et une pipe. Il alluma sa pipe, et remplit devant moi un verre de bière que je me crus obligé à vider. Pendant qu'il parcouroit ses journaux, je l'aurois peint si je savois peindre.

Euloge Schneider n'avoit pas toujours porté ce prénom académique, qui signifie *beau parleur* ou *savant spirituel*. Les érudits le connoissent autrement. Il l'avoit pris pour dissimuler les souvenirs de sa vie monacale, et pour entrer dans le monde en laïque, sous le privilége d'une pseudonymie parlante qui ne manquoit pas de prétention. C'étoit un homme de trente-cinq ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds, aux épaules rondes, à la tête ronde. Ce qu'il y avoit de plus remarquable dans sa face orbiculaire d'un gris livide, frappée çà et là de quelques rougeurs, et criblée de petite-vérole, c'étoit le contraste de ses cheveux noirs coupés de très-près avec ses sourcils touffus et bruns sous lesquels étinceloient deux yeux fauves ombragés de cils roux. Doué d'une immense aptitude à savoir, et d'un esprit tout en ironie que j'ai trouvé presque toujours à côté de la cruauté, il n'avoit rien de ce qui touche, de ce qui émeut, de ce qui lie le cœur, et je crois que cette observation pourroit contenir la solution d'un grand problème. Les méchants sont les hommes malheureusement organisés qui n'ont pas pu être aimés.

Toutes les fois que je me le rappelle comme je l'ai vu, imposant pour le petit nombre des savants qui pouvoient le juger, mais si peu sympathique de sentiment,

si maladroit de faconde, et si repoussant d'extérieur pour tout le reste, je me demande avec étonnement de quelle autorité cet homme a balancé pendant six mois l'omnipotence de Saint-Just, opprimé une vaste et forte province, menacé la Convention et inquiété la République.

Plus le dîner me faisoit peur, plus j'y fus ponctuel. Madame Teutch me l'avoit recommandé en m'embrassant; et elle m'embrassoit volontiers, parce que j'avois l'air, disoit-elle, d'une petite fille déguisée. C'est le premier banquet de ma vie où il ne s'éleva pas au-dessus de la nappe, à l'exception de ma tête, une tête qui n'ait été coupée depuis. Dès lors, cela m'est arrivé deux ou trois fois comme à tout le monde.

Les convives de Schneider se nommoient Edelman, Young et Monnet.

Edelman prendroit de droit une place dans les biographies, même quand la révolution auroit oublié de l'inscrire sur ses listes sanglantes. Mal organisé sous plus d'un rapport, il avoit été bien organisé pour les arts. La génération actuelle a pu admirer encore au théâtre sa belle et pompeuse musique d'*Ariane dans l'île de Naxos*, et je l'ai entendu vanter à l'égal de Gossec pour certains chants d'église. C'étoit un petit homme d'une physionomie grêle et triste. Son chapeau rond rabattu, ses lunettes inamovibles, son habit d'une propreté sévère et simple, fermé de boutons de cuivre jusqu'au menton, son langage froidement posé et flegmatiquement sententieux, composoient un ensemble très-médiocrement aimable, mais qui n'avoit rien d'absolument repoussant. Uni à Diétrich par une longue intimité, fondée probablement sur leur commune passion pour la musique, il devint un de ses premiers et

2.

de ses plus acharnés accusateurs. Je me souvenois de lui avoir entendu dire, avec un calme affreux, dans sa déposition contre le fameux maire de Strasbourg, au tribunal criminel de Besançon : « Je te pleurerois parce » que tu es mon ami, mais tu dois mourir, parce que « tu es un traître. »

Young étoit un pauvre cordonnier, mais il s'en falloit beaucoup que ce cordonnier fût un homme commun. La nature l'avoit fait poète; et sa figure lourde, aux traits massifs et comme mal ébauchés, couronnée de cheveux durs et noirs que hérissoit en touffes divergentes une pommade grossière, s'animoit d'une inspiration toute particulière quand il débitoit ses odes et ses satires. Il ne composoit qu'en allemand, mais il savoit du latin et du grec; et lorsqu'une de ses pièces avoit présenté quelque allusion à un passage célèbre dans les classiques, il ne manquoit jamais de le rapporter, en illustration, à la fin de sa lecture. Il est presque inutile de dire que toutes ses inspirations étoient prises dans les événements contemporains, et qu'il auroit peut-être été incapable d'en trouver ailleurs. Dans ces âmes emportées, violentes, et cependant naïves, la liberté avoit absorbé toutes les autres pensées. Si la définition de la monomanie, si commode aujourd'hui, avoit été inventée de ce temps-là, on auroit pu l'appliquer aux révolutionnaires de bonne foi, aux hommes de conscience et de cœur, qui s'étoient dévoués aveuglément à d'extravagantes et fatales théories, sans ambition et sans intérêt. Je ne parle pas des autres.

J'ai dit que le troisième s'appeloit Monnet. Celui-là m'étoit bien connu; et sa rencontre fut pour moi une sorte de bonheur, car j'ai vu peu d'hommes, dans mon enfance, qui eussent plus de qualités propres à se faire

aimer. Monnet avoit été grenadier dans sa première jeunesse. A vingt-cinq ans, il s'étoit fait prêtre ; et il étoit devenu préfet du collége de Besançon peu de temps avant sa suppression. La révolution, qui le surprit à vingt-huit ans, lui rendit sa liberté, qu'il regrettoit probablement déjà d'avoir aliénée, et la révolution le trouva reconnoissant. Il étoit grand, beau, bien fait, quoique un peu voûté ; plein d'aménité, de politesse, et de je ne sais quelle grâce triste qui attache. Sa physionomie mélancolique étoit comme empreinte d'un pressentiment sinistre. Il ne sourioit pas sans amertume. Si cette vision du passé, plus vive, plus instante que le présent lui-même pour un homme qui ne vit plus que dans le passé, ne trompe pas ma mémoire, il y avoit dans son cœur quelque mystère douloureux, dans son regard quelques traits de défiance et d'effroi. Sa joie à me revoir me tourmentoit, comme si j'avois compris que c'étoit la dernière qu'il eût comprise. Je crois qu'il s'étoit rendu suspect aux hommes exaltés de notre pays commun, par son généreux penchant vers toutes les idées de modération, et que c'étoit ce qui l'avoit décidé à venir chercher dans une ville où il seroit moins connu une nouvelle réputation politique, ou, si l'on veut, un abri contre le danger de son innocence. Cette démarche l'avoit perdu. Il ne s'étoit pas jeté à Strasbourg dans le parti extrême dont il avoit nécessairement les excès en horreur : il y étoit tombé ; et voilà ce que je sentis, sans le concevoir distinctement. Il faut avoir plus de onze ans pour deviner comment la foiblesse peut contracter une solidarité involontaire avec la fureur ; comment la timidité peut devenir auxiliaire de la démence ou complice du crime. Cela m'a rappelé depuis ces saints de pierre de

la cathédrale mutilés par la populace, et qui lui fournissoient de nouvelles armes pour lapider ses victimes. Quelques saints de chair sont devenus aussi des instruments de mort dans la main terrible de la révolution. Je me rendois un compte vague de ces idées, pendant que la conversation me révéloit peu à peu les passions effrayantes de cette génération de malheur. En vérité, j'ai compris depuis que les événements sont bien plus forts que les caractères ; et que si certains hommes ont brisé les peuples dans leur passage, c'est qu'ils ont été poussés par une puissance non moins irrésistible que celle qui déchire les volcans et qui précipite les cataractes. Chez une nation qui a usé le frein de ses lois accoutumées, ou qui l'a rompu, il en est de chaque individu en particulier comme de la nation tout entière. Il va, il va, il ne sait pas où il va.

Je prenois bien peu de part à ce formidable échange de pensées de mort où tout le monde entroit pour son intérêt personnel, et qui étoient alors de droit défensif ; mais cela montoit mes idées, comme auroit dit Edelman, à un diapason extraordinaire. Cette alternative de mourir ou de faire mourir, cette question d'assassinat réciproque, devenue un dilemme pressant dont la solution pouvoit avoir lieu le lendemain, cette horrible loterie de têtes dont on balançoit froidement les chances douteuses, et où chacun des interlocuteurs avoit un enjeu encore voyant, parlant et rempli de vie, cela est exécrable à penser ! Le dîner fut extrêmement gai.

Ce que je pus saisir dans un entretien si extraordinaire pour moi, c'est que les révolutionnaires de Strasbourg s'étoient partagés sous deux drapeaux. L'un étoit celui des *nouveaux hommes d'État* représentés

dans la Convention nationale par Robespierre, et dans le département du Bas-Rhin par Saint-Just. Qui ne frémiroit de penser aujourd'hui que Robespierre et Saint-Just étoient *modérés* aux yeux de quelques hommes élevés dans ces belles et nobles études qu'on a si justement appelés *humaines*, et qui améliorent le cœur en éclairant l'esprit !....

L'autre étoit porté par Schneider, qu'une logique d'extermination qui passoit de bien loin les doctrines aveugles et stupides de Marat avoit poussé aux dernières conséquences de ce fanatisme anti-social. Cependant le *modéré* (je dois répéter que c'étoit Saint-Just) affectoit au moins une grande austérité de mœurs; et le capucin de Cologne étoit ami de la joie et de la volupté. Le premier jouoit au stoïcien, le second à l'épicurien ou au cynique. C'est sous ces deux puissances effrayées l'une de l'autre, que palpitoit l'Alsace effrayée de toutes deux.

Comme la révolution avoit deux grands-prêtres à Strasbourg, elle y avoit deux temples consacrés à ses redoutables mystères, la société populaire, épurée par Saint-Just, et la *Propagande* de Schneider. On n'a pas connu cette nuance à Paris même. On a vu les Cordeliers disputer le pouvoir aux Feuillants, et les Jacobins triompher des Feuillants et des Cordeliers; mais personne ne s'avisa d'y enchérir sur les Jacobins. Le ressort de la Propagande se brisa trop tôt pour cela.

La première leçon que je reçus de mon professeur de grec fut la défense de visiter cette société populaire, infectée des mauvais principes du *modérantisme* conventionnel. Young insista sur la nécessité de me nourrir des précieux enseignements de la *Propagande;* et il appuya cette opinion de quatre vers d'une de ses

odes, que Schneider s'empressa de traduire à mon usage et qui se sont conservés sans altération dans ma mémoire. On le comprendra aisément :

« Il faut que l'enfant lui-même quitte le sein pusillanime de sa mère,
» Qu'il s'ébatte sur le cercueil d'un tyran avec plus de joie que dans son berceau,
» Qu'il agite pour hochets des ossements et des sceptres rompus,
» Et qu'il suce le lait héroïque, le lait sanglant de la liberté. »

Ces recommandations étoient d'autant plus pressantes que le citoyen Schneider alloit me laisser longtemps abandonné à moi-même et aux soins de madame Teutch. Les triomphes de Pichegru, qui reconquéroit nos frontières en courant, et qui débarrassoit le pays de ses ennemis extérieurs dans le temps physique dont ils avoient besoin pour fuir ou pour mourir, le laissoient malheureusement ouvert à d'autres ennemis plus dangereux pour la liberté que tous les rois de la coalition. Schneider partoit le jour suivant, accompagné de ses hussards de la mort, et alloit promener de village en village un échafaud nomade, pour exercer sur les infortunés qui s'étoient laissé piller par les Autrichiens la vengeance nationale. Ce voyage pouvoit être long, car le nombre des proscrits étoit à la discrétion du juge.

Je restai seul. Le lendemain, à dix heures du matin un peu passées, je traversois la place d'Armes; il y avoit au bout de cette longue place, du côté de la *Maison-Rouge*, un échafaudage d'une forme singulière dont je compris rapidement l'usage : on venoit de décapiter une pauvre femme de quatre-vingts ans, qui étoit convaincue, par son propre aveu, d'avoir donné

du pain à un Autrichien affamé; l'exécuteur relevoit le couteau sanglant dont la permanence menaçante n'auroit été concédée alors pour aucun des autres priviléges de la liberté. Le tambour roula et je m'enfuyois, quand je vis venir la *Propagande :* je la suivis machinalement.

C'étoit une chose étrange que la *Propagande.* Composée des énergies les plus adultes et les plus vivaces du temps, elle avoit conservé des mœurs de la jeunesse un peu de grâce et d'élégance. Quelques-uns de ses membres se distinguoient même par un costume presque recherché. Ils portoient une veste courte, mais très-propre, qu'entouroit une ceinture tricolore étoffée, munie d'excellentes armes, et à laquelle étoit suspendu un large couteau de chasse. Le bonnet rouge, ombrageant à la phrygienne un front couronné de beaux cheveux bouclés qui descendoient de part et d'autre sur les épaules, ne manquoit pas d'agrément; leur co nu, leurs grands pistolets aux pommeaux brillants, leurs brodequins de cuir écru, l'ensemble entier de leur physionomie pleine d'un calme qui, dans ces jours décisifs, pouvoit passer pour du courage; les chances de mort qui les suivoient de si près, et que j'avois apprises la veille : il n'en falloit pas tant pour exciter quelque curiosité sympathique dans un cœur d'enfant.

Ils arrivèrent au pied de cet horrible échafaud, à travers la foule qui s'éloignoit de crainte de se compromettre. L'orateur s'agenouilla, se releva, et puis, retourné vers nous, il remercia, il *panégyrisa* la guillotine, au nom de la liberté, avec un choix d'expressions si gracieusement effrayantes, avec un *anacréontisme* si désespérant, que je sentis une sueur froide ruisseler sur mon front et baigner mes paupières. Je voudrois

oublier tout ce qu'il y a de triste dans mes souvenirs; mais j'écris *mes souvenirs*, et je n'ai pu l'oublier encore, cette procession fanatique de la *Propagande* qui avait le bourreau pour pontife, et la guillotine pour reposoir!

Ceci se passoit en *frimaire*, du *deux* au *cinq* ou *six décembre*; et je ne devois revoir Schneider qu'une fois. Je ne m'informai pas de ses voyages dont les biographies rapportent d'horribles circonstances, qu'on relègueroit volontiers à l'histoire des vampires et des goules, mais que Saint-Just recueilloit de toutes les bouches, et qu'il avoit quelque intérêt à ne pas atténuer. Bien décidé à n'écrire que ce que j'ai vu, je ne leur emprunte un fait qu'autant qu'il peut se rattacher à mes impressions, et qu'il m'explique ou me développe des idées mal arrêtées dans ma mémoire. Il paroît que cette funeste excursion acheva de briser son intelligence, et qu'il devint fou furieux de l'ivresse du pouvoir absolu, comme Mazaniel. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans ces impôts levés en têtes humaines dont on prétend qu'il a frappé quelques villages, et qui motivèrent sa condamnation devant le tribunal de Fouquier. Ce qui paroît certain, c'est l'événement qui causa sa perte, et que je raconterai avec plus de brièveté que cette longue exposition ne le promettoit, parce que je le raconte sur le témoignage presque unanime des ouï-dire, mais seulement sur leur témoignage, c'est-à-dire sur des perceptions qui ne sont pas les miennes, et que je ne sais pas décrire. Je ne devois rentrer comme spectateur dans ce drame affreux qu'à sa péripétie.

Une chose qui paroîtra difficile à concevoir, c'est que la formidable logique de Schneider, tout en attei-

gnant aux dernières conséquences de sa doctrine, n'avoit pu satisfaire à toutes les exigences de quelques esprits rebelles à la conviction, et qui comptoient pour rien toutes les garanties, chez un homme auquel il en manquoit une. L'uniforme presque militaire du commissaire-rapporteur n'avoit fait oublier encore ni le froc du capucin, ni la soutane du chanoine, et le moine de Cologne nuisoit souvent à la popularité du terrible dictateur de Strasbourg. Une voix élevée du milieu de la société populaire de Brumpt, dans le cours d'une des excursions tragiques dont j'ai parlé, ne craignit pas de rappeler à Schneider cette tache infamante du sacerdoce qui le rendoit irrémissiblement suspect aux amis de la liberté, et de lui conseiller pour tout moyen de transaction avec les principes un acte qui consacrât du moins solennellement son apostasie. Schneider n'étoit pas marié; son goût effréné pour les femmes se concilioit même assez mal avec les obligations d'un engagement chaste et légitime, et il ne falloit rien moins pour le décider à s'y soumettre que l'intérêt de cette popularité de cynisme et de sang à laquelle il avoit déjà fait tant de sacrifices. Dans cette dernière occasion, il ne vit aucun autre moyen de se soustraire au terrible argument qu'on lui opposoit; et l'amour des richesses put contribuer, d'ailleurs, à vaincre l'instinct d'indépendance et de débauche qui l'avoit dominé jusque-là. Ses regards tombèrent sur une jeune personne de Brumpt, qui joignoit une immense fortune à toutes les perfections du corps et de l'esprit. C'étoit la fille d'un aristocrate en jugement, et Schneider l'avoit remarquée dans la foule des suppliantes qui, tous les jours, inondoient le prétoire. Le lendemain, la mise en liberté de l'accusé fut signée; et, par une apostille singulière dans

un pareil acte, le proconsul l'avertit qu'il se proposoit de lui demander à dîner le même jour.

La jeune fille ne se trouvoit pas au banquet. C'étoit l'usage alors de la plupart des communes rurales de l'Alsace et des provinces voisines que les femmes n'y parussent point, et son père n'avoit pas jugé à propos de l'enfreindre ce jour-là. Schneider réclama sa présence, et on obéit. Il se piqua d'abord d'esprit, de grâce, de politesse, et toutes ces qualités ne lui manquoient point. Puis il arriva, sans beaucoup de détours, à l'objet de sa visite. Sa dialectique connue le dispensoit suffisamment d'une recherche laborieuse de précautions oratoires. L'homme qui tenoit le glaive suspendu sur un peuple et sur une armée n'avoit pas besoin de s'envelopper des misérables circonlocutions des rhéteurs. Il demanda la main de sa jolie hôtesse comme s'il avoit pu y prétendre du droit de l'amour, et sans blesser aucune convenance; puis, sans attendre de réponse, il s'approcha de la croisée, l'ouvrit, et jeta un regard satisfait sur la place, à la vue des apprêts qu'il avoit ordonnés. Après avoir arboré de quartier en quartier ses deux poteaux ombragés de panaches tricolores, et décorés de nœuds de rubans, on venoit, pour la première fois, d'y dresser la guillotine [1]. Cet aspect porta une horrible lumière dans le cœur de l'objet infortuné des préférences de Schneider. Elle tomba aux

[1] Des faits analogues ont été mis en Angleterre sur le compte de Jefferys; en France, sur celui de Joseph Lebon; Prudhomme impute le même crime à C........ Il est à souhaiter pour l'honneur de l'espèce humaine que tout cela soit faux. Je n'atteste sur l'histoire de Schneider à Brumpt que la rumeur publique. Je n'étois pas à Brumpt; mais j'étois à Strasbourg le 21 décembre 1793, et il n'y avoit pas deux versions sur l'événement.

pieds de son père en le suppliant de lui accorder pour époux l'homme bienfaisant auquel il devoit la vie, et en attestant le ciel qu'elle ne se relèveroit qu'après avoir obtenu cette faveur. Puis, se retournant vers Schneider : « Mais, dit-elle, j'exige de ta tendresse » une de ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée. Il » se mêle un peu d'orgueil à mon bonheur. Ce n'est » pas à Brumpt que le premier de nos citoyens doit ac- » corder son nom à une femme ; je veux que le peuple » me reconnoisse pour l'épouse de Schneider, et ne me » prenne pas pour sa concubine. Il n'est point de ville, » ajouta-t-elle en souriant, où tu n'aies été suivi d'une » maîtresse : on pourroit aisément s'y tromper. Il n'y a » que trois lieues d'ici à Strasbourg : j'ai des mesures » à prendre pour ma toilette de noces, car je veux » qu'elle soit digne de toi ; demain, à telle heure que » tu voudras, nous partons seuls ou accompagnés, à ton » gré, et je vais te donner la main devant les citoyens, » les généraux et les représentants. » Ces paroles que rendoient cent fois plus séduisantes l'élocution coquette et la piquante physionomie d'une Alsacienne ; ces paroles accompagnées, dit-on, de quelques caresses, ne laissèrent pas à Schneider la possibilité d'une objection. Cependant la maison fut surveillée toute la nuit, mais personne n'avoit pensé à s'en éloigner ; et, quand il arriva le matin, il la trouva pavoisée du haut en bas, et présentant tout l'aspect d'une fête. La future en descendit dans ses plus beaux atours, et vint lui présenter la main sur le seuil de cette salle basse où l'on prend ordinairement le thé ou le café. Un déjeuner splendide y étoit servi. Bien qu'étourdi de bonheur et d'orgueil, Schneider ne pensoit qu'à l'abréger. Les portes de Strasbourg se fermoient alors à trois heures, et le temps

pressoit. Il devoit d'abord le mettre à profit pour répondre par de grandes marques d'éclat et de puissance aux profusions de sa nouvelle famille et aux prétentions de sa fiancée. Un courrier fut dépêché à Strasbourg pour intimer la défense de fermer les portes avant quatre heures. Il est vrai que l'ennemi se retiroit alors, et que Strasbourg n'étoit plus menacé ; mais les arrêtés de Saint-Just, qui avoient eu force de loi pendant l'invasion austro-prussienne, n'étoient point révoqués, et il en étoit un qui portoit peine de mort pour délai de clôture. Schneider lui-même l'avoit fait exécuter.

Il étoit au plus trois heures et demie le 21 décembre, quand un cortége bruyant se répandit dans la plus vaste rue de Strasbourg, et vint s'arrêter au-dessous du balcon de Saint-Just. Il y eut alors deux spectacles qui pouvoient partager à titres égaux l'attention de l'observateur, ce théâtre où se dénouoit le drame de Brumpt, et cette tribune où il alloit se juger.

Schneider s'étoit fait précéder de quatre coureurs revêtus des couleurs nationales. Sa voiture découverte, quoique le temps fût douteux, étoit traînée par six beaux chevaux. Il l'occupoit seul avec sa fiancée éblouissante de parure, et assurée de regard et de maintien. Autour de lui caracoloient fièrement et le sabre nu les cavaliers d'élite de son escorte portant la tête de mort sur leur baudrier, sur leur sabredache et sur leur schako, et plus hideux encore que de coutume, d'une gaieté qui ne leur étoit pas familière. Derrière tout cela retentissoit lourdement sur le pavé un char à quatre larges roues, bas, étroit, peint de rouge, traîné par deux chevaux chamarrés et enrubanés, et sur lequel battoient de longs ais rouges avec leur traverse rouge. Cet appareil étoit accompagné de deux

hommes à cheval en blouses noires, et dont le bonnet rouge étoit orné d'une large cocarde : il étoit suivi d'une petite carriole dans laquelle étoit assis un homme pâle, maigre et sérieux, que cherchoient tous les regards. Ce n'étoit cependant pas Schneider.

Une légère rumeur, qui ne tarda pas à s'étendre au loin, annonça que Saint-Just alloit paroître au balcon. Il y avoit dans sa démarche une sorte de brusquerie solennelle : il ne cherchoit pas l'accueil du peuple; il le réprimoit, au contraire, d'un geste sec et absolu. Ses cheveux épais et poudrés à neige sur ses sourcils noirs et barrés, sa tête perpendiculaire sur sa haute et ample cravate, la dignité de cette taille petite, l'élégance de cette mise simple, ne manquoient cependant jamais leur effet sur la multitude. Il fit signe qu'on s'arrêtât, et on s'arrêta.

Le représentant du peuple venoit d'apprendre la violation de ses ordres, et tel étoit probablement le motif de la colère qui animoit son regard luisant et profond; mais ce sentiment, tout indomptable qu'il étoit dans son cœur, fit un moment place à la surprise, quand Saint-Just aperçut près de Schneider une jeune fille en habits de fiancée. Celle-ci, profitant du moment où elle excitoit son attention, s'élança hors de la voiture, et se jetant à genoux sur les pavés : « Justice, s'écria-t-elle, » justice, citoyen! J'en appelle à Saint-Just et à la » Convention! » Puis elle raconta en peu de mots, mais avec l'expression la plus éloquente, l'horrible abus de pouvoir du tyran de l'Alsace. — Est-il vrai! dit Saint-Just en appuyant sa main sur son front. Cela peut-il être vrai! — Tout le monde fut d'accord sur les faits, sans en excepter l'homme de la petite voiture que son intimité cordiale avec Schneider rendoit un té-

moin imposant, et qui déclara qu'il avoit reçu l'ordre de se tenir prêt pour l'exécution du père de la *Young frau*, s'il avoit refusé son consentement au mariage. Saint-Just ne parloit pas, ou, tout au plus, il murmuroit à voix basse quelques mots confus : « Le voilà » donc dévoilé, l'exécrable capucin de Cologne ! » Et puis il mordoit ses poings, et frappoit à coups réitérés sur la barre de son balcon. « Qu'aurois-tu fait, dit-il enfin à la fiancée, si tu ne m'avois pas trouvé disposé à te rendre justice ? — Je l'aurois tué ce soir au lit, répondit-elle en montrant un poignard qu'elle avoit caché sous son corset. Maintenant, je te demande sa grâce. — Sa grâce ! cria Saint-Just, dont ce mot réveilla la fureur : la grâce du capucin de Cologne ! A la guillotine ! continua-t-il avec une explosion incroyable dans un caractère si méthodique et si mesuré. Qu'on le mène à la guillotine ! — Couperai-je la tête ? répondit respectueusement l'homme maigre de la petite voiture. — Je n'en ai pas le droit, dit Saint-Just en frémissant de dépit. Au supplice que le monstre a inventé ! qu'on l'attache à la guillotine jusqu'à nouvel ordre. »

Et, en effet, Schneider avoit inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour les cas peu nombreux de la législation révolutionnaire qui n'entraînoient pas nécessairement la peine capitale. On se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

Comme j'étois à un point trop éloigné du lieu de la scène pour en saisir tous les détails, et que ces détails se traduisoient en allemand dans la conversation de la foule, je n'emportai aucune idée distincte de l'événement. J'avois passé quelques minutes au Breuil, dont la tristesse, dans cette saison rigoureuse, convenoit déjà à mes rêveries d'enfant, et je me dirigeois vers

l'hôtel de madame Teuch, quand, en débouchant du passage de la Pomme-de-Pin, je me trouvai entraîné par une nouvelle cohue qui se grossit bientôt de toute la population de Strasbourg, et qui se déborda comme un torrent sur la place d'Armes en roulant vers l'échafaud. Un moment elle se resserra encore pour faire place à quelque chose de terrible : c'étoit Schneider saisi des deux côtés par ces deux valets de bourreau, en blouses noires, qui lui servoient d'heiduques un moment auparavant, précédé par cet homme pâle que j'avois vu dans une petite calèche, et suivi de deux de ses hussards de la mort qui le piquoient, en riant, de la pointe de leurs sabres pour le faire avancer. Je frissonnai d'horreur et de pitié; mais je ne pus pas même me détourner pour éviter ce spectacle. Heureusement je pense qu'il ne me vit pas. Ses petits yeux paroissoient fondus dans leur orbite. Sa pâleur étoit affreuse; et cependant il essuyoit de la sueur sur son front. A mesure qu'il approchoit de la guillotine, les acclamations redoubloient de violence ou d'allégresse; car je les entendois sans les comprendre. Bientôt il se fit un grand silence, et je compris que Schneider montoit à l'échafaud : mais je ne savois pas si c'étoit pour mourir; et c'est ce qu'aucun de mes voisins ne pouvoit m'expliquer, parce qu'il n'y en avoit pas un qui parlât françois. Après cela, les acclamations se succédèrent et s'interrompirent avec des intermittences effrayantes. C'étoient des cris menaçants, et puis une attente silencieuse, et puis des applaudissements éclatants; et à chaque fois je croyois que sa tête tomboit, et je m'élevois sur mes pieds pour chercher le sommet de l'appareil de mort et m'assurer que le couteau étoit encore suspendu, et je me trouvois heureux de

voir tout en haut ce fer sanglant dont l'aspect m'avoit épouvanté la veille. Les efforts que je faisois pour m'éloigner, et peut-être aussi le mouvement de cette masse ivre de fureur et de joie, me rapprochèrent d'un volontaire du Midi qui dépassoit cette multitude de toute la tête, et qui se croyoit obligé à communiquer au loin le programme de cette cruelle cérémonie. « On lui a » fait ôter sa cocarde! crioit-il. Respect aux couleurs » nationales! On lui a enlevé son chapeau! Respect » au peuple! On lui fait déposer maintenant son ha- » bit... : mais pourquoi cela? C'est que c'est un habit » militaire. Et la pluie qui tombe si froide! — C'est du » givre. — Cela le pénètre comme des aiguilles; aussi » voyez comme il grelotte : en vérité, ce seroit lui ren- » dre service que de le guillotiner tout de suite. » Et il n'avoit pas fini qu'un cri universel s'éleva. — Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je à un de mes nouveaux voisins. Cela veut dire *Sous le couteau*, répondit-il. — Cette voix m'étoit connue; je regardai : c'étoit Monnet. — Ah! monsieur Monnet, m'écriai-je! — Tais toi, reprit-il en posant son doigt sur sa bouche.... — Le tuera-t-on? — Non, dit Monnet; voilà des cavaliers qui s'approchent, et le bourreau qui descend : c'est pour une autre fois.

La foule s'étoit dissipée à la suite d'une chaise de poste que Saint-Just venoit d'envoyer, et qui conduisoit Schneider à Paris sous bonne et sûre garde. Monnet me prit les mains, et me dit : « L'illusion du pouvoir a » rendu Schneider furieux. C'est un monstre, mais on » va tirer de là des inductions funestes contre les vrais » républicains. Saint-Just a triomphé, et la liberté est » perdue au bénéfice d'un tyran. Dis cela à ton père. » Il m'embrassa et me quitta.

La nuit suivante on arrêta les complices de Schneider, et ils furent traduits, comme Schneider, au tribunal révolutionnaire de Paris.

Euloge Schneider, de Vipefeld, fut décapité le 12 germinal an II, 1er avril 1794, comme « convaincu » d'avoir, par des concussions et vexations immorales et » cruelles, par l'abus le plus révoltant et le plus san- » guinaire du nom et des pouvoirs d'une commission » révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'hon- » neur, la fortune et la tranquillité à des familles pai- » sibles. » Ce sont les termes du jugement.

Young, Edelman et mon pauvre Monnet moururent sur le même échafaud les jours suivants.

SAINT-JUST ET PICHEGRU.

§ I.

Je suppose en commençant[1], et il y a un peu de témérité à moi, qu'on n'a pas encore oublié l'élève d'Euloge Schneider s'essayant à Strasbourg à la double étude de la langue grecque et de la politique expérimentale, ou plutôt dévorant avec impatience les ennuis de son oisiveté; car la catastrophe imprévue de mon professeur m'avait laissé à l'alphabet. Quoique je ne fusse guère à portée d'apprécier les étranges événements qui se passoient sous mes yeux, je ne pus me défendre d'y prendre quelque intérêt pour occuper le vide de mes longues journées; et ma mémoire a conservé de cette époque des notions plus distinctes et plus vives que celles qui me restent de mon âge fait. Je ne saurois dire cependant si elles sont de nature à produire sur les autres l'effet qu'elles produisent encore sur moi quand la liaison de quelques idées rêveuses les retrace à mon esprit; car il est probable que je n'ai pas cessé de les juger sur les sensations hyperboliques d'un enfant qui n'avoit rien vu, et le genre de ces impressions peut me tromper sur leur valeur. J'ai imaginé toutefois que mes

[1] Je ne le supposerois plus. Ces pages ont été écrites il y a dix ans, pour faire suite à un livre qui est aujourd'hui oublié.

souvenirs pourroient se sauver dans la foule à la faveur de quelques noms historiques dont ils sont marquetés par hasard. Mais il faut les reprendre d'un peu plus haut que l'événement qui changea les lauriers de Schneider en cyprès, pour me servir d'une expression qui lui fut depuis empruntée par Carrier, c'est-à-dire, du temps de ses tragiques excursions à la suite de nos armées victorieuses.

Parmi les grands procès politiques qui se succédoient incessamment devant les deux commissions révolutionnaires, il s'en étoit trouvé un qui avoit excité en moi une profonde sympathie. C'étoit celui de l'adjudant-général Charles Perrin attaché quelques mois auparavant à la garnison de Mayence, et rentré depuis peu dans l'intérieur sous le poids d'une accusation capitale. Deux officiers supérieurs, nommés Mainoni et Vilvotte, l'accusoient d'avoir provoqué les assiégés à déployer le drapeau blanc et à reconnoître solennellement la dynastie détrônée par le 10 août. Heureusement pour lui, le prévenu s'étoit dérobé comme par miracle aux conséquences infaillibles de ce crime attesté par deux ennemis. Il n'en falloit pas tant, et il venoit d'être condamné par contumace.

Je connoissois Charles Perrin, autant qu'un écolier de douze ans peut connoître un général qui en a vingt-huit. C'étoit un beau et doux jeune homme, extrêmement versé dans la connoissance des langues et dans le sciences mathématiques. Destiné d'abord aux missions étrangères, il avoit visité une partie de l'Orient, et parloit de ses pérégrinations lointaines avec une poésie d'expressions qui charmoit déjà mon oreille avant de se faire sentir à mon intelligence. La révolution l'avoit ramené en France, et, comme la plupart des jeunes

gens qui éprouvoient le besoin de se faire une destinée supérieure au vulgaire, il s'étoit empressé d'en adopter les principes avant d'en calculer les résultats. Soldat, puis sergent, puis en peu de mois officier au premier régiment d'artillerie, et par-dessus tout cela orateur élégant, saisissant et populaire, dans un temps où l'on pouvoit parvenir à tout par la parole et par l'épée, il avoit suivi dans son avancement le rapide essor de Pichegru, son frère de cœur et d'armes. Tous deux étoient les meilleurs amis de mon père, et j'avois plus d'une fois joué fièrement avec leurs épaulettes et leur ceinturon.

Le premier régiment d'artillerie se souvenoit de Charles Perrin avec une espèce d'orgueil. La société populaire ne l'oublioit point. Des commissaires extraordinaires furent mandés de Besançon à Strasbourg pour le défendre et le réclamer; ils arrivèrent au moment où l'on clouoit l'écriteau du contumace aux poteaux de la guillotine.

Mes compatriotes se compromirent par quelques paroles hardies. Ils devinrent suspects, et quand on étoit suspect on étoit proscrit.

Je logeois encore chez madame Teutch, la bonne hôtesse de *la Lanterne*, mais je sortois de très-bonne heure, et je ne rentrois ordinairement qu'assez tard. Mon père avoit sagement pensé que la fréquentation d'un homme de bien qui lui étoit connu vaudroit mieux à mon inexpérience que la société équivoque des tables d'hôte, et je passois mes journées presque tout entières chez un honnête Franc-Comtois qui avoit une famille aimable, des livres instructifs et une excellente conversation. Le plus heureux hasard de ma vie m'y donna un ami. M. Guenot, qui m'accor-

doit cette gracieuse hospitalité, avoit été chef de bataillon de volontaires, il étoit entré de là dans l'état-major d'un illustre général que la rapide vicissitude des péripéties révolutionnaires venoit de faire passer des honneurs du commandement aux angoisses de la proscription; ou du moins à la nécessité de se défendre et de se justifier, s'il obtenoit d'être entendu. Son fils s'étoit rendu à Strasbourg pour y recueillir les pièces les plus propres à jeter une incontestable clarté sur des opérations militaires qui n'avoient pas toujours été heureuses, mais que la loyauté connue du général auroit dû placer au-dessus de tous les soupçons. M. Guenot, témoin oculaire ou confidentiel de tous les faits, étoit plus à portée que personne de le seconder dans ces investigations, et il résulta de leurs recherches un corps de documents si prolixe que toute notre assiduité à la transcription des pièces ne put mener ce travail à fin en moins de trois semaines. Ce furent là des soins cruellement trahis par l'événement. L'énorme dossier resta inutile entre les mains du général devant un tribunal féroce qui prenoit à peine le temps de vérifier l'identité des accusés, et qui envoya cette grande victime à l'échafaud, le 23 juillet 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

On a probablement deviné dans le jeune ami que mon zèle m'avoit acquis Eugène Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie et prince de Leuchtenberg; et il daigna me conserver quelques souvenirs dès lors, jusque dans la haute position où la destinée l'avoit porté. Son nom sera tout à l'heure entièrement étranger à ma narration, si les causeries où je me plais méritent ce titre magnifique; et je dois même convenir qu'il n'y a pris place qu'à la faveur d'un épisode insignifiant et superflu;

mais, dans la carrière que je parcours, obligé de revenir à tout moment sur les traces d'une vie obscure, ma vanité se laisse aller malgré moi au plaisir d'en relever l'importance par quelques illustrations.

Eugène n'avoit pas deux ans et demi de plus que moi ; mais une organisation fort précoce et l'habitude d'une société élevée lui donnoient, même sur les jeunes gens de son âge, des avantages immenses que j'étois loin de racheter tout à fait par des études un peu plus fortes. Ce qui me valoit auprès de lui le privilége d'une intimité presque fraternelle, c'étoit donc de son côté une condescendance pleine de charmes qui tenoit également de la politesse de ses manières et de la bienveillance de son cœur ; du mien, c'étoit le profond dévouement avec lequel je m'étois engagé dès le premier abord dans les intérêts de sa piété filiale. Aussi nous nous quittions à peine, et j'avois part à ses distractions comme à ses travaux. Une partie de nos soirées se passoient chez d'aimables marchandes de modes de la rue de la Mésange, où il se fournissoit tous les jours de nouveaux rubans et de nouveaux chiffons pour sa sœur Hortense; mais sans préjudice de l'attrait d'une autre nature qui auroit soumis les âmes les plus insensibles aux doux et bleus regards de la petite Henriette Carle, la plus jeune de ces demoiselles : séduction délicieuse que je ne subissois pas encore, mais que je comprenois déjà. Eugène la comprenoit mieux.

D'autres fois les dernières heures de la journée s'écouloient au spectacle, impression presque aussi nouvelle mais beaucoup plus intelligible pour moi. Hélas, qui me rendra la moindre des idées solides et utiles que j'ai oubliées au prix de tant de réminiscences frivoles que mon esprit s'étonne de conserver encore! Il n'y a

pas un des acteurs, il n'y a surtout pas une des actrices de la troupe de Bergère dont le nom soit sorti de ma mémoire; et je doute fort qu'il reste à Strasbourg un vieil amateur qui se rappelle avec autant de vivacité la basse-taille robuste du gros Allan et le jeu piquant et spirituel de Bergère lui-même, comique exquis de l'école de Dazincourt, que les habitués regrettoient amèrement de voir détourné de la carrière du théâtre par les soins périlleux de l'administration départementale.

Le jour auquel m'a conduit ce récit de peu de valeur, qui n'a de grâce et d'intérêt que pour moi, l'ennemi avoit tenté une diversion étourdie à la tête du pont de Kehl. La garde nationale venoit de le repousser en désordre, au prix de grands et sanglants sacrifices; et le canon grondoit toujours que la salle du Breuil étoit déjà pleine. On jouoit *Brutus*, et le rôle de Titus étoit rempli par un jeune acteur, assez remarquable, qui étoit frère de mademoiselle Fleury célèbre alors au Théâtre-François, et qui portoit le même nom. Fleury avoit eu le bras traversé par une balle dans l'escarmouche de la soirée, et le tenoit suspendu sur une écharpe noire quand il fit son entrée de la première scène du deuxième acte aux applaudissements frénétiques de la multitude. Ce fut bien autre chose lorsqu'il parla de ces arcs triomphaux élevés à sa gloire, et sous lesquels le peuple l'attendoit pour renouveler des serments solennels à la liberté. Je doute que Titus lui-même eût été accueilli au Forum par de plus bruyantes acclamations. Les allées et venues des citoyens inquiets qui alloient prendre au dehors des renseignements sur la situation des troupes, et qui les jetoient de temps à autre au public dans les deux langues du pays; l'attitude calme et cependant martiale des auditeurs, qui prêtoient une attention al-

ternative à l'action de la scène et aux nouvelles de l'extérieur; l'explosion des cris de combat et de gloire qui se mêloient à chaque minute aux vers bien moins éloquents du poète tragique, tout contribuoit à donner à cette représentation étrange une apparence de vérité poussée jusqu'à l'illusion. Je ne cessois de me demander si ces événements se passoient à Strasbourg ou à Rome, et si c'étoit les bords du Tibre ou ceux du Rhin que menaçoit l'agression audacieuse de l'étranger.

Les émotions de la seconde pièce furent plus violentes encore. Alors nous n'étions plus ni à Strasbourg ni à Rome, nous étions certainement à Sparte; et j'aurois peine à vous le faire croire si vous saviez comme moi qu'il s'agissoit seulement de la première représentation locale d'une idylle égrillarde et presque obscène de ce bon M. Demoustier, dont votre nourrice vous a peut-être fait épeler les *Lettres* classiques *sur la mythologie*. Cette guenille dramatique s'appeloit *la Jambe de bois*. A peine descendu, le rideau se leva; et Fleury, qui venoit recueillir encore une fois les hommages du parterre, annonça d'un ton noble et pénétré que madame Fromont, qui devoit remplir dans l'ouvrage nouveau l'unique rôle de femme, ayant perdu son père et son mari, tués quelques heures auparavant à la défense du pont de Kehl, l'administration prioit le public de se contenter, en remplacement, du petit opéra de *Rose et Colas*, pour lequel j'aurois volontiers donné, si on avoit pris mon avis, tout le théâtre de M. Demoustier et les cinq volumes de ses maussades madrigaux à Émilie par-dessus le marché. Madame Fromont étoit une petite comédienne qui avoit une peau bise fort appétissante, un œil brun et luisant, une voix juste et perlée, quelque peu d'esprit et beaucoup d'âme. L'assentiment fut

unanime ou presque unanime ; et Fleury se retiroit déjà, quand un homme assis au balcon témoigna qu'il vouloit parler. C'étoit un de ces jacobins aux couleurs décidées que Saint-Just avoit récemment éliminés de la société populaire, et qui balançoient encore, tout vaincus qu'ils étoient, le pouvoir du dictateur conventionnel. « C'est Tétrell, Tétrell, l'ami du peuple, la terreur des aristocrates et le Démosthène de la Propagande ! c'est Tétrell ! » répétèrent mille voix ; et la foule se tut. Tétrell étoit en effet un homme disert, qui cachoit peut-être ses opinions et son nom lui-même sous les dehors d'un patriotisme âpre et sauvage. Plus recherché dans sa toilette que le reste de ses pareils, il étaloit sans crainte sur ses vêtements le maroquin, la soie et l'or ; son sabre et ses pistolets, qui ne le quittoient jamais, étoient des armes de prix, et on parloit à Strasbourg de ses chiens et de ses chevaux. Cet homme avoit inventé le luxe du *sans-culotisme*. Cependant rien ne se remarquoit mieux dans sa physionomie hâve et sinistre que la protubérance incommensurable d'un nez géant qui la couvroit tout entière, et qui avoit fait dire à Saint-Just, au milieu d'un accès de terrible gaieté, un jour que Saint-Just rioit : « Délivrez-moi de Tétrell ; le nez de Tétrell me porte ombrage. »

Tétrell étoit debout. Son sabre pendoit hors du balcon et le battoit de son fourreau d'acier. Il frappa du poing sur la banquette de la galerie, et s'écria d'une voix colère : « Est-ce devant des républicains qu'on ose se couvrir d'une si lâche excuse ! Vous confondroit-on, citoyens, avec ces chiens esclaves de l'autre rive qui s'époumonent à hurler des *Libera* quand nous les avons fouettés ! Deux hommes sont morts pour la patrie, gloire immortelle à leur mémoire ! Les femmes de La-

cédémone se paroient de leurs habits de fêtes quand leurs pères, leurs maris ou leurs enfants étoient tombés sur le champ de bataille. Celle-ci est jolie, les amants ne lui manqueront pas. Tous les beaux garçons de Strasbourg ne sont pas morts au pont de Kehl. Quant à son père, il n'y a pas un vieux patriote qui ne réclame l'honneur de lui en tenir lieu. N'espère donc pas nous apitoyer sur le prétendu malheur d'une citoyenne favorisée par le destin des combats, qui vient d'acquérir d'un seul coup de canon une couronne pour sa dot, une couronne pour son douaire, et un grand peuple pour sa famille. Va lui dire de paroître, va lui dire de chanter. Dis-lui surtout de nous épargner ses larmes. C'est aujourd'hui un jour de victoire, et les larmes sont aristocrates.

Un instant après la pièce commença, et le colin de la troupe roucoula d'une voix flûtée ces paroles niaises :

Jeunes amants, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère;
L'amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire...

L'effet de ce contraste bizarre étoit tel en action que je ne me flatte pas de l'avoir fait passer dans un récit. Qu'on se représente des pastoureaux arcadiens modulant sur leurs chalumeaux des cadences efféminées pour faire danser des sauvages à la fin d'un banquet sanglant, ce sera tout au plus cela. Les folâtreries déchirantes de madame Fromont furent passionnément applaudies ; mais qu'elles me donnoient de peine à voir ! que le rire de ses lèvres étoit triste sous les larmes intarissables qui baignoient ses yeux ! Qu'elle étoit horrible pour l'âme, la note vive et badine qui se perdoit dans un sanglot !

Il y a une scène où la jeune fille se remet en voyage, accompagnée d'un amant, pour aller à la recherche de son père, qui s'est égaré dans la montagne. Elle est sûre de le retrouver, elle l'appelle, elle lui sourit déjà. Cette situation est douce et gaie. La pauvre femme tomba mourante dans la coulisse, et nous en fûmes avertis par un cri. Les crimes de cette république furent exécrables, mais je ne me rappelle rien de plus révoltant que ses joies.

Nous n'y tenions plus. Nous gagnâmes le Breuil, Eugène et moi, et nous nous y promenâmes long-temps à pas précipités sans échanger une parole. Il n'en étoit pas besoin : nous nous étions assez entendus.

Un moment après nous nous serrâmes la main à l'ordinaire, en nous ajournant au lendemain. Le lendemain je ne le revis pas; je ne le revis plus, ou ne le revis que sur un trône : et on pense bien que je n'essayai pas d'en franchir les barrières. Seize ans après j'obtins à mon passage en Italie de visiter les jardins d'une magnifique *villa* où il aimoit à faire son séjour dans les courts instants de repos que lui laissoient les affaires du gouvernement et les travaux de la guerre. Il étoit appuyé contre une des croisées du palais; il descendit, et parcourut deux fois seul toute la longueur de la terrasse en promenant un regard distrait sur les curieux. Ce moment est le seul de ma vie où j'aie senti mon cœur murmurer contre les hasards de la fortune. Eugène étoit là, mais Eugène vice-roi; et je n'essayai pas de ranimer dans sa mémoire un souvenir évanoui : s'il m'avoit reconnu, hélas! je ne l'aurois pas embrassé!

Madame Teutch m'attendoit dans ma chambre avec une grande émotion dont je fus long-temps à deviner le motif, car les vingt ou trente mots françois qu'elle

avoit saisis à la volée dans la conversation des voyageurs se trouvoient, par je ne sais quel fâcheux hasard, les plus hétéroclites de la langue ; et comme elle étoit obligée de s'en servir pour rendre toutes les combinaisons de sa pensée, qui étoit extrêmement mobile, elle en varioit le sens et les acceptions d'une manière si bizarre que le commentateur de Lycophron y auroit perdu son grec. Après avoir essayé inutilement des traductions sans nombre, je parvins enfin à m'aviser de la véritable, et à savoir assez nettement ce qu'elle étoit si pressée de m'apprendre. J'ai dit que les commissaires envoyés de mon département à la défense de Charles Perrin n'avoient pas reçu sans irritation la nouvelle de son jugement. Leurs plaintes et leur colère, très-naturelles sans doute, mais qui ne pouvoient se manifester sans une extrême imprudence, n'avoient pas échappé long-temps à la surveillance de lynx des familiers de la Propagande, et on étoit venu pour les saisir dans cet hôtel qu'ils habitoient comme moi. Heureusement pour eux un avis officieux qui leur étoit parvenu quelques heures auparavant les avoit décidés à se mettre en mesure de partir, et, leur compte réglé, madame Teutch ignoroit complétement ce qu'ils étoient devenus. Ce qui affligeoit le plus cette digne femme, c'est que je paroissois être l'objet des mêmes recherches; puisque les sbires révolutionnaires s'étoient informés de moi et avoient fait main basse sur mes papiers. « Je ne crains rien de mes papiers, lui dis-je en la rassurant, pourvu qu'on ne les perde pas ; car j'aurois bien de la peine à retrouver dans ma mémoire les quatre cents premiers vers de ma tragédie de *Théramène*, qui sera un fort bel ouvrage. Quant à la conjugaison du verbe *tupto*, si je ne la savois par cœur d'une manière imperturbable, je la re-

prendrois dans mes rudiments. Ma personne ne court pas plus de danger. Le Code pénal est très-précis, comme vous le savez, sur l'âge requis pour la guillotine. Il est vrai que l'on coupe le cou à bien des gens qui sont, ainsi que moi, *sicut infantes* devant Dieu, mais qui n'ont pas l'avantage d'en faire foi par leur extrait de baptême, et j'ai quatre bonnes années de répit pour prendre mes précautions. Au reste, le représentant Saint-Just, indigné avec raison des attentats de la même nature qu'on exerce tous les jours à l'égard des voyageurs, a défendu, par une résolution datée d'hier, et que j'ai lue placardée sur toutes les murailles, qu'on mît à l'avenir aucun mandat d'arrêt à exécution, quel que fût le magistrat qui l'auroit décerné, avant qu'il eût pris communication des pièces et interrogé le prévenu. Ce sont ses propres paroles, et je ne connois personne à Strasbourg, pas même le citoyen Schneider, qui se croie la tête assez ferme sur les épaules pour oser enfreindre sa volonté. Vous pouvez donc dormir en paix, ajoutai-je en l'embrassant, et je me propose d'en faire autant. »

Je me couchai en effet fort tranquillement, je dormis de même jusqu'au matin, et je fus arrêté à six heures.

Comme on vient de le voir, j'avois prévu fort vaguement ce qui m'arrivoit, mais de manière à ne pas m'en effrayer. C'étoit le pis-aller d'une erreur incroyable dont rien ne me faisoit redouter les conséquences, car j'étois bien sûr que mon innocente vie d'écolier ne donnoit pas la moindre prise au soupçon; et cependant je sentois mon calme s'altérer à chaque pas que je faisois au milieu d'une escorte d'ailleurs assez peu rassurante. J'allois voir Saint-Just, ce terrible Saint-Just dont le nom n'avoit jamais frappé mon oreille qu'en-

touré d'un cortége d'épithètes menaçantes. Mon cœur battoit violemment, et je sentois mes jambes près de défaillir, quand j'entrai dans son cabinet. J'essayai alors de maîtriser mon émotion, et je me retrouvai un peu de courage ; ce courage factice et mal mesuré qu'on affecte à défaut d'un autre, et qui, pour les gens qui s'y connoissent, n'est en réalité que le fard de la peur. Saint-Just ne prit pas garde à moi.

Il me tournoit le dos, et se miroit dans la glace de sa cheminée en ajustant avec un soin précieux, entre deux girandoles chargées de bougies, les plis de cette haute et large cravate dans laquelle sa tête immobile était exhaussée comme un ostensoir, suivant l'expression cynique de Camille Desmoulins, et que l'instinct d'imitation des étranges petits-maîtres du temps commençoit à mettre à la mode. Je profitai du temps que cela dura, et qui paroîtroit bien long si je le mesurois à mon impatience et à mon inquiétude, pour étudier dans le reflet du miroir la physionomie du juge suprême qui alloit décider de mon sort ; je me livrai à cet examen sans craindre que mes regards fussent rencontrés par les siens, car j'étois dans l'ombre et il ne regardoit que lui. La figure de Saint-Just étoit bien loin d'offrir cette gracieuse combinaison de traits mignards dont nous l'avons vue dotée par le crayon euphémique d'un lithographe. Il étoit bien, cependant, quoique son menton ample et assez disproportionné eût quelque obligation à l'étoffe complaisante qui l'enveloppoit à demi de ses détours multipliés. L'arc de ses sourcils, au lieu de s'arrondir en demi-cercles unis et réguliers, se rapprochoit plutôt de la ligne droite, et ses angles intérieurs, qui étoient touffus et sévères, se confondoient l'un avec l'autre à la moindre pensée sérieuse

qu'on voyoit passer sur son front ; son œil étoit large et habituellement pensif, et son teint pâle et grisâtre : comme celui de la plupart des hommes actifs de la révolution, ce qui étoit probablement en eux l'effet des veilles laborieuses et des rigoureuses contentions d'esprit. Seulement, et je ne me suis rappelé cette observation de détail qu'en feuilletant depuis les systèmes des physionomistes, ses lèvres molles et charnues indiquoient un penchant presque invincible à la paresse et à la volupté. S'il l'avoit éprouvé, ainsi que nous donne lieu de le croire tout ce que nous savons de sa première jeunesse et tout ce qui nous reste de ses premiers écrits, il en avoit triomphé avec une rare puissance, du moment où sa vie étoit devenue un rôle; et rien n'explique mieux, peut-être, l'incohérence de ses théories philanthropiques et de ses frénésies révolutionnaires. L'homme qui se croit obligé de se créer un caractère nouveau pour des circonstances antipathiques à sa nature, ne peut pas éviter de tomber dans le faux; et le faux est le principe générateur de tous les crimes, comme de toutes les erreurs.

A l'instant même dont je parle, Saint-Just étoit nécessairement préoccupé de tout autre chose que de sa cravate. Un jeune homme qui étoit assis près de lui, à une table éclairée de deux flambeaux, suffisoit à peine à suivre sa dictée rapide et presque brutale, où toutes les idées se mouloient d'un jet. Une autre phrase étoit déjà tombée à son oreille avant qu'une autre feuille se fût placée sous sa main ; et cela se répéta plus de vingt fois pendant que j'attendois, chacune de ces phrases laconiques, où l'on auroit cherché inutilement un membre de période ou un signe de ponctuation, demandant une feuille particulière. Ces feuilles passoient

ensuite par douzaine dans le cabinet du traducteur allemand, qui en finissoit aussi expéditivement, s'il est possible, et alloient se distribuer en deux colonnes sous une presse infatigable qui livroit ses produits tout humides aux afficheurs. Ce que Saint-Just improvisoit ainsi en entrelaçant artistement les nœuds du madras aux bouts flottants, c'étoit des lois irrévocables ou des jugements sans appel : car telle étoit la véritable valeur des arrêtés d'un représentant du peuple en mission dans une ville assiégée ; souverain temporaire, mais absolu, qui promenoit son glaive sur les populations, comme le faucheur sur l'herbe mûre, et qui ne devoit compte du sang de personne à personne qu'à Dieu, quand il croyoit à une religion, et qu'à lui-même, quand il avoit une conscience. Je suis loin de contester l'importance des services que put rendre alors la rigide sévérité de Saint-Just à des provinces envahies et à des armées en déroute ; mais rien ne m'a jamais paru plus affreux que la concision insultante de ces proscriptions d'une ligne qui frappoient quelquefois d'un seul coup une classe entière de citoyens, soudaines, inattendues et mortelles comme la balle du pistolet dans la main de l'assassin : je crois les entendre encore retentir dans le parler bref, sonore et vibrant de ce beau jeune homme que la nature avoit formé pour goûter l'amour et la poésie ; je ne me rappelle pas sans tressaillir la redondance assidue de ce mot cruel, la MORT, qui les armoit toutes à la fin comme le dard du scorpion, et qui produisoit sur moi l'effet de quelque horrible bout-rimé dont la désinence monotone et révoltante auroit été imposée par le bourreau.

Saint-Just étoit cependant venu à bout de sa toilette et de sa boucherie. Il se retourna de mon côté d'une

seule pièce, l'échafaudage inflexible sur lequel reposoit sa tête ne lui permettant aucun mouvement oblique. Il s'informa du motif de mon arrestation, que je ne connoissois pas plus que lui, puis de mon nom, de mon pays, de mon âge. A ma dernière réponse, il s'élança brusquement vers moi, me saisit par le bras, et m'entraîna près des lumières, à la place où il étoit un moment auparavant. « Cela est vrai, dit-il, onze ou douze ans tout au plus. Il a l'air d'une petite fille. Tes parents sont-ils émigrés? — Non, citoyen, répondis-je, ils s'en gardent bien. Mon père préside un tribunal, et mon oncle commande un bataillon. » L'irritation de Saint-Just se manifestoit par des progrès visibles, mais je savois déjà que les résultats ne m'en seroient pas défavorables. Mon mandat d'arrêt ne contenoit rien qui me fût particulier. Motivé par l'explosion indiscrète des sentiments d'indignation que mes compatriotes avoient exprimés en apprenant la condamnation de Charles Perrin, il n'atteignoit en moi qu'un écolier franc-comtois logé comme eux à l'*hôtel de la Lanterne*, et qui les connoissoit peu, ou qui ne les connoissoit point. Je les avois à peine vus; et quoique sincèrement complice du crime de leurs regrets, je n'avois pas eu occasion de faire étalage de ma secrète pensée. Je la dévorois amèrement, au lieu de l'exhaler avec ces dignes citoyens en expansions inutiles. Destiné que j'étois dès lors par quelque bienveillance de caractère à sympathiser toute ma vie avec les causes perdues, j'avois senti bouillonner dans mon cœur tout ce qu'il falloit de douleur et de colère pour me rendre digne de mourir avec Charles Perrin; mais mon cœur, témoin muet de ces mouvements, en connoissoit seul le mystère. Je me rassurai tout à fait.

« Un mandat d'arrêt contre un enfant! s'écria Saint-Just en froissant violemment le papier; un mandat d'arrêt parce qu'il est Franc-Comtois, et que le hasard le fait loger dans une auberge où la Propagande a signalé quelques voyageurs suspects! Et c'est ainsi que les misérables se flattent de faire adorer la Montagne! Oh! je ferai bientôt justice de ces attentats, qui mettent tous les jours en péril nos plus précieuses libertés! Une justice exemplaire et terrible! Ils osent me menacer quand je ne leur donne pas du sang! Eh bien, la Propagande aura du sang; je lui en promets! je la baignerai dans le sang des nouveaux tyrans qu'elle déchaîne sur la patrie! »

Dans ce moment d'exaltation dont mon mandat d'arrêt n'étoit que l'occasion éloignée, mais où se révéloit malgré lui une animadversion profonde et cruelle contre les factieux, Saint-Just, ému au plus haut degré, n'avoit cependant presque rien perdu de son impassibilité extérieure. Sa main s'étoit crispée sur un chiffon insensible, mais sa figure étoit calme. Ce que je viens d'écrire en frémissant, il le disoit froidement comme s'il avoit dicté encore. Chose étrange! une soif inaltérable de justice, un amour irrésistible de l'humanité, dominoient de temps en temps cette âme farouche, d'où tout sentiment de justice et d'humanité n'étoit pas sorti. Comme les autres, hélas! il savoit tuer sans pitié; mais, en tuant, l'infortuné se faisoit sans doute illusion, il croyoit être humain et juste. Le pouvoir est si malheureux! toutes ses fautes sont des crimes!

« Va-t'en, continua Saint-Just en m'adressant la parole d'un ton qu'il cherchoit à adoucir. » Je ne demandois pas mieux!

« Que fais-tu à Strasbourg? reprit-il en me rappe-

lant de la porte dont j'hésitai un moment à franchir le seuil à la course. — J'étudie, citoyen. J'y suis venu, il y a quelques mois, dans l'intention d'apprendre le grec.

— Le grec! Il auroit été plus naturel, ce me semble, d'y venir apprendre l'allemand. — Et à quoi bon le grec, puisque les Lacédémoniens n'ont pas écrit? — Mais quel est donc le savant qui se mêle à Strasbourg de donner des leçons de grec?

— Euloge Schneider, citoyen, l'élégant traducteur d'Anacréon, un des premiers hellénistes de l'Allemagne.

— Le capucin de Cologne, s'écria Saint-Just! Euloge Schneider anacréontique! Va, va, continua-t-il avec un sourire d'ironie et d'amertume, va apprendre le grec d'Euloge Schneider. Si je croyois que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferois étouffer. »

Je sortis, muni de mes papiers qui m'avoient été rendus au secrétariat. J'y retrouvai tout : les sages leçons de mon père, que je m'étois engagé à relire tous les jours, la note de mes effets, le petit carnet de mes dépenses, les quatre cents vers de ma tragédie de *Théramène*, et le verbe *tupto*. Comme je les compulsois précipitamment, une lettre tomba. Elle n'avoit pas été ouverte, et son enveloppe, qui portoit le nom du général Pichegru, me rappela qu'elle devoit contenir des recommandations de ma famille pour le cas où mes études seroient traversées par quelque circonstance inattendue. Je regardai cette rencontre fortuite comme un avertissement de la Providence. Mon interrogatoire dans le cabinet de Saint-Just, ou ma conversation avec lui, comme on voudra l'appeler, m'avoit donné à réfléchir. J'en tremblois encore de tous mes membres quand madame Teutch vint me rejoindre dans ma

chambre, aussi émue que moi; car elle n'imaginoit pas qu'on pût échapper si vite et si heureusement à un pareil danger, si ce n'étoit peut-être pour y tomber sans ressource une seconde fois. Je compris ses alarmes, que je partageois de tout mon cœur, et je lui fis part de la résolution subite que le hasard venoit de m'inspirer. Elle l'approuva si vivement que je n'hésitai plus. Les portes de Strasbourg s'ouvroient à peine comme à l'ordinaire, au moment où le soleil levant d'hiver commence à briller en plein sur l'horizon, que j'étois déjà en route vers le quartier-général de l'armée, dans l'équipage leste et galant d'un écolier de bonne maison qui va passer les fêtes en vacances. L'état-major repoussé d'abord jusqu'à Schilicheim, qui touche aux glacis de la ville, avoit depuis doublé cette distance jusqu'à Bischweiller, et puis il l'avoit encore doublée jusqu'à Hœnheim, où étoit sa dernière station, en attendant le nouvel événement de guerre qui lui permettroit d'empiéter plus avant sur l'ennemi. Le jour dont il est question, le premier boulevard de la France pouvoit communiquer avec ses défenseurs, comme Paris avec Vincennes, à toutes les heures de la journée. Le lecteur est donc sûr de m'accompagner sans fatigue dans mon odyssée militaire, dont la carte est fort étroite; ce qui ne m'empêche pas de réclamer toute son indulgence pour l'orthographe de ces noms de lieux que je n'ai lus de ma vie, et que je n'ai pas entendu prononcer depuis quarante ans. Le côté le plus extraordinaire d'une terminologie géographique qui remonte à ce temps-là, ce n'est pas que je tombe en l'écrivant dans quelques fautes ridicules qui ne tirent à conséquence que dans les livres de poste; c'est beaucoup, en vérité, que je m'en sois souvenu.

§ II.

La dernière partie du chemin de Strasbourg à Hœnheim étoit bordée par une assez large avenue garnie d'arbres, et qui devoit offrir une promenade agréable dans la belle saison. Ce jour-là, qui étoit un des premiers de nivôse, et des plus rigoureux d'un rigoureux hiver, le tableau de cette nature dépouillée de tous ses ornements ne manquoit cependant pas d'un certain effet pittoresque. La neige, resserrée par un froid de dix-huit degrés, s'y dérouloit comme un tapis de velours blanc semé de paillettes, qu'on auroit étendu à dessein sous les pas des voyageurs; et les platanes, faciles à reconnoître à leur écorce lisse et rubanée, n'avoient pas un rameau qui ne fût chargé par les frimas de longs et tremblants cristaux comme un lustre d'opéra. J'aurois marché jusqu'au soir sans penser à autre chose; car, de toutes les rêveries qui ont occupé mon jeune esprit, il n'en est pas qui m'ait procuré des plaisirs plus gracieux que celle où le berçoit le spectacle des beautés naturelles. Il fallut cependant y renoncer, parce que je n'étois plus seul. Comme je ne me hâtois point, j'avois été joint par un cavalier qui s'avançoit nonchalamment au pas, en fumant sa pipe, et que suivoient une vingtaine de soldats distribués en deux files sur les deux côtés de l'avenue. Cet officier m'étoit bien connu pour l'avoir vu quelquefois dans l'exercice de ses redoutables fonctions; c'étoit le citoyen Bruat, capitaine-rapporteur du conseil de guerre. Quant au citoyen Bruat, il n'avoit certainement jamais arrêté ses regards sur moi; et j'en ressentis une secrète

joie dans l'éloignement philosophique et prudent que m'inspiroient toutes les puissances. Je n'en fus cependant pas quitte pour l'échange banal du salut militaire, et il me fallut répondre à une question assez insignifiante qu'il m'adressoit en passant par simple urbanité :

— Où je vais, citoyen ; à Hœnheim, au quartier-général de Pichegru. Je pense n'en être pas loin ?...

A deux cents pas, répondit un jeune homme que je n'avois pas encore remarqué et qui tenoit comme moi le milieu de l'avenue. Je vais aussi à Hœnheim ; et si vous faites route avec nous, j'aurai le temps de vous demander des nouvelles du pays.

— De quel pays, citoyen ? répliquai-je en le regardant avec attention. Sa physionomie noble et douce en valoit la peine.

— Allons, allons, me dit-il, notre accent national ne se déguise jamais. Je suis Franc-Comtois comme vous, et je m'en fais gloire.

Je ne fus nullement piqué de cette manière un peu épigrammatique d'entrer en conversation. Je savois déjà que Théophraste avoit été reconnu pour Lesbien, à sa manière de parler, par une marchande d'herbes, après cinquante ans de séjour à Athènes.

Le citoyen Bruat continuoit à nous précéder, sans trop prendre garde à nous, en filant entre ses doigts sa moustache blanchie par le givre. Nous causâmes donc à cœur ouvert et à ma grande satisfaction ; car mon compagnon de voyage était fort aimable, et sa conversation étinceloit d'esprit et de gaieté. Je commençois à éprouver un véritable penchant pour lui.

J'avois appris qu'il s'appeloit Bobilier, et qu'il étoit de Vesoul. Je voulus savoir s'il étoit attaché à l'administration ou à l'armée.

« Attaché, vraiment oui ! reprit-il en souriant, mais non pas à l'armée ni à l'administration. Si mon histoire vous intéresse, je ne vous en ferai pas un mystère ; et votre rencontre m'est heureuse, puisqu'elle me fournit un moyen sûr de laisser quelques renseignements sur ma destinée à ma famille et à mes amis. C'est l'affaire de quelques mots. J'étois second lieutenant dans un régiment d'infanterie en garnison à Nanci. J'y fus pris d'un violent amour (vous ne savez pas ce que c'est) pour une jeune demoiselle noble qui me paya de retour. Ma famille valoit bien la sienne ; mais elle n'étoit pas titrée, et c'étoit encore en 1789 un obstacle insurmontable au bonheur de deux êtres que la nature sembloit avoir faits l'un pour l'autre. La révolution éclatoit alors ; elle m'ouvroit une carrière brillante où je me serois peut-être jeté dans toute autre occasion, mais l'amour m'en détourna. La main de ma maîtresse étoit au prix de mon émigration, et, suivant le compte de ses parents, notre séparation ne pouvoit pas être de longue durée : la France entière attendoit le retour de ses princes avec tant d'empressement ! Quand on est amoureux on croit tout ce que l'on désire, et j'étois amoureux comme un fou. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Il fallut tomber dans le piége de l'espérance. J'émigrai.

— Parlez plus bas, interrompis-je à demi-voix ; ce n'est pas ici le lieu de convenir de cela ! »

Il ne fit pas semblant de m'avoir entendu. « J'émigrai, continua-t-il. J'arrivai à Coblentz, où l'on s'informa de ma famille. Je montrai mon épée. On me rit au nez, et on me tourna le dos. Je n'obtins pas positivement le droit de servir le roi ; je le dérobai. L'ennemi me tira du sang. Il en falloit pour laver mes humiliations. Je

rentrai dans le monde le bras droit en écharpe; et si l'on y prit garde, ce fut pour remarquer que je ne serois pas de long-temps en état de tailler au vingt-et-un. De toutes mes illusions il ne me restoit que l'amour, et l'amour suivit les autres : une lettre cruellement officieuse m'apprit que ma fiancée n'avoit pas eu la patience d'attendre le triomphe prochain de la monarchie; elle venoit de convoler en mariage avec un hobereau qui comptoit ses ancêtres par douzaines, et ses ridicules par millions. Détrompé un peu trop tard des grands seigneurs et des femmes, je ne balançai pas à regagner la France; que je ne pouvois m'empêcher d'aimer encore, malgré ses extravagances et ses fureurs. J'y suis rentré il y a trois jours, et voilà tout. »

J'avois hâte qu'il finît. « Eh bien! lui dis-je avec vivacité, renfermez au plus profond de votre cœur toutes les circonstances de ce récit, dont vous ne prévoyez pas les terribles conséquences, parce que votre absence vous a fait perdre de vuè les choses qui se passent chez nous. Si le citoyen Bruat, que vous voyez là-bas, en avoit surpris un seul mot, votre indiscrétion vous mèneroit loin!...

—Vous croyez, mon ami? répondit l'émigré en souriant encore; pas plus loin, je vous jure, que je ne me propose d'aller!...

— Est-il possible! m'écriai-je. Où allez-vous donc?...

— Mourir à la redoute d'Hœnheim! dit-il; et, si je ne me trompe, la voilà! »

En prononçant ces paroles, il avoit rejeté par un mouvement subit les deux pans de son manteau derrière ses épaules. Je vis qu'il avoit les bras liés.

L'escorte poursuivit sa marche, mais je ne la suivis

pas. J'étois resté à ma place pétrifié d'étonnement et de terreur.

Quelques moments après je sortis de ma stupeur, une explosion m'avoit averti qu'il étoit mort.

Des exécutions pareilles avoient lieu tous les jours à une portée de pistolet du quartier-général. Je fus presque témoin, le surlendemain, de celle du général Eisenberg et de son état-major, et je suis forcé d'anticiper un peu sur l'ordre des temps pour ne pas séparer des sujets qui se touchent de si près. Le général Eisenberg étoit, comme son nom l'indique, un soudard allemand de l'école du vieux Luckner. On disoit qu'il avoit fait la guerre de parti avec un certain succès, auquel sa mauvaise fortune ne voulut pas que les opérations de son corps d'armée répondissent une seule fois. Le dernier des revers qu'il eût essuyés étoit attribué communément à une imprévoyance impardonnable qui passa pour trahison. Toutes ses troupes avancées furent surprises dans leurs quartiers pendant qu'il reposoit paisiblement dans le sien, et ce n'est pas sans peine qu'il parvint à se soustraire lui-même, avec un gros d'officiers supérieurs, à la poursuite de l'ennemi; mais mieux auroit valu pour ce pauvre homme tomber à la merci des Autrichiens que dans les serres implacables de la République. Saint-Just indigné l'avoit envoyé devant ce conseil de guerre expéditif qu'on appeloit la commission militaire extraordinaire; et la commission militaire extraordinaire l'avoit envoyé à la redoute d'Hœnheim, où se jouoit habituellement, comme je l'ai dit, la dernière scène de ces sanglantes tragédies. Quatorze accusés, dont se composoit la cavalcade fugitive, marchoient le lendemain, au point du jour, vers la redoute fatale. Le verdict du tribunal n'avoit pas même épargné deux

palefreniers, gens rarement solidaires, et qui ne devroient jamais l'être en bonne logique, des bévues de la stratégie. C'étoit une rude jurisprudence !

La disposition des lieux nous avoit épargné jusqu'alors la vue de cet abominable appareil; mais il s'agissoit de frapper ce jour-là un coup mémorable qui retentît jusqu'au cœur de l'armée. Les patients, liés deux à deux, devoient être promenés devant tout ce que nous avions de soldats autour de notre station; et le massacre juridique d'un état-major étoit de si bon exemple pour un état-major, qu'on avoit jugé à propos de faire au nôtre les premiers honneurs de ce spectacle instructif. Pichegru déjeunoit debout et à la hâte, suivant son usage, au milieu de ses aides-de-camp, pendant qu'on achevoit d'enharnacher les chevaux, et que la plupart piaffoient déjà d'impatience en attendant leur maître. Tout à coup une bruyante rumeur s'éleva jusqu'à nous, et je ne fus pas des derniers à courir pour en reconnoître la cause. Il ne me fut pas difficile de la deviner à l'aspect du cortége meurtrier qui se déployoit sur la place, quoiqu'il surpassât de beaucoup en nombre, en tenue et en solennité, celui qui avoit tué deux jours auparavant le malheureux émigré franc-comtois. Mon premier mouvement étoit de fuir, quand je me sentis retenu tout à coup, par une curiosité invincible, en entendant des éclats de rire étourdissants qui rouloient sur la foule, et qui dominoient le cliquetis des armes et le bourdonnement confus de la populace. Ce n'étoit cependant pas l'ivresse insultante d'une joie sauvage digne de ces cannibales qui dansent autour du bûcher de leurs ennemis, et qu'on ne voyoit que trop souvent éclater aux gémonies révolutionnaires : c'étoit l'élan d'une gaieté naturelle.

Parmi les condamnés obscurs qui accompagnoient leur général au supplice, il y avoit un jeune chirurgien-major gascon dont l'intarissable enjouement n'auroit pas été en reste de saillies bouffonnes avec les turlupins les plus accrédités; vrai loustic de régiment, qui trouvoit à rire partout, qui rioit de tout, et qui venoit de découvrir, à sa grande satisfaction, le côté risible de la mort. Jamais il n'avoit été plus fécond dans ses quolibets, plus grotesque dans ses lazzis, et il étoit impossible de ne pas se laisser entraîner à cette expansion qui n'avoit rien de forcé, rien d'apprêté, rien de factice, qui ne manifestoit qu'une organisation inaccessible à la crainte et insensible à la douleur.

Pichegru s'étoit avancé machinalement vers la fenêtre comme les autres. Quand il s'aperçut qu'il s'agissoit d'une exécution, il fit deux ou trois pas en arrière; mais le général Eisenberg l'appela d'une voix forte, et il resta pour l'écouter.

« Adieu, Pichegru, dit Eisenberg avec une énergie dont son accent tudesque n'affoiblissoit pas l'expression. Je vais à la mort et je te laisse avec plaisir au faîte des honneurs, où ton courage t'a porté; je sais que ton cœur rend justice à ma loyauté trahie par le sort de la guerre, et qu'il a secrètement pitié de mon malheur. Je voudrois pouvoir te prédire, en te quittant, une fin meilleure que la mienne; mais garde-toi de cette espérance. Le peuple auquel tu as dévoué ton bras n'est pas avare du sang de ses défenseurs; et si le fer de l'étranger t'épargne, tu pourrois bien ne pas échapper à celui des bourreaux. Le ciel veuille te préserver, ami, de la jalousie des tyrans, de la calomnie des pervers et de la fausse justice des assassins! Adieu, Pichegru! — Marchez, vous autres! »

Pichegru le salua de la main, ferma la croisée, rentra dans la chambre, et y fit deux tours sans adresser la parole à personne.

« Je donnerois ma plus belle pipe d'écume de mer, dit-il enfin, pour me rappeler le nom de l'auteur grec qui a parlé des prophétie des mourants.

— C'est Aristophane, général, répondis-je aussitôt : *It ho geron sibyllia ;* dans un passage que ma vieille grammaire traduit ainsi :

Les moribonds chenus ont l'esprit de sibylle.

— Très-bien, reprit Pichegru en me touchant la joue d'un petit geste caressant, tu n'as que faire d'une pipe, mais je te donnerai autre chose, et dans deux ans une épée. — Allons, enfants, en se retournant du côté de ses officiers, nous avons du chemin à faire aujourd'hui, car je compte bien poser mes avant-postes à Drusenheim. Les tueries de Strasbourg m'ennuient, et je suis pressé de changer de quartier. Quant à la mort, c'est peu de chose partout ; c'est plaisir au champ de bataille. »

Que n'ai-je pu percer la muraille qui nous séparoit dans sa dernière prison, et recevoir la confidence de sa dernière pensée ! On m'ôteroit difficilement de l'esprit que le souvenir du général Eisenberg lui fût revenu dans ce moment-là, comme l'esprit familier de Brutus dans sa tente des champs de Philippes, pour lui remettre en mémoire que son heure étoit sonnée et qu'il falloit partir.

Je reviens à mon arrivée à Hœnheim. L'état-major s'étoit mis en route de bonne heure. Le canon grondoit sur toute la ligne, et s'éloignoit en grondant. C'étoit le

jour de la mémorable affaire de la Vantzenau qui acheva de déblayer toute la droite de l'armée, et qui fut le prélude heureux de la reprise des positions importantes de notre territoire envahi. Le quartier-général n'étoit cependant pas tout à fait désert. J'y rencontrai ces commissaires francs-comtois qu'on cherchoit inutilement à Strasbourg, et qui s'étoient assurés d'un asile inviolable sous la protection du drapeau. Que de têtes proscrites se sont paisiblement endormies à son ombre dans ces jours de calamité! Je ne doutai pas que Charles Perrin lui-même ne s'y fût dérobé au sort qui le menaçoit, et j'eus bientôt lieu d'éclaircir cette conjecture sans la laisser échapper. Tout le monde concevoit alors, sans autre enseignement que celui des circonstances, la nécessité du mystère, et cette éducation du malheur étoit pour notre génération un bienfait particulier de la Providence. Il y avoit si peu d'hommes, parmi ceux qui faisoient alors l'apprentissage de la vie, qui ne dussent pas être obligés tour à tour à s'armer des mêmes précautions contre la fureur des partis!

Pichegru, à son retour, m'accueillit comme un fils. »Je te ferai voir, me dit-il en m'embrassant tendrement, comment nous traitons nos ennemis.» La bienveillance de cette réception hospitalière mit ma timidité ombrageuse tout à fait à l'aise. Je crus avoir retrouvé ma famille.

Pichegru est trop connu pour qu'il me soit permis de le peindre, et cependant il n'est pas assez connu pour pouvoir se passer du zèle d'un défenseur. La destinée que lui avoit prédite Eisenberg s'est cruellement réalisée. D'infâmes calomnies, fondées sur de prétendues pièces secrètes dont tout le monde connoît les fabricateurs, se sont attachées à la mémoire de ce héros, sur

lequel aucun parti n'a une opinion juste, qui a été outragé et méconnu dans ses intentions par ses enthousiastes comme par ses détracteurs, et qui n'a pas laissé derrière lui une voix fidèle et courageuse pour venger sa gloire, parce qu'il a vécu trop pauvre, hélas! trop indépendant et trop fier pour se faire des créatures. Si le temps qui m'échappe, si la fortune qui m'enchaîne à des travaux sans éclat et sans fruit, accordent un jour assez de loisirs à ma vieillesse pour mener à fin une œuvre sincère, depuis vingt ans commencée, j'érigerai peut-être à l'Épaminondas de mes nobles montagnes un monument agreste et grossier, mais simple, imposant et durable comme elles. Je prouverai aux royalistes qu'ils se trompent en tenant compte à Pichegru de je ne sais quels services qu'il n'a jamais songé à leur rendre; aux révolutionnaires, qu'ils se trompent ou qu'ils mentent effrontément, en connoissance de cause, quand ils lui imputent des trahisons dont sa grande âme n'étoit pas capable. Entre Pichegru et la pensée d'une trahison il y avoit toute la distance qui sépareroit les deux pôles de l'infini, si on pouvoit la mesurer; trahison difficile à définir au reste que celle d'un général qui a délivré son pays de la présence de l'étranger, qui a porté chez l'étranger la terreur de ses armes, et qui n'a jamais paru dans une bataille où l'honneur de la République ait été compromis! Ce n'étoit guère la peine de conspirer! J'appuierai cette démonstration de notions si claires qu'il ne restera pas un prétexte au soupçon, pas un faux-fuyant à la perfidie, pas une excuse à la frénésie imbécile de cette lie des populaces qui distribue au gré de ses chefs l'ostracisme et la mort! Je le ferai; je le jure! et la postérité, juge calme et impartial du présent, rétablira sur une base immor-

telle la statue profanée du plus pur et du plus véritablement grand de nos capitaines.

Ce travail est trop vaste pour être ébauché dans quelques feuilles fugitives ; il est trop solennel pour être associé au sort équivoque d'un fragment de mes mémoires, et de quels mémoires ? les réminiscences d'un écolier. J'attendrai donc une autre occasion de peindre Pichegru tel que je l'ai vu dans mon enfance, avant d'être initié, pour mon malheur, aux funestes secrets dont la rancune amère des républicains fait ses crimes par une imputation toute gratuite. Je le montrerai là fier et doux, imposant et simple, juste et indulgent, habile et loyal, le plus brave des soldats et le plus modeste des citoyens, bienveillant, humain, généreux pour tous, sévère pour lui-même, et réunissant en lui la probité d'Aristide, le désintéressement de Fabricius, la modération de Scipion, le stoïcisme inflexible de Caton d'Utique, à une époque où la France presque entière se seroit trouvée trop heureuse de se jeter dans les bras protecteurs d'un Marius ou d'un Octave. — Ici, je n'ai tout au plus que le temps de le nommer.

Le repas du soir nous rassembla fort tard autour d'une table très-médiocrement servie, et il en fut ainsi de tous les jours suivants. On y comptoit plusieurs généraux plus ou moins renommés alors : Liéber, Boursier, Michaud, Hermann, le bon et savant Hermann, qui mourut peu de temps après, et un nombre beaucoup plus considérable d'officiers d'état-major et d'aides-de-camp. Pichegru en avoit quatre ; et deux, dans ce nombre, qui m'étoient déjà bien connus : l'un, M. Gaume, qui étoit de Besançon, et que le fléau d'Asie a récemment enlevé à sa famille et à ses amis ;

l'autre, qui s'étoit fait remarquer par beaucoup d'esprit et d'excellentes manières dans la garnison de la même ville, M. Chaumette, capitaine de dragons, retiré, je crois, du service après la campagne de Hollande, et depuis maire d'Issoire, où il jouit encore, à un âge peu avancé, de l'estime et de l'affection générales. Il m'a certainement oublié, et il faut convenir qu'il en a eu le temps; mais les marques particulières de bonté que ces messieurs m'ont données ne sortiront jamais de ma mémoire. Le nom des deux autres sera plus familier aux lecteurs accoutumés de nos biographies modernes. Il suffit d'indiquer, pour le rappeler au souvenir de tous les François, le capitaine d'artillerie Abatucci, général l'année suivante, et tué, en 1796, à la défense d'Huningue, où la reconnoissance nationale lui a élevé un tombeau par les soins de Moreau. Il étoit Corse, et, à ce que j'ai entendu dire depuis, de la famille de Napoléon. Le boulet qui le frappa lui a peut-être ravi une couronne. C'étoit un beau jeune homme de vingt-trois ans, grand, svelte, adroit, vigoureux, d'une intrépidité à toute épreuve. Ses traits, dessinés avec toute la régularité du galbe grec, avoient quelque chose de numismatique, et cette impression n'étoit pas démentie par son teint couleur de bronze. Cette apparence de dignité extérieure n'influoit pas sensiblement sur son caractère, qui se distinguoit par une gaieté ingénue, expansive et presque enfantine, mais de peu de verve et d'éclat. Ces derniers avantages étoient réunis au plus haut degré dans son camarade M. Doumerc, capitaine de cavalerie, de l'âge d'Abatucci et encore plus joli garçon, qui rassembloit d'ailleurs toutes les qualités dont peut se composer le parfait idéal d'un brillant officier. Son œil noir, que surmontoit un sourcil large, mobile

et plein d'expression, rouloit tout le feu du courage et annonçoit dès lors un des héros qui devoient décider le succès de la bataille d'Austerlitz. Il étinceloit aussi des rayons pénétrants de la saillie, et l'accent assez prononcé du jeune Doumerc prêtoit un charme infini aux élans de sa vivacité méridionale. Le lieutenant-général Doumerc doit vivre aujourd'hui dans la retraite du sage, où il s'est confiné après vingt-cinq ans de combats et de gloire; et je crois pouvoir supposer, sans lui faire tort, qu'il est un peu changé, car il y a, je pense, à quelques semaines près, quarante ans que je ne l'ai vu. Il m'est aussi présent que si je l'avois vu, que si je l'avois entendu hier.

On comprend, d'après le caractère des convives de Pichegru, que sa table étoit nécessairement fort gaie; joie étrange et cependant bien complète et bien franche que celle de ces compagnons de nobles dangers, qui venoient d'échapper à la mort pour s'y exposer de nouveau le lendemain. Je n'ai pas vu de semaine où une place ne restât vacante au banquet. Le général la marquoit, en passant, d'un froncement de sourcil, et faisoit disparoître le couvert d'un geste dont les gens de service avoient l'intelligence; et puis l'on s'asseyoit, on rioit, on parloit de belles armes, de beaux chevaux, de femmes et de plaisirs: on ne philosophoit point. Pichegru prenoit fort peu de part à la conversation et ne rioit presque jamais, sinon de ce sourire de l'âme qui quittoit rarement ses lèvres et qui encourage la gaieté. Tant que son front ne s'étoit pas assombri, la folie alloit son train; et je n'imagine pas qu'elle ait jamais été nulle part plus animée, plus pétulante, plus bouffonne, sans cesser un moment d'être de bon goût. On a souvent cité le dernier festin des Lacédémoniens

avant la journée des Thermopyles. Il n'y a pas un officier françois qui ne se soit trouvé à une pareille fête entre deux champs de bataille, et il est bon de remarquer, pour l'exactitude de cette comparaison, que les lignes étroitement circonscrites de l'armée qui couvroit alors les murailles de Strasbourg étoient les Thermopyles de la France.

J'ai déjà fait pressentir que nous avions peu de temps à passer à Hœnheim. En moins de huit jours, la droite de l'armée étoit totalement dégagée; et l'état-major se portoit vers le centre, au quartier-général de Vindenheim, ou Findenheim, ou autrement (faites grâce à mon orthographe). La plus grande partie s'établit dans un vieux château de Wurmser, tout mutilé par la mitraille. Le général Pichegru prit logement chez le ministre du village, avec ses aides-de-camp et ses bureaux. J'eus le bonheur de l'y accompagner; et ce n'est pas sans raison que je compte cet événement parmi les plus heureux de ma vie, puisque je lui dois un goût délicieux qui l'embellit encore. Le ministre de Vindenheim étoit un colosse de six pieds, taillé à proportion, et dont le nez, inférieur en proéminence à celui du citoyen Tétrell, dont j'ai parlé plus haut, rachetoit bien ce léger désavantage par l'ample étendue de sa base, qui menaçoit de déborder de l'un et l'autre côté le diamètre horizontal de sa figure rubiconde. Sous l'enveloppe assez grossière que je viens de décrire, le ministre de Vindenhein étoit le meilleur des hommes, officieux, hospitalier, sincère avec politesse, bon vivant avec la retenue convenable à son état, faisant parfaitement les honneurs d'un excellent vin du Rhin, qu'il se félicitoit d'avoir caché aux Allemands, parce qu'ils en boivent trop, et par-dessus tout cela fort versé en

différentes études. Je ne saurois dire avec quelle joie je vis sa chambre décorée de beaux cadres de papillons que je ne me lassois pas de regarder. J'avois toujours eu quelque penchant pour ce joli amusement; mais j'ignorois que la science des hommes eût soumis les insectes eux-mêmes aux lois de notre police sociale, et que chaque espèce en eût reçu un nom distinctif. Dieu sait avec quelle vivacité je m'informai de ces curieuses merveilles. Il me semble que je vois encore d'ici ces magnifiques lychnées qui renferment sous une mante modeste et obscure de riches draperies de pourpre, ces terribles sphynx-atropos dont le dos est empreint d'une tête de mort montée sur des os en sautoir, et ces brillants petits argus, propres à l'Alsace, dont les ailes sont glacées d'une couche de laque ou relevées d'une incrustation de lapis, solides et resplendissantes à la vue comme le cristal. Loin de m'ennuyer à Vindenheim, j'y aurois volontiers passé dix ans; mais, dix ans, c'est le temps que dura le siége de Troie, et mon général était plus soudain dans ses entreprises que ne le fut Agamemnon.

J'avois d'ailleurs trouvé moyen d'*utiliser* mon temps, et d'en rendre l'emploi agréable à Pichegru. Il faut dire qu'il avoit, comme on l'a rapporté de tous les grands capitaines, son livre de prédilection. C'étoit les *Mémoires de Montecucutli*, que la recommandation d'un suffrage si imposant pour moi ne m'a cependant jamais engagé à lire. Il en portoit toujours un volume avec lui, et, depuis quelque temps, il auroit bien voulu pouvoir en faire autant pour un auteur du même genre qui étoit parvenu à tenir une place au moins égale dans son estime. Il n'y avoit malheureusement pas moyen. Le général Custines, prédécesseur de Pichegru dans le com-

mandement de l'armée du Rhin, et qui étoit, ainsi que lui, infatigable au travail, paroissoit avoir employé tous les instants que lui laissoit la guerre à la composition de l'histoire de ses campagnes. Il n'y avoit pas là un seul fait oublié, pas une opération qui ne fût expliquée dans les plus grands détails, pas un résultat qui ne fût exactement pressenti, et sur lequel il ne revînt avec soin à la marge, pour se rendre compte des circonstances qui l'avoient plus ou moins modifié, quand il mettoit par hasard en défaut, dans quelques particularités de peu de valeur, la précision presque infaillible de ses calculs. Bien plus : on y voyoit jusqu'à ses fautes qu'il exposoit avec une sublime candeur, et dont l'appréciation ne devoit pas être d'un foible enseignement pour quiconque seroit appelé à parcourir la même carrière. Mais cet admirable manuscrit avoit les défauts d'un ouvrage composé à la hâte, et que l'illustre écrivain ne s'étoit pas trouvé en mesure de rendre plus court. Il étoit minutieux, diffus, chargé de longues inutilités et de redites fatigantes, surtout pour un lecteur dont toutes les minutes sont sans prix ; et on en jugera mieux quand j'aurai ajouté qu'il remplissoit trois volumes *in-folio* du format des atlas et des polyglottes. J'avois entendu souvent regretter à Pichegru que l'embarras des travaux courants du secrétariat ne lui permît pas d'appliquer une plume intelligente à cette transcription, qui exigeoit au reste, selon lui, plus de tact et d'esprit d'analyse qu'il n'auroit osé en demander à de simples expéditionnaires. Comme il ne souffroit pas que je suivisse l'état-major dans les excursions périlleuses, je me trouvai heureux d'employer le vaste loisir de mes journées à tenter quelques extraits que son travail préliminaire m'avoit d'ailleurs rendus faciles; car il marquoit ordi-

nairement d'une accolade au crayon les endroits les plus substantiels, et chaque passage important étoit rappelé au dehors par un signet ou un pavillon qui en rappeloit sommairement le sujet. Ce genre d'élaboration analytique m'étoit assez familier, parce que mon père en avoit fait le procédé le plus essentiel de mes études scolaires, et il est probable que je n'y réussis pas trop mal; mais le difficile étoit de le faire valoir aux yeux du seul juge dont le suffrage pût y attacher quelque prix. Je m'avisai, au bout de huit jours, quand mes copies me parurent assez nettes et assez soignées, de les insérer à leur place dans le manuscrit de M. de Custines, où elles devoient nécessairement fixer tôt ou tard l'attention de Pichegru, qui le feuilletoit tous les soirs. Dix fois, avec un grand battement de cœur, je le vis s'arrêter à la page mobile et la conférer avec l'autre, mais il ne m'en parloit point. Il sembla seulement prendre plus d'intérêt à mon babillage, et s'informer plus particulièrement du juste point auquel mon éducation étoit parvenue. Un jour enfin, sous prétexte que tout le monde étoit absent ou occupé, il m'appela pour écrire sous sa dictée quelques lignes insignifiantes qu'il rapprochoit, derrière mon épaule, d'une des nombreuses pièces de comparaison que je lui fournissois depuis quelque temps. « C'est donc toi, me dit-il, qui analyses d'une manière si conforme à mes intentions les MÉMOIRES DE CUSTINES ? Cela est au-dessus de ton âge, et ta situation doit s'en ressentir. Vois si ce frac te va bien. »

Ce frac, jeté sur une chaise, étoit un joli habit bleu national, à collet et parements bleu de ciel, qui m'alloit comme un charme, car la mesure en avoit été prise sur le mien. Avec la petite toque rouge d'ordonnance des secrétaires d'état-major, que j'avois trouvée à côté,

il me donnoit un relief qui faillit me faire pâmer de joie, et je ne sais si j'endosserois plus fièrement aujourd'hui l'habit même d'un général, tout éclatant d'épaulettes, de décorations et de dorures. L'impression des vanités de l'homme est tout à fait relative, et les premières sont les plus saisissantes. Si j'ai abusé de l'occasion de me complaire au souvenir de celle-ci, c'est peut-être parce qu'on ne m'a jamais trouvé bon depuis pour porter un nouveau vêtement officiel, qui m'auroit fait aisément oublier mon petit frac bleu; c'est d'ailleurs à Pichegru que je dois cette unique distinction de ma vie. Il faut rendre à César ce qui appartient à César !

Outre une grande table de travail sur laquelle reposoient à perpétuité les MÉMOIRES DE MONTÉCUCULLI et les MÉMOIRES DE CUSTINES, la chambre de Pichegru, à son quartier-général de Vindenheim, n'avoit pour tout ameublement qu'un fauteuil et trois matelas, sans draps et sans couvertures. Ces trois matelas, étendus immédiatement sur le plancher, laissoient à peine entre eux une étroite allée aux promenades nocturnes du général. Le premier étoit le sien, mais il s'y couchoit rarement; et c'étoit de préférence dans son fauteuil qu'il passoit chaque nuit cinq ou six quarts d'heure donnés en plusieurs fois au sommeil : le second étoit occupé par M. de Reignac, secrétaire en chef de l'état-major, et le troisième par moi. Nous dormions là beaucoup mieux qu'il ne m'est jamais arrivé de dormir depuis; et nous n'étions réveillés qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il parvenoit à Pichegru quelque affaire très-urgente à laquelle il ne pouvoit pas suffire tout seul. A quatre heures du matin il s'éveilloit brusquement ou quittoit la besogne, se lavoit la tête, les mains

et les pieds dans un seau d'eau froide placé sous son bureau, fumoit une pipe, et se rinçoit la bouche d'une goutte d'eau-de-vie; après quoi il donnoit ses audiences jusqu'à sept heures. Nous le suivions alors à un déjeuner fort concis, et nos apprêts ne l'étoient pas moins; car, à l'exception de la toque et des bottes, nous couchions tout habillés, en vertu d'une ordonnance de Saint-Just qui en imposoit l'obligation à toute l'armée, *sous peine de mort*, depuis la fâcheuse surprise de Bischweiller, si fatale au général Eisenberg. A huit heures ou huit heures et demie, tout le monde étoit à cheval. Un quart d'heure plus tard, le canon retentissoit partout. Un quart d'heure plus tard, l'ennemi étoit battu.

Je ne suis entré dans ces détails que parce qu'ils sont nécessaires à l'intelligence d'une anecdote d'assez peu d'importance en elle-même, qui m'a cependant beaucoup donné à penser depuis l'horrible catastrophe d'un des hommes que j'ai le plus chéris sur la terre. Je portois ordinairement, comme Pichegru, une cravate noire serrée au cou de très-près, par opposition aux merveilleux de la ville qui avoient adopté à l'envi, d'une manière toute courtisanesque, la cravate volumineuse du proconsul; et, comme j'avois aussi un penchant naturel à la flatterie, car j'ai toujours volontiers flatté ceux que j'aime, je m'étois étudié à l'attacher comme lui d'un seul nœud sur la droite : méthode peu coquette à la vérité, et que je conserve aujourd'hui, on peut m'en croire, sans la moindre prétention. Une nuit, comme je dormois péniblement, et tourmenté sans doute par quelque fâcheux cauchemar, je sentis tout à coup une main se glisser dans ce nœud, en relâcher le lien, et relever ma tête, qui s'étoit appuyée

sur le plancher dans l'agitation de mon sommeil. J'étois éveillé. « C'est vous, général! m'écriai-je, avez-vous besoin de moi? — Non, répondit-il; c'est toi qui avois besoin de moi. Tu souffrois et tu te plaignois; je n'ai pas eu de peine à en connoître le motif. Quand on porte comme nous une cravate serrée, il faut avoir soin de lui donner du jeu avant de s'endormir; et je t'expliquerai une autre fois comment l'oubli de cette précaution peut être suivi d'apoplexie et de mort subite. C'est un moyen de suicide. » Je pressai sa noble main sur mes lèvres, et je me rendormis.

Je donne pour ce qu'elle vaut cette historiette avec toutes ses inductions, mais je crois qu'on ne s'étonnera pas que je m'en sois souvenu une dizaine d'années après. Puisse-t-elle absoudre la mémoire de Napoléon du plus lâche et du plus odieux des assassinats!

Pichegru exerçant de droit la haute juridiction dans tous les lieux où il transportoit son quartier-général, nous étions exempts, depuis Hœnheim, qui étoit encore compris dans les limites militaires de Strasbourg, de la cruelle obsession des bourreaux dont Schneider étoit toujours accompagné. Le propagandiste de la mort ne paroissoit point chez nous; il nous suivoit à la trace, comme je crois l'avoir dit ailleurs, tout prêt à glaner les têtes que la guerre avoit épargnées, et semblable au vautour qui vient prendre possession d'un champ de bataille : ce qui embarrassoit les progrès de notre armée d'une armée de fugitifs. Quant à Saint-Just, qui ne se reposoit point, et qui ne cessoit d'aller stimuler sur le terrain le courage des combattants, nous le vîmes passer souvent, et le jour, entre autres, de la glorieuse affaire des hauteurs de Brumpt, qui préludoit de bien près à la reprise des deux rives de la Motter, et de la

position importante d'Haguenau. C'est dans le courant de la nuit suivante que survint un événement qui mérite d'être recueilli par les biographes. Saint-Just avoit mis pied à terre à la commanderie de Brumpt, et il est à remarquer que cette station se trouvoit rejetée, du premier rang qu'elle occupoit la veille, à la dernière ligne de défense, ce qui la mettoit tout à fait à l'abri d'un coup de main. Je ne sais quel funeste hasard lui apprit qu'un jeune officier de Noyon qui avoit été son compagnon d'études, et qu'il disoit aimer en frère, devoit se trouver à peu de distance, dans un des trous que les soldats s'étoient péniblement creusés en ouvrant, à la pointe du sabre et au tranchant de la hache, une terre pétrifiée par le froid le plus âpre. Il s'y fait conduire, il arrive, il appelle son ami, qui s'empresse de se rendre aux accents de cette voie si connue, sans avoir pris le temps de s'envelopper du moindre vêtement. Il étoit nu. Saint-Just le presse contre son cœur et s'écrie : « Le ciel soit loué doublement, puisque je t'ai revu, et que je puis donner, dans un homme qui m'est si cher, une leçon mémorable de discipline et un grand exemple de justice, en t'immolant au salut public ! » Puis, se tournant du côté des gens qui l'escortoient : « Faites votre devoir, » dit-il. A ces mots, l'officier l'embrassa de nouveau, proféra un dernier vœu pour la liberté, donna le signal du feu, et tomba mort.

Cet acte d'héroïsme lacédémonien (Dieu veuille épargner de telles vertus à nos descendants!) fut mis à l'ordre du jour de l'armée et diversement jugé; mais on ne peut dissimuler qu'il influa très-avantageusement sur le *moral* des troupes, et le récit qui s'en répandit partout n'avoit probablement pas d'autre objet. On a

pu lire une anecdote semblable dans la vie de Frédéric-le-Grand, et j'aime à penser que l'une et l'autre ne sont que d'habiles mensonges.

Après avoir poussé si avant l'histoire de mes campagnes, j'aurai peut-être bien de la peine à me défendre d'y revenir ; car on sait qu'il n'y a point de distraction plus douce pour les veillées d'hiver d'un invalide entouré de ses enfants. Je vous préviens cependant, mes amis, et il n'en faut pas moins pour vous rassurer, que si la mort ne clôt pas mes yeux avant la fin de mes MÉMOIRES, je tâcherai de les réduire à des dimensions plus modestes que celles des MÉMOIRES DE CUSTINES et de MONTECUCULLI.

LES DÉPUTÉS EN MISSION.

Je n'avois pas douze ans; mais à l'époque dont je parle, la forte éducation des événements venoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'émanciper l'enfance. Il n'y avoit point de spectateur froid dans ce grand drame, et les distractions qui suivoient nos études de collége étoient plus sérieuses et plus imposantes que les hautes leçons de l'histoire et de la poésie. La tragédie couroit les rues.

C'étoit à Besançon; tout annonçoit à la société populaire une séance solennelle. La foule se pressoit depuis le matin à ses portes. Deux conventionnels devoient, dit-on, y demander réciproquement leur tête, et, dans ce temps-là, ces figures oratoires étoient autre chose que d'effrayantes hyperboles. Le résultat ne tardoit pas à les vérifier. C'est cette séance que je veux raconter, non qu'elle se distingue par une grande importance historique de mille événements du même genre, mais parce qu'il me sera peut-être permis d'en tirer une induction qui est, je ne sais pourquoi, toute neuve, et que j'ai à peine indiquée jusqu'ici. On verra si elle sort évidemment des faits.

Robespierre le jeune fut envoyé en mission dans le département de la Haute-Saône au mois de mai 1794, trois mois à peu près avant le 9 thermidor. Je ne sais quel étoit l'objet particulier de son voyage, mais per-

sonne n'a oublié l'immense intensité de ce pouvoir proconsulaire. Toutefois il devoit le partager avec un de ses collègues. Celui-ci se nommoit Bernard de Saintes.

Bernard étoit un homme de cinq pieds neuf pouces, d'une cinquantaine d'années, dont la taille étoit droite et très-menue, le port roide et assuré, la physionomie d'une imperturbable austérité que n'avoit jamais égayée un sourire. Ses yeux étoient ardents, ses sourcils noirs, son teint bilieux et bronzé, sa maigreur effrayante. Il avoit le parler bref et sévère, sans élégance et sans chaleur, mais non pas sans je ne sais quelle autorité menaçante qui résultoit de tout l'ensemble de sa redoutable personne. Athée déclaré, et irréconciliable ennemi de tout ce qui pouvoit rappeler un culte, il s'étoit empressé d'échanger ses deux prénoms d'Adrien-Antoine contre les mots qui concouroient avec eux dans le ridicule calendrier du docteur Romme, et ceux-ci étoient *Pioche* et *Fer*. On n'auroit pas mieux rencontré pour caractériser le terrible Bernard. J'ajouterai, afin de rendre tous mes souvenirs, qu'il passoit pour avoir des mœurs sobres et pures, et que son républicanisme inflexible et cruel étoit en lui une espèce de religion.

Robespierre arriva à Vesoul; mais il ne descendit point à l'hôtel qu'occupoit son collègue. Il alla prendre son logement chez un procureur nommé Humbert, qui étoit connu par des principes fort opposés à la révolution, et dont le nom se trouvoit même porté sur la liste des suspects, mais qui avoit eu l'étrange bonheur de faire ses premières études avec Robespierre l'aîné. Cette particularité imprima le mouvement le plus singulier à l'opinion. Le soir, après avoir communiqué avec Bernard pendant plusieurs heures, Robespierre se rendit à la société populaire, la remercia de ses travaux, l'en-

couragea dans son zèle, et, par une péripétie tout à fait inattendue, lui apprit qu'on s'étoit trompé dans les départements sur la juste et bonne direction du gouvernement révolutionnaire, qui n'avoit pour objet que le bien de tous, et qui ne devoit se faire connoître que par des bienfaits. Il parla de conciliation, d'indulgence, d'amnistie universelle, et descendit de la tribune au milieu d'une rumeur d'étonnement qui ne présentoit d'ailleurs rien d'hostile. Au lever du soleil, huit cents détenus d'opinion furent rendus à la liberté en vertu d'un arrêté signé *Robespierre* et *Bernard*. L'aspect de la ville changea en un moment. Elle offrit le tableau d'une fête. Les cris de *Vive Robespierre!* se firent entendre partout : des jeunes filles en robes blanches, des épouses consolées, des mères qui venoient de revoir leurs enfants qu'elles croyoient perdus à jamais, entourèrent la modeste retraite du représentant, et la décorèrent de fleurs et de rubans. Le nom de Bernard ne fut pas prononcé au milieu de ces hommages naïfs et indiscrets. Il rentra à Besançon la rage et l'envie dans le cœur.

C'étoit à la séance de la veille qu'il avoit paru, et qu'il s'étoit accusé d'une lâche foiblesse déterminée par les perfides séductions de Robespierre. Il venoit de rendre à la liberté des aristocrates pour qui la vie étoit déjà un bienfait du peuple, et qui n'auroient dû sortir des prisons que pour aller à l'échafaud. Rien ne pouvoit expier ce fatal abus de pouvoir que la mort de deux représentants traîtres à la patrie; et il supplioit la société populaire d'apostiller la dénonciation qu'il adressoit au Comité de salut public, pour lui demander la tête de Robespierre et de Bernard. La société populaire ajourna sa délibération, jusqu'au moment où elle auroit en-

tendu Robespierre. Bernard se retira de la séance en disant qu'il n'y pouvoit reparoître que comme accusé. Je ne sais si je me trompe, mais ces folies, aujourd'hui incroyables, avoient au moins un grand caractère, et faisoient vivre l'âme dans une haute région de passions et d'idées.

Après cette avant-scène indispensable, nous allons ouvrir les grilles de la vieille église des Capucins, où siégeoit le club peu turbulent de la noble cité de Besançon, si connue par la douce gravité de ses mœurs. Il est vrai qu'elle n'avoit fait en quelque sorte que reprendre des habitudes républicaines à peine effacées, et dont une partie s'étoit conservée dans la tradition. Peu engagée envers les Bourbons, dont elle étoit depuis cent ans la conquête, elle se plioit aisément à une nouvelle forme de police qui se rapprochoit un peu de sa police ancienne; et presque tout le monde y seroit arrivé sans brisement, si la révolution mieux faite n'étoit pas tombée dans d'indignes mains : comme elles tombent toutes. Le jour dont je parle, un sentiment universel de fatigue et de douleur brisoit l'âme de tous ces patriotes si long-temps entraînés des erreurs aux excès; et je les voyois se serrer la main avec un sourire amer et un geste de pitié.

Le président de la société populaire étoit un de ces hommes élevés de caractère, élevés de talent, inaccessibles à tout reproche, qu'on s'étonnoit quelquefois de voir mêlés au mouvement passionné de l'époque, mais dont l'impénétrable secret ne doit pas être discuté. Son calme plein de fermeté et de douceur, son éloquence pleine d'heureuses insinuations et de sages ménagements, la noble dignité de ses manières, l'avoient fait choisir pour dominer sur cette scène inquiétante,

et pour en changer habilement le cours, si elle devenoit trop grave. Bernard étoit assis immobile au bout d'une banquette, reconnoissable seulement aux rayons de feu qui sortoient de ses yeux enfoncés, et qui lui donnoient quelque chose de la physionomie d'un oiseau de proie. Enfin Robespierre entra.

Robespierre le jeune n'avoit qu'une trentaine d'années, mais sa tournure fatiguée, son regard obscurci par des lunettes de couleur, son front peu garni de cheveux, ses traits longs et prononcés, son teint hâve lui donnoient l'air beaucoup plus vieux. Il avoit une redingote fauve, un grand pantalon blanc, un gilet fort ouvert qui laissoit voir de très-beau linge. Le col de sa chemise retomboit des deux côtés de sa cravate; mais il y avoit dans sa négligence même du goût et de la propreté. Il monta à la tribune.

Tout le monde attendoit en silence, quand un épisode qui caractérise ce temps-là vint porter sur un autre point l'attention de l'auditoire. Il se trouvoit parmi les membres de la société un ferblantier à la taille colossale, aux formes athlétiques, à la voix de Stentor, qui ne prenoit jamais la parole que pour des motions d'ordre assez remarquables par leur concision énergique et par leur tour original. C'étoit le *paysan du Danube* de l'assemblée. « Citoyens, dit-il, les règlements de notre société interdisent l'entrée de son enceinte aux femmes; je suis marié, je suis père, et je n'y ai jamais amené ni ma fille ni ma femme. Robespierre, qui n'est ni marié ni père, y a amené une femme. Je demande qu'elle sorte, ou que le procès-verbal atteste au moins qu'un républicain a protesté aujourd'hui contre l'aristocratie de Robespierre. » Il faut se rappeler ce que c'étoit que Robespierre, il faut

savoir quelles étoient les suites presque inévitables de ces polémiques de club, pour apprécier cette anecdote. Robespierre parut étonné, mais il fit un signe, et la femme qui l'avoit accompagné sortit de l'enceinte : au même instant tous les regards se fixèrent sur elle. Je ne la trouvai ni belle ni jolie, et cependant son aspect me fit une profonde impression. Il y avoit quelque chose de pénétrant, de caustique et presque d'infernal, dans son regard et dans son sourire. On supposoit à peine qu'elle fût la maîtresse de Robespierre, dont l'âpreté cénobitique et la physionomie pâle et macérée sembloient exclure l'idée de l'amour. Chose étrange! dans ce temps où l'idée de Dieu passoit pour un préjugé, le bruit se répandit que la compagne de Robespierre étoit une créature d'une organisation supérieure, qui avoit le privilége de lire dans les âmes, et qu'il la conduisoit avec lui pour le seconder dans un mystère de rédemption, où elle étoit chargée de la séparation des bons et des mauvais. J'atteste ce fait pour l'avoir entendu répéter cent fois. Pauvre peuple!

Le tumulte s'apaisa. La voix de Robespierre se fit entendre. Le timbre en étoit assez monotone, glapissant dans les tons hauts, qu'il affectoit volontiers pour varier son débit sans nombre, sans vibration; tout à fait incapable de se prêter aux inflexions de la grâce ou à l'onction du sentiment, mais éminemment propre, selon moi, aux figures d'ironie et de dérision. J'ai souvent entendu dire depuis que Robespierre le jeune étoit un homme nul. Je ne le crois pas. J'étois certainement fort peu en état de le juger alors comme orateur; mais aujourd'hui même, que je crois l'entendre encore, je me rappelle à merveille la distribution de son discours, évidemment improvisé, et j'y trouve de l'esprit et du

talent. Il commença par rappeler les faits de son passage à Vesoul, et par expliquer la conduite qu'il y avoit tenue. Il entra franchement dans le fond de la question, en déclarant, comme il l'avoit fait, qu'à l'exception de quelques grandes communes il n'y avoit point de fédéralistes dans les départements. Il ajouta que le nombre des suspects avoit été multiplié par une extension cruelle des lois, et porté beaucoup au delà de son expression raisonnable. Il insinua adroitement que c'étoit une manœuvre de l'aristocratie cachée sous le masque d'une fausse ferveur patriotique, et qui cherchoit à prouver à l'Europe que ce n'étoit pas l'immense majorité de la France, la France presque unanime, qui vouloit la révolution. Il termina cette déduction adroite de principes en déclarant que le devoir des patriotes étoit de faire adorer la Montagne, et non de la faire craindre. Il n'évita pas de laisser échapper le nom de la terreur, terme alors sacramentel, et de lui rendre des actions de grâces, mais en ajoutant, ce sont ses termes, que ce système étoit sauveur et non conservateur, et qu'utile au triomphe de la liberté il ne pouvoit que nuire à son affermissement. C'étoient là les généralités de la question.

Il passa ensuite à ce qui lui étoit particulier, c'est-à-dire à ses rapports avec Bernard de Saintes, et à la dénonciation que celui-ci avoit portée contre lui. Cette partie de la discussion, très-longue et très peu variée dans la forme, est ce qui m'a laissé le sentiment le plus positif de la direction essentielle de son esprit. Ce fut une interminable ironie sur la nullité morale et politique de Bernard de Saintes, toute nourrie d'allusions à l'exiguité de son corps. « Il croyoit que quelqu'un de ce nom s'étoit glissé dans la Convention nationale par le

trou de la serrure. S'il s'étoit trouvé auprès de Bernard, c'étoit sans l'apercevoir. Il se souvenoit à peine de l'avoir vu s'effacer quelquefois entre deux membres de la Montagne; il ne l'avoit reconnu à Vesoul que parce qu'il étoit sûr de n'avoir jamais rien rencontré de plus mince. » Les éclats de rire des tribunes couvroient tous ces quolibets débités avec un calme effrayant; j'allois dire cruel, tant ils révéloient de haine et de froide vengeance dans un homme qui tenoit une si grande part de l'omnipotence révolutionnaire.

C'est dans ce moment que le président crut devoir faire intervenir son autorité conciliatrice. Il interrompit Robespierre et conjura sa colère au nom des intérêts de la liberté, dont les défenseurs ne se divisoient pas sans danger pour elle; au nom de l'harmonie des citoyens, qui étoit troublée par ces débats; au nom de sa propre gloire et de l'illustration d'une *famille appelée à de si hautes destinées*. Cette phrase, échappée à une mauvaise habitude de cour ou à un faux calcul de convenances, suggéra à Robespierre jeune un mouvement remarquable. Il me parut éloquent, et c'est une raison pour que je ne cherche pas à rendre ses paroles. Il s'éleva contre cette *illustration* et ces destinées promises à une famille. Il s'indigna contre le penchant de certains hommes à rétablir dans l'opinion les priviléges qu'on venoit d'arracher à la noblesse; il indiqua cette tendance comme un des plus grands obstacles qu'on pût opposer à la liberté. Il ajouta que, si son frère avoit rendu quelques services à la cause de la patrie, son frère en avoit reçu le prix dans la confiance et l'amour du peuple, et qu'il n'avoit, lui, rien à réclamer. « Ces » acceptions de noms, continua-t-il, sont une des cala» mités de l'ancien régime! Nous en sommes heureuse-

» ment délivrés, et tu présides cette société, toi qui es » d'une famille d'aristocrates et qui es le frère d'un » traître !... Si le nom de mon frère me donnoit ici un » privilége, le nom du tien t'enverroit à la mort. » — Puis, retournant à sa tournure favorite, et s'adressant au ferblantier : « Rassure-toi, brave républicain, ce » n'est pas aux Robespierre que l'aristocratie des noms » commencera; et si étroite et si légère que soit la tête » de Bernard, la mienne ne pèsera pas plus que la sienne » dans la balance de la justice. » Il descendit de la tribune au milieu de nouveaux éclats de rire et de nouvelles acclamations, traversa l'enceinte, rejoignit sa compagne, et se rendit à sa chaise de poste. La cour de l'auberge étoit pleine de femmes qui l'attendoient avec impatience pour lui présenter les réclamations des détenus. Il n'avoit qu'un mot à dire pour éteindre toutes ces espérances qui se manifestoient par mille démonstrations de tendresse, car il étoit, dans ce temps-là, facile d'être aimé. Les pouvoirs de sa mission avoient cessé aux bornes du département. Il ne pouvoit plus rien pour personne; mais il promit à la foule, si émue par son refus, qu'il porteroit sa plainte à la Convention, qu'il dévoileroit devant elle les injustes et horribles rigueurs des proconsuls, et finit par cette phrase que je n'ai pas pu oublier : « Je reviendrai ici avec le rameau d'or, ou je mourrai pour vous; car je vais défendre à la fois ma tête et celle de vos parents. » La voiture partit suivie de cris de douleur. Toute la famille des proscrits pleuroit, et, chose qu'on auroit peine à croire si on ne le savoit pas de toute la certitude du souvenir, elle pleuroit Robespierre !

Sa prédiction alternative se réalisa. Trois mois après, arriva le 9 thermidor; Robespierre le jeune n'étoit pas

accusé. Il s'écria qu'il vouloit partager le supplice de son frère, puisqu'il avoit été complice de ses vertus. Dans ce temps-là on faisoit beaucoup de phrases à effet; mais les phrases à effet ne sont pas ridicules, quand l'homme qui les prononce a un pied sur le seuil de la tribune et l'autre sur le premier degré de l'échafaud. Maintenant cela fait pitié. On avoua que le dévouement de Robespierre jeune respiroit quelque chose de l'antiquité. Prisonnier à la Commune, quand il vit son frère mutilé par un gendarme et agonisant sur une table, il s'élança des hautes croisées sur les baïonnettes de la troupe qui entouroit l'Hôtel-de-Ville, et s'y roula comme Régulus. Il ne vécut que ce qu'il falloit de temps pour mourir sous la main du bourreau; et cette mort a sans doute expié ce que tout le monde reproche à sa vie. Il faut convenir que cela n'est pas mal.

La nouvelle du 9 thermidor, parvenue dans les départements de l'Est, développa un vague sentiment d'inquiétude parmi les républicains exaltés, qui ne comprenoient pas le secret de cet événement, et qui craignoient de voir tomber le grand œuvre de la révolution avec la renommée prestigieuse de son héros; car, derrière cette réputation d'incorruptible vertu qu'un fanatisme incroyable lui avoit faite, il ne restoit pas un seul élément de popularité universelle, un nom auquel les doctrines flottantes de l'époque pussent se rattacher. Mais ce fut bien autre chose dans les rangs opposés. Hélas! se disoit-on à mi-voix, qu'allons-nous devenir! Nos malheurs ne sont pas finis; puisqu'il nous reste encore des amis et des parents, et que MM. Robespierre sont morts! Et cette crainte n'étoit pas sans motif, car le parti de Robespierre venoit d'être immolé par le parti de la terreur.

Ce que je dis là est si bizarre, si abrupt, si inopiné, que tout mon scepticisme politique ne sauroit me dispenser d'une espèce de profession de foi. Ce n'est pas moi, grâce au ciel, qui viendrai déterrer les linceuls couverts de boue et de sang de ces tribuns frénétiques de la Montagne, pour les ériger en drapeau à la tête d'un parti. Il n'y en a pas un qui puisse exciter une noble sympathie ; et c'est tout au plus si quelque attraction involontaire me déciderait aujourd'hui entre la larve hideuse de Marat et le spectre gigantesque de Danton. Celui-ci domine de beaucoup, à mes yeux, les deux Robespierre, hommes essentiellement secs, faux, froids, despotiques et sans pitié. Mais ce que je viens de raconter dénonce un rôle convenu ; et c'est ici que la trame de l'histoire manque, et qu'il faut la renouer.

Robespierre l'aîné, on n'en doute pas, étoit l'expression personnifiée de la Convention ; il le savoit aussi, et il avoit dit admirablement : « On ne va jamais plus » loin que quand on ne sait pas où l'on va. » Mais quiconque a dit cela sait précisément où il doit aller ; et comme il est impossible de savoir où l'on doit aller sans avoir des idées d'ordre, c'est à l'ordre qu'alloit Robespierre, soit instinctivement, soit par combinaison. Il en avoit senti le besoin. Il avoit par conséquent senti la nécessité du pouvoir ; car il n'y a point d'ordre sans pouvoir.

En regardant autour de lui, Robespierre dut s'apercevoir qu'il étoit le seul dans toute la France, ainsi qu'on nous l'avoit faite, qui pût s'investir d'une confiance populaire assez vaste pour rétablir l'ordre ; il désiroit donc le pouvoir, et c'étoit alors le mériter. J'ai besoin de répéter que je suis loin de plaider pour Robespierre, et que je cherche l'intelligence des faits.

Jetez cent assassins ensemble sur une terre déserte, avec quelques moyens d'existence : au bout de dix ans ils auront un chef, des institutions et des mœurs ; c'est ainsi que finissent toutes les grandes aberrations sociales. C'est ainsi que Robespierre avoit entrepris ce qu'a exécuté Napoléon. Sa fête de l'Être-Suprême est l'ébauche d'un concordat ; ses pages, plus belles qu'on ne le dit communément, sur les vertus républicaines ; cette vaste et confuse improvisation du 8 thermidor, où il accuse les excès et les fureurs passées, rappellent l'interpellation de Bonaparte aux infracteurs de la constitution ; son recours du 9 thermidor à la partie calme et saine de l'assemblée, c'est le cri de Bonaparte qui atteste les acclamations d'amour et de reconnoissance qui l'ont accueilli aux Anciens. Voilà la marche éternelle des sociétés : Œdipe qui règne après avoir vaincu le Sphynx, Alexandre qui tranche le nœud gordien, le héros après le sophiste, et le sabre après la parole. Il ne s'agit pas ici de comparaison de facultés, quoique je ne m'abuse point sur ces grandeurs contemporaines qu'on bâtit à coups de plumes pour la postérité, et qu'elle adoptera niaisement comme nous en avons adopté tant d'autres. Je ne vois dans Robespierre qu'un homme médiocre porté par des événements, et il y a dans Napoléon un homme pour lequel l'imagination conçoit à peine la possibilité d'une vie vulgaire. Cette comparaison ne repose que sur un fait qui leur est commun ; leur nom exprime, à deux époques très-rapprochées, le *pouvoir absolu*.

Les personnes qui doûtent de la direction rétrograde de Robespierre font valoir son alliance avec les Jacobins et la Commune, beaucoup plus extrêmes à la vérité que la Convention elle-même. C'est un fait qui ne peut pas

se contester ; mais Robespierre savoit que les puissances politiques du temps étoient dans la Convention et dans le comité de salut public : il lui falloit un levier pour ébranler ce monde révolutionnaire, et il ne pouvoit le prendre qu'où il l'a pris. Le lendemain d'un triomphe, le plus obscur des amis de Robespierre auroit fermé les Jacobins avec la même facilité que Legendre, et en auroit mis comme lui les clefs dans sa poche. Les Jacobins et la Commune étoient à la vérité une arme terrible, mais une arme insaisissable, qui n'avoit de valeur que dans la main qui l'avoit forgée. Elle dépendoit tellement de Robespierre, qu'à l'instant où Robespierre tomba, elle resta immobile à côté de lui, semblable à ce vieux glaive qui est couché à Cantorbery sur le marbre mortuaire du prince noir ; on n'en a plus parlé depuis.

L'appel tardif de Robespierre à la partie modérée de l'assemblée, aux *honnêtes gens*, comme il dit, ne produisit pas l'effet qu'il attendoit, sans doute, de ce mouvement oratoire étrange et inattendu. Les *honnêtes gens*, dans l'acception reçue de ce mot, ont plus de prudence que de courage, et ils se trouvent quelquefois de l'esprit à force de prudence et d'égoïsme. Ceux-ci se taisoient avec quelque raison entre ces deux fractions de la Montagne, dont le déchirement n'annonçoit que des catastrophes assez favorables aux survivants. Ils étoient là comme ce jésuite des missions menacé par un tigre et par un crocodile, et qui leur échappe à la faveur de leurs cruelles antipathies ; le tigre est mort, le crocodile est repu, le jésuite s'en va : quelquefois même il emporte la peau du tigre, et s'en fait une bonne fourrure.

Je le crois, dans toute la sincérité de mon cœur ; les Robespierre avoient été, de leur mauvaise nature, les

premiers instruments de la terreur : mais, doués d'un esprit d'observation et de finesse qui s'explique par leurs études, par leurs mœurs, par leur physionomie, ils avoient prévu à la longue la solution nécessaire des choses; et ils avaient eu l'envie assez naturelle de s'en emparer, parce qu'ils étoient, comme je l'ai dit, les seuls représentants de la popularité révolutionnaire. Leurs adversaires déjouèrent cette manœuvre, à laquelle se rattachent essentiellement le voyage de Robespierre le jeune, la désertion de Robespierre l'aîné du comité de salut public, et sa théocratie sacrilége, et la philanthropie tardive de ses discours patelins. Le parti de Robespierre périt sous l'action de la terreur, représentée par quelques membres du comité de salut public; et cependant la terreur ne triompha point, parce qu'elle avoit mal calculé. Dans tous les États possibles, depuis le despotisme le plus absolu, où cela ne fait pas de doute, jusqu'à la démocratie la plus diffuse, l'opinion c'est un homme : et quand cet homme n'est pas là, tout n'est rien; et quand cet homme n'est plus là, tout s'en va. Barrère, disert et poli, monta inutilement à la tribune veuve de Robespierre, qui n'étoit guère ni l'un ni l'autre. La pierre de la voûte étoit tombée; l'arc de Nembrod étoit rompu, et la terreur se trouva toute surprise d'avoir enfanté la contre-révolution.

NOTE EXPLICATIVE.

J'ai très-peu lu l'histoire contemporaine, parce que je sais comment elle se fait. Il peut donc arriver que je me trouve quelquefois en contradiction avec le *Moniteur*, avec le *Bulletin*, ou avec quelque autorité de la même force; et j'avoue sincèrement que je ne m'en soucie guère : ce que j'ai à cœur, moi qui écris pour moi, moi qui n'écris que pour moi et pour ceux-là seulement qui consentent à sentir comme moi parce qu'ils m'estiment, parce qu'ils m'aiment, parce qu'ils me croient; ce qui m'importe par-dessus toutes choses, c'est de n'être pas en contradiction avec ma conscience. J'en suis très-sûr quand j'écris des faits que j'ai vus ou qui se sont passés assez près de moi pour que j'en sentisse l'impression; moins sûr quand je hasarde des doctrines ou des théories, parce que j'ai souvent éprouvé que mon jugement pouvoit être dupe de mon imagination et de mon cœur. C'est pour cela que j'avois jeté d'avance, dans une feuille très-répandue, mes idées les plus suspectes de nouveauté et d'audace, pour appeler sur elles toute la sévérité des jugements dont je fais quelque estime, et les rectifier au besoin dans la publication arrêtée de ce livre. Cependant les impressions naïves d'un homme de bonne foi sont si fertiles en bonnes inductions que tout ce qui a été dit pour combattre mes sentiments n'a servi qu'à les fortifier : et voici que, par un hasard tout à fait inattendu, Robespierre jeune lui-même s'est chargé, à mon insu, de raconter cette séance de la société populaire de Besançon, qui

vient de faire l'objet d'un de mes récits ; de la raconter dans le feu et sous l'action d'une émotion récente, sinon avec tous les détails spéciaux dans lesquels je suis entré, et que sa position ne lui permettoit pas d'apercevoir comme moi, du moins avec un développement de principes qui tire ma conjecture du rang des paradoxes pour la faire passer d'une autorité plus irréfragable que la mienne à celui des certitudes historiques. Je crois devoir rapporter ici ce fragment précieux de notre histoire révolutionnaire tiré d'un gros *Recueil de pièces trouvées chez Robespierre l'aîné,* qui a été publié cinq mois après sa mort par les *thermidoriens.* J'y ajouterai seulement quelques notes explicatives qui animeront peut-être cette nouvelle version de mon historiette d'un intérêt non pas plus vif, mais plus vivant. Puisqu'on m'a décerné dans certains salons le titre bénévole d'*apologiste de Robespierre,* ce qui, dans ce temps d'aménités sociales et littéraires, est une politesse comme une autre, je puis bien être son commentateur.

LETTRE DE ROBESPIERRE LE JEUNE A SON FRÈRE.

Commune affranchie, 3 ventôse an II
de la République.

« J'apprends que Bernard m'a dénoncé. Cet être » petit[1] et immoral ne peut m'atteindre ; je ne ré-

[1] *Petit* est évidemment pris ici au sens figuré. On voit que, par un tour d'esprit assez naturel, surtout dans un homme qui ne se distinguoit pas du tout par l'abondance des idées, Robespierre jeune revient sur l'ironie dont j'ai parlé, et qui a servi de texte à ses interminables dérisions. J'ai déjà dit que Bernard de Saintes étoit très-grand.

»pondrai à sa stupide dénonciation, qui est un crime »envers lui-même, que par le rapport de mes opéra- »tions. Je ne puis comprendre comment un représen- »tant du peuple ose s'accuser d'avoir eu la condescen- »dance de s'être laissé circonvenir, séduire même par »un de ses collègues.

»Il a eu la sottise atroce de me traiter de *contre- »révolutionnaire;* il m'a supposé l'intention d'obtenir »du comité de salut public un décret qui opprimât les »patriotes; il a débité à la société populaire de Besançon »des horreurs multipliées sur mon caractère, ma con- »duite, etc. Le frère d'Humbert[1] est perdu dans l'opinion »publique à Besançon; il s'est servi de ce moyen pour »prévenir tous les esprits contre moi, contre ce que »j'avois fait. Il a peint la commune de Vesoul *en con- »tre-révolution* sous ma présidence, etc. J'ai faci- »lement répondu à toutes ces calomnies; je n'ai trouvé »d'adversaire à Besançon qu'un frère de Vaublanc[2] et un

[1] Humbert étoit un vieux procureur de Besançon dont l'aristocratie gothique étoit ridicule aux yeux mêmes des aristocrates, et qui étoit tout naturellement porté sur la liste des suspects. Sentant qu'il ne pouvoit se mettre à l'abri des persécutions qu'en se dépaysant, il se réfugia à Vesoul, chef-lieu d'un département voisin. Son frère (et non lui-même, comme je l'ai dit par erreur) avoit été le compagnon de basoche de Robespierre l'aîné, dont il paroissoit avoir embrassé les sentiments. C'est ce qui fait concevoir comment Robespierre jeune, qui refusoit partout d'être logé et entretenu aux dépens des villes où l'appeloit sa mission, s'étoit avisé d'élire domicile chez un contre-révolutionnaire profès, dont l'existence, au milieu des frénésies de ce temps, étoit une espèce de phénomène. On juge bien que Bernard avoit tiré parti de cette circonstance dans sa dénonciation brutale contre Robespierre.

[2] L'adjudant-général Viennot, qui présidoit la société, homme d'âme et de mœurs antiques, et dont j'ai parlé sans le nommer.

» rédacteur corrompu d'un journal qui se fabrique dans » le département du Doubs [1]. *Rien n'est plus facile » que de conserver une réputation révolution» naire aux dépens de l'innocence.* Les hommes » médiocres trouvent dans ce moyen le voile qui couvre » toutes leurs noirceurs; *mais l'homme probe sauve » l'innocence aux dépens de sa réputation.* Je n'ai » amassé de réputation que pour faire le bien, et *je » veux la dépenser en défendant l'innocence.* Ne » crains point que je me laisse affoiblir par des considé» rations particulières, ni par des sentiments étran» gers au bien public. Le salut de mon pays, voilà mon » guide; la morale publique, voilà mon moyen. C'est » cette morale que j'ai nourrie, échauffée et fait naître » dans toutes les âmes. On crie sincèrement *Vive la » Montagne* dans les pays que j'ai parcourus. Sois sûr » que j'ai fait adorer la Montagne; et qu'il est des con» trées qui ne font encore que la craindre, qui ne la » connoissent pas, et auxquelles il ne manque qu'un re» présentant digne de sa mission, qui élève le peuple au » lieu de le démoraliser. *Il existe un système d'a-*

[1] Ce journal s'appeloit *la Vedette*, le rédacteur étoit Pierre-Joseph Briot, depuis honorablement connu dans nos assemblées législatives, et un des premiers députés qui furent frappés par la proscription de brumaire. C'étoit un homme sensible, spirituel, souvent éloquent, dont les qualités naturelles avoient été servies d'ailleurs par d'excellentes études, et dont la moindre recommandation est d'avoir figuré avec quelque velléité d'énergie, le 18 brumaire, dans cette *journée des dupes* de la révolution, où il auroit été beau de mourir. A ce prix, il auroit peut-être un buste à côté de la statue de Cassius. — Dans la séance dont Robespierre jeune parle avec tant d'amertume, Viennot et Briot ne firent entendre que le langage d'une médiation modérée : mais la modération étoit une insulte pour de telles passions.

»*mener le peuple à niveler tout; si on n'y prend* »*garde, tout se désorganisera*[1].

»ROBESPIERRE *jeune.*»

« *P. S.* Je vais envoyer mon rapport au comité de »salut public. Je crois que la Convention ne souffrira »pas que j'entre en lutte avec Bernard. »

Ce n'est donc plus moi qui parle, cette fois; c'est Robespierre, le terrible Robespierre jeune, l'expression jumelle d'une âme de tigre : c'est lui qui, au juste-milieu de cette sanglante époque de la terreur qui sépare le 31 mai du 9 thermidor et dans une communication dont la nature et la forme annoncent tout l'abandon qui résulte d'une parfaite simultanéité de sentiments, c'est lui qui, dans cette intimité confidentielle du frère avec le frère dont ses assassins devoient seuls violer un jour le secret, reconnoît franchement qu'on l'a traité de *contre-révolutionnaire*, qu'on l'a accusé de mettre les villes en *contre-révolution,* et de méditer des moyens d'oppression contre les patriotes, c'est-à-dire contre les agents de l'épouvantable système qui désoloit alors le pays; c'est lui qui repousse avec horreur une popularité acquise *aux dépens de l'innocence,* qui manifeste l'intention trop tardive et trop impuissante de *la défendre;* c'est lui qui se flatte d'avoir *fait adorer la Montagne,* la MONTAGNE! et cela étoit vrai : car la reconnoissance la plus vive que puisse éprouver le cœur de l'homme, il la ressent pour

[1] Ce passage, dont les conséquences naturelles sont si conformes à mon hypothèse, est, ainsi que les autres, souligné dans le texte.

un pouvoir cruel qui se désarme, qui se dépouille en faveur du malheur, de l'instinct et du besoin de faire le mal; c'est lui qui s'aperçoit enfin qu'*il existe un système d'amener le peuple à tout niveler, dont une désorganisation complète sera la suite*, et qui épanche cette découverte, à laquelle l'époque où elle est faite donne le caractère le plus bizarre de naïveté, dans le sein du seul homme dont la main soit assez forte encore pour tout réparer et pour tout sauver : et, remarquez-le bien, c'est à dater de ce moment, de cette lettre peut-être, que Robespierre l'aîné disparoît tout à coup des comités de la Convention et cherche à étendre au dehors l'influence qu'il avait perdue dans l'enceinte de son *pandæmonium* en brisant violemment son pacte avec le crime! et c'est trois mois après que cet homme, qu'on charge aujourd'hui de toutes les iniquités, comme la victime piaculaire des anciens, ose proférer le nom de DIEU et rappeler à l'âme son immortalité parmi les saturnales sauvages d'une société ivre et délirante qui a érigé l'athéisme en culte; et c'est deux mois plus tard qu'il monte à l'échafaud, comptable, sans le savoir, de tous les attentats d'une génération de cannibales! Que m'importe après cela qu'on vienne infirmer encore que le 9 thermidor ait été fait, comme je l'ai sincèrement écrit, dans l'intérêt de la terreur! L'histoire a dit le contraire, sans doute, et je sais bien qu'elle le dira. Pauvre autorité que l'histoire!

LES SOCIÉTÉS POPULAIRES.

Stupide est la foule qui s'ingère de participer aux grands mouvements des affaires politiques; stupide, aveugle et insensée, car elle n'entrera jamais pour rien dans leurs résultats. Toute révolution qui échoue tourne au profit des pouvoirs qu'elle avoit menacés; toute révolution qui réussit, au profit des avocats. Dans le premier cas, vous n'avez fait que river votre chaîne; dans le second, ce que vous croyez avoir conquis sur les aristocrates vous est repris par les sophistes. Vous avez transporté au péril de votre vie les dépouilles de la féodalité dans le vestiaire du sénat, et vous restez, quant à vous, ce que vous étiez devant; une mine bonne à exploiter, un troupeau bon à tondre, un peuple.

Le seul avantage que les révolutions aient pour les classes inférieures, et je conviens qu'il vaudroit la peine d'être acheté si on ne le payoit pas si cher, c'est de relever le caractère moral de l'homme en lui donnant pour objet une destination puissante et solennelle qui ne s'accomplira point, mais dont la pensée même a de l'énergie et de la grandeur. C'est une illusion de perspective, mais le prestige qui en résulte est déjà une conquête. Il est possible enfin, lorsque l'âme s'est élevée à cette hauteur, qu'elle réfléchisse encore longtemps après, jusque dans l'état d'abaissement où toute l'espèce ne tarde pas à retomber, quelque foible rayon

de la dignité éphémère que les circonstances lui avoient donnée, comme l'histrion de province qui a ceint un moment la couronne d'Agamemmon, comme le manœuvre à la barbe touffue qui vient de poser pour Jupiter.

Les sociétés populaires présentoient sous ce rapport le spectacle le plus surprenant qui eût jamais frappé le regard des hommes. Là se débattoient avec une robuste rivalité des pouvoirs égaux entre eux, vainqueurs de tous les pouvoirs, et qui ne reconnoissoient d'ascendant relatif que celui du nombre et de la violence. De quelque lieu qu'il fût parti, l'audace du tribun étoit son titre, et sa force étoit son droit. Il appartenoit au premier venu de jeter le glaive de la parole dans la balance, et de la faire pencher. C'est inutilement qu'on auroit cherché un contrepoids à cette puissance dans les principes les plus avérés des créances et de la raison humaine. Dieu lui-même n'étoit plus un fait moral. C'étoit une question soumise comme une autre à la polémique tribunitienne, et qui attendoit l'autorité d'un décret.

Les sociétés populaires, c'étoit la caverne d'Éole. Il n'en sortoit que du vent, mais le moindre orage suffisoit pour soulever des tempêtes qui bouleversoient le monde; et Napoléon eût été mal venu alors à faire entendre le *Quos ego* de Neptune. Quand il arriva, sa besogne étoit faite. Le temps y avoit passé.

Ce qu'il y a de remarquable c'est que nous étions tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale préparoit assidument depuis l'enfance à toutes les aberrations d'une politique sans bases. Il n'y avoit pas grand effort à passer de nos études de collége aux débats du *Forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration

étoit gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées ; on ne nous avoit jamais parlé que de cela. Les plus anciens d'entre nous rapportoient qu'à la veille des nouveaux événements, le prix de composition de rhétorique s'étoit débattu entre deux plaidoyers, à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'ancien et de Brutus le jeune. Je ne sais qui l'emporta, aux yeux des juges, de celui qui avoit tué son père, ou de celui qui avoit tué ses enfants ; mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, félicité par le gouverneur, caressé par le premier président, et couronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une révolution, et on s'en étonna : comme si on n'avoit pas dû savoir qu'elle étoit faite dans l'éducation du peuple. Si la mode de ces *suasoires* pédantesques venoit à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques, j'avoue que je serois parfaitement embarrassé sur le choix, mais je ne dissimulerois pas que Tite-Live et Tacite y ont une bonne part. C'est un témoignage que la philosophie du dix-huitième siècle ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'Université.

On ne voit maintenant les sociétés populaires de ce temps-là que sous deux points de vue, l'atroce et le ridicule ; et c'étoit, à la vérité, leur aspect le plus sensible : mais on n'imagine pas tout ce qu'elles ont développé d'esprits subtils, de facultés imposantes, et même de sentiments généreux. Je parlois tout à l'heure de ce ferblantier de Besançon, qui osa donner à Robespierre jeune, dans une séance mémorable, une si rude leçon d'égalité. Ce brave homme s'appeloit Chevalier, et je le nomme avec d'autant moins de scrupule que jamais

son influence austère, mais généralement bienveillante, ne s'est trouvée compromise dans un acte violent. Je me rappelle une autre époque où il ne manifesta pas avec moins de fierté quelque chose de ce patriotisme inflexible qui auroit fait honneur à un vieux Romain, et cette impression ne sera peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs; car elle se rattache à un nom que les biographes ont oublié, comme tant d'autres, quoique le singulier personnage qui le portoit, et dont la nature avoit fait le type achevé d'un démagogue, ne soit pas passé tout à fait inaperçu au milieu de nos orages révolutionnaires. Je parle de Charles Hesse.

Le gouvernement de notre division militaire étoit alors confié à ce prince étranger, et ce n'est pas la moindre bizarrerie de ces jours bizarres. Celui-là pouvoit se flatter, au reste, et il n'y manquoit pas, d'avoir racheté ce qu'il appeloit la tache de son auguste naissance par une exagération de principes à laquelle Clootz ou Chaumette auroient volontiers porté envie. Plus il étoit né haut et plus il sentoit de sang royal couler dans ses veines, plus il se croyoit obligé à pousser aux derniers excès le cynisme et la frénésie de l'opinion.

La nature l'avoit, au reste, admirablement préparé à jouer un pareil rôle avec succès. C'étoit un homme de trente à quarante ans, d'une taille fort élevée, fort mince, assez bien prise mais dépourvue de dignité et de grâce. Sa face blême, couronnée de cheveux d'un blond ardent, n'avoit de remarquable que l'énorme saillie des apophyses. Ses yeux, d'un bleu terne, n'exprimoient ni noblesse ni finesse. Il prononçoit le françois avec quelque facilité, mais de manière à faire comprendre qu'il n'auroit été ni éloquent, ni disert, ni spirituel en aucune langue. Son principal moyen oratoire consistoit

dans une gesticulation, anguleuse et saccadée, qui avoit quelque chose de convulsif, et qui annonçoit un état presque non interrompu d'éréthisme musculaire. Les transitions de ses discours, et même ces courtes suspensions de débit qui ne servent qu'à reprendre haleine, étoient accompagnées chez lui d'un claquement de dents si sonore et si strident, qu'on l'auroit pris au premier abord pour un bruit de castagnettes; et ce grincement sauvage, qui se faisoit entendre à une grande distance, se prolongeoit et se moduloit horriblement, selon qu'il croyoit avoir besoin de donner du relief à sa pensée et de l'autorité à sa parole. Pour concevoir une idée assez juste de cet artifice d'éloquence et de diction, il suffit de prêter, par l'imagination, l'organisme de la voix humaine à la panthère ou au loup-cervier; et si Charles Hesse avoit été aussi brutalement inhumain dans ses actions que dans ses paroles, ce que je n'ai aucune raison de croire, je doute qu'il y eût beaucoup à changer au moral de l'orateur pour rendre la ressemblance complète.

Dans ce temps-là le parti de la révolution s'étoit divisé en deux partis très-prononcés, bien plus animés l'un contre l'autre que chacun des deux ne l'étoit contre l'ancien régime; les Montagnards qui vouloient porter le principe révolutionnaire à sa dernière expression, et les Girondins que des inclinations plus douces, des études plus cultivées, une connoissance plus approfondie de l'histoire des peuples et des conditions essentielles de la civilisation, quelque ambition aussi peut-être, avoient ramenés aux idées de justice et aux théories légales sur lesquelles il faut bien que la société s'appuie, quand elle veut s'appuyer sur quelque chose. Comme ces deux opinions étoient en présence, et que la guerre

civile auroit été inévitable si les énergies avoient été égales comme les armes, la Montagne, qui préparoit ses coups d'État, sentit la nécessité de désarmer le parti opposé pour le vaincre sans péril. Les généraux, que la faction dominante avoit presque tous choisis, se chargèrent de cette opération dans les départements, et elle n'étoit pas difficile à colorer aux yeux d'une multitude que les mesures couvertes du prétexte de la liberté trouvoient toujours docile aux attentats les plus effrénés du despotisme. L'audace des contre-révolutionnaires ne s'accroissoit-elle pas à vue d'œil? Les machinations des royalistes ne menaçoient-elles pas l'œuvre naissante de la régénération universelle? Et que dirai-je de Pitt et de Cobourg, ces deux formidables mannequins de la terreur avec lesquels on réduisoit si commodément la France à la plus lâche servitude par la crainte de l'étranger? Quel patriote pouvoit hésiter à se dessaisir un moment de son fusil et de ses munitions, quand le salut de la patrie dépendoit de ce sacrifice? Quel républicain ne concourroit pas avec joie par un acte de soumission indispensable au désarmement des aristocrates? On se doute bien que ces paroles étoient portées par Charles Hesse, qui n'épargna rien pour les faire valoir, ni de sa pantomime épileptique, ni du broiement éclatant de ses dents de fer. Le retentissement en duroit encore, quand on vit Chevalier s'appuyer sur la tribune, avec sa mâle et superbe figure, dont un regard doux et un peu moqueur tempéroit seul la sévérité déjà sénile; passer ses doigts robustes dans ses cheveux grisonnants, et se retourner du côté du général, avec cette autorité du bon sens, de la bonne foi et de la vertu, qui commandoit toujours le silence. Je sais bien que, dans ce moment, je fus frappé d'une idée que je communiquai sur-

le-champ à mes camarades de collége, spectateurs non moins attentifs que moi de ces drames populaires qui se renouveloient tous les jours : le ferblantier avoit au moins l'air d'un prince, et le prince avoit tout au plus l'air d'un ferblantier. Quant à sa petite allocution, je ne puis l'avoir oubliée ; je la répétai le soir à mon père, et je l'écrivis le même jour.

« Citoyen général, » dit-il, d'un ton de basse-contre fort grave mais bien accentué, en s'adressant à Charles Hesse, qui tenoit encore la barre des gradins opposés, « tout ce que j'ai compris à ta harangue c'est qu'il y a » chez nous des émissaires de Pitt et de Cobourg, et » que tu te proposes de les désarmer. Le peuple que » voici, tu peux m'en croire, ne connoît ni Pitt ni Co- » bourg, et n'a rien à démêler avec eux. Ce qu'il sait » positivement, c'est que tu es étranger, c'est que tu » es prince, et que si Pitt et Cobourg avoient ici un » émissaire ce seroit toi. »

Au même instant le général s'élança, et lia ses bras à la tribune comme s'il avoit voulu la renverser.

« Attends, attends, » reprit Chevalier en l'arrêtan sur le dernier degré avec une main forte comme un grappin de charpentier, « je n'ai pas tout dit et tu ré- » pondras si tu peux. Nous avons bien le droit de nous » défier de toi, puisque tu te défies de nous. Ne serois- » tu pas Pitt ou Cobourg lui-même par hasard ? et ne » fusses-tu qu'un pauvre petit prince, il faut que tu aies » bien mal gouverné tes sujets, et que tu t'en sois bien » fait haïr, pour être obligé de venir prendre une patente » de Jacobin à Paris ! Elles y sont à bon compte ; puis- » qu'on en donne aux princes, avec le généralat par- » dessus le marché ! Nous sommes plus difficiles, nous » autres. Tu n'auras pas nos fusils, et tu pourras dire

» à tes compatriotes, s'ils t'écoutent avant de te pendre, » que tu n'as pas trouvé un seul Franc-Comtois qui » rendît son arme à un Allemand. »

Là-dessus, Chevalier reprit froidement son grand chapeau à trois cornes qu'il avoit posé à ses pieds, le brossa de l'avant-bras et du coude, le replaça très-horizontalement sur sa tête vénérable, et descendit de la tribune au bruit des acclamations.

La tranquillité du pays, la sécurité des honnêtes gens, tenoient à cette livraison des armes. Elles ne furent pas livrées, au moins ce jour-là, et le citoyen Charles Hesse, fort désappointé, se retira du club en grinçant des dents.

Je ne laisserai pas passer cette occasion d'ébaucher les traits d'un autre personnage dont la sanglante célébrité a laissé plus de traces dans la mémoire des hommes.

J'ai déjà dit que le pouvoir se débattoit alors entre deux partis dont l'un qui l'emportoit certainement par le nombre et par l'habileté, dont l'autre qui avoit tout ce qu'il faut pour triompher dans les mauvais temps: l'audace et la violence. Les opinions de la Gironde avoient prévalu à Lons-le-Saulnier et celles de la Montagne à Besançon, où les passions énergiques étoient plus inégalement distribuées entre les deux factions. La petite capitale du Jura offroit à cette époque un spectacle qui n'est pas indigne des regards de l'histoire. Une ville composée de sept à huit mille habitants, défendue, pour toute forteresse et pour toute muraille, par le courage et le patriotisme de ses citoyens, sans point d'appui sur les départements environnants, presque sans contact avec eux, se leva seule, et de son propre mouvement, contre la terreur. Une légion spontanée de

jeunes et hardis soldats qu'on appeloit les *plumets rouges*, à cause de la couleur de leurs panaches, la couvrit de son drapeau; et cette enceinte, qui paroissoit ouverte aux plus foibles efforts, ne fut, pendant plusieurs mois, violée par personne. Je me rappelle que dans nos impressions de l'enfance nous ne placions, en idée, le plumet rouge d'un fédéraliste du Jura qu'au front de quelque géant formidable, à la manière de Polyphème et de Goliath, et c'étoit en effet une forte et imposante génération d'hommes. On croiroit qu'elle avoit été produite à dessein pour des circonstances fortes et imposantes comme elle, et qu'il étoit de sa destinée de passer en même temps. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que l'administration se montra digne du peuple. L'enthousiasme d'une généreuse résistance fut aussi exalté sous l'écharpe que sous le baudrier; quoiqu'il y courût encore plus de périls, et que la couronne infaillible de ce courage civil dont les exemples sont si rares fût attachée au fer de la guillotine. Les décrets rendus par la Convention depuis le 31 mai furent brûlés en place publique, et deux de ses commissaires, Bassal et Garnier de l'Aube, conduits sous bonne et sûre garde aux frontières du département avec défense d'y rentrer. Ils rapportèrent que leur escorte ne les avoit pas défendus sans peine contre l'exaspération des citoyens.

Cependant les deux opinions étoient encore librement représentées à Lons-le-Saulnier par les tribuns du pays, et le hasard faisoit que ces deux chefs étoient frères; comme cela s'étoit vu autrefois à Thèbes et à Corinthe : mais la nature n'avoit jamais marqué deux frères de sceaux plus différents, en caractère et en physionomie. Jean-François Dumas, le Vergniaud du Jura, pouvoit passer

pour beau, même dans une famille qui se distinguoit par la beauté corporelle, et dans un département où la laideur est presque une exception. René-François Dumas, plus connu de ses compatriotes sous le nom de l'abbé Dumas, et qui suivoit avec une cruelle naïveté d'organisation les errements de Marat, avoit dans tous ses traits quelque chose de la repoussante expression de son prototype; il n'étoit cependant ni vieux, ni difforme, ni cynique dans son langage et dans ses manières : il n'étoit que hideux.

Les Jacobins de Lons-le-Saulnier avoient, en grande partie, suivi le sort des Conventionnels. Ils s'exiloient d'une cité en contre-révolution, c'est-à-dire, dans leur acception convenue de ce mot, fidèle aux principes de l'ordre, de la modération et de la justice, pour aller goûter dans une atmosphère plus orageuse les douceurs de la liberté, de la fraternité et de la mort. C'est ainsi que René-François Dumas se présenta un jour à la barre de la société populaire de Besançon, où ses principes sembloient lui assurer un vif accueil de sympathie. Le nom du chef éloquent qui venoit de soutenir une poignée de citoyens résolus, contre le système effrayant du gouvernement qu'on appeloit alors si improprement la République, y étoit seul parvenu; la méprise étoit inévitable, quoique grossière. La rumeur qu'elle excita fut longue et menaçante, et peu s'en fallut que Timoléon ne payât pour Timophanes. Enfin l'erreur s'éclaircit; et René-François Dumas gagna la tribune avec l'anxiété hargneuse d'une bête sauvage qui a essuyé une première décharge sans être blessée, et qui rompt les rangs des chasseurs en rugissant. J'étois là, et je ne sais quelle prévision inexplicable me forçoit à détailler tout l'ensemble de cette étrange figure qui

n'avoit encore rien d'historique ; mais on m'étonneroit beaucoup aujourd'hui si on me démontreit que je me suis trompé de la plus légère circonstance dans l'image vivante que ma mémoire en a conservée, depuis ses souliers de *cabron* fauve à son chapeau de feutre gris.

Il avoit un pantalon de basin blanc, un gilet de la même étoffe, qui étoit alors à la mode, et une cravate également blanche, nouée en cordon aux bouts flottants, qui soutenoit à peine le collet blanc de sa chemise. Tout cet ajustement étoit d'une propreté recherchée, délicate, minutieuse, qui distinguoit, en général, les Jacobins de haut étage, et qui, parmi eux, comme ce faste et cette profusion d'ornements qu'étale le chef d'une tribu d'anthropophages, établissoit encore une sorte d'aristocratie. Son frac long, flottant, d'une étoffe de drap fine et légère, étoit d'une couleur de sang dont la vivacité éblouissoit l'œil ; et ce n'est pas ici une combinaison d'écrivain, préparée pour l'effet : j'en atteste cent témoins vivants qui n'ont pas oublié que cet habit de sang étoit son habit de *gala*. Quelque chose de plus blanc que le linge coquet de Dumas, c'étoit sa tête allongée, osseuse, empreinte, comme celle d'un anachorète, de la pâleur des macérations et des veilles, et dont les saillies fortement prononcées supportoient je ne sais quelles chairs livides qui lui donnoient l'aspect d'une goule affamée. Sa bouche étoit large, ses yeux petits et enfoncés mais perçants et peut-être noirs ; ses cils, ses sourcils, ses cheveux rouges. Il n'y avoit rien en lui qui révélât positivement l'homme que la société a formé, mais il n'y avoit rien en lui d'ordinaire ; et c'est peut-être ce qui fixa ma curiosité sur cette créature d'exception, dont les nomenclatures des naturalistes qui occupèrent exclusivement mes premières étu-

des ne m'avoient jamais présenté l'analogue inconnu. Tout à coup ses lèvres pincées se désunirent comme par l'effet du ressort musculaire qui contracte quelquefois la bouche écumante du boa, et, d'un ton éclatant mais aigre et métallique, il s'exprima ainsi (je réponds encore de l'exactitude du texte comme si je l'avois sténographié) :

« Républicains, l'accueil que vous m'avez fait m'a » profondément touché; l'indignation qui a parcouru » vos rangs patriotiques au nom de Dumas est un hom» mage à la patrie. Si le sang qui m'est commun avec » ce traître pouvoit expier ses attentats, j'ouvrirois à » l'instant mes veines devant vous. La proscription dont » je suis frappé dans le Jura l'a sauvé de mon poi» gnard; mais je vais le livrer à la justice nationale, et » le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous ap» porterai la tête de mon frère!... »

En prononçant ces exécrables paroles il étendit audessus de la tribune son bras rouge et sa main blanche, de manière à figurer à la pensée, dans une éternité de souvenirs, l'idéal même du bourreau. Je m'aperçus qu'il avoit des manchettes.

Quelque temps après, René-François Dumas étoit président du tribunal révolutionnaire. La scène qui s'étoit passée à Besançon se renouvela en sens opposé à Lons-le-Saulnier. La fortune révolutionnaire du Jacobin avoit nui à l'influence du patriote. Une rumeur inaccoutumée accueillit Dumas l'aîné dans le club insurgent des fédéralistes. — « Que me reproche-t-on? » s'écria-t-il. — Rien, répliqua un des membres de » l'assemblée; mais nous ne pouvons nous empêcher de » voir en toi le frère de ton frère. — Mon frère, grand » Dieu! reprit Dumas; de quel frère me parlez-vous? »

Et se précipitant sur le sein d'Ébrard, qui portoit avec lui le poids de cette administration héroïque, et qui jouissoit dans le Jura de la plus glorieuse popularité que puisse ambitionner un citoyen, celle de la vertu : — « Mon frère, dites-vous? mon frère, le voilà ! » Ce mot apaisa tous les soupçons, et l'élan de ces deux hommes de bien qui s'embrassoient entraîna la multitude. Je puis me tromper, mais ce tableau n'a rien à envier, selon moi, à la grandeur des temps antiques.

Puisque j'ai parlé du président du tribunal révolutionnaire, je me crois obligé à compléter son portrait autant que me le permettent les renseignements que j'ai pu recueillir de la bouche de ses compatriotes et de ses contemporains : je ne dirai point de ses amis, on ne lui en a point connu. C'étoit un homme actif, studieux, sobre jusqu'à l'austérité, régulier dans ses mœurs, exact dans ses engagements. Pendant que la guillotine battoit monnoie sur la place de la Révolution, suivant l'épouvantable expression de l'orateur le plus fleuri de la Montagne, le terrible fournisseur du trésor de la République vivoit pauvrement dans un galetas de l'hôtel de La Rochefoucault ; à la manière de ces âpres républicains de la vieille Rome, dont il attestoit si souvent les exemples. Il se trouvoit alors parmi les énergiques enfants du Jura un médecin nommé Baron, fait pour aimer la vérité et capable de la dire au péril de sa vie. Un jour que le hasard l'avoit conduit dans la tanière de Dumas, à la suite d'une des séances les plus tragiques du tribunal : « Vos jugements me font horreur, lui dit-» il, et tes jurés sont des monstres. Comment ose-t-on » disposer de la vie de tant d'accusés après quelques » minutes d'instruction ! — Cela est extraordinaire en » effet, » répondit Dumas en tournant sur lui un re-

» gard assuré ; « mais les révolutionnaires ont un sens » que n'ont pas les autres hommes, et qui ne les trompe » jamais. »

Hélas! oui, les malheureux avoient un sens que n'ont pas les autres hommes! l'instinct du tigre qui s'est abreuvé une fois de sang humain, et dont la soif inextinguible ne peu tplus s'étancher que dans des tonnes de sang.

RÉACTION THERMIDORIENNE.

On peut juger de ce qu'on appelle les réactions politiques par les lois ordinaires de la mécanique. Elles sont en raison de l'action qui a précédé ; ce n'est que lentement et à la suite d'un grand nombre d'oscillations que l'action affoiblie est suivie d'une réaction plus foible, et ainsi graduellement, jusqu'à ce que l'action et la réaction se confondent dans un mouvement imperceptible, suivi d'une entière immobilité. Dans les révolutions, les réactions sont couvertes de je ne sais quel prétexte de représailles qui les légitime jusqu'à un certain point aux yeux des mauvais casuistes et des moralistes relâchés. L'application d'une nécessité physique à une théorie morale est tout à fait abusive. L'obéissance des masses inertes à une impulsion donnée ne sauroit justifier celle de l'être sensible et raisonnant dont l'intelligence est éclairée par l'éducation et par la religion. Ainsi les réactions de l'an III et de l'an IV m'ont laissé un souvenir presque aussi pénible que les scènes de la terreur. Je les percevois d'ailleurs avec des organes plus développés, et par conséquent plus propres à subir des impressions tendres et profondes, car la sensibilité des enfants s'exerce peu au dehors. Elle est personnelle et presque animale ; il faut avoir quelque temps vécu, pour apprendre à aimer les autres sans acception de ses intérêts ou de ses besoins. Cette source d'amour

commence à s'ouvrir pour l'adolescence; elle est tarie pour la vieillesse. La vie d'un homme bien organisé est un cercle d'affections, mais il y a de l'égoïsme aux deux points les plus rapprochés de la soudure.

Ce qui justifie cette réaction thermidorienne devant le grand nombre est peut-être ce que j'y trouve de plus odieux. La révolution avoit une horrible franchise: elle marchoit au chaos, mais elle l'avoit dit. Les idées de droit, d'ordre, d'équilibre, la seule pensée d'une institution la mettoit en fureur, mais sa fureur étoit brute et naïve comme celle du tigre. Elle versoit du sang parce que le sang étoit bon, mais ses bourreaux ne mettoient pas de gants sur leurs mains sanglantes, ils les montroient toutes nues. C'étoit cruauté, c'étoit rage, ce n'étoit pas déception. La réaction thermidorienne se plaçoit au contraire sous les auspices des idées les plus solennelles de la société. Elle s'armoit au nom de la civilisation, au nom du culte renversé par des mains sacriléges, au nom de l'humanité impitoyablement outragée par des cannibales, au nom des arts que les Vandales révolutionnaires avoient proscrits. Elle s'annonçoit comme l'aurore d'un âge de restauration, de paix, de félicité publique, et elle assassinoit. Voilà ce qui se concilioit mal dans ma jeune pensée. C'étoit l'énigme du sphinx avec ses belles formes, et ses paroles insidieuses, et sa curée de victimes humaines.

La terreur avoit affecté un grand cynisme dans les vêtements, une sobre austérité dans les banquets, un profond mépris pour les spectacles et pour les fêtes qui ne lui rappeloient point, dans leurs pompes sauvages, les mystères tragiques de ses saturnales. La réaction fut élégante et même parée; elle réveilla le goût des festins et des bals, les fantaisies du luxe et les frénésies de la

volupté. Quelques hommes encore jeunes qui avoient formé leur éducation morale dans les boudoirs de la Dubarry devinrent les arbitres des bonnes manières. Les mœurs de la terreur avoient été d'une grossièreté hideuse. Celles de la réaction furent d'une impudence raffinée, et, quand la détestable politesse du vice prête son vernis à la férocité, il me semble qu'elle l'enlaidit encore. Il se trouva des hommes alors tout aussi cruels que Marat, mais beaux de jeunesse et de manières, qui entraînoient les cœurs après eux quand ils entroient dans un salon au milieu d'un nuage d'ambre. S'ils n'avoient pas senti l'ambre, ils auroient senti le sang.

Ces faits si remarquables sont fort peu connus à Paris, où cette réaction ne s'est manifestée que par quelques vexations de la police et quelques pasquinades du théâtre. Ce que tout le monde vous dira de ce temps-là, c'est qu'il y avoit alors un bal *des victimes*, où une femme n'étoit pas admise si quelqu'un de sa famille n'avoit péri sur l'échafaud, et où le costume de rigueur d'une danseuse étoit celui dans lequel sa mère ou sa sœur étoit tombée sous la main du bourreau, c'est-à-dire le schall rouge, et les cheveux coupés à fleur du cou. Ce que tout le monde se rappelle encore, grâce aux spirituelles caricatures de Carle Vernet, c'est *l'élégant de* 1795, avec son habit court et carré, son gilet de panne chamoise à dix-huit boutons de nacre, ses longs cheveux poudrés et flottant des deux côtés sur les épaules, qu'on appeloit des *oreilles de chien*, sa cadenette retroussée, sa cravate verte et son bâton noueux. Mais n'en demandez pas davantage à la mémoire des Parisiens sur la réaction thermidorienne; et par conséquent n'en demandez pas davantage à l'histoire, car il en est de l'histoire comme de la langue;

elle n'est faite que pour Paris, et il faut le savoir pour ne pas s'étonner de ne trouver aucuns renseignements développés sur cette singulière époque une fois qu'on a épuisé les registres des modistes et les cartons des marchands d'estampes. L'ouest et le nord de la France ne furent guère moins étrangers que Paris au mouvement de la réaction. Lyon étoit sa capitale, et de là elle étendoit ses ramifications vers l'est, en s'appuyant sur Bourg-en-Bresse et Lons-le-Saulnier, et au midi sur Nîmes, Tarascon et Marseille.

Cette ligue presque innocente à Paris n'y a été connue que sous le nom de la *Jeunesse de Fréron*. Fréron, répudié par la Montagne, qui l'abandonna aux lourdes atteintes de Moïse Bayle; repoussé avec horreur par l'ancien parti de la Gironde, qui le dévoua aux imprécations foudroyantes d'Isnard; Fréron, comme disoit ce prodigieux Isnard, demeuré *tout nu et tout couvert de la lèpre du crime*, avoit besoin de se retrancher sous la bannière d'une faction. Il y a dans les révolutions des antipathies que l'on a peine à concevoir. Il y a aussi dans les révolutions des alliances que l'on ne conçoit pas. Fréron, qui n'étoit rien, ni par son esprit, ni par son caractère, ni par sa considération politique; Fréron, qui ne s'étoit jamais distingué en rien du plus obscur vulgaire, pas même chez ces journaliers littéraires qui travaillent pour du pain, sans acception de leur réputation et de leur honneur, quoiqu'il eût fait ce triste métier à la suite de son père; Fréron se trouva tout à coup à la tête d'un parti puissant de jeunesse, d'énergie, de vengeance, de ces passions du temps qui menoient à tout, et du silence des lois qui souffroient tout. Mais ceci, je le répète, est bien spécial à Paris. Le chef de la *Jeunesse de Fréron*, dans tout

l'éclat de ses succès, n'auroit pas traversé impunément la place des Terreaux.

A part ces détails, qui sont connus et qui méritent à peine de l'être, il est difficile de parler de la réaction thermidorienne sans dire du nouveau. Au moins faudroit-il examiner une fois, sous ses rapports avec nos mœurs traditionnelles, cette institution des *Compagnies de Jésus,* qui n'avoit plus de type dans nos annales depuis le moyen âge, mais qui se rattache, par une filiation très-sensible, à ces redoutables *chevaleries* de brigandage et d'assassinat dont un jeune savant nous promet l'histoire. Il est peu de personnes qui sachent que cette armée étoit organisée avec beaucoup de puissance, qu'elle avoit sa hiérarchie, ses cadres, ses statuts, sa discipline, ses volontaires, ses mercenaires, ses *enfants perdus.* Je n'ai même jamais vu son nom écrit correctement, car je viens de me conformer à un usage ridicule pour ne pas étonner le lecteur par une désignation insolite. Le nom sacramentel des *Vengeurs* étoit *Compagnons de Jéhu,* et fort bien approprié à leur cruel ministère, Jéhu étant, comme on sait, un roi d'Israël qui avoit été sacré par Élisée sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres de Baal. La révolution, habile à ne pas se laisser surprendre, essaya de jeter quelque contre-poids dans la balance, en créant ou en renouvelant, sur la foi d'une charte plus qu'apocryphe, un ordre de Templiers, aujourd'hui tout à fait oublieux de son origine, et propre, tout au plus, je suppose, à fournir quelque appendice à l'histoire innocente et puérile des mascarades maçonniques, d'ailleurs si candidement inoffensives. A l'époque dont je parle, il pouvoit en être autrement. L'action du gou-

vernement étoit suspendue, et le sort de la France se débattoit dans les LOGES, dans les VENTES, dans les SYNODES, et surtout dans les cafés. La *Compagnie de Jéhu*, toute bien organisée qu'elle étoit, n'avoit aucun ascendant moral sur ses adversaires, dont l'esprit étoit plus mûr, le caractère plus éprouvé et la clientèle plus large; mais elle jouissoit d'un avantage de fait qu'on ne peut pas contester. Elle occupoit la rue, la place, les lieux publics; elle marchoit à découvert, et ses poignards étoient tirés du fourreau.

Ce fut un étrange, un épouvantable spectacle! On n'a peut-être jamais vu aussi long-temps chez aucun peuple l'autorité légale mise en interdit, et la vengeance arbitraire hardiment érigée en place de la loi. Ce n'étoit pas une question, c'étoit *un droit!* On exécutoit un assassinat comme un jugement, et les gens qui passoient n'avoient rien à dire. La théorie du meurtre étoit montée dans les hautes classes. Il y avoit dans les salons des secrets de mort qui épouvanteroient les bagnes. On faisoit *Charlemagne* à la bouillotte pour une *partie* d'extermination, et on ne prenoit pas la peine de parler bas pour dire qu'on alloit tuer quelqu'un. Les femmes, douces médiatrices de toutes les passions de l'homme, avoient pris une part offensive dans ces horribles débats. Depuis que d'exécrables mégères ne portoient plus la guillotine en boucles d'oreilles, d'*adorables furies*, comme auroit dit Corneille, portoient le poignard en épingle, à l'imitation des Catalanes, qui le glissent jusque dans leurs cheveux. Un beau jeune homme étendoit un doigt sanglant sur la bonbonnière d'une dame, et c'étoit (*horresco referens*) la seule partie de sa main délicate qui eût été soigneusement soustraite à la pâte d'amande et au savon d'Angleterre.

Si vous aviez le bonheur de vous sauver de la *bonne compagnie*, vous ne traversiez pas le Rhône sans entendre la chute de quelque *Mathevon* qui tomboit dans le fleuve; et si l'infortuné étoit assez adroit pour gagner la rive à la nage, et pour se réfugier dans un corps-de-garde, un long cri vous avertissoit bientôt qu'il venoit d'y mourir sous les baïonnettes. Quand vous opposiez quelques objections de sentiment à ces épouvantables excès, on vous menoit aux Brotteaux, on vous faisoit marcher, malgré vous, sur cette terre élastique et rebondissante, et on vous disoit : *C'est là que sont nos parents.* Chose étrange! nous sommes mille fois plus loin de cette époque que du moyen âge, car les chances du moyen âge sont éternellement rédivives, et celles-ci ne se reproduiront peut-être jamais. Dans ces réminiscences amassées sans ordre, et traduites sans méthode, je ne me suis certainement avisé d'aucun système de composition; mais quel tableau, grand Dieu, pour ces grands écrivains qui sont de grands peintres, un Walter Scott, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny, que celui de ces jours d'exception dont le caractère indéfinissable et sans nom ne peut s'exprimer que par les faits eux-mêmes, tant la parole est impuissante pour rendre cette confusion inouïe des idées les plus antipathiques, cette alliance des formes les plus élégantes et des plus implacables fureurs, cette transaction effrénée des doctrines de l'humanité et des actes des anthropophages! Comment faire comprendre ce temps incompréhensible où les cachots ne protégeoient pas les prisonniers, et où le bourreau qui venoit chercher sa victime s'étonnoit d'avoir été devancé par l'assassin, ce long 2 septembre tous les jours renouvelé par d'admirables jeunes gens qui sortoient d'un bal et qui se faisoient attendre dans un bou-

doir? Je ne l'entreprendrai pas. Dans cette galerie, vide encore, il m'est tout au plus permis de laisser un croquis, et je me suis pris au premier souvenir qui m'est venu.

On ne peut pas se le dissimuler, jamais il ne s'est élevé une horrible passion devenue contagieuse qu'elle n'ait suscité quelques supériorités effrayantes sans doute, mais notables. Le crime aussi a des héros, et des héros dont le nom retentit long-temps dans la mémoire du peuple. On ne le croiroit pas au silence absolu des Biographies sur les *Compagnons de Jéhu*. Dans toutes celles que j'ai consultées, on n'en nomme qu'un dont je n'aurois jamais rien dit si on ne l'avoit pas nommé, car c'étoit incontestablement l'homme le plus nul et le plus obscur de son parti; mais on le nomme tout simplement, comme on auroit nommé Poulailler ou Cartouche, et sans rattacher son histoire à une époque ou à une série d'événements. Voici les premiers mots de cet article, sur lequel je brode, à mon ordinaire; un commentaire plus étendu que le texte, mais qui n'est pas sans intérêt s'il contient quelques faits neufs ou quelques observations nouvelles.

« Amiet, voleur de diligences, s'est fait, à force d'au-
» dace et de brigandages, une odieuse célébrité. Il avoit
» organisé une troupe qui ravagea long-temps le départe-
» ment de l'Ain, mais dont une partie tomba enfin entre
» les mains de la justice avec son chef, etc., etc., etc. »

Amiet seroit bien surpris s'il pouvoit lire cette notice, mais il le seroit moins que ses juges. Le hasard m'avoit jeté dans la prison d'Amiet et de ses complices, à un âge où l'idée du crime est plus repoussante que dans tout le reste de la vie, à l'âge où l'on

conçoit à peine les passions. J'ai vécu avec ces gens-là, j'ai couché sur leur paille, j'ai rompu leur pain, et j'en ai conservé une idée toute différente.

Amiet n'étoit pas le chef de la bande de *voleurs* dont il est question dans les Biographies. J'ai dit que c'étoit le moindre des condamnés. Au reste, cette dénomination même de *voleurs de diligences* a besoin d'être expliquée. Je ne m'adresse à aucun souvenir de parti, car je suis placé dans la position la plus avantageuse de toutes pour écrire quelque chose qui ressemble à de l'histoire. Il y a du bon et du mauvais, il y a du beau et du hideux dans toutes les opinions. Il n'est point de pouvoir qu'on ne puisse accuser. Il n'est point de révolte qu'on ne puisse défendre. Tant que ces questions ont été pour moi une affaire de vie ou de mort, j'ai pu les juger assez mal. Je les vois aujourd'hui d'une manière plus impassible que la postérité elle-même, car elle les verra nécessairement à travers quelques préventions dominantes, et toutes les impressions que l'histoire contemporaine m'a laissées se sont converties en indifférence et en dédain.

On sait qu'à l'époque culminante de la réaction thermidorienne, les espérances de l'opinion royaliste s'étoient vivement réveillées. Il n'étoit question que d'une restauration prochaine de la maison de Bourbon, qui ne devoit pas se faire attendre plus de six mois. Lyon étoit, comme je l'ai dit, le quartier-général de cette conspiration, assez ouverte pour mériter un autre nom. C'étoit un véritable gouvernement provisoire avec son comité royal, son administration royale, son état-major royal, et presque ses armées royales. Une de ces armées s'organisoit dans les montagnes d'Auvergne, sous les ordres de M. de Chardon; une autre dans les

montagnes du Jura, sous les ordres de M. de Teyssonnet. Il est même vrai de dire que l'honneur périlleux des épaulettes étoit fort recherché, mais les soldats manquoient. Il n'y a rien de plus difficile que d'organiser une armée sans argent, et le budget de la contre-révolution n'étoit pas riche. Il arrivoit bien de l'étranger quelques grosses sommes chez les caissiers patentés de *la bonne cause*, mais elles n'en sortoient guère. Ces prodigalités extra-nationales nous ont du moins fait quelques éligibles.

Dans cet embarras, on comprit qu'il n'y avoit que la République qui pût solder ses ennemis. Or, il n'étoit pas probable qu'elle s'y décideroit de gré à gré, et, sans essayer cette négociation scabreuse, on jugea qu'il valoit mieux lui prendre de l'argent que de lui en demander. On organisa donc des bandes ou des compagnies chargées de l'enlèvement des recettes et de l'attaque des transports de fonds publics. Je suis obligé de déclarer que cette mesure étant la seule qu'il fût possible de pratiquer, je la trouve très-naturelle. Dans un état de guerre civile, la spoliation de la diligence du trésor n'est pas un crime caractérisé par les lois ordinaires. C'est une opération, et, suivant les cas, un fait d'armes. Au reste, on n'a plus d'idée de l'influence que de pareils événements pouvoient exercer sur la manière d'apprécier les choses. Tel homme, dont la légèreté avec laquelle je parle de ces monstrueuses aberrations révolte l'esprit et le cœur, les auroit comprises comme moi s'il avoit vécu de mon temps.

Je ne dis pas, Dieu m'en garde! que les Compagnies qui furent chargées de ces horribles opérations se composèrent de l'élite du parti. Personne ne me croiroit;

c'étoient, en général, des jeunes gens perdus de dettes, de débauches, de crimes, qui se réfugioient au hasard sous le premier étendard venu, où ils pouvoient trouver quelque garantie d'impunité, ou quelque solidarité de dévouement et de sang. Tout le monde ne sait pas au juste ce que le sentiment de l'honneur peut produire de grand dans le cœur d'un brigand désespéré, qui croit s'ennoblir en s'associant à une noble cause. Près de ces misérables, on comptoit quelques-uns de ces esprits exaltés, si communs alors, que l'entraînement d'une opinion décidoit moins que l'appât d'un danger aventureux. Quelques-uns, comme Hyvert, dont je parlerai tout à l'heure, faisoient ce métier en amateurs, et pour jouer leurs têtes dans des exploits de bandits qui ne leur paroissoient pas condamnables aux yeux de la morale. J'ai vu beaucoup de ces malheureux, j'ai vu surtout ceux dont il est question ici, et je les vois encore, téméraires, exaltés jusqu'au délire, passionnés jusqu'à la fureur; mais incapables de faire tort d'un denier au trésor d'un riche, et prêts à racheter de leur sang les larmes d'un enfant; semblables enfin à ces compagnons de *Charles Moor* ou de *Robert chef de brigands*, qu'ont illustrés la tragédie et le mélodrame. Au reste, il est à remarquer qu'ils n'ont jamais été accusés en justice d'un vol exercé sur les particuliers. Quoique les voleurs de profession n'eussent pas manqué de s'étayer sur cette anomalie si nouvelle dans l'ordre social, de voler de vive force au nom du roi, la distinction des uns et des autres s'est toujours manifestée d'une manière si claire, qu'on ne peut la nier sans mentir à la conscience d'une génération. Je me souviens qu'un honnête vieillard s'étant plaint dans une table d'hôte de Lyon d'avoir été volé ce jour-là d'un

groupe de cent louis qui s'étoit trouvé joint par hasard au *groupe* de l'État, cette somme lui fut rapportée le soir même, et qu'il manifesta le lendemain, sans le faire partager, un étonnement plein de naïveté et de joie. De ses cinquante auditeurs, il n'y en avoit pas un qui ne comprît très-bien cela.

Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appeloient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet. Leprêtre avoit quarante-huit ans; c'étoit un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devoient ceux-là à l'obligeance si commune des marchands de passeports. Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui étoit peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connoîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avoit la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert étoit le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avoit offert au sous-officier de gendarmerie chargé de son transfèrement soixante mille francs pour le laisser évader. C'étoit à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille étoit moyenne, mais bien prise; sa tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avoit jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avoit une de ces physionomies qu'on ne peut pas oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et

de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livroit à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevoit jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçoit un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avoit d'effrayant en lui, c'étoit l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastoit d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordoit à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les foibles, car il aimoit à faire parade, contre les autres, d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étoient loin d'indiquer. Il se flattoit de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avoit vingt-deux ans.

Ces quatre hommes avoient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portoit quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutoit en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs, désintéressés dans l'affaire, s'en soucioient fort peu. Ce jour-là un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur, et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'étoit chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums d nt ces messieurs étoient ordinai-

rement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur étoit tombé, mais ils ne le virent point.

La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvoit s'opposer aux opérations des bandits, mais elle ne manquoit pas de moyens pour se mettre sur leur trace. Le mot d'ordre se donnoit au café, et on se rendoit compte d'un fait qui emportoit la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle étoit l'importance qu'y attachoient les coupables et qu'y attachoit l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvoient le soir dans le monde, et parloient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir, Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avoit souffert de leur attentat que le trésor qui n'intéressoit qui que ce fût, car on ne savoit plus à qui il appartenoit. Personne n'en pouvoit reconnoître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

Cependant la conviction de l'opinion étoit si manifeste et si prononcée que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé; mais telle étoit alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutoit presque de punir des excès qui pouvoient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étoient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyoit avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyoit être assuré de ne pas déplaire

à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe.

L'instruction recommença. Elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étoient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en auroit trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devoient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paroissoit infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, dit-il à celle qui avoit été si aimablement assistée par un des voleurs, « quel est celui des accusés qui vous a accordé » tant de soins ? »

Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressoit. « C'est monsieur, » dit-elle en montrant Leprêtre. Les quatre accusés, compris dans un *alibi* indivisible, tomboient, de ce seul fait, sous le fer du bourreau. Ils se levèrent, et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert, en re- » tombant sur sa banquette avec de grands éclats de » rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être ga- » lant. » J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame étoit morte de chagrin.

Il y eut le pourvoi accoutumé ; mais cette fois il donnoit peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon alloit écraser un mois plus tard, avoit repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'étoit compromis par des excès odieux. On vouloit des exem-

ples, et on s'étoit arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus foibles sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avoient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étoient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avoit plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étoient pas même capables dès lors de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtoient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devoient mourir.

Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du directoire exécutif qui exerçoit le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée dont mon oncle étoit alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étoient rangés devant la grille du préau.

Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avoient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étoient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparoit du préau. Leur aspect dut être terrible

pour la populace, qui les attendoit devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachoit à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang, qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avoient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devoit avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment, et parurent conférer entre eux. Leprêtre, qui étoit, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui étoit particulière : « Très- » bien, messieurs de la gendarmerie ! » Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point, mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avoit pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La *Biographie des contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avoit rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restoit seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenoient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au déses-

poir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissoit comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea : « Messieurs, » dit-il, à la mort! j'y vais! j'y vais de tout mon » cœur! mais que personne ne m'approche, ou ce- » lui qui m'approche, je le *brûle*, si ce n'est » monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. » Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, » et qui ne demande de part et d'autre que des pro- » cédés. »

La concession étoit facile, car il n'y avoit là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession étoit faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui : « Tout beau! messieurs, cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposoient à l'envelopper les pistolets dont il s'étoit ressaisi pendant que le sang jaillissoit à grands flots de la blessure où le poignard étoit resté, « vous savez nos conventions : je » mourrai seul ou nous mourrons trois; marchons. » On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine, en tournant le couteau dans son sein. « Il faut, ma foi, » dit-il, que j'aie l'âme *chevillée* dans le ventre! je » ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là. » Il adressoit ceci aux exécuteurs.

Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard,

soit par quelque phénomène particulier de vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous diroit encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé.

COMPAGNIES DE JÉHU.

L'organisation des *Compagnies de Jéhu* fut en général trop spontanée pour qu'on puisse l'éclaircir par des documents bien positifs; mais comme il n'y a pas un épisode de la révolution sur lequel les auteurs *de rebus gentis in nostro tempore* se soient moins exercés, et qui ait laissé moins de traces dans les monuments écrits de cette époque, ainsi que je le disois tout à l'heure, je rattacherai encore à ce sujet quelques souvenirs qu'il réveille dans ma pensée, et qui, à défaut d'une page curieuse pour la galerie de l'histoire, peuvent fournir, si je ne me trompe, quelques scènes au drame ou au roman. On sait que j'ai plutôt en vue cet objet-là que tout autre, et que c'est même le seul but littéraire qui me soit permis. Cependant, les impressions de la première jeunesse ont je ne sais quoi de si vif et de si pénétrant, elles se colorent de tant d'autres prestiges aux yeux de l'imagination, elles reprennent, dans le mystère de cette palingénésie de l'âme qui nous fait revivre nos fortes années, tant de séductions invincibles, qu'il ne serait pas étonnant que je me trompasse souvent sur l'importance des faits qui m'émeuvent encore le plus. Aussi ne me hasarderai-je pas à garantir leur intérêt, je ne garantis que leur authenticité.

Je me suis plus d'une fois demandé quel étoit le nœud intime, quel étoit le pôle sympathique des *jéhuistes*.

Ce n'étoit pas la religion du pays, puisque la moitié de ceux que j'ai connus étoient libertins et athées. Ce n'étoit pas l'amour de la dynastie déchue; il n'y avoit pas un homme sur cent parmi eux qui en eût approché ou qui en attendît quelque chose. Ce n'étoit pas la vengeance. Les jeunes hommes de cette monstrueuse association qui appartenoient aux familles des proscripteurs étoient plus nombreux de beaucoup que ceux qui appartenoient aux familles des proscrits. Ce n'étoit pas la cupidité; sortis pour la plupart de la classe aisée, et moins jaloux d'agrandir leur fortune par de mesquines spoliations de diligences et de recettes, que de l'épuiser dans des prodigalités extravagantes, ils jouoient des quadruples qu'ils aimoient à perdre contre des sous qu'ils ne ramassoient pas. Leurs vols tomboient dans des coffres d'où ils alloient engraisser quelques misérables aventuriers, docorés de leur chef du titre de commissaires du roi, et ils n'en recueilloient, quant à eux, que l'infamie et l'échafaud. Ce n'étoient pas, sinon par exception, des antipathies de maison ou des haines personnelles. On tuoit, sans doute, un ennemi, un rival, un créancier, quand l'occasion s'en présentoit; on tuoit, à tout moment, un étranger, un inconnu, un voisin, un camarade d'école, un ami d'enfance; on l'embrassoit quelquefois auparavant.

Ce que c'étoit, il faut le dire! c'étoit une monomanie endémique, un besoin de furt et d'égorgement éclos sous les ailes des harpies révolutionnaires, un appétit de larcin aiguisé par les confiscations, une soif de sang enflammée par la vue du sang. C'étoit la frénésie d'une génération nourrie comme Achille de la moelle des bêtes féroces, et qui n'avoit plus de types et d'idéalités devant elle que les *brigands* de Schiller et les francs-

juges du moyen âge. C'étoit l'âpre et irrésistible nécessité de recommencer la société par le crime, comme elle avoit fini. C'étoit ce qu'envoie toujours dans des temps marqués l'esprit des compensations éternelles, les Titans après le chaos, Python après le déluge, une nuée de vautours affamés après le carnage, cet infaillible talion de fléaux inexplicables qui acquitte la mort par la mort, qui demande le cadavre pour le cadavre, qui se paie avec usure, et que l'Écriture elle-même a compté parmi les trésors de la Providence.

La composition inopinée des *Compagnies de Jéhu* offroit bien un peu de ce mélange inévitable d'états, de conditions et de personnes qu'on remarque dans tous les partis, dans toutes les bandes qui se ruent au travers d'une société en désordre; mais il y en avoit moins qu'il n'en fut jamais ailleurs. La partie des classes inférieures qui y prenoit part ne manquoit pas de ce vernis de manières que donnent les vices dispendieux : populace aristocrate qui couroit de débauches en débauches et d'excès en excès après l'aristocratie de noms et de fortunes, comme pour prouver qu'il n'y a rien de plus facile à outre-passer que le mauvais exemple. Le reste couvroit sous des formes plus élégantes une dépravation plus odieuse, puisqu'elle avoit eu à briser le frein des bienséances et de l'éducation. On n'avoit jamais vu tant d'assassins en bas de soie; et l'on se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que le luxe des mœurs fût là en raison opposée de la férocité du caractère. La rage n'avoit pas moins d'accès impitoyables dans l'homme du monde que dans l'homme du peuple, et on n'auroit pas trouvé la mort moins cruelle en raffinements sous le poignard du petit-maître que sous le couteau du boucher.

La classe proscrite s'étoit d'abord jetée avec empres-

sement dans les prisons pour y chercher un asile. Quand cette triste sauvegarde de l'infortune eut été violée, comme tout ce qu'il y avoit de sacré chez les hommes, comme les temples et les tombeaux, l'administration essaya de pourvoir à la sûreté des victimes en les dépaysant, pour les soustraire au moins à l'action des vengeances particulières. On les envoyoit à vingt, à trente lieues de leurs femmes et de leurs enfants, parmi des populations dont elles n'étoient connues ni par leurs noms, ni par leurs actes, et la caravane fatale ne faisoit que changer de sépulture. Les *Jéhuistes* se livroient leur proie par échange d'un département à l'autre, avec la régularité du commerce. Jamais la conscience des affaires ne fut portée aussi loin que dans cette horrible comptabilité. Jamais une de ces traites barbares qui se payoient en têtes d'hommes ne fut protestée à l'échéance. Aussitôt que la lettre de voiture étoit arrivée, on balançoit froidement l'*avoir* et le *devoir*, on portoit les créances en avance, et le mandat de sang étoit soldé à vue.

C'étoit un spectacle dont la seule idée révolte l'âme, et qui se renouveloit souvent. Qu'on se représente une de ces longues charrettes à ridelles sur lesquelles on entasse les veaux pour la boucherie, et là, pressés confusément, les pieds et les mains fortement noués de cordes, la tête pendante et battue par les cahots, la poitrine haletante de fatigue, de désespoir et de terreur, des hommes dont le plus grand crime étoit presque toujours une folle exaltation dissipée en paroles menaçantes. Oh! ne pensez pas qu'on leur eût ménagé à leur entrée ni le repas libre des martyrs, ni les honneurs expiatoires du sacrifice, ni même la vaine consolation d'opposer un moment une résistance impossible

à une attaque sans péril, comme aux arènes de Constance et de Galère! Le massacre les surprenoit immobiles; on les égorgeoit dans leurs liens, et l'assommoir rouge de sang retentissoit encore long-temps sur des corps qui ne sentoient plus. Pendant ce temps-là, des femmes regardoient, paisibles, leurs enfants dans leurs bras, et les enfants battoient des mains. J'ai vu un vieillard septuagénaire, connu par la douceur de ses habitudes et par cette politesse maniérée qui passe avant toutes les autres qualités dans les salons de province, un de ces hommes de bon ton dont l'espèce commence à se perdre, et qui étoient allés une fois à Paris pour faire leur cour au ministre, et pour assister à la chasse ou au jeu du roi, mais qui devoient à ce souvenir privilégié l'avantage de dîner de temps en temps chez l'intendant, et de donner leur avis dans les cérémonies importantes sur une difficulté d'étiquette; je l'ai vu, dis-je, fatiguer ses bras débiles à frapper d'un petit jonc à pomme d'or un cadavre où les assassins avoient oublié d'éteindre le dernier souffle de la vie, et qui venoit de trahir son agonie tardive par une dernière convulsion!

Tout cela ressembloit étrangement aux exécutions des cannibales, et, comme chez eux, l'affreux sacrifice se passoit au bruit des chants. Dans la bouche des *tueurs*, c'étoit le *Réveil du Peuple* qui alloit toujours augmentant d'éclat et de sauvage expression à mesure que les fumées du sang leur montoient au cerveau; c'étoit le refrain de la *Marseilloise*, qui expiroit de mort en mort dans la bouche des mourants. Seulement on ne les mangeoit pas. Chez les peuples civilisés, qui ont perfectionné par-dessus tout l'art des jouissances, on a compris autrement les voluptés des festins. Voilà toute la différence.

L'aspect de ces tragédies devoit être plus sinistre encore dans les cachots, où, à l'exception du geôlier consterné qui ouvroit la porte, l'action se passoit tout entière entre Marius et le Cimbre. L'assassin s'arrêtoit quelque temps sur le seuil pour exercer son regard à l'obscurité du souterrain ; il le promenoit ensuite avec une cruelle avidité dans tous ses recoins, jusqu'à ce qu'il eût à demi discerné sur une poignée de paille quelque chose de vivant qui palpitoit d'épouvante. Alors le tigre bondissoit en poussant son cri de mort, et on n'entendoit plus qu'un gémissement. Quels adversaires, grand Dieu ! Quel combat ! quel champ de bataille ! quelle histoire !

Souvent les victimes déployoient dans ces terribles angoisses un courage digne d'une autre destinée. Un aubergiste de Saint-Amour, nommé Tabé, gisoit malade sur un mauvais pliant dans un des angles les plus retirés de la prison. Protégé par son état de souffrance et par les ténèbres où on l'avoit caché, il avoit vu dix fois les égorgeurs passer près de lui en allant au carnage ; il les avoit vus dix fois revenir sanglants. La troupe s'éloignoit. Tout à coup la rumeur reflue vers son lit, car ils avoient oublié quelque chose. « Tabé ! Tabé ! crient des voix furieuses. — Le voici, répond-il en se soulevant péniblement sur ses genoux, c'est moi qui m'appelle Tabé. » Une balle part et lui fracasse le bras ; l'assassin inexpérimenté n'avoit pas pris le temps d'ajuster sa victime. Tabé se relève en s'appuyant de l'autre bras. « Ce n'est pas là, dit-il, c'est là qu'il faut » frapper.... » et il découvre sa poitrine. Cette fois, on eut l'humanité de le tuer à bout portant.

Loin de moi l'idée d'intéresser personne en faveur des misérables qui souillèrent l'est et le midi de la

France de tant d'excès d'anthropophages; mais qu'on ne me refuse pas le triste bonheur d'insister sur la pensée consolante pour l'espèce humaine qu'il y avoit dans ces aberrations plus de frénésie que de crime, plus de *tétanos* moral, si l'on peut s'exprimer ainsi, que de scélératesse combinée. Notre savant ami le docteur Marc nous dira sans doute un jour que les anciens, qui savoient tout ce que nous savons, ont probablement voulu figurer cet orgasme désordonné de l'âme dans les fables d'Hercule infanticide et d'Oreste livré aux furies. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les *Jéhuistes* que j'ai vus de près, et qui n'ont pas payé en nature au bourreau le sang qu'ils avoient versé, ont fini par le marasme ou par le suicide comme les monomanes ordinaires. Quand ces gens-là ne savoient plus qui tuer, ils se tuoient.

A les prendre hors de leurs accès (et je n'écris pas cela sans défiance du jugement qu'on en portera, quoique je sois accoutumé à écrire librement tout ce que je pense fermement), c'étoient quelquefois des hommes doux, indulgents, sensibles, qui trouvoient de la pitié et des larmes pour les veuves et les orphelins qu'ils avoient faits. Il y a cinquante exemples pour un d'un jacobin ou d'un *Mathevon* qui a passé avec sécurité les jours de proscription chez un *compagnon de Jéhu*, dont le poignard ne l'auroit pas épargné en prison ou sur la place publique. On en citoit qui avoient caché, nourri, protégé le spoliateur de leur fortune ou le dénonciateur de leur père, parce qu'il étoit venu placer chez eux son malheur sous la sauvegarde de l'hospitalité. C'étoit le cas de dire comme Réal, dans sa belle défense du comité révolutionnaire de Nantes : *Jurés, sont-ce là des hommes de sang ?*

J'ai nommé ailleurs quelques-uns des *Jéhuistes* les plus formidables de l'Est. On comprendra aisément pourquoi je ne désigne que par son prénom celui dont il me reste à parler ici. La nature avoit comblé Laurent d'un luxe éblouissant de faveurs comme pour en faire la plus étrange de ses antithèses. Sa mâle beauté n'excluoit pas une charmante expression de bienveillance et d'aménité qui appeloit la confiance. Élevé sans beaucoup de soin, et livré de bonne heure aux écarts d'une dissipation orageuse, il n'avoit ni une grande force dans l'esprit, ni une solide instruction acquise, mais de l'aisance, de la facilité, une grâce particulière d'élocution qui donnoit du prix à ses moindres paroles, et cet attrait insinuant et doux de l'homme aimable qu'on éprouve sans l'expliquer. Poussé par son organisation nerveuse, et, selon un bruit généralement répandu, par les suites d'un accident très-grave de sa jeunesse, à de fréquents accès d'expansion turbulente, la vue d'une seule personne que son irritation pouvoit blesser suffisoit pour le contenir. Un bataillon d'ennemis déployé devant lui l'auroit fait bouillonner d'indignation et de rage. Un enfant l'auroit désarmé. Si on lui avoit attribué alors, dans un des cercles où il étoit le plus intimement connu, quelque action violente, il ne se seroit élevé qu'une voix contre la calomnie, et cependant la calomnie elle-même n'auroit pu exagérer. Laurent furieux ne ressembloit plus à l'homme des soirées paisibles, des spectacles et des promenades. Il n'appartenoit plus à l'espèce humaine. Le peuple disoit dans les rues : « Laurent est en » colère, Laurent est malade, Laurent a mis ses habits » de carnage ; il y aura des morts ! »

Ces horribles cruautés eurent un terme. La justice tenta enfin de reprendre ses droits et de frapper à leur

tour ces usurpateurs des vengeances publiques qui s'étoient mis si audacieusement à sa place; mais elle ne montra long-temps qu'un vain simulacre de vigueur, toujours prêt à s'évanouir devant des passions plus puissantes que les lois. Soixante-douze *compagnons de Jéhu* des départements de l'Est furent envoyés en jugement à Yssengeaux, dans la Haute-Loire, en présence d'un tribunal extraordinairement convoqué pour eux. Dans ce moment où le pouvoir mobile et mal assuré passoit de main en main, comme au hasard, pendant le court intervalle qui séparoit l'arrivée de deux courriers ou le glas de deux tocsins, et où les partis fatigués, mais non pas anéantis, mesuroient encore d'un œil menaçant leurs forces à peu près égales, un pareil nombre d'hommes déterminés, plutôt casernés que captifs dans les prisons d'une petite ville, auroient aisément décidé du sort d'une province; aussi les débats de la procédure présentèrent un de ces tableaux bizarres qui caractérisent les temps d'anxiété publique : l'accusation fut timide, le témoignage inquiet et presque suppliant, la défense insouciante ou téméraire. Tous les prévenus furent absous, deux seuls exceptés, sur lesquels les charges s'étoient accumulées d'une manière si grave qu'ils n'essayèrent pas même de se soustraire à l'évidence accablante des faits. On reconduisit Laurent et un de ses camarades au cachot, pour y attendre la mort jusqu'au lendemain.

Il faut avoir vu Laurent pour se faire une idée de l'empire que pouvoit exercer l'héroïque et douce beauté de ses traits sur la multitude la moins sensible à l'ascendant de cette *recommandation corporelle* dont Montaigne parle quelque part. On imaginera sans peine l'effet qu'elle avoit dû produire sur un cœur de femme, et il y avoit une femme chez le geôlier d'Yssengeaux;

étoit-elle sa fille, ou sa nièce ou sa sœur ? c'est ce que l'histoire ne nous dit pas ; mais ce qu'elle nous dit se retrouve si fréquemment, de temps immémorial, dans la tradition conteuse des veillées de village et dans les romances du peuple, que le récit ne mérite presque pas d'en être fait, et que j'en aurois ajusté un autre à mon chapitre, si j'aspirois à l'honneur difficile d'être neuf, au lieu d'écrire scrupuleusement sous la dictée de mes souvenirs. A deux heures de la nuit, la lourde porte de Laurent s'ouvrit, et il reçut la visite d'un ange sauveur, moins pur peut-être que celui qui s'introduisit pour le même dessein au milieu des gardes endormis d'un saint martyr, mais animé aussi de cet esprit de protection et de salut qu'inspire l'amour, et qui procède du même Dieu. C'étoit une jeune et jolie fille, qu'il n'avoit jamais entrevue qu'à travers ses barreaux, mais sur laquelle il avoit agi, sans le savoir, de cette puissance de séduction qui lui étoit naturelle. En pareille occasion, on ne discute guère sur les convenances d'un établissement. L'échange de deux bagues fit tous les frais de l'engagement nuptial, et Laurent se trouva libre, avec le regret de ne pouvoir sauver son compagnon d'infortune, qu'on avoit placé dans un cachot séparé à l'autre extrémité du bâtiment. Un cheval l'attendoit au village voisin, où il alloit être, avant le jour, rejoint par sa fiancée, dont quelques circonstances différoient le départ. Le jour parut. Elle tarda. L'impatience le gagnoit, elle s'augmentoit en raison des progrès que le soleil faisoit sur l'horizon, et une autre impatience agitoit la foule déjà rassemblée, parce que l'exécution devoit avoir lieu de bonne heure. Il avoit poussé à plusieurs reprises sur Yssengeaux, et en s'en rapprochant toujours, des reconnoissances inutiles. Sa tête s'exalte de cette

exaltation passionnée dont il ne savoit pas réprimer les élans; il suppose que sa bienfaitrice a été surprise dans sa fuite, et qu'elle le remplace dans sa prison. Il entre dans la ville, traverse, au bruit des voix qui le nomment, la place où des exécuteurs impassibles essayoient l'instrument de son supplice pendant que les gendarmes alloient chercher les condamnés, reconnoît parmi les groupes, au milieu desquels elle essayoit de se frayer un passage, la femme qui l'a délivré, s'ouvre un chemin vers elle, s'en saisit, la jette en croupe derrière lui comme un paladin de l'Arioste, et disparoît au galop. Je voudrois bien savoir s'il y a beaucoup de faits où s'allie plus de générosité chevaleresque et d'abnégation de soi-même, dans les fantaisies romantiques du moyen âge.

Après ce mépris si noble ou si brutal de ce que la plupart des hommes redoutent le plus, le prétendu malheur de cesser de vivre, on se tromperoit, à la vérité, si l'on attendoit beaucoup encore des amis de Laurent. Leurs qualités généreuses elles-mêmes étoient plutôt l'effet d'une organisation particulière que le résultat d'un principe, l'instinct forcené d'un aveugle courage que le développement d'une vertu de l'âme. Ils étoient parvenus à recevoir la mort sans s'émouvoir, sans se soucier; précisément comme ils la donnoient, et c'est tout.



LES MAÇONS
ET LES CARBONARI.

On a dit tant de choses, on a écrit tant de volumes sur la *Maçonnerie*, depuis qu'elle a le privilége d'occuper les hommes, qu'il paroît difficile aujourd'hui de dire et d'écrire du neuf sur ce sujet. Toutefois, il est certaines questions, usées en apparence, sur lesquelles il reste quelque chose de neuf à dire, la vérité, et celle-ci est de ce nombre. L'origine de la *Maçonnerie*, qu'on a obscurcie de tant de voiles, est une des choses les plus simples et les plus communes qui se puissent imaginer ; mais on a mieux aimé la chercher dans les mystères d'Éleusis et dans la fable d'Adonhiram que dans un fait de tous les pays et de tous les moments. Le naturel est presque toujours le dernier point dont on s'avise dans les sciences de l'homme.

Un instinct propre à l'espèce a fondé la société universelle, mais cet instinct ne s'est pas épuisé dans cette vaste création. L'intérêt général s'est subdivisé en grand nombre d'intérêts particuliers. Des besoins, des prétentions, des droits analogues ont nécessairement rapproché les individus auxquels ils étoient communs. Il n'y a si petite fraction de l'état social qui n'ait reconnu à son tour l'avantage de se fortifier du concours de tous ses membres, soit pour assurer sa conservation,

soit pour parvenir plus sûrement à son dernier degré de perfectionnement et de bien-être. La plupart des peuples ont reconnu ce principe dans l'établissement des castes ; la plupart des polices l'ont consacré dans l'établissement des corporations.

Comme toutes les agrégations possibles d'hommes aspirent à s'attribuer des priviléges qui leur soient propres, il a fallu se défendre dans toutes de l'intrusion et de l'envahissement des intérêts étrangers ; il a fallu se circonscrire et s'isoler ; il a fallu inventer des mots de passe, des mots d'ordre et des mystères. Tout cela est très-social ; l'harmonie publique ne peut même se concevoir autrement, car c'est de l'esprit intime de ces associations particulières que se compose l'esprit unanime de la société humaine, qui a aussi ses mots d'ordre et ses mystères, c'est-à-dire ses gouvernements et ses religions. Les petites sociétés sont l'élément de la grande ; elles en sont l'image abrégée, comme chacune des existences que la nature a produites est typiquement en soi un des éléments, une des images abrégées, un des microcosmes du grand monde.

Les sociétés de métiers sont probablement anciennes comme les métiers. On retrouve des traces de leur existence et de leur action dans toutes les histoires.

La *Maçonnerie* n'est autre chose, dans son origine comme dans ses emblèmes, que l'association des ouvriers maçons ou bâtisseurs, complète en ses trois grades, l'*apprenti*, le *compagnon* et le *maître*.

Comment cette société a entraîné dans son mouvement la plupart des sociétés occultes, c'est une autre question. L'accroissement de la civilisation, l'agrandissement progressif des villes, l'importance des monuments séculaires du moyen âge, dont le plan et les tra-

vaux se léguoient de génération en génération, peuvent fort bien expliquer la suprématie qu'elle obtint sur toutes les autres, et qui a fini par la rendre aussi patente que les institutions avouées. Les grandes et solennelles entreprises de Christophe Wren ont-elles réellement influé sur ses développements? Sa position de ce temps-là au milieu des troubles régénérateurs de l'Angleterre a-t-elle déterminé sa première extension politique, et attiré dans son tourbillon, comme autant de satellites d'une planète puissante, des agrégations inférieures en nombre, en richesse et en capacités? Cela est possible et même vraisemblable; mais, dans tous les cas, ce ne seroit pas là une origine, ce ne seroit qu'une époque. L'origine réelle de la *Maçonnerie*, c'est le *Compagnonage*.

Ce n'est qu'à dater du dix-septième siècle et des guerres de la Fronde, que la politique devint une science populaire. Elle avoit été subordonnée jusque-là au système religieux, que la réforme venoit de détruire ou au moins d'ébranler d'une manière irréparable.

Ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle que cette science passa dans toutes les perceptions de l'homme, et qu'elle choisit pour sanctuaire les sociétés occultes, parce qu'elle ne pouvoit encore marcher à découvert dans la société publique. Dès ce moment, les intérêts de celle-ci et ceux de ses fractions se scindèrent. Tout s'agitoit dans un tout qui persistoit à rester immobile, et tout tomba.

Quoique tous les individus ne fussent pas également préparés à ce progrès ou à cet accident dans les sociétés secrètes, ils furent tous emportés également dans le courant des révolutions qui renouveloient le monde. Il ne falloit pour cela que subdiviser les sociétés d'inva-

sion, en laissant à l'arrière-garde les esprits méticuleux ou stationnaires, et il n'y avoit rien de plus facile en multipliant les grades. Cette innovation ne choquoit personne, parce qu'elle marquoit dans l'ordre une augmentation d'importance qui flattoit tous les orgueils et qui tentoit toutes les ambitions. Cependant il est vrai de dire qu'à partir du jour où le grade de *maître* fut dépassé, le *Compagnonage* maçonnique n'exista plus. Il ne resta que des faiseurs et des masses.

Il faut convenir encore que cette action se ressentoit peu des intentions du moteur inconnu qui l'avoit communiquée. Jusqu'au grade de rose-croix, emprunté à de mauvais charlatans des siècles précédents, et dont le thème mystique paroît au moins assez significatif, ces grades n'étoient le plus souvent que des fictions de vanité dont le premier objet, fort étranger au principe essentiel d'égalité sur lequel reposoit l'ordre, sembloit être de fonder dans les *Orients* une aristocratie de mœurs et d'intelligences. L'artisan s'en effaça de plus en plus, et l'institution tomba en proie à quelques gentillâtres aigris des rebuts de la cour, et à quelques avocats turbulents, au-dessus desquels s'élevoient de loin en loin un petit nombre de capacités supérieures qui avoient compris qu'une société secrète est le plus sûr de tous les leviers pour remuer l'autre.

Comme ce n'est pas l'histoire de la *Maçonnerie* que je fais ici, je ne chercherai point à expliquer ses alliances avec l'*Illuminisme*, et sa tendance toujours croissante à entrer d'une pièce dans une nouvelle organisation politique. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle s'éteignit dans la révolution, dès le commencement de la République; la raison en saute aux yeux. La révolution l'avoit complétement débordée, parce

que les révolutions vont toujours beaucoup plus loin que la prévision indiscrète et présomptueuse de ceux qui les font. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle reparut quand la révolution eut reculé sous la main puissante de Bonaparte. La liberté proscrite essayoit de se réfugier quelque part, et elle revenoit à son premier gîte, mais il ne lui appartenoit plus : elle y trouva la belette.

Bonaparte connoissoit trop bien le pouvoir des sociétés secrètes pour abandonner la *Maçonnerie* à son propre mouvement. Il jeta ses adeptes personnels à la tête de l'ordre, et cette fois il n'y eut plus moyen de se soustraire de degrés en degrés à l'invasion de sa police. Elle se saisit de cet artifice elle-même pour faire rétrograder l'esprit maçonnique, en feignant de le pousser à travers des ampliations postiches. Tout au plus elle daigna livrer çà et là quelques idées généreuses aux esprits les plus actifs, comme une folle pâture, et fournit avec adresse ces aliments sans substance aux âmes impatientes pour les dédommager de la perte de la liberté. On alla jusqu'à ménager à de certains caractères, que n'auroient pas contentés les émotions communes, des impressions violentes qui rappeloient quelque chose de la véhémence des passions révolutionnaires ; tel fut l'objet de l'institution des *Templiers*, dont le principe vital étoit la haine de la papauté et de la vieille race royale dépossédée par la révolution. Il y avoit là tout ce qu'il falloit pour occuper, en jeux de théâtre, l'activité remuante des patriotes d'action, sans danger pour le pouvoir colossal qui s'élevoit sur les débris de la République, et c'est à ces fictions niaisement hostiles que se réduisirent les dernières splendeurs de la *Maçonnerie* et de l'*Écossisme*. Le reste ne pré-

sente guère qu'une farce sérieuse, jouée par d'honnêtes oisifs entre des châssis de bateleurs, et dont la représentation, bonne pour amuser les loisirs d'une vieille femme, n'a jamais ému le sommeil d'un tyran.

Les amis obstinés de la liberté plaçoient ailleurs leurs espérances; seulement, ils avoient procédé dans le sens inverse de la *Maçonnerie*, en descendant du grade complet, qui contenoit leur pensée dans toute son intensité, à des grades subordonnés qui reprenoient sa place relative, puis disparoissoient à leur tour derrière un grade inférieur qui se croyoit toujours le premier, jusqu'au moment où une masse immense se trouvoit embrassée de toutes parts. C'étoit chose aisée que de rattacher à ce système ainsi conçu les *adelphies* d'écoliers et les *compagnonages* d'artisans; mais, au lieu de les appeler à soi pour les absorber, on se faisoit appeler par eux-mêmes, et on les forçoit à créer en quelque sorte la progression ascensionnelle dans laquelle on les amenoit, comme si on y étoit amené. C'est ainsi que les sociétés inférieures, si peu redoutées du pouvoir, avoient fini par contenir à leur insu tout ce qu'il y avoit d'essentiel dans l'organisation générale; et si cette combinaison, qui déjouoit toutes les prévoyances du despotisme, n'étoit pas exempte d'hypocrisie, il faut convenir au moins qu'elle ne manquoit pas d'esprit. Je l'ai expliquée sans scrupule, parce que je suis bien convaincu qu'en matière de conspiration, le même mode général ne réussit jamais deux fois.

La *Maçonnerie* promettoit peu de conquêtes aux ennemis du despotisme, et j'en ai dit les motifs : mais il existoit en France un *compagnonage* bien moins connu, dont l'envahissement offroit tous les avantages désirables, celui des *bons cousins charbonniers.*

plus ancien probablement que celui des *maçons*, car il comprend dans sa nomenclature technique des archaïsmes de notre langue, dont il ne reste presque pas d'autres monuments, il conservoit au premier degré toute la naïveté de son institution primitive. Le *bon cousin charbonnier* de ce grade étoit en effet le plus souvent un charbonnier ou un bûcheron, ordinairement nomade, selon les mœurs de cette profession, et pour qui la combinaison et les devoirs de l'institut n'étoient pas un simple divertissement d'imagination, mais bien une nécessité d'existence. A côté, se développoient des agrégations urbaines, presque toutes formées dans la classe inappréciable des artisans industrieux et honnêtes, qu'une éducation saine et appropriée à leur état rendoit susceptibles de participer vivement à un certain ordre de jouissances morales. Ceux-ci, acquis graduellement par la société, n'en avoient altéré ni le principe, ni les cérémonies, et, comme aux premiers temps de sa fondation, les *ventes* solennelles se tenoient encore dans les bois. Il s'étoit bien mêlé à ces éléments un peu de cet amalgame inévitable qui a fini par corrompre la *Maçonnerie*, c'est-à-dire des *lettrés*, des légistes, des médecins; mais ils n'y concouroient qu'à titre de superfétation, et la faconde vide, le jargon sentimental, le lycophrontisme philanthropique de l'université, de l'académie, du barreau, avoient peu de prise sur des âmes ingénues, éclairées de doctrines pures, et fidèles avant tout à des pratiques héréditaires consacrées par l'usage des ancêtres. Les dogmes du *Carbonarisme* étoient simples et frappants, les mœurs graves e exemplaires, les rits empreints d'une majesté naturelle que les imitateurs n'ont jamais pu qu'imparfaitemen contrefaire. Il n'y avoit point chez les *charbonniers*

de ce faste de charité qui se réduit communément à de brillantes apparences, mais un véritable esprit de *compagnonage* bien plus sincère et bien plus effectif, parce qu'il étoit animé d'une conscience et d'un besoin de réciprocité bien plus intelligible à tous, et qui entretenoit avec une exactitude parfaite de généreuses sympathies entre tous les membres de l'ordre. Le titre même de *cousins*, moins emphatique et moins obligatoire que celui de *frères*, donne la mesure de cette affinité loyale et modeste qui ne promettoit pas tant, mais qui assuroit davantage. Le *maçon* a quelquefois proscrit le *maçon*. Jamais l'assistance du *charbonnier* n'a manqué au *charbonnier*, sans acception de parti, et quand nous avions atteint la forêt, on savoit bien qu'on ne nous y retrouveroit pas. Le *Carbonarisme*, comme toutes les bonnes sociétés, s'appuyoit sur un principe religieux placé hors de toute discussion, et qui n'a peut-être pas en mille ans excité une controverse, croyance pour les uns, emblème pour les autres, également respecté de tous. C'étoit une piété tolérante, un christianisme libre, cette foi large et cependant docile qu'on appelle, sans savoir pourquoi, *la foi du charbonnier*. Il en étoit de même pour les mœurs, pour les devoirs, pour les bienséances sociales, où l'indulgence, compassionnable à toutes les erreurs, se révoltoit contre tous les excès, mais avec des formes de répression qui soumettoient irrésistiblement le cœur. L'orgueil des décorations et des titres, cette plaie qui dévore les sociétés secrètes comme la société entière, ne pouvoit avoir d'accès parmi les *charbonniers*, où toute autorité est essentiellement transitoire et passe à perpétuité de main en main, par une suite d'abdications spontanées; gouvernement sublime, selon moi, qui

réunit toute la vigueur du pouvoir absolu à toutes les libertés de la démocratie la plus complète ; qui exclut toutes les ambitions illégitimes en encourageant toutes les nobles émulations ; qui impose l'obéissance de tous par la certitude unanime de l'imposer à tous à son tour ; qui n'a aucun des inconvénients de l'élection populaire, le dernier titulaire étant toujours électeur ; aucun des inconvénients de la réélection prolongée, le chef amovible ne pouvant se réélire lui-même ; et qui, si admirable qu'il soit, n'a jamais eu de type chez aucun peuple.

En vérité, si j'avois porté quelque prétention dans ma vie, je n'aurois pas beaucoup à me louer de ses chances. Aucun des événements dont j'ai été l'acteur ou le témoin n'a varié mon existence d'un épisode favorable ; ma destinée m'a jeté à califourchon sur une tangente du globe qui me ramène nécessairement aux antipodes de toutes ses révolutions ; mais je lui sais gré d'avoir caché quelque temps ma triste jeunesse dans les *ventes des charbonniers ;* — et c'est pourtant dans cet ordre innocent et paisible qu'un amour effréné de la liberté nous fit essayer de répandre, sous le règne de Napoléon, des semences de troubles, si fertiles en malheurs !

Je dois interrompre ici le fil de mes souvenirs, plutôt que de le rattacher à des conjectures hasardées et délicates. Si je ne me trompe toutefois, il y avoit trop de droite raison, trop d'amour de l'ordre et de la paix, trop de simplicité de conduite chez nos *charbonniers* de cette époque, pour qu'ils aient dû prêter, en France, une coopération bien active aux entreprises des partis. En Italie, ce fut autre chose ; mais le récit de leur organisation de 1809, sous l'habile

direction de Chasteler, et de leur alliance avec les sociétés passionnées et magnanimes des étudiants d'Allemagne, demande une autre plume que la mienne, et le temps de l'écrire n'est d'ailleurs pas venu. S'il n'est point de spectacle plus noble et plus touchant que le mouvement d'une population généreuse qui se soulève contre la tyrannie intérieure ou contre l'invasion étrangère, il y a dans la mise en scène de ce grand drame politique des ressorts dont son succès peut dépendre une autre fois, et qu'il seroit dangereux de ravir à l'adresse du machiniste et au talent de l'acteur. *Proximus ardet Ucalegon.* L'histoire des peuples n'est pas finie.

Ces notions mêmes, toutes vagues qu'elles sont, n'auroient pu paroître il y a quelques années; aujourd'hui elles seront loin de satisfaire la curiosité de tous les lecteurs. C'est une des conditions infaillibles de la matière que je traite, et je ne pensois d'ailleurs qu'à en tirer une induction qui peut être livrée avec quelque utilité aux gouvernements de bonne foi, qu'on nous promet depuis si long-temps, et qu'on nous donnera peut-être. Le *Compagnonage,* abandonné à lui-même, à la spontanéité de son admirable institution et de ses excellents instincts, sera toujours, dans tout ordre établi, un des meilleurs auxiliaires de l'ordre, et j'étends cette proposition à toutes les associations publiques ou secrètes qui dérivent du *Compagnonage,* ou qui en ont emprunté leur forme. Il est naturellement soucieux et remuant, mais il est indispensablement intelligent et moral. Les hommes ne se réunissent jamais que sous l'empire d'une idée d'harmonie; et toutes les fois que vous découvrirez dans le conciliabule le plus suspect un cérémonial convenu, vous pou-

vez être certain d'y trouver un profond sentiment d'ordre. Pascal a dit que les voleurs mêmes avoient des lois : Pascal s'est trompé comme se trompent les philosophes qui ne jugent les choses que par spéculation. Les méchants n'ont point de lois; ils n'ont point de société; ils ont des intérêts mobiles, passagers, fugaces, dénués de sympathie et de simultanéité, à peine garantis par des mots ou des signes de convention, et devant lesquels ils reculeroient s'ils étoient convoqués, assemblés, assis, éclairés par des lampes distribuées avec symétrie, distingués par des costumes, instruits par des emblèmes, et présidés par un chef. Partout où il y a collection d'hommes, s'il y a en même temps un principe fondamental d'association, la majorité finira par devenir bonne; et si elle ne le devenoit pas, l'association périroit toute seule, sans que la force s'en mêlât. Si un grand nombre de conjurés se sont longtemps entendus pour un crime, soyez sûrs que ce crime offroit au moins l'apparence d'une vertu, et qu'il n'y avoit dans leur obstination que cette erreur de jugement qui n'implique pas la perversité de l'âme, puisque vos tribunaux et vos sénats n'en sont pas exempts. Soyez sûrs encore qu'ils ne se seroient pas perpétués, car les institutions placées hors de la morale ne se perpétuent pas plus que les monstres.

Les sociétés secrètes sont indestructibles de leur nature; elles sont menaçantes pour le despotisme lui seul; elles sont inquiétantes pour les pouvoirs temporaires qui ne cèdent qu'avec timeur et pusillanimité les libertés légitimes. Sous les pouvoirs loyaux et bien pondérés, elles offrent un appui aussi essentiel à l'ordre moral que les administrations provinciales à l'ordre politique. Ce sont des pièces de l'économie universelle

jetées dans le même moule. Je n'en excepte certainement pas la *Maçonnerie*, qui est très-bonne, très-respectable, très-innuisible en tout point, et qui peut occuper fort convenablement les veillées d'un honnête citoyen quand les soirées deviennent longues, et surtout quand il pleut.

LES PRISONS DE PARIS

SOUS LE CONSULAT.

I.

LE DÉPOT DE LA PRÉFECTURE ET LE TEMPLE

Le *moi* est odieux, dit Pascal. Le *moi* est bien pis que cela quand on n'a pas eu de part essentielle aux affaires, et qu'on figure tout au plus dans le drame de l'histoire comme un *comparse* inutile. Alors, il est ridicule, et c'est ce qu'il y a de pis en France. Cette considération m'auroit détourné d'écrire mes *Souvenirs*, si j'avois jamais imaginé que je les écrivisse pour un autre que pour moi. Cependant, je ne vois aucun moyen de traiter le sujet qui m'occupe, sans prendre un rôle dans ma narration. C'est l'inconvénient inévitable de ce genre d'ouvrage; l'exemple de l'obscur Constantin de Renneville peut seul me rassurer. Il s'est fait le héros de cinq gros volumes sur la Bastille, et je me propose de n'être ni si fier ni si prolixe.

Je crois que tous les hommes qui ne se laissent pas dominer par des préventions ou duper par des livres sont d'accord sur la sensibilité de Napoléon. C'est injustice que d'en faire une âme implacable et cruelle; en faire une âme affectueuse et bienveillante, c'est

mystification. Il faisoit peu de cas de la vie des autres, mais c'est pour cela même qu'il n'en étoit prodigue que sur le champ de bataille. Hors du champ de bataille, il n'avoit point d'intérêt à verser du sang, et il n'y prenoit point de plaisir. Mais je ne vois pas de raisons pour lui savoir beaucoup de gré de cette mansuétude négative. Ce qui stimule les grandes cruautés, ce sont les grandes résistances, et le peuple françois, du temps du consulat et de l'empire, est certainement le peuple le moins réfractaire qui se soit jamais courbé sous un sceptre. Il est tout simple de ne rien briser quand on ne trouve rien de cassant. L'opposition étoit formée alors dans tout le pays, et je le sais pour l'avoir vue de près, d'une cinquantaine de vieux jacobins qui ne faisoient plus peur même aux petits enfants, et d'une cinquantaine de vieux royalistes, dont la moitié pour le moins faisoit mourir de rire, à force de sottes prétentions et de rêveries ridicules. L'armée seule renfermoit des éléments à redouter pour la tyrannie; mais elle se vainquit elle-même en triomphant de l'Europe; elle s'enivra de son sang, elle s'éblouit de ses triomphes, et la gloire finit par la distraire de la patrie.

Ce qui caractérise d'une manière unique chez tous les peuples et dans toutes les histoires le règne de Napoléon, c'est l'excès de l'arbitraire et de l'illégalité; je dis chez tous les peuples et dans toutes les histoires, parce que mes lectures, mes observations, mes voyages ne m'ont rien présenté de pareil, sinon dans la gravité des applications, au moins dans l'intensité du principe. Certainement il n'y a aucune comparaison à faire entre la pénalité de cette époque et celle des proscriptions triumvirales, de la jurisprudence en matière de sortilége, du tribunal sanglant d'un Jefferys ou d'un Fou-

quier-Tainville ; mais dans ces exceptions monstrueuses, il faut au moins reconnoître je ne sais quelle audacieuse loyauté, je ne sais quelle franchise féroce qui annonce que toutes les idées sociales ne sont pas subverties. C'est l'assassinat juridique, si l'on veut, mais ce seul mot *juridique* suffit pour sauver la pudeur d'un gouvernement et d'une nation. Il n'y a rien là d'occulte, de latent, de clandestin ; on y voit bien l'abus le plus épouvantable, le plus sacrilége des formes ; mais les formes y sont encore, et tant qu'elles subsistent, il peut rester un refuge à la justice, une espérance à l'humanité. Sous le règne de Napoléon, et dès la fin du consulat, les formes, d'abord enfreintes avec violence, tombèrent bientôt dans un tel mépris qu'on ne les auroit pas réclamées sans exciter la dérision. Ce que l'on en conserva, quant aux délits politiques, dont il est exclusivement question ici, n'eut pour objet qu'un petit nombre d'événements peu vulgaires et d'accusés trop connus pour qu'il fût possible de soustraire leur sort à la notoriété publique. Le reste obscur des malheureux suspects au pouvoir fut mis en masse hors de la loi commune. La justice, faite pour tous, fut déniée au proscrit. La prison devint une espèce de colonie d'ilotes jetée en dehors des limites de la société, et qui y avoit perdu tous ses droits. L'autorité reconnoissoit probablement un corps de délit, puisqu'elle infligeoit une peine ; mais c'étoit sans jugement, sans information contradictoire, sans débats, sans instruction, sans interrogatoire ; car on ne sauroit donner ce nom à une série de questions plus ou moins vagues, faites dans les bureaux de la police par un officier de police, et qui n'avoit le plus souvent pour objet que de constater l'identité du prisonnier. On négligeoit quelquefois jusqu'à

cette formalité. J'ai connu un vieillard respectable et incapable de feindre, qui étoit depuis deux ans en prison sans avoir été interrogé, et qui me juroit sur l'honneur qu'il lui étoit impossible de deviner la cause de son arrestation. J'ai vu un papetier, nommé Métivier, qui ne fut interrogé qu'au bout de huit mois. Ce jour-là, on s'aperçut qu'il y avoit eu erreur sur la personne; il fut mis en liberté. Quand il arriva chez lui, sa marchandise étoit séquestrée et sa mère étoit morte. — Chose étrange! ces formes conservatrices de la justice, qu'on feignoit de respecter à l'égard de quelques prévenus, ne les protégeoient que jusqu'à la condamnation inclusivement. Un accusé déclaré innocent étoit encore coupable. Dix de mes amis, acquittés à l'unanimité par des juges qu'on n'a jamais soupçonnés d'une arrière-pensée séditieuse, ont subi dix ans de captivité depuis leur absolution, et les portes des cachots pèseroient encore sur eux si la fortune lassée n'avoit pas abrégé les destinées du grand empire. Ce jugement après jugement avoit même un nom, mais un nom hibride, un nom monstrueux, un nom qui fait frémir; il s'appeloit *le jugement administratif*.

Je serois désolé qu'on pût supposer qu'il reste dans mon cœur quelque levain qui l'aigrît. J'ai conçu peu de haines en ma vie, et je me crois bien sûr de n'en avoir point conservé; mais je ne puis parler sans un peu d'amertume du régime de l'absolu, parce que je n'en connois point de plus flétrissant pour le caractère de l'homme, de plus contraire à la morale publique, de plus funeste à l'organisation sociale. Quant au foyer d'oppression et de cruauté de ce temps-là, je pense qu'il étoit pour le moins autant dans les choses que dans les personnes. On auroit tort de s'imaginer que

Napoléon lui-même a suivi le principe de son pouvoir dans toutes ses conséquences. J'ai lu dans les Mémoires de ses amis qu'il s'excusoit de la violation du dogme social de la liberté individuelle, en assurant qu'il ne l'avoit tolérée qu'à l'égard de vingt-six personnes, et je suis convaincu qu'il croyoit parler vrai. Malheureusement, j'en ai vu six cents exemples dans peu de prisons et dans peu de mois, et cela est tout simple : ce que le maître a toléré par exception, l'esclave l'exécute par système. Cette exception devient sa règle, parce qu'elle étoit une exception. Ce qui contribue le plus à aggraver l'horreur que les tyrans inspirent à la postérité, c'est une responsabilité inévitablement attachée à leur triste condition, celle de tous les crimes que l'on commet pour eux. Ils sont trop bien servis.

Si l'on daigne se rappeler que j'écris sous l'impression d'un sentiment et non dans l'intérêt d'une composition régulière, on me pardonnera peut-être ces causeries, qu'il est bien facile d'ailleurs de me laisser finir tout seul quand elles tombent dans la redite et dans le verbiage. Il n'y a rien de diffus comme la mémoire, lorsqu'elle suit à travers le passé le fil des jours anéantis, trouvant tout bon pour s'occuper, parce qu'il n'y a point de pièce si mesquine dans le fatras de ses réminiscences qui n'ait été en son lieu une des pièces essentielles de la vie. J'ai promis d'ailleurs plus de traits que de portraits, et plus d'anecdotes que d'histoires, la conversation d'une veillée et point la matière d'un livre. En retournant par la pensée dans ces jours d'amertume et de misère, mais d'imagination et d'espérance, que des mois de voluptés ne rachèteroient pas à trop haut prix, j'y discerne je ne sais combien de physionomies ou naïves ou fortes que je rencontrerois avec plaisir

dans une galerie biographique, si un écrivain sans prétention et sans prévention me les montroit avec un peu de candeur et de chaleur d'âme. Il ne faut pas m'en demander davantage, c'est tout ce que j'ai promis. Il n'y a pas, au reste, dans tout le temps que j'ai vécu, de faits qui me soient propres, et que je puisse croire dignes d'être recueillis. Je n'en place ici quelques-uns que comme des points d'intersection entre des objets qu'ils rapprochent, un fond de mauvaise tenture derrière quelques tableaux plus recommandables par le sujet que par le travail, la trame grossière du tisserand sous la broderie machinale du tapissier.

Je fus arrêté à trois heures du matin, hôtel Berlin. rue des Frondeurs, par un inspecteur de police, nommé M. Veyrat, qui a acquis depuis une certaine célébrité. C'étoit un homme de bonnes manières et de bons procédés, qui se présentoit fort bien, et remplissoit avec toute la politesse requise sa pénible mission. Il s'est chargé trois fois de la même opération à mon égard, et deux fois au moins par une sorte de bienveillance, pour m'épargner les formes acerbes et grossières de ses confrères. Arrivé dans ma chambre, il disoit à ses acolytes : « Retirez-vous, messieurs, je réponds du prisonnier » corps pour corps ; » et nous échangions quelques paroles amènes et gracieuses, qui aboutissoient toujours de sa part à de vives offres de service de la sincérité desquelles je n'ai jamais douté. La première fois, indigné d'être palpé de la manière la plus indécente par deux agents qui me fouilloient pour s'assurer que je ne dérobois ni papiers ni armes, je les étendis sur le parquet, et un des soldats qui faisoient briller leur sabre nu à ma porte, n'en attendit pas davantage pour se persuader que j'étois en état flagrant de rébellion. Mon

sang coula. M. Veyrat congédia la garde, et voulut me panser lui-même avec sa cravate. Si j'avois à être encore arrêté, il est probable que je regretterois M. Veyrat.

L'automne de 1803 étoit fort avancé. Le jour commençoit à peine à poindre quand je fus introduit au *Dépôt de la préfecture,* c'est-à-dire dans une salle basse, placée sur les limbes des bureaux, au côté gauche de la grande cour; la lumière, qui y pénétroit plus rare encore à travers des vitres presque opaques et garnies de grilles épaisses, me permit à peine de distinguer, dans cet Érèbe, quelques formes confuses et effrayantes. Je crus remarquer un mouvement en face de moi; c'étoient des têtes qui se soulevoient et retomboient périodiquement, comme si elles avoient obéi à un ressort. Je fis un pas, et je fus arrêté par une longue traverse de bois qui occupoit la salle dans toute sa largeur : j'allongeai la main, et je touchai un sabot; je la retirai, et elle tomba sur un escarpin. Je compris que c'étoit là un lit de camp, et que le bruit du verrou, qui annonçoit mon arrivée, avoit réveillé quelqu'un.

Le jour croissoit, et mes yeux se familiarisoient d'ailleurs avec les ténèbres permanentes du nouveau domicile pour lequel on venoit de me faire quitter le plus joli appartement de garçon qu'il y eût alors dans tout le quartier du Palais-Royal. Le lit de camp étoit couvert d'hommes pressés les uns contre les autres, sur le bois cru. Dans l'espace libre qu'on appeloit *la rue,* il y avoit un matelas sur un pliant, et un vieillard sur ce matelas. L'objet de ce privilége étoit un journaliste septuagénaire, qui comptoit alors sept ans de prison, et que l'humidité des cachots auroit criblé toute seule de goutte et de rhumatismes, s'il n'y avoit pas eu quelque disposition; il étoit ce jour-là en transfèrement, et

il y étoit avec son lit, parce qu'on n'avoit pas pu le lui refuser. Ses formes anguleuses et ramassées par la douleur, comme celles de Scarron, n'avoient pas été calculées dans la répartition des places étroites du lit de camp. Elles en auroient troublé l'économie.

Il fit jour, ou plutôt les ténèbres devinrent visibles. Deux ou trois prisonniers descendirent du lit de camp et passèrent devant moi pour me reconnoître. Un autre se mit à genoux contre la croisée pour faire sa prière du matin. Plusieurs battirent le briquet, et allumèrent le cigare. Un homme qui occupoit la place extrême de droite, et dont la physionomie méridionale paroissoit animée de tout ce feu d'esprit et de courage que Bordeaux entretient dans la longue jeunesse de ses enfants, s'assit avec autorité, jeta au loin le madras dont ses cheveux étoient retenus, et après avoir passé sa main avec une sorte de coquetterie à travers leurs longues boucles noires, il ordonna le silence, et on se tut. C'étoit le prévôt du dépôt. Il étoit dans ce *dépôt* depuis quatre mois.

M. de Prune, c'est son nom, devoit m'interroger. C'étoit le droit du prévôt de la chambrée dans toutes les prisons; c'étoit même son obligation, et il n'y a point d'institution sociale qui s'explique mieux que cette belle institution de la société fortuite et forcée des prisons. Si la chimère de l'égalité s'est jamais réalisée quelque part, j'imagine que c'est dans un cachot. Cependant au cachot même il y a une sorte de hiérarchie; l'innocence et le malheur y ont de grands priviléges. Les méchants s'y rendent justice; ils ne se mêlent pas aux honnêtes gens; ils les respectent de loin. L'interrogatoire du prévôt a pour objet cette séparation provisoire, qui est soudainement déterminée par la nature

du délit et par le caractère de l'individu. Après un quart d'heure de conversation on est classé; au bout d'une heure on a trouvé ce qu'il y a de plus précieux au monde, et surtout en prison, des amis. Cela donneroit envie de n'en pas sortir.

Je ne manquois pas de vanité. C'est un vice dont j'ai eu le bonheur de me guérir, mais qui m'a fait faire bien des sottises. J'étalai donc avec complaisance les motifs de mon arrestation, dont je me glorifiois comme un enfant. Ma petite allocution produisit tout l'effet que je pouvois en attendre. A peine eus-je articulé mon nom qui avoit apparu cinq ou six fois au bas d'une colonne du *Citoyen François* de Lemaire, que dix mains pressèrent la mienne. M. de Prune descendit de son lit de camp, et me donna une accolade cordiale. Le vieux journaliste se souleva sur sa couchette, et quand il fut parvenu à y prendre à peu près la position d'un homme assis, il m'adressa la parole en renversant en arrière son bonnet de loutre, de manière à me découvrir tout entière une des figures les plus vénérables que j'aie vues de ma vie : « Je te connois, » me dit-il avec cette solennité oratoire qu'on apprenoit quelques années auparavant dans le forum de la révolution; « je » suis de ton pays; je m'appelle Ève Démaillot, vieux » républicain, et profès dans l'apprentissage que tu com- » mences. On m'a parlé de toi; on m'a dit que, tout » jeune, tu avois quelque chose de cette énergie franc- » comtoise qui est inébranlable comme notre Jura. Je » suis enchanté de te voir ici; le monde et les plaisirs » gâtent les meilleurs naturels; ces polissons de Giron- » dins se sont perdus dans les salons de Roland. C'est » la prison qui est le séminaire des patriotes. Il faut » que tu t'accoutumes à souffrir pour devenir digne

» d'être un jour le bâton de vieillesse de la liberté. » J'embrassai tendrement ce bon vieillard, dont j'ai longtemps partagé depuis la captivité, et que je retrouverai tout à l'heure.

A dix heures on vint faire l'appel. Je connus à mon tour mes camarades d'infortune. C'étoit un singulier mélange de noms : M. Récamier, M. Brentano, M. Titus, premier danseur du théâtre de Bordeaux ; M. de Goville, ancien commandant de dauphin-cavalerie ; M. Bette d'Étienville, homme de lettres, déjà fameux dans l'affaire du collier ; M. Edouard de Molière, garde-du-corps ; M. Renou, ancien chef de division vendéen, dont M. de Châteaubriand a si avantageusement parlé. Nous étions en tout vingt-huit dans ce parallélogramme étroit qui n'avoit certainement pas trente-six pieds de longueur. Un homme ne répondit pas à l'appel : il s'appeloit Octave : c'étoit un noir qui avoit servi de secrétaire à Toussaint-Louverture, et qu'on venoit de traîner en France avec son chef pour y apprendre les douceurs de la civilisation perfectionnée. Octave ! répéta impérieusement le concierge, et le nom d'Octave n'éveilla pas un prisonnier endormi. « Attendez, » dit de Prune après un moment de réflexion ; « c'est ce noir si spiri» tuel et si éloquent qu'on a amené ici il y a neuf jours, » et qui depuis sept jours a refusé de manger ; il est à » la droite du lit de camp. » Il y étoit en effet, couché sur le ventre selon son habitude. « Eh ! répondez-donc, » mauricaud, » dit le valet du concierge en agitant violemment la main de cet infortuné, et en la laissant retomber. Octave ne répondit pas : il étoit mort.

Pendant qu'on emportoit ce cadavre, on amenoit d'autres prisonniers. Il y avoit eu alors une grande conspiration à Paris. Une centaine d'honnêtes citoyens

s'étoient avisés qu'il n'y avoit rien de légal dans la suspension des garanties de la liberté individuelle et du droit de pétition que la constitution de l'an VIII avoit sanctionnés, comme toutes les constitutions du monde; et ils avoient rédigé cette réclamation légitime dans les formes les plus respectueuses, sous le titre de *Pétition au Tribunat.* La France se lèveroit aujourd'hui tout entière pour appuyer une pareille réclamation s'il se trouvoit jamais un gouvernement assez insensé pour y donner lieu. Dans ce temps-là elle se mettoit à la fenêtre pour voir passer quelques prisonniers bâillonnés, et elle trouvoit cela très-bien. C'étoit véritablement l'âge d'or pour le despotisme. On nous jeta quinze ou vingt pauvres imprimeurs ou libraires, Charles, de la rue Guénégaud, Pilardeau, Maison, Dabin, et je ne sais qui encore, et puis avec eux un nommé Aubry, qui les passoit de toute la tête comme le Turnus de Virgile. C'étoit un géomètre qui s'avisoit d'appliquer les idées exactes de sa science aux fantaisies de la politique. Il se déclara l'auteur de la pétition, et il fit à merveille, car elle étoit fort belle, fort noble, fort mesurée. Cependant l'écrivain qui osoit attester la liberté sous ce gouvernement de liberté couroit d'autres chances qu'une de ces disgrâces de bureau que nous voyons maintenant si fécondes en succès populaires. Aussi ce bonhomme fut tout au plus avec un autre, si je ne me trompe, le dernier François qui osa pousser un cri d'indépendance; mais ce cri intempestif ne retentit ni dans la commission de la liberté individuelle ni dans la commission de la liberté de la presse, brillantes pépinières de ces généreux amants de nos institutions que nous avons retrouvés depuis si ardemment zélés pour les intérêts du peuple. Retenus alors par une sublime pru-

dence dont l'avenir goûtera les fruits, ils s'exerçoient de loin à combattre le despotisme quand il se seroit usé par ses excès. Ils fuyoient devant lui, à l'exemple de l'aîné des Horaces, pour profiter de sa fatigue, et se préparoient en silence aux triomphes de la tribune affranchie. Que Dieu les y maintienne long temps!

Le surlendemain ce fut autre chose; le vent des conspirations avoit soufflé du nord, et on arrivoit en prison en descendant de la diligence de Bruxelles ou du paquebot de Calais. C'étoit un théâtre d'oppositions dramatiques relevées par quelques ridicules touchants. La fusion de tous ces sentiments passionnés que la tyrannie soulevoit contre elle étoit si rapide et si affectueuse, qu'une nouvelle génération aura peine à la comprendre[1]. Royalistes et républicains se précipitoient les uns vers les autres pour se prendre la main; et, par une exception plus commune dans nos cachots que dans les salons du consul, ces mains, étonnées de se presser, étoient pures de rapines et de sang. L'abus du pouvoir n'a jamais manqué de produire le même rapprochement; et cette leçon est écrite si distinctement dans l'histoire, qu'on est consterné de voir que les gouvernements l'épellent encore.

Au bout de quelques jours nous étions cinquante-six. Si l'on se rappelle la circonscription étroite de notre prison, on concevra que cinquante-six personnes n'y étoient pas exactement à l'aise. Le lit de camp pouvoit en recevoir une vingtaine, qui étoient moins gênées depuis que le cadavre étoit parti. La barrière du lit de camp en recevoit tout autant; mais on n'y étoit qu'assis sur un siége étroit et anguleux. Les plus forts passoient

[1] Je me trompois. Il est bon de rappeler que tout ceci étoit écrit en 1826.

la nuit debout autour du lit de Démaillot, qui ne dormoit jamais, à l'entendre racontant ses magnifiques histoires de la révolution, palpitantes de la vérité d'une époque, et vivantes, et animées, et tragiquement solennelles, comme une émeute des faubourgs, comme une séance des Jacobins, comme une journée de la Convention; et nous autres jeunes, nous échangions quelques idées entrecoupées, tout empreintes du regret d'être nés trop tard pour bien mourir. Nous comptions sans l'avenir.

Tant de nuits sont longues à être debout. Si peu d'heures de sommeil, sur un pavé de briques ou sur un lit de bois, suffisoit mal à réparer les fatigues de cette exaltation fiévreuse qui nous dévoroit. Le quinzième jour je m'assis sur un siége un peu plus commode: on m'interrogeoit; et mon interrogateur étoit un M. Bertrand, chef de la première division de la police, homme très-massif de formes et très-délié d'esprit, presque borgne, tout à fait boiteux, et dont l'aspect n'avoit rien de séduisant, ni d'ensemble, ni dans les détails. C'étoit un ancien imprimeur-libraire de Compiègne, qui avoit l'érudition de son état, l'expérience de son temps, et deux choses avec lesquelles on arrive à tout à Paris, de la souplesse et du savoir-faire; homme de meilleure composition d'ailleurs, qu'on ne l'a dit, pour cette couvée d'enfants mutins qu'on épouvantoit de son nom comme de celui de l'ogre, et très-disposé à ne faire de mal à personne quand il pouvoit s'en dispenser sans nuire à son crédit.

J'abrégeai beaucoup mon interrogatoire, qui menaçoit de tirer en longueur, en allant droit au fait à la confession duquel on vouloit m'amener par une suite d'inductions. Comme je m'attendois à un dénouement

sérieux, je cherchois à me montrer digne de mon rôle, au moins à la dernière tirade; et je n'avois pour cela d'autre moyen de me faire valoir que cette ingénuité un peu fière qui n'est ni sans abandon ni sans audace. Je fus très-content de moi; et c'étoit alors mon habitude. La seule chose qui m'interdit, c'est que mon interrogateur exigea que je restasse les yeux fixés sur lui à chaque réponse. Dans les intervalles seulement je pouvois regarder à droite ou à gauche. J'ai passé vingt-cinq ans sans pénétrer ce mystère; et je doute encore que la psychologie de la police fût assez perfectionnée pour comprendre la puissance de ce regard qu'une habitude effrontée a scellé à la prunelle du questionneur sur le malheureux qui le subit. Quand je pense à cette spéculation de la curiosité insidieuse d'un homme grave et froid qui poursuit industrieusement un secret de vie ou de mort dans l'âme intimidée d'un enfant, je ne puis m'empêcher de croire quelquefois que les précautions dont la société s'est armée contre le crime n'ont rien à envier au crime lui-même en bassesse et en férocité.

L'intérêt de l'état *essentiellement compromis* par quelques bluettes éphémères exigeoit qu'on débrouillât le chaos de mes papiers, qui devoit recéler je ne sais combien de rêveries suspectes et d'amplifications séditieuses. Dieu sait quelles belles choses il y avoit là-dedans! Au bout de je ne sais combien de temps un agent de police me secoua le bras pour m'avertir qu'il falloit retourner au dépôt, car j'avois profité de la lecture de mes manuscrits pour dormir. Rendu à mes camarades, je mimai de toute ma verve de jeunesse la scène de ce libraire devenu homme d'état, qui se fait lire comme naguère les manuscrits d'un pauvre auteur, mais avec une autre latitude, et qui au lieu de se dire: Ferai-je

imprimer cela?.... se demande si les membres du poète sont bons pour le corset de force, et sa tête pour la guillotine. Ce joyeux contraste, lancé dans ce monde de libraires et de littérateurs dont nous étions inondés, et entretenu par cette source de saillies qu'on n'a jamais tarie en prison, nous amusa toute la nuit. Le soir du jour suivant, je fus transféré au Temple; et je laissai notre chambre immonde et fétide avec le regret amer qui vous obsède long-temps sur votre cheval, quand vous quittez le matin une auberge de campagne où vous avez remarqué en soupant une jolie nièce du bourgeois, à l'œil transparent, aux cils noirs, à la cornette blanc de neige, qui a oublié, contre sa promesse, de se lever de bonne heure pour vous regarder depuis la porte. Cette comparaison même est très-froide, car il n'y a rien à comparer aux amitiés des prisonniers.

L'agent de police qui me conduisoit en fiacre je ne savois où, étoit un peu ivre. Je n'aurois pas été en peine de le tromper sur l'identité, s'il n'y avoit pas eu des gendarmes sur la banquette de devant et des gendarmes aux portières. « Hélas! mon ami, » me dit-il avec une sentimentalité burlesque, « il faut pâtir pour » la bonne cause. Vous êtes probablement émigré.... » Dieu! que j'honore les émigrés!.... — Je n'avois pas » cet honneur-là, Monsieur; j'étois trop jeune à l'é- » poque de l'émigration pour savoir jeter la Manche ou » les Alpes entre l'échafaud et moi, et cette démarche, » d'une louable prudence ou d'une bravoure aventu- » reuse, indique un tact ou une prévision qui n'au- » roient pas été de mon âge. — Comment donc êtes- » vous poursuivi, mon pauvre jeune homme?... » Empressé de répudier cette sale pitié, « Je suis poursuivi » comme Jacobin », lui dis-je, et il me sembloit que

la conversation finiroit là. — « Les Jacobins ! » s'écria-t-il, « à qui en parlez-vous ! Un Jacobin ! je le porte dans » mon cœur. Je l'ai été, jacobin, et des durs, mon cher » enfant. Je ne sais pas si vous m'en croirez : Henriot » m'aimoit comme un frère ; et ce pauvre Hébert ! il » n'a jamais passé près de moi sans me serrer la main. » Quelle âme qu'Hébert ! quelle âme !... Sa femme » étoit un peu bigote, mais lui, c'étoit un charme que » de l'entendre ! Un Brutus ! un Marius ! un Scévola !... » Il auroit tué son père. — Et comment se fait-il qu'avec » tant de prédilection pour toutes les opinions extrêmes » au milieu desquelles l'usurpateur de nos libertés s'est » placé, vous serviez d'instrument à ses proscriptions ? » — Hélas ! répondit-il, quand on est père de famille, » on veut de l'avancement. » Le misérable avoit peut-être envie d'être bourreau.

Enfin, et il en étoit temps pour mettre un terme à cette scène de dégoût, nous arrivâmes au Temple. On m'écroua dans le bureau de M. Fauconnier ; on me conduisit à une petite chambre carrée, garnie de quatre couches assez propres, dont trois étoient occupées ; et je goûtai, avec un ravissement qui ne retarda pas de long-temps mon sommeil, la fraîcheur d'un gros linge blanc, et la souplesse voluptueuse d'un oreiller de paille.

Le lendemain, il fit un peu plus jour à mes yeux qu'à la salle de dépôt. Des commencements de démolition déblayoient de tous côtés nos tourelles ; et nous avions de l'air et de la lumière à nous quatre pour vingt prisonniers de la Préfecture. Un de ces messieurs se leva de très-bonne heure, parce qu'il alloit être transféré, et qu'il en étoit prévenu. Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme, qui gênoit assez ses

mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'éloquence dont on retrouvoit des traces dans l'ensemble de ses manières et de son langage. Ses yeux fatigués conservoient cependant je ne sais quoi de brillant et de fin qui s'y ranimoit de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint. Ce n'étoit pas un conspirateur, et personne ne pouvoit l'accuser d'avoir pris part aux affaires politiques. Comme ses attaques ne s'étoient jamais adressées qu'à deux puissances sociales d'une assez grande importance, mais dont la stabilité entroit pour fort peu de chose dans les instructions secrètes de la police, c'est-à-dire la religion et la morale, l'autorité venoit de lui faire une grande part d'indulgence. Il étoit envoyé au bord des belles eaux de Charenton, relégué sous ses riches ombrages; et il s'évada quand il voulut. Nous apprîmes, quelques mois plus tard, en prison, que M. de Sade s'étoit sauvé.

Je n'ai point d'idée nette de ce qu'il a écrit. J'ai aperçu ces livres-là; je les ai retournés plutôt que feuilletés, pour voir de droite à gauche si le crime filtroit partout. J'ai conservé de ces monstrueuses turpitudes une impression vague d'étonnement et d'horreur; mais il y a une grande question de droit politique à placer à côté de ce grand intérêt de la société, si cruellement outragé dans un ouvrage dont le titre même est devenu obscène. Ce de Sade est le prototype des victimes *extrà-judiciaires* de la haute justice du consulat et de l'empire. On ne sut comment soumettre aux tribunaux, et à leurs formes politiques, et à leurs débats spectaculeux, un délit qui offensoit tellement la pudeur morale de la société tout entière, qu'on pouvoit à peine le caractériser sans danger; et il est vrai de dire que les maté-

riaux de cette hideuse procédure étoient plus repoussants à explorer que le haillon sanglant et le lambeau de chair meurtrie qui décèlent un assassinat. Ce fut un corps non judiciaire, le conseil d'état, je crois, qui prononça contre l'accusé la détention perpétuelle; et l'arbitraire ne manqua pas d'occasions pour se fonder, comme on diroit aujourd'hui, sur ce *précédent* arbitraire. Je n'examine pas le fond de la question. Il y a des cas de publicité où la publicité est peut-être plus funeste que l'attentat; mais il faudroit alors un Code réservé pour des cas réservés; il faudroit que la loi eût ses grands pénitenciers comme l'église. Parmi les images de Némésis que les anciens nous ont laissées, il y en a une qui porte un voile : autrement il est aisé de comprendre comment cette usurpation du droit de juger, tout exceptionnelle qu'on ait voulu la faire, tombe de degré en degré aux derniers agents des derniers pouvoirs; et remarquez que lorsqu'un de ces attentats a été commis deux ou trois fois, il change tout à coup de nom. Il s'appelle *jurisprudence*. Les sociétés ne périssent que par des abus légitimés.

J'ai dit que ce prisonnier ne fit que passer sous mes yeux. Je me souviens seulement qu'il étoit poli jusqu'à l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parloit respectueusement de tout ce que l'on respecte.

Le second a été célèbre depuis par un ouvrage ridiculement pensé et détestablement écrit, dont la suppression légale sera pour sa mémoire une espèce de bienfait; c'est le comte de Barruel-Beauvert, personnage singulièrement composé de deux êtres fort distincts, qu'il est impossible d'identifier logiquement. J'ai rencontré peu de causeurs plus spirituels, et je n'ai jamais lu d'auteur plus commun. Placé au hasard et partout,

un tact exquis l'associoit sur-le-champ à l'esprit de ses auditeurs, et il enchantoit tout le monde. Assis au bureau de l'homme de lettres, il rappeloit dès la première ligne ce joli mot qu'il avoit inspiré à Rivarol : *Quand il écrit, il ne sait plus ce qu'il dit.* Naturellement aimable et conciliant, comme il étoit ingénieux et piquant sans amertume, il puisoit dans son écritoire de la morgue et du mauvais ton. Personne n'a plus perdu que Barruel-Beauvert à l'invention de l'imprimerie.

Ce prisonnier, c'est le second. Je tombai dans les bras du troisième, parce que je le connoissois bien. Il s'appeloit Nicolas Bonneville, et, avant la révolution, le chevalier de Bonneville. C'étoit le contemporain et l'ami de Fontanes, de Roucher, d'André Chénier : le collaborateur de ce vertueux Fauchet, évêque du Calvados, dont les passions politiques de notre époque ont méconnu la vie et la mort. Mon intention est de parler ailleurs, si l'on daigne m'écouter encore, du mouvement littéraire de cette génération, sur laquelle il me semble qu'on s'est mépris en beaucoup de choses. Je prouverois facilement alors que la révolution poétique de la nouvelle école s'est faite presque simultanément avec la révolution politique qui remuoit les peuples; mais cette question déborde les demi-cercles étroits d'une parenthèse; elle me ramènera nécessairement à Bonneville.

Comme homme d'opinion, il n'avoit fait sa cour qu'au malheur. Pour lui, les causes perdues étoient les bonnes, les infortunes étoient les droits, et il auroit pu arborer un *væ victoribus!* pour devise. Les caractères de cette nature ne sont jamais redoutables aux tyrans. « Espères-tu épouvanter le crime, lui disoit

Mercier, avec tes joues couleur d'églantine et tes yeux couleur de pervenche? — Tais-toi, vipère!... »

Cependant Marat demanda un jour la tête de Bonneville. Cela se trouve dans le *Moniteur* de janvier à février 1793. Bonneville étoit si beau et si doux, que les furies des tribunes elles-mêmes l'escortèrent, pour le sauver, jusqu'au dehors du jardin, comme ces protégés de Salomon que des esprits de malice transportent au loin, sous la condition qu'ils ne prononceront pas en chemin le nom du Seigneur. Depuis ce temps-là, tantôt fugitif, tantôt prisonnier, tantôt préparant des asiles aux proscrits de toutes les opinions, sans acception de leurs fautes et de leurs excès, il avoit ouvert dans son appartement de la rue du Four-Saint-Germain un refuge de sûreté *pour les blessés de tous les partis*, comme on l'a dit avec tant d'esprit à l'honneur d'une politesse pleine de grâce, mais un peu moins périlleuse. Cette fois, Bonneville étoit en prison pour avoir caché Barruel-Beauvert, bien que ces deux hommes-là fussent aux deux extrêmes d'une opinion. Mais dans les gens de bonne foi le diamètre de l'opinion est rétractile : il y a un point sur lequel on se retrouve.

J'avois été introduit deux ans auparavant chez Bonneville par un docteur Seyffert, que le monde a oublié, et c'est ingratitude, s'il en fut jamais, car le docteur Seyffert n'avoit de pensées que pour le bonheur du monde. Il est vrai que cela ne regardoit ni vous ni moi, ni personne en particulier, mais un monde éventuel qui doit exister un jour, et une société de bâtisseurs occultes qui apportent depuis une centaine d'années des matériaux à la Babel intellectuelle de Weissaupt. Il étoit si facile alors de me faire monter sur les ailes mystiques des anges de Swedenborg, ou de m'enterrer

tout vivant dans les entéléchies massives de Saint-Martin, que je fus néophyte au premier appel, comme saint Paul. Le docteur Seyffert, qui savoit tout (c'étoit un des priviléges de notre initiation), ne savoit presque pas le françois, et je ne l'en trouvois que plus imposant. Cela me faisoit comprendre au moins pourquoi je ne le comprenois pas.

Un de nos dîners chez Bonneville, et cette fantaisie de la mémoire me revient à propos et non à la suite de ceci, m'a laissé une telle impression que lorsque je repasse dans ces idées-là il me semble que je rêve. Nous nous trouvâmes six dans la chambre immense du poète. Elle avoit quatre croisées sur la rue. La nappe étoit jetée sur une table oblongue, chargée à ses deux pôles de bronzes, de sphères, de cartes, de livres, de bustes, de portraits. Je ne connoissois de nos convives que cet impénétrable Seyffert, avec son répertoire de pensées, mille fois plus profond mais mille fois plus obscur que l'antre de Trophonius, et ses hiéroglyphes de mots, qui auroient laissé Thèbes sans roi et Jocaste sans mari. Le vieux Mercier entra et s'assit, le menton appuyé sur sa haute canne à pomme d'ivoire, sans se découvrir d'un grand chapeau poudreux que ses excellentes filles, si tendres et si attentives, avoient cependant oublié de brosser ce jour-là. Le cinquième convive étoit un militaire de cinquante ans, à la figure inverse et retroussée, réservé de langage comme un homme d'esprit, commun de manières comme un homme du peuple. On l'appeloit le Polonois. L'autre étoit un Anglo-Américain à la tête toute profilée, longue, maigre, étroite, macérée, sans expression; car la douceur, la bienveillance et la timidité en donnent peu. L'étude des langues étrangères étoit alors fort difficile, à cause

de nos guerres et surtout à cause de nos préventions nationales, imprudemment nourries par une école étroite et envieuse. Bonneville, puissant d'instruction comme de génie, soutenoit sans se gêner cette conversation polyglotte, qui n'arrivoit que par lambeaux à mon attention si curieuse et si émue. Cependant ce repas cosmopolite est, comme je le disois tout à l'heure, une des idées culminantes de mon passé. Il est vrai que cet Anglo-Américain, c'étoit Thomas Payne ; et que ce Tartare aux traits maussades, c'étoit Kosciusko.

Le premier matin de ma captivité au Temple n'étoit pas bien avancé ; nous avions à peine eu le temps, Bonneville et moi, de nous raconter réciproquement le sujet et les circonstances de notre arrestation, et de nous féliciter au moins du hasard consolant qui nous réunissoit, quand la porte de la chambrée s'ouvrit pour laisser entrer l'agent de police qui devoit procéder au transfèrement de M. de Sade. Un instant après nous fûmes visités par Baudin, dit Lahaye, vieux chouan aux cheveux roux, qui habitoit la maison depuis je ne sais combien d'années, et que cet *avantage* de position, moins encore que l'heureuse facilité d'un caractère ouvert et jovial, faisoit participer, jusqu'à un certain point, à l'indépendance et aux priviléges des guichetiers : « Notre-Dame, dit-il en m'envisageant » avec un gros sourire, voici une bonne pratique ! ce » n'est pas de deux ans que j'aurai les étrennes de sa » barbe ! » En effet, Baudin étoit le barbier banal des prisonniers, et, en sa qualité de barbier, notre gazette vivante. Aussi étoit-il toujours bien accueilli, quoique son opération toute bienveillante s'impliquât d'une disgracieuse formalité. « Allons, reprit-il, M. le comte, » la petite cérémonie ! » Barruel-Beauvert, à qui il

s'adressoit, s'empressa de s'asseoir, et Baudin, tirant deux fortes ficelles de sa poche, assujettit vigoureusement ses bras pendants aux deux montants de la chaise de bois, avant d'exhiber les instruments essentiels de son art. Cela me remplit d'un étonnement qui n'étoit pas sans terreur. « Cette précaution qui doit te sur-» prendre, me dit Bonneville, est d'un usage assez » récent. On ne s'en est avisé que depuis qu'un M. de » Christoval, qui t'a précédé dans le lit où tu viens de » passer la nuit, s'est servi du rasoir du barbier pour » se couper la gorge. On prétend qu'il a porté le coup » si profondément que la tête ne tenoit plus que par » les vertèbres. » Je me retournai vers mon lit avec une vive émotion, et je vis sur la muraille la trace d'un long jet de sang.

La vie du Temple étoit assez bonne. On y étoit nourri aux dépens de l'État, et quoique les repas n'y fussent pas servis avec cette élégance lucullienne de la Bastille, qui a inspiré à Marmontel une description si résignée et si appétissante dans la drôle d'histoire de ses malheurs, ils ne faisoient pas regretter à Bonneville les haricots classiques de Montaigu. Malheureusement, mon nom se trouva impliqué dans des affaires toutes nouvelles, suivies de précautions plus sévères, et qui, en me réduisant au pain et à l'eau, élargissoient d'autant le budget de la police. Au bout de neuf jours, je fus encore transféré, et tout changea horriblement. J'avois achevé la lune de miel des prisons.

II.

SAINTE-PÉLAGIE.

Si j'avois à retrancher par la pensée quelques milliers de jours de ma vie, je ne sais si j'y comprendrois un seul des quarante-deux jours de secret rigoureux que je passai à Sainte-Pélagie, *sous les plombs*, quoiqu'il ne leur ait certainement rien manqué de ce luxe de privations et de misères auquel on ne sauroit refuser un peu d'intérêt et de pitié. Mes rapports avec les hommes se réduisoient à la visite quotidienne d'un guichetier silencieux, qui venoit à midi me jeter un pain noir, remplir mon écuelle d'un potage abondant, mais désagréable à la vue, et s'assurer que l'eau de ma cruche n'étoit pas gelée. Cette écuelle et cette cruche, auxquelles une planche scellée au mur servoit de support, étoient les pièces essentielles de mon ameublement; le reste se composoit d'un baquet et d'un sac de toile grise dont l'usage avoit singulièrement obscurci la couleur modeste, et qui laissoit échapper de toutes parts, à travers le large réseau de sa trame relâchée, de courts fragments d'une paille sale et pourrie, sur laquelle, depuis dix ans, on pleuroit et on dormoit: c'étoit mon lit. On n'avoit pas pensé d'ailleurs, dans la distribution architecturale de la maison, à rendre cette pièce commode pour la promenade; et le seul exercice qui me fût possible consistoit à exposer incessamment mon sac à l'influence des pâles rayons du soleil d'hiver, dans les jours rares et pendant le petit nombre d'heures

où ils descendoient de la bée courte et étroite qui me fournissoit un peu de lumière. Mais mon âme ne manquoit pas pour cela d'étude et d'occupation. A vingt ans, il n'y a point de solitude où l'imagination ne se fasse un monde, point d'ennuis qu'elle ne charme d'amour, d'espérance et de poésie. L'avenir est si long, si brillant et si sûr, et les innombrables jours qu'il déroule sont peuplés de si riantes chimères! Aurois-je osé gémir de goûter si jeune la gloire de souffrir pour une noble cause, qui est la plus haute ambition des nobles âmes? N'étoit-il donc personne dans la France dégénérée qui enviât mon infortune, au prix d'une couronne civique? C'est ainsi que raisonne la vanité dans les jeunes gens, et quelquefois dans les hommes faits. Et puis n'étoit-ce rien que d'exciter, dans un joli salon bleu de la rue Saint-Georges, une émotion tendre et peut-être passionnée qu'on auroit long-temps cachée à l'amour, et qu'on ne pouvoit refuser au malheur? Si quelque idée trop sombre prenoit un moment le dessus, si toutes les probabilités de salut échappoient à mes calculs et à mes raisonnements, n'avois-je pas à ma merci les ressources du merveilleux, aujourd'hui les anges, demain les fées, pour m'endormir bercé par un épisode de la *Vie des Saints*, ou par un conte des *Mille et une Nuits?* D'ailleurs je me croyois poète, et je trouvois à composer des vers un plaisir d'autant plus difficile à expliquer, qu'il m'étoit impossible d'en conserver un seul; car ma mémoire ne conserve que ce que j'ai écrit, et je n'avois pas même une épingle pour les tracer sur la muraille. Ainsi, chaque nuit détruisoit l'ouvrage du jour, et chaque jour cependant je recommençois, avec l'intrépide constance de Pénélope, un travail qui devoit avoir le sort de celui de la

veille, et disparoître de ma pensée avant le lendemain. Je dois compter enfin, parmi les faveurs particulières de mon organisation, une aptitude très-prononcée pour le sommeil, dans les mauvais temps de ma vie. Les heures du plaisir m'ont paru souvent trop longues, mais j'ai eu meilleur marché de celles de la douleur : je les abrégeois en dormant.

Malgré l'inappréciable douceur de ces compensations, qui ne seront peut-être un objet d'envie pour personne, mon corps souffrit. La rareté du jour et de l'air, le défaut absolu d'activité et presque de mouvement, l'austérité d'un régime dont je n'avois fait l'apprentissage ni au café Hardi, ni dans les cabinets de Rose et de Naudet, l'intensité du froid surtout, qui fut très-rigoureux cette année-là, quelques-unes de ces causes prises à part, ou toutes ces causes réunies, me firent contracter une infirmité nerveuse de la nature la plus bizarre. C'étoit une espèce de crampe, ou plutôt c'étoit un engourdissement des extrémités, dont l'invasion n'avoit rien de très-pénible, mais qui devenoit horriblement douloureux quand il étoit parvenu au torse. Enfin le cerveau lui-même étoit envahi, et c'étoit le temps heureux du paroxisme. Alors je perdois connoissance pendant quelques minutes, et lorsque je revenois à moi, mes membres étoient affranchis des liens de fer qui les brisoient un moment auparavant; j'étendois sans effort mes bras assouplis, mes poumons jouoient librement dans ma poitrine élargie. Il ne me restoit de cette crise qu'un long et morne abattement sans douleur; mais elle se renouveloit souvent, et quelquefois dans la même heure. Un guichetier de service me surprit dans un de ces accès, et je dus sans doute à sa bien-

veillance de voir finir la triste épreuve du secret, car il y a des guichetiers bienveillants; il y a même peu de guichetiers qui ne le soient pas; et c'est pour cela qu'on les fait passer de semaine en semaine aux différents services de la prison, de sorte qu'ils ne soient ramenés qu'à leur numéro d'ordre à la chambrée ou au cachot où l'on pourroit craindre qu'ils n'eussent conçu quelques prédilections propres à les détourner d'un devoir. C'est là, sans contredit, une des plus cruelles rigueurs de la captivité. Il est si doux de rencontrer tous les jours, ne fût-ce que pour un moment, une figure connue, dont le silence forcé paroît éloquent à force de bonté, et qui daigne au moins vous aimer du sourire et du regard!

Ma nouvelle résidence fut fixée au n° 6 du troisième étage de l'arrière-bâtiment. On nommoit cet étage l'*Opinion*, parce qu'il étoit spécialement destiné aux détenus pour des faits politiques. Les étages inférieurs s'appeloient, le premier et le second, des *Pailleux* ou des *Grinches*, c'est-à-dire des voleurs. Il arrivoit toutefois fréquemment, quand les chambrées de l'*Opinion* étoient au complet, qu'on déposât un nouveau détenu de l'*Opinion* chez les *Grinches*, et réciproquement on nous donnoit des *Grinches* et quelquefois pis quand les corridors du vol et de l'assassinat regorgeoient d'habitants. Peu de temps avant mon arrivée au n° 6, la couche que je venois y prendre étoit occupée par un épicier de la place Maubert dont le crime est horriblement fameux : c'est ce Trumeau, qui avoit empoisonné sa fille. Quand j'appris cette particularité, j'étois couché; mon sang se glaça de consternation et d'horreur. Aucune circonstance ne m'avoit encore révélé au même degré la

misère de ma position; il me sembloit que cette assimilation odieuse imprimoit à ma vie une tache ineffaçable d'infamie, et je me retournai du côté de ma muraille pour y dévorer quelques pleurs de rage et de désespoir. Mes yeux n'étoient pas encore tellement obscurcis cependant que je n'aperçusse, à la hauteur de ma tête, des caractères tracés à la pointe d'un instrument aigu; je cherchai machinalement à m'en rendre compte, et je lus :

M^e. JEANNE PHLIPON,

FEMME ROLAND.

— Madame Roland! m'écriai-je, madame Roland ici! — J'étois à genoux, et ce lit qui me révoltoit tout à l'heure, je ne l'aurois pas donné pour le divan d'une belle princesse ou pour l'édredon d'une nymphe. Je pleurois encore, mais c'étoit d'enthousiasme et d'ivresse; et tant que le jour dura, je ne cessai de nommer madame Roland, et de montrer à tout le monde, avec une pieuse effusion, ces augustes reliques d'une des plus pures héroïnes de la liberté! — Ce que je trouve de plus surprenant aujourd'hui dans mon ravissement, c'est qu'il étoit compris. Il me semble que les fondateurs de nos lois et de nos polices n'ont jamais connu la juste portée d'une mesure de répression appliquée à la pensée, en matière d'opinion et de croyance. Que font-ils quand ils ferment les cachots sur un jeune homme, d'ailleurs sensible et bien organisé, *qui pense mal?* Ils se débarrassent d'un étourdi sans conséquence, et ils arment un fanatique.

J'avois retrouvé dans ma chambrée quelques-uns de mes amis du dépôt : le respectable M. de Goville,

le vieux journaliste Démaillot, toujours inamovible sur son lit de douleur, mais se dédommageant amplement de la complète immobilité du podagre par l'infatigable mobilité du sophiste; le brave Renou, que sa force et son intrépidité avoient fait surnommer *Bras-de-Fer* par les Vendéens, et dont on cite encore plus de traits d'humanité que de beaux faits d'armes. Notre cinquième camarade étoit un médicastre octogénaire, nommé Guérin, praticien expert, mais totalement illettré, que le docteur Seyffert avoit cependant trouvé bon pour en faire un de ses adeptes, et qui s'étoit élevé du temple d'Adhoniram au sanctuaire des Théophilanthropes, en passant par les Jacobins. Ce pauvre homme, dont aucune expression ne sauroit peindre la désespérante nullité, avoit été investi un moment de l'autorité la plus effrayante qui ait jamais reposé dans les mains d'un tyran. A l'instant de cette courte péripétie qui suspendit à peine les angoisses de Robespierre, le 9 thermidor, comme pour les rendre plus hideuses, et dont les promesses furent trahies par la lâcheté d'Henriot, le dictateur, empressé d'aviser à la marche de son gouvernement, nomma Guérin directeur-général de la police, avec les attributions réunies des comités de salut public et de sûreté générale. Ces nouvelles fonctions permettoient du moins au potentat éphémère qui en étoit revêtu de se soustraire au devoir périlleux de la permanence, et Guérin eut le bon esprit de sortir de la commune pour se cacher. Là se bornoient les faits notables de sa vie politique; mais ce témoignage clinique de la confiance de Robespierre, ce codicille d'un homme dans lequel Bonaparte reconnoissoit le talent de gouverner porté au suprême degré, l'avoit tellement préoccupé de l'im-

portance de Guérin, qu'il souffrit qu'on fît expier à ce vieillard par des mois de captivité chaque minute de sa toute-puissance imaginaire. Il auroit été bien surpris s'il l'avoit vu.

On voit que notre petit cercle ne manquoit pas des éléments nécessaires d'une bonne conversation. M. le comte de Goville, qui avoit long-temps vécu à la cour, et qui en conservoit les belles manières et l'exquise politesse, relevoit ce mérite commun à la plupart des hommes de son époque et de son rang par une sagacité extraordinaire, et par une modération invariable dans les opinions et dans les mœurs. L'habitude du malheur lui avoit enseigné deux choses merveilleuses auxquelles on peut réduire toute la philosophie, la résignation pour lui-même et l'indulgence pour les autres. Cette sagesse expérimentale ne s'est pas démentie dans de nouvelles épreuves. Il est du petit nombre des émigrés que la restauration n'a pas ramenés en France, et qui ont préféré, dans leur patrie adoptive, la modeste exploitation d'une industrie vulgaire à la chance banale de la faveur et aux profusions d'une aumône dorée, ruineuse pour le pays.

J'ai déjà parlé ailleurs d'Ève Démaillot, et de ces trésors de mémoire qu'il prodiguoit autour de lui, sans se lasser jamais. C'est qu'il falloit l'entendre, appuyé contre son large oreiller, une main déployée sur sa tabatière de buis, agitant de l'autre, avec une chaleur oratoire et des gestes pittoresques, son madras rouge à grands carreaux, et donnant carrière à l'essaim fantasque de ses souvenirs. Il savoit des histoires de tous les pays et de tous les jours, et il les enchaînoit avec une volubilité sans égale, reproduisant tour à tour, au gré des caprices de sa verve abondante et de

sa faconde imperturbable, les soirées académiques de Frédéric-le-Grand, les délicieuses causeries du prince de Ligne, les séances gourmées du bureau d'esprit de madame du Deffand, les spinthriades en action du honteux Tusculum de la Popelinière, les discussions verbiageuses et vides de résolution des hommes d'État, les orgies cadavéreuses des massacreurs et des bourreaux. On sait avec quelle énergique naïveté le vieux Mercier mettoit sous les yeux de ses auditeurs une figure historique, en la caractérisant par quelques rapprochements inattendus : Mirabeau étoit un lion marqué de la petite vérole; Danton, un dogue coiffé d'ailes de pigeon; Robespierre, un loup cervier en toilette de bal; Marat, un vautour ivre. Démaillot avoit quelque chose de ce talent. Le premier état qu'il eût exercé étoit celui de comédien, et l'âge ne lui avoit rien ôté de cette variété de débit et de cette vérité de pantomime et de physionomie qui font illusion. Ce n'étoit plus Démaillot, c'étoit le personnage même qu'il mettoit en scène, et à juger de ceux qui ne m'étoient pas connus par ceux qui m'étoient familiers, jamais imitation ne fut plus fidèle.

Nous venions, Renou et moi, à la suite de ces improvisations dramatiques, jeter timidement dans l'entretien du soir quelques-unes de nos compositions de la journée, car le Vendéen faisoit des vers remarquables par la grâce et le naturel. Ainsi un vieux paralytique prêtoit à nos longues veillées l'enchantement des récits de Schéérazade, et à quelque élégance de formes près, que l'habitude seule peut donner au style, Bras-de-Fer nous tenoit lieu d'Anacréon et de Parny.

Les vingt autres chambrées de l'*Opinion* étoient composées à peu près suivant le même système, c'est-

à-dire de manière à mettre en présence des opinions fortement contrastées, entre lesquelles on ne supposoit aucune possibilité de sympathie, et par conséquent aucune cohérence à redouter, soit pour la tranquillité publique, soit pour l'ordre intérieur de la prison; erreur profonde qui révèle une profonde ignorance du cœur humain. Quand un pouvoir neutre a fait passer sous les Fourches-Caudines deux partis acharnés l'un contre l'autre, ces deux partis n'en font plus qu'un, et les guichets, c'étoient nos Fourches-Caudines. Là nous déposions toutes nos haines, excepté celle de l'oppresseur commun, et nous venions contracter cordialement, sans explications, sans reproches, sans concessions réciproques, avec des hommes qui étoient nos ennemis la veille, une ferme et loyale solidarité de dévouement, qui, pendant toute la durée de l'empire, ne s'est pas démentie une fois. Napoléon a pénétré plus tard ce mystère, mais Bonaparte n'y entendoit rien.

Ab Jove principium. L'aristocratie de Sainte-Pélagie rappeloit quelques beaux noms : M. de Custines, parent du malheureux général; M. de Fénelon, officier supérieur de Chouans, sous le nom de Télémaque; M. de Beauvoir, dit Chabrias, aide-de-camp de George; M. de Resseguier, aujourd'hui (1828) commandant d'une de nos colonies; M. de Navarre, M. d'Astorg, M. d'Hozier l'aîné, si soigneusement recherché, si compassé, si perpendiculaire, si fidèle à sa tenue d'étiquette, qu'on l'auroit toujours cru paré pour une présentation solennelle, ou pour un *gala* de Versailles; M. Émile Duclos, de Bordeaux, dont M. d'Hozier lui-même auroit peut-être eu quelque peine à illustrer la généalogie, mais qui se faisoit re-

marquer entre nos patriciens les plus huppés par la majesté de sa tournure, par la politesse de son esprit, par la libéralité magnifique de ses dépenses, par la dignité affable de ses manières. M. Émile Duclos est cet infortuné dont la raison a cédé au plaisir de flétrir l'ingratitude par une satire animée, et chez qui cette saillie d'une ironie sanglante a dégénéré en monomanie. C'est l'*homme à barbe* du Palais-Royal.

Le peuple étoit en majorité à Sainte-Pélagie comme dans le monde; il n'avoit pas encore donné sa démission, s'il l'a donnée [1].

Personne n'a oublié qu'immédiatement après cet attentat du 3 nivôse, que deux aventuriers royalistes (Saint-Régent et Carbon) payèrent plus tard de leur tête, un sénatus-consulte officieux avoit déporté cent cinquante Jacobins, plus ou moins, comme véhémentement soupçonnés de l'avoir commis. Justifiés de la manière la plus invincible par l'instruction du procès, ils sembloient avoir droit à une de ces réparations éclatantes qui expient les funestes erreurs de la justice et qui ne les réparent pas; mais la mesure étoit prise, et comme ces gens-là n'étoient pas de caractère à se façonner aisément au joug, la mesure passa pour bonne, malgré son évidente iniquité, et fut exécutée sans réclamation au nom des constitutions de la république et à la face de ses législateurs et de ses tribuns. Je doute même qu'on ait pris la peine d'en changer le *Considé-*

[1] On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cet axiome inconsidéré d'un homme fort spirituel, mais qui n'avoit jamais observé la société que dans les salons; et c'est cependant sur un mot bien accueilli à la cour, parce qu'il étoit un peu clinquanté de notre esprit françois, que s'est fondée la politique d'un règne! Tout ceci est écrit trois ans avant la révolution de juillet.

rant. Cinquante-deux des proscrits avoient été arrêtés. Il furent livrés aux sables de feu de l'Afrique, qui en dévorèrent cinquante dans la première année. Ce n'est pas une hyperbole, c'est un chiffre. Le reste tomboit en détail entre les mains de la police, et venoit s'entasser à Sainte-Pélagie, en attendant que la mer plus libre permît à une de nos voiles de les transporter vivants au même tombeau. Nous n'avions pas moins d'une douzaine de ces malheureux, cassés de toutes les fatigues d'une vie errante, obérés de misère, navrés de désespoir, et n'ayant pour perspective qu'une mort raffinée en douleurs qu'ils auroient rachetée avec joie en baignant l'échafaud de leur sang. Comme leur départ pouvoit s'effectuer à tout moment, ils avoient déjà ce privilége des adieux dont la volupté amère précède de si peu le supplice, et il ne se passoit pas de jour où nous ne vissions leurs grosses larmes couler sur une troupe affamée de femmes et d'enfants en haillons, pour lesquels leur pain noir auroit été d'un petit secours si nous n'y avions pas quelquefois ajouté le nôtre. — De ces pauvres fanatiques de liberté dont il faut au moins reconnoître l'abnégation et la bonne foi, il ne reste pas même un nom, car je ne rappellerois plus rien à personne en consignant ici celui du cordonnier Chalandon, alors si fameux de la barrière du Trône à la barrière d'Enfer; sauvage grossier, mais sensible et passionné, qui gâtoit malheureusement des liaisons du beau Léandre une éloquence digne du paysan du Danube, et dont la voix connue avoit vibré avec puissance aux oreilles des Parisiens dans toutes les journées mémorables. Il étoit cependant un des chefs de cette partie énergique du peuple qui s'étoit trouvée prête pour la démocratie; mais comme ce n'est pas là qu'ont germé

les insignes lâchetés et les noires trahisons, ce n'est pas là non plus qu'en ont été recueillis les fruits. Dans ce peuple de la révolution qui a tenu pendant deux ans le reste du monde en haleine, le nom des centeniers est devenu aussi obscur que celui des soldats.

Nos Jacobins et nos Chouans avoient été les premiers à s'entendre, et quoi que j'aie dit jusqu'ici de cette alliance bizarre, ce n'est pas sans réflexion qu'on en saisira la cause sympathique. En vérité, si l'on ôtoit de cette période critique de l'histoire qu'on appelle la révolution, d'un côté le patriote exalté de l'armée et du peuple avec son admirable enthousiasme, de l'autre le pieux Vendéen avec son dévouement sublime, vous trouveriez des gens qui feroient bon marché du reste. Le reste, grand Dieu! une spéculation de la ruse sur le sentiment, de la cupidité et de l'ambition sur le désintéressement et la candeur; et puis, une mauvaise tragédie à l'angloise mêlée d'horreurs et de bouffonneries, un jeu de saltimbanques ensanglanté par des gladiateurs, une saturnale d'avocats, d'histrions et de sophistes, une parade jouée sur la guillotine, et payée, aux dépens de la France, en dotations, en titres, en cordons et en broderies! Il y a dans les temps d'exception des vertus d'exception; mais il ne faut pas les demander aux hommes qui raisonnent et qui calculent.

Cette population spéciale de la prison appartenoit donc, selon mon cœur, à l'élite morale du pays, et c'est ce qui doit toujours arriver sous une tyrannie qui commence; il résultoit de cet amalgame étrange une assemblée politique plus étrange encore, une espèce de sénat de condamnés, qui, tout à fait désintéressés de leur vie, jugeoient les juges de la terre sans crainte et sans espérance. On n'auroit trouvé là ni droite ni gauche,

ni souvenirs amers du passé, ni précautions intéressées pour l'avenir, ni les froids calculs d'une hypocrite vengeance, ni les combinaisons insidieuses d'une ambition masquée de popularité : la discussion vivoit sur une pensée unanime, et chacun avoit la parole à son tour pour dire la même chose; cette indépendance de la parole, si sévèrement réprimée au dehors, florissoit sous nos barreaux, et on auroit imaginé à nous entendre que Bonaparte, en s'élevant au pouvoir absolu, avoit daigné laisser dans les cachots une constitution modèle, et une république expérimentale aux amants de la liberté. Il n'étoit question que de lui, et Dieu sait de quelles couleurs il étoit peint! On se tromperoit de beaucoup en pensant que l'expression du sentiment qu'il inspiroit ne se modifioit que de la haine à l'exécration : c'est trop peu, elle descendoit au-dessous du mépris, elle enchérissoit sur le dégoût. Tout le monde l'avoit connu parmi nous, et tout le monde avoit quelque anecdote infamante à attacher au pilori de sa renommée. Déplorables préventions des partis qui obscurcissent les esprits les plus sains, et qui font mentir la conscience elle-même! Voilà cependant comme on apprenoit l'histoire aux oubliettes de Sainte-Pélagie, et en vérité, ceux de mes quinze ou vingt amis qui ont eu le bonheur de mourir jeunes, intrépides et résignés, en face de l'Hôtel-de-Ville, sous l'administration du premier consul, seroient bien surpris s'ils voyoient apparoître aujourd'hui dans les poëmes et dans les journaux les gloires épiques du règne de l'Empereur. Quant à moi, j'avouerai naïvement que je n'ai jugé de la grandeur de ce géant que lorsqu'il a été couché; mais je suis fort excusable de ne l'avoir pas plus tôt mesuré du regard, il avoit le pied sur ma tête.

Nous vivions donc en paix, sur la foi d'une garantie réciproque dont les effets ne devoient pas tarder à se faire connoître. Comme il étoit évident que le Consulat touchoit à sa fin, et en cela du moins nous étions assez bien informés, car nous devions recevoir, deux ou trois mois plus tard, les constitutions de l'Empire libellées selon la forme ordinaire, chacun s'occupoit, de son côté, à saisir l'instant de sa chute, pour jeter à la place vide un gouvernement tout prêt, qui seroit nécessairement le meilleur des gouvernements possibles. Pour réaliser cette utopie à la manière de Thomas Morus ou de Pangloss, les royalistes comptoient sur un plan qui devoit réussir bientôt, et les patriotes sur un système qui ne pouvoit jamais mourir. Il y a vingt-six ans que cette discussion se débattoit chaudement, et il est douteux qu'elle soit parvenue à ce degré de clarté favorable où il n'y a plus qu'une opinion pour la clôture.

Dans cette expectative infaillible, tout le monde arrangeoit froidement ses intérêts et ses vengeances pour l'événement. Je ne saurois trop répéter que les deux partis s'étoient mis sincèrement hors de cause; mais il restoit entre les extrêmes nombre de gens qui n'avoient nul droit d'exciper de leur large indulgence. Du côté de Chalandon et des siens, c'étoient les Thermidoriens, toujours coupables à leurs yeux de l'assassinat de l'*incorruptible*, et surtout ces transfuges intéressés de la révolution qu'on voyoit s'atteler complaisamment au char du premier tyran venu, sans égard à leur foi jurée aux lois de la république. Le vieux Bouillé auroit pu lever hardiment parmi nous son front tout sillonné des foudres de la *Marseilloise;* mais malheur à Cambacérès, à Fouché, à Boulay de la Meurthe, à Barrère, à Merlin, à Réal, si un Malet de ce temps-là étoit venu les écrouer

à l'*Opinion !* Les efforts d'une poignée de prisonniers, moins implacables dans leurs souvenirs et moins âpres en leurs colères, ne les auroient pas soustraits à la fureur de leurs ennemis. C'étoit là cependant, qui le croiroit? une des inquiétudes qui nous agitoient incessamment, et l'horreur que nous inspiroit tant de sang près d'être répandu nous effrayoit de la victoire et de la liberté. C'est que le moment étoit prochain, imminent, presque actuel, et que nous le pressentions partout, dans le tintement d'une cloche inaccoutumée, dans une rixe du coin de la rue, dans une bande d'ouvriers qui regagnoit confusément les faubourgs, dans la foule qui débouchoit par pelotons du Jardin des Plantes, les jours d'entrée publique. A la moindre rumeur : « Voilà le peuple, » s'écrioit une voix ; et le signal de la délivrance parcouroit le corridor avec la rapidité de l'étincelle électrique. « Voilà le peuple, » répétoit-on de toutes parts, et c'étoit le peuple en effet : c'étoit bien lui, le peuple insouciant, le peuple apathique, le peuple soumis, le peuple devenu étranger, peut-être avec raison, aux vaines misères de quelques enthousiastes insensés et de quelques spéculateurs étourdis, qui expioient sous de triples murailles leur zèle ou leur maladresse. Pour ne pas comprendre ce désappointement de toutes les minutes, il ne faudroit connoître ni la prison, ni ses confiances puériles, ni ses fausses joies. C'est bien mal à propos qu'on applique à ce séjour de souffrances et d'illusions la formidable inscription de l'Enfer du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi che entrate.

L'espérance est la providence des cachots; elle n'en sort jamais.

Je n'ai fait qu'indiquer parmi nos prisonniers Marie-Emmanuel Hérisson de Beauvoir. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, et celui des prisonniers qui se rapprochoit le plus de mon âge. Sa physionomie très-ouverte avoit quelque chose de bizarre, mais d'imposant, qui annonçoit deux facultés assez rares à trouver réunies : une extrême exaltation et une fermeté de fer. Son front haut, large, blanc, limpide, qui occupoit à lui seul plus de la moitié de la face ; ses traits fortement rognés et coupés à vives arêtes ; ses cheveux noirs, forts, roides et hérissés sans être crépus ; jusqu'aux habitudes brusques et anguleuses de son corps nerveux qu'on auroit cru servi par des muscles métalliques, faisoient de lui un des types les plus extraordinaires de force et d'intrépidité dont on puisse se composer l'idéal dans la lecture des *Amadis*. Il y avoit bien à côté de tout cela, dans le contraste qui résultoit de la fixité pétrifiée de ses principes et de la mobilité fugitive de ses sensations, dans sa disposition à s'émouvoir des plus petites choses et à se rire des plus grands dangers, dans ses alternatives de désespoir énergique et terrible, d'insouciance nonchalante et endormie, de gaieté frénétique et orageuse, quelque pronostic d'un étrange avenir ; mais ces fantaisies de l'imagination ou de caractère étoient rachetées par des qualités si rares qu'il n'étoit personne qui ne l'aimât et qui n'aimât à en être aimé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses idées politiques se ressentoient peu de l'inflexibilité de ses autres résolutions. Cela s'explique cependant, parce qu'il les avoit reçues plutôt qu'il ne se les étoit faites. Sa famille avoit été frappée au cœur par la Terreur. Si ma mémoire ne m'abuse après tant d'années, il étoit frère de ce Beauvoir dont le nom se lie dans les souvenirs du temps à

celui de l'infortunée madame Kolly, et dont la mort fut embellie par l'épisode touchant d'un sentiment romanesque. Celui-ci, resté orphelin parmi quelques orphelins, obéit à l'impulsion de sa destinée. Quand l'étendard des Chouans se releva en 1799, on appela un Beauvoir, et Beauvoir étoit présent. Quelques actions de marque le placèrent de bonne heure aux premiers rangs de cette petite armée, où sa bravoure fut plus souvent donnée pour exemple que sa subordination; mais cette direction de son courage n'avoit pas été absolument instinctive. Elle étoit la seule qu'il pût suivre, et non la seule qu'il pût comprendre. Aristocrate de naissance, il appartenoit de vocation à toutes les causes généreuses; son âme s'ouvroit sans effort à tous les nobles sentiments. C'étoit l'homme de Térence à qui rien de ce qui intéresse l'homme n'étoit étranger, et je m'étonnois quelquefois de l'entendre parler de liberté avec l'émotion d'un adepte, parce que la génération dont je faisois partie, pauvre encore d'expérience et de réflexion, ne comprenoit la liberté que sous le drapeau exclusif où son nom étoit écrit en lettres de sang. Nous ne savions pas que les Chouans s'étoient moins soulevés pour ressusciter d'anciennes formes de gouvernement, dont aucun peut-être n'auroit voulu en particulier, que pour résister à l'invasion d'une tyrannie nouvelle, intolérable sous la Convention, ignoble et honteuse sous le Directoire. Nous ne pensions pas, comme je le pense aujourd'hui, que s'il a été fait dans les temps modernes quelque chose de plus grand que la révolution, c'est la guerre de la Vendée et la guerre des Chouans. Nous n'avions pas suivi l'immense élaboration du principe de l'égalité dans ce foyer de la démocratie militaire, dans cette Croatie vraiment libre, où s'accomplissoit sponta-

nément le phénomène dont nous cherchions le secret avec tant de peine [1]. Les événements ont parlé depuis.

[1] Il n'y a rien qui ressemble à un paradoxe comme une idée neuve, et s'il falloit chercher une idée neuve quelque part, ce seroit peut-être dans les effusions d'un homme franchement désintéressé de tout l'avenir et franchement désabusé de tout le passé. Il n'y a donc rien qui ressemble mieux à un paradoxe que cette notion toute nouvelle sur l'esprit essentiellement libéral qui animoit les Chouans, et je sais qu'elle ne manquera pas de contradicteurs. Je les renverrai à un pamphlet, d'ailleurs bien peu digne de confiance, mais dont l'auteur n'avoit du moins aucun intérêt à rendre les Chouans populaires. Ce libelle, écrit dans le cabinet impérial, et avec les types de l'imprimerie impériale, dont il est, sous cette désignation, le premier *specimen*, est intitulé : *Notice abrégée sur la vie, le caractère et les crimes des principaux assassins aux gages de l'Angleterre, qui sont aujourd'hui traduits devant le tribunal de la Seine.* On avouera qu'un pareil document laissoit peu de chose à faire au ministère public, et qu'une fois les accusés convaincus de *crimes* et *d'assassinats mercenaires*, il ne leur restoit quelque chose à démêler qu'avec le bourreau. C'est peut-être le seul exemple d'une diffamation officielle et avouée contre cinquante hommes en jugement. Carrier et Joseph Lebon assistoient à l'exécution de leurs victimes, mais ils ne faisoient pas de brochures pour prouver au juge en séance que tous les accusés étoient mûrs pour l'échafaud. Voici ce qu'on lit sur George dans cet écrit :

« Tinteniac fut tué au château de Coëtlogon (juillet 1795).
» Les officiers émigrés qu'il avoit amenés avec lui, ignorant les
» ressources chouaniques, et croyant tout perdu à jamais, se
» dispersèrent avec les fonds de l'armée. George...... profita de
» cette circonstance.... Pour se maintenir, il adopta le système
» *anti-nobiliaire*, etc. »

On trouve quelques lignes à l'appui de ce monument dans la correspondance de Puisaye. Il écrit au chevalier de la Vieuville, le 31 décembre 1795 :

« J'ai écrit au prince de Léon pour l'appeler au commande-

Notre révolution, toute faite contre la noblesse, a triplé les rangs de la noblesse, et un franc révolutionnaire n'y trouveroit pas à redire; car en influences délétères, il en est des priviléges comme des substances: plus ils s'étendent, moins ils font de mal. De la Vendée au Morbihan, le peuple a retiré au contraire un véritable avantage moral de son intervention inopinée. Il s'est élevé d'un élan au niveau des droits usurpés de la naissance, et on vous montrera dans ce pays-là la chaumière du voiturier Cathelineau avec autant de respect

» ment de cette partie (du Morbihan); c'est un moyen sûr de » détruire le système *anti-nobiliaire* qui s'y propage. »

Il est vrai que ces correspondances ont été faites ou arrangées dans des bureaux, et que personne n'en doute; mais il y a des choses qui n'ont pas pu être faites, et celle-ci est du nombre.

Lebourgeois me racontoit en 1801 que George, pressé par quelques amis sur le danger des ambitions de l'émigration et de la noblesse, disoit en souriant que la monarchie n'avoit peut-être qu'un moyen de se rétablir en France, la dégradation de toute la noblesse et l'anoblissement de tout le peuple. J'ai entendu répéter cela par Burban et par Beauvoir. J'aurois à peine osé cependant hasarder cette anecdote, si je ne la trouvois à peu près constatée dans les mesures particulières proposées par Rivoire au comité royal de contre-révolution. Voici l'article 3 :

« Donner à tous les officiers-généraux et supérieurs qui se dé- » clarent pour le Roi des lettres de noblesse, s'ils ne sont déjà » nobles de naissance, en remplacement d'autant de nobles qui » seront dégradés. »

J'ose bien assurer, en définitive, que nos libertés politiques et notre égalité de droits ont compté peu de défenseurs plus énergiques et plus dévoués que George Cadoudal. Seulement, il s'est obstiné à les servir sous le drapeau blanc, quand elles étoient vendues, ou délaissées, ou regrettées avec une profonde et inutile douleur, sous le drapeau tricolore. C'est là toute la différence.

que les tours féodales du connétable de Clisson. Il est vrai de dire que ce qui grandit les nations dans leur intérieur, ce ne sont pas les coups d'état de cabinets, les enthousiasmes de clubs, les ovations de café, les grandes victoires politiques remportées à coups de discours : ce sont les guerres civiles.

Deux ans auparavant j'avois été, à l'hôtel de Hambourg, rue de Grenelle-Saint-Honoré, et à l'hôtel de Béarn, rue Coq-Héron, le commensal et bientôt l'ami de quelques autres Chouans qui auroient pu me suggérer les mêmes impressions; mais les vives dissipations de cet âge ne m'avoient pas même permis de réfléchir sur le côté sérieux de leur caractère et sur la direction occulte de leur vie. Pour moi, Coster de Saint-Victor, si modéré, si poli, si plein d'une ingénieuse aptitude à toutes les saines occupations de l'esprit; Joyaut de Villeneuve, si brusque et si tranchant quand il n'étoit pas taciturne et rêveur; l'impatient et hasardeux Raoul Caillard; le grave et doux Lebourgeois, et ce fou aventureux de Burban, mieux connu jusque-là des hardis compagnons de ses expéditions téméraires sous le nom de *Malabri* ou sous celui de *Barco;* ces insignes personnages d'un roman épique dont l'auteur se trouvera quelque jour, ne composoient, dis-je, à mon égard, qu'une de ces sociétés de rencontre qu'on se fait dans les tables d'hôte comme dans les diligences, et auxquelles on s'assimile d'autant plus volontiers qu'un mot ou un signe échappé vous a révélé d'abord entre la pensée de ces étrangers et la vôtre quelque mystérieuse harmonie qui ne se décèle jamais tout à fait, et qui s'accroît tous les jours. Les noms de ces messieurs étoient profondément ignorés alors dans la France subconsulaire; ils n'avoient jamais eu de bulletins où tracer leurs

faits d'armes dont l'histoire ne saura rien, et le temps n'étoit pas venu où tout le monde seroit admis à lire leurs titres d'honneur et de mort sur d'autres écriteaux ; mais ces noms me servirent de recommandation auprès de Beauvoir. Au bout de cinq minutes, nous nous connoissions comme si nous avions couché deux ans sur la même paille, et un quart d'heure après nous étions frères.

L'amitié est si bonne que je m'accoutumai presque d'abord à me croire heureux ; mais ce n'est pas là que se bornoient les délices de Sainte-Pélagie. Celles dont il me reste à parler en premier lieu étoient un peu plus matérielles, et cependant la diète sévère du secret m'avoit disposé à les goûter avec plus de sensualité qu'en aucun autre temps de ma vie. Sainte-Pélagie avoit alors un restaurant placé dans l'intérieur même de ses murailles, et qui ne le cédoit en rien aux célèbres officines d'Archambaud, si estimées de mon temps dans le pays latin. Les salons tenus par une petite madame Lobé, piquante, agile et gracieuse, n'étoient pas tout à fait aussi élégants qu'elle ; mais ils brilloient de propreté, et c'étoit plaisir d'y délasser ses yeux du triste aspect de nos cellules. Quoiqu'ils n'eussent été ouverts qu'à l'intention des prisonniers pour dettes, un prisonnier de l'*Opinion* finissoit par y pénétrer aussi, quand il étoit doux, timide, inoffensif et muni de quelque argent : je jouis de cette faveur dès les premiers jours qui suivirent ma détention *sous les plombs*, et le guichetier aimablement oublieux qui me conduisoit ne s'avisoit le plus souvent qu'au bout de deux ou trois heures que l'heure rigoureuse de sa consigne étoit expirée. Ce n'est pas tout : il étoit expressément défendu de laisser communiquer les prisonniers de l'*Opinion* avec l'extérieur ;

mais cette défense ne s'étendoit pas aux prisonniers pour dettes qui dînoient en famille à côté de nous, et qui avoient des femmes, des sœurs, des amies, des maîtresses charmantes ; j'en jugeois du moins ainsi, car on n'imagine pas combien les femmes sont jolies pour un prisonnier de vingt ans ; et réciproquement, un prisonnier de vingt ans n'est pas sans intérêt pour les femmes, quand un de ces hommes entendus, comme il s'en trouve partout, est venu leur murmurer à l'oreille avec une solennité mystérieuse : « Vous voyez bien ce » grand jeune homme blond, qui a la physionomie si » mélancolique. Le pauvre diable a vraiment de bonnes » raisons pour cela : il est depuis plusieurs jours con- » damné à mort *administrativement*, et son exécu- » tion n'est retardée que par une formalité, mais cela » doit arriver du soir au lendemain. » Hélas ! que d'infortunes plus réelles n'auroit-on pas bravées pour acheter leur pitié, pour voir une âme tendre et compatissante se déceler à travers l'émail humide de leurs yeux ; pour suivre, à travers de beaux cils d'un noir éblouissant, une larme qui couloit pour nous, et la sentir tomber tiède sur notre main ! Je croyois avoir épuisé, en quelques jours de folle jeunesse, toutes les joies de l'amour, et je n'avois rien pressenti de celles-là.

Vous voilà maintenant bien prévenus que Sainte-Pélagie étoit un de ces cachots d'enchantement où le ciel descend parfois tout entier, avec ses nuées rosées, ses astres purs et doux, et ses chœurs de jeunes divinités cent fois plus séduisantes que les mortelles, précisément comme à l'Opéra ; et vous aurez peine à croire que ces jours d'une illusion si mobile qu'elle ne pouvoit occuper l'âme assez long-temps pour la faire souffrir, aient été les plus pénibles de la vie. Je vous avoue-

rai que le mot de cette énigme est assez difficile à dire, même pour les gens qui ont fait abnégation de toute vanité, parce qu'il intéresse une des délicatesses irritables de notre fierté d'homme, et je vais en brusquer l'aveu pour m'affranchir tout de suite d'une pudeur embarrassante. Le poison qui corrompoit chez nous une existence d'ailleurs très-tolérable, c'étoit quelque chose de plus que l'angoisse du condamné qui attend l'exécuteur ; c'étoit la peur d'une mort inopinée, soudaine et obscure, à laquelle nous nous croyions destinés les uns après les autres, et qui sembloit ne nous avoir épargnés jusque-là que par une faveur du hasard. Comme cette appréhension n'annonceroit, sous un gouvernement légal, et même sous la plupart des gouvernements absolus, que le vertige d'un maniaque, il faut l'expliquer par quelques faits singuliers dont l'éclaircissement a manqué jusqu'ici à l'histoire morale des prisons.

Je n'apprendrai probablement rien à personne en rappelant le bruit des exécutions nocturnes, si communes, s'il falloit en croire la rumeur universelle, vers la fin du consulat, et dont le théâtre avoit été transporté, depuis peu, du Temple à Sainte-Pélagie. C'étoit une notion reçue et incontestée, même par les partisans les plus zélés du nouveau gouvernement, qui couvroient commodément, selon l'usage, cette monstrueuse violation de toutes les lois humaines du prétexte immoral de salut public, argument hypocrite des assassins et des tyrans ; mais avant d'aller plus loin, je dois déclarer que, si ce n'étoit pas là un mensonge bien caractérisé, c'étoit au moins une immense hyperbole, et que le nombre des prisonniers exécutés sans formes légales a dû être extrêmement borné. Il se ré-

duiroit au capitaine Wright et à ses matelots, qu'il en resteroit assez à la vérité pour caractériser un crime de Cannibales; mais nous étions certainement trompés sur cette boucherie occulte qui ne lassoit ni les bras des bourreaux, ni la verve conteuse des nouvellistes de salon. Qu'avoit besoin d'ailleurs le gouvernement de ce temps-là d'escamoter quelques cadavres à la justice qui les lui auroit donnés? J'ai appris depuis, dans le coin d'un journal, entre les anecdotes du jour, l'exécution de je ne sais combien de mes camarades, de Rosselin, de Condurier, de Vuitel, d'Armand de Châteaubriand. Il n'étoit guère question vraiment de s'informer si toutes les conditions d'une bonne procédure avoient été remplies à leur égard, et s'il n'y auroit pas eu de ressource en révision ou en appel. On savoit fort positivement qu'ils étoient morts, mais on n'a jamais demandé s'ils avoient été jugés. C'est calomnier la tyrannie que de lui supposer des ménagements. Elle sait bien que les pouvoirs violents ne s'affermissent que par les excès. Quand on fit tuer un Bourbon dans les fossés de Vincennes, le caractère de la personne rendoit l'affaire plus sérieuse, et cependant elle fut terminée avant d'être venue aux oreilles d'un de messieurs les chambellans. On vous jeta son jugement et son sang à la tête, et voilà tout.

Quoi qu'il en soit, nous avions apporté cette prévention absurde en prison. Elle y avoit été fortifiée par une prévention qui s'appuyoit d'observation et d'expérience. Vrai ou faux, nous avions la foi de notre malheur. Nous étions là, tout semblables aux compagnons d'Ulysse dans la grotte de Polyphème, et attendant avec une horrible impatience le jour où notre nom, tombé à la loterie de la mort, vaudroit sur les fonds

secrets de la police un *bon* de quatre coups de fusil. Et il ne faut pas s'imaginer que cette aberration étoit le propre de quelques imaginations exaltées et malades : il n'y avoit personne qui ne la partageât, qui n'affermît tous les jours notre conviction par de nouveaux renseignements. Or, une erreur qui est parvenue à obtenir un pareil degré de créance équivaut, si je ne me trompe, quant à l'effet qui en résulte sur la pensée, à une réalité bien établie. Presque toutes les nuits, vers deux heures, l'*Opinion* recevoit la visite des guichetiers. A peine entendions-nous rouler le premier des rauques verrous de nos trois portes de fer, chacun s'asseyoit sur sa paille en supputant silencieusement les probabilités qui restoient à une des vingt chambrées contre les dix-neuf autres. Enfin, le corridor retentissoit du pas lourd des hommes de service, et de l'entrechoquement des fusils, et du tintement des clefs pendantes ; et nous, tourmentés par nos diverses prédilections d'amitié, nous épanchions nos inquiétudes et nos terreurs avec une alternative d'angoisses et d'espérances à laquelle le cœur ne résisteroit pas long-temps. Une dernière porte s'ouvroit, et pendus au barreau de la petite ouverture qui surmontoit l'entrée de nos cachots, nous échangions, sur toute la longueur de la galerie, des questions inquiètes et des réponses confuses. — Quel numéro? quel côté? — La gauche, la droite, le deux, le quatre. — C'étoit une rumeur à ne pas s'entendre. Au bout de quelques minutes, la porte venoit à battre sur ses montants de pierre ; le verrou rentroit dans son anneau, et le silence vous auroit permis alors de saisir à vingt pas le bourdonnement d'un insecte. Le prisonnier se nommoit d'une voix ordinairement forte et assurée, et après, ce n'étoit plus

qu'un vague murmure entrecoupé de cris d'adieu, d'imprécations et de gémissements, qui croissoit et s'assourdissoit tour à tour, comme une marée orageuse, jusqu'au moment où le bruit d'une explosion nous apprenoit que tout étoit fini. Là, recommençoit un profond et lugubre silence, plein de regret sur le sort de nos amis et d'amers pressentiments sur le nôtre. A compter de ce moment-là, on ne parloit plus, mais quelquefois on dormoit encore. Faut-il que je le répète! cet appareil sinistre n'annonçoit toutefois qu'un transfèrement, du moins à quelques exceptions près, et j'ai retrouvé en prison, ou dans le monde, plus d'un homme que j'avois pleuré; mais nous ne le savions pas, nous ne pouvions pas le savoir, et nos informations inutiles n'ont jamais obtenu que le sourire de l'ironie ou les brusques rebuts de l'ennui. Nos gardiens ignoroient toujours le sort d'un prisonnier qui avoit disparu, et si le bruit de l'explosion étoit arrivé à leurs oreilles, ils l'attribuoient avec un malin sourire à quelque voisin plus las de vivre que nous-mêmes, ou à quelque douanier affamé de contrebande. Malheureusement l'explosion coïncidoit trop immédiatement avec l'extradition du prisonnier, pour qu'on pût admettre ce concours si exact et si constant d'heure et de faits entre deux événements très-étrangers l'un à l'autre. —

— Vous étiez embarrassé en beau chemin, me direz-vous! L'extradition d'un homme de parti qui pouvoit, par des intelligences secrètes, ameuter une foule d'adhérents, exigeoit des précautions sérieuses et propres à déjouer toutes les tentatives. Au signal convenu, un soldat aposté faisoit feu, et l'appel étoit couvert d'autant de coups de fusil qu'il y avoit de sentinelles. C'étoit une espèce de *garde à vous*, qui ne devoit pas

manquer son effet sur les malintentionnés. — J'avouerai que je m'en suis douté une dizaine d'années après, mais c'étoit un foible palliatif aux maux passés, et je vous étonnerois peut-être en vous disant que la police s'étoit arrangée de manière à ne pas nous laisser prendre la chose si naturellement. L'explosion nocturne étoit à deux fins, celle que votre perspicacité vous a fait deviner si vite, et puis une autre que vous ne devineriez pas. C'étoit un jeu exercé sur les âmes foibles pour les abrutir, sur les âmes fortes pour les rompre. Ce gouvernement n'étoit pas sanguinaire, je vous l'ai dit souvent; mais il venoit trop près du gouvernement de Robespierre pour lui abandonner un avantage, et quand on ambitionne toutes les supériorités, on n'aime pas à laisser derrière soi un nom plus formidable que le sien. Voilà pourquoi on avoit organisé dans les prisons une terreur toute morale, et, pour ainsi dire, toute imaginaire; parodie insultante de l'assassinat, qui ne tuoit que l'âme. Quoi qu'il en soit, cette préoccupation nous suivoit si assidûment, qu'on n'entroit pas dans la cour carrée qui servoit à nos *distractions*, sans chercher sur le dernier des trois degrés qui y descendent une trace de sang mal lavé que j'ai cru souvent y voir sur la foi des autres; et quand notre promenade quadrangulaire nous ramenoit deux à deux vers le point fatal, on se le montroit du regard. Toutes ces terreurs reposoient sans doute sur une erreur qui fait pitié, et on ne me reprochera pas d'en avoir dissimulé le ridicule. Avec la pertinacité incisive d'un voyageur qui vient de loin (et on revenoit de loin quand on sortoit des prisons du Consulat), je n'aurois pas perdu dans ces préliminaires consciencieux l'effet d'une narration intéressante, d'une péripétie dramatique et

d'un dénouement inattendu. Il y a une demi-heure que la toile est levée, et que je vous montre à plaisir les moindres rouages de mes machines, sans vous cacher une trappe, sans vous faire tort d'une ficelle : représentation sans exemple, où tout le monde est dans le secret de la tragédie, excepté les personnages. Il n'y a pas de combinaison dramatique, depuis les meilleures pages d'Anne Radcliffe aux meilleures scènes du mélodrame, qui puisse tenir à une pareille abnégation d'artifice. C'est un genre de composition dont personne ne voudra, mais c'est le mien. J'ai voulu être vrai avant tout, et si les règles de l'art me paroissent faites pour diriger le travail de l'imagination, je trouve qu'elles répugnent à la sincérité de l'histoire. J'aurois été moins gauche en arrangeant un roman.

Au reste, vous êtes si complaisamment faciles à subir toutes les impressions, à laisser fléchir vos convictions sous l'impulsion d'un sentiment, ou fasciner vos yeux au prisme d'une illusion, à vous endormir dans un rêve qui vous amuse ou qui vous touche, que je me croirois sûr de retrouver quelque intérêt dans votre cœur pour une de mes histoires, si vous aviez le temps d'entendre comme j'ai celui de raconter ; et aujourd'hui que nous voilà vieux, prolétaires invalides et contribuables inéligibles, je ne pense pas que nous ayons quelque chose de mieux à faire : il faut seulement pour cela que vous ayez la complaisance d'oublier tout ce que je vous ai dit, ou de commencer votre lecture par la fin, ce qui n'a pas le moindre inconvénient.

Un matin la porte du n° 6 s'ouvrit trois heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Le jour commençoit à peine à poindre. Les guichetiers la refermèrent derrière eux, et je

n'avois jamais vu cela. Ils parcoururent tous les recoins de la chambrée avec une scrupuleuse attention, s'assurant qu'aucune brique n'avoit été soulevée, et glissant la main le long de tous les barreaux pour y chercher le cran délié de la scie d'acier, ou les aspérités que laisse le passage de la lime. Ils palpèrent nos habits déployés pour y découvrir quelque inégalité suspecte qui leur dénonçât la présence d'un corps étranger entre le drap et la doublure. Ils ouvrirent nos sacs de paille, et ils explorèrent attentivement cette poussière sans forme et sans nom qui avoit végété autrefois en épi, mais qui n'appartenoit plus depuis long-temps à aucune famille de productions naturelles. On trouva dans celle que le poids de mon corps achevoit de réduire à sa dernière expression d'impalpabilité un petit coin de chêne garni d'une armure de fer. Démaillot remarqua que cet instrument avoit été en usage dans toutes les prisons, où il servoit à fendre le bois, du temps où l'État chauffoit ses prisonniers, et qu'il n'étoit pas étonnant qu'il se trouvât mêlé dans nos paillasses au reste des rebuts immondes dont elles étoient composées. Les visiteurs n'emportèrent que ce coin de bois pour toutes dépouilles opimes, et les chambrées restèrent closes jusqu'à l'heure accoutumée.

A dix heures j'entrai dans la chambre de Beauvoir, qui étoit occupé, selon son usage, à cirer ses bottes d'ordonnance, et qu'aucune distraction n'auroit forcé à se désoccuper de ce soin tant que leur lustre étoit encore obscurci par un atome tombé de la vergette ou une vapeur émanée du souffle. Vous auriez juré qu'il avoit audience chez le ministre de la guerre ou visite d'obligation chez le commandant de Paris, et depuis deux ans de captivité il n'avoit mis que des pantoufles.

« A-t-on fouillé aujourd'hui chez toi ? » dis-je en m'asseyant sur un bahut qui renfermoit ses huit paires de bottes symétriquement rangées, son cirage de tous les pays, ses brosses de toutes les dimensions, et quelques autres ustensiles de toilette pédestre. « Vraiment non, » me dit-il en relevant sa botte à la hauteur de l'œil du côté de la croisée, et en la livrant avec satisfaction à l'épreuve du grand jour dont elle pouvoit défier l'éclat, « on ne fouille que dans les chambrées où il y a une » exécution à faire. — On a fouillé chez nous, » lui dis-je. Il laissa tomber sa botte sur la paille. « Chez toi ? » s'écria-t-il, c'est horrible ! » — Il se leva ; il donna un coup de pied à la botte qui l'empêchoit de marcher librement ; il se parla quelque temps seul, et se retourna enfin vers moi avec un regard assuré, en déployant largement sa main gauche et en la parcourant de l'index de la droite par figures démonstratives : « Ce n'est pas Guérin, » dit-il en partant du pouce. » Que diable feroit Bonaparte de la peau d'un théophi- » lanthrope ? Ce n'est pas Goville, continua-t-il ; c'est » un homme inoffensif, étranger à toutes les intrigues, » réclamé de très-haut ; et plus que tout cela, c'est le » beau-frère de Dagoult, qui est fort bien dans ce tri- » pot des Tuileries. Ce n'est pas Démaillot, frondeur » sans conséquence, beau parleur sans danger, qui a » moins d'influence sur la populace que Bonjour. Gal- » lais ou Chalandon ; ressort usé d'un instrument qui » ne joue plus ; Jacobin empaillé, momie révolution- » naire, que l'on garde tout au plus comme un type » curieux de l'espèce, et dont la place définitive est à la » ménagerie. » Alors il s'arrêta, et puis il reprit : « Ce » n'est pas toi ; ta vie n'est liée à aucun système redou- » table ; tu tiens à tous les partis par quelques idées,

» et tu te dérobes à tous par quelques répugnances. Les » gouvernements ne tuent pas les gens qui marchent » tout seuls, surtout quand ces gens-là viennent d'é- » chapper aux lisières de leur nourrice. D'ailleurs tu » étois au secret, tu en es descendu; et si l'on avoit » voulu te tuer au rez-de-chaussée, on ne t'auroit pas » arrêté au troisième étage. Ce n'est pas toi; c'est Re- » nou. — Renou! — Oui, Renou. La mort est sur les » Vendéens. Aujourd'hui lui, demain moi. » A cette idée, il releva la tête d'un air fier, et je laissai tomber la mienne sur ma poitrine. C'étoit tellement cela que je ne pouvois pas même concevoir la possibilité d'une autre chance. Renou avoit été interrogé deux ou trois jours auparavant. C'étoit Renou. Je rentrai au n° 6, et je me jetai sur ma paille en pleurant.

Renou étoit sur la sienne et finissoit de rimer une épître qu'il m'avoit adressée. Jamais je ne l'avois vu si content. « Imagine-toi, me dit-il, que je crois être venu » à bout de quelques difficultés qui m'embarrassoient » beaucoup. Tu sais que ma femme s'appelle Angélique, » et ma fille Zélinde, et j'ai voulu te parler d'elles dans » mon épître. *Zélinde*, *Mélinde*, cela va tout seul. » Mais crois-tu que je puisse faire rimer *Angélique* » avec *angélique?* — *Angélique* avec *angélique*, » bon Dieu! — Eh! oui, *Angélique*, nom propre; » *angélique*, nom de plante; *angélique*, adjectif, » c'est que cela feroit très-bien, vois-tu :

» Et le parfum de l'angélique......

» ou bien,

» Et son innocence angélique......

» — Non, lui dis-je avec impatience.... cela seroit affecté.... Dis plutôt :

» Et sa constance évangélique..... »

Et je m'enveloppai du pan de laine qui me servoit de couverture pour étouffer mes sanglots. « Qu'as-tu donc ? » cria-t-il en venant à moi... Tu pleures, enfant ! Que » le diable emporte les nerfs ! Je n'ai jamais su ce que » c'étoit. Aussi tu t'affliges trop ; mais penses-tu que moi » je suis sur des roses ? »

A cinq heures je descendis : je m'arrêtai au troisième degré. Je pensois que c'étoit là que Renou alloit mourir. J'éprouvois avec ma douleur quelque chose d'indéfinissable qui ne ressembloit à aucune de mes sensations passées. J'entrai au restaurant, je pris un potage au lait ; je regardai presque sans voir, j'écoutai presque sans entendre. Resseguier avoit mis en bataille tous les hommes en état de porter les armes, sans en excepter quelques guichetiers de bonne humeur, pour exécuter une manœuvre de son invention. Custines amusoit quelques dames moins belliqueuses des exercices de son chat, le plus beau, le plus adroit et le plus extraordinaire de tous les chats. Je prenois peu de part à ses plaisirs. Cette crampe terrible dont j'ai parlé en commençant me saisit tout à coup. Je n'eus que le temps de me lever et de tomber dans les bras de mon guichetier. Je revins à moi au n° 6, dans ceux de Renou, que j'avois blessé en me débattant contre ses secours ; son sang inondoit ma poitrine. « Ah ! mon Dieu, m'écriai- » je, c'est Renou, et c'est du sang !... »

Je me remis, je m'affranchis de leurs soins qui brisoient mon cœur, en feignant de chercher du repos. Ce n'étoit pas moi qui avois besoin des témoignages de

leur tendresse; c'étoit lui, et jamais il ne s'étoit plus occupé de moi! Enfin le temps s'épuisa. L'heure vint. J'entendis le *qui vive*, qui annonçoit l'échange des sentinelles. Je m'assis. Mon sein battoit si fort que je crois qu'on pouvoit l'entendre. De grosses gouttes de sueur couloient de mon front et à travers mes cheveux. Je retenois mon haleine pour écouter. La clef cria, les verrous roulèrent, les châssis battirent. « Ah! ah! » dit Renou, il y en a encore un de pris, » et il se rendormit. Remarquez que la position intermédiaire du n° 6 nous laissoit le temps de calculer les résultats dans des proportions qui s'accroissoient toujours à mesure que la funèbre escouade s'approchoit de nous. Le bruit finit à notre porte, et le brouhaha d'usage nous avertit. Je ne savois que trop que c'étoit pour nous qu'on venoit. Quand notre gond commença à gronder, je me soulevai pour voir. Il y avoit un guichetier qui portoit cette longue pelle de fer où une torche est plantée; et après, quatre soldats dont les fusils n'avoient point de baïonnettes; ensuite un homme vêtu à peu près en officier, qui jeta un regard d'étonnement sur nous. Je suppose qu'il entroit dans une prison pour la première fois. La longue chambre étoit éclairée par cette torche qui blanchissoit les points éloignés de lumières flottantes et bizarres, à travers lesquelles je distinguois vaguement le bonnet blanc de M. de Goville, et le bonnet d'un rouge obscur du vieux Guérin. Cette inspection muette achevée, l'officier prononça un nom qui n'étoit pas celui de Renou. C'étoit mon nom, mon double nom. Ce déplacement d'idée se confondoit avec trop d'impressions différentes, pour qu'il soit possible de le définir. Je me levai. Je marchai. Je sentis des mains qui me touchoient, des bras qui me pressoient. Démaillot

rampoit sur son lit pour s'approcher de moi. Renou étoit tombé sur le sien, avec les deux poings sur les yeux. Je franchis bientôt le linteau de la chambrée en me nommant. Beauvoir rugissoit dans sa cage comme un pauvre lion dont on égorge le chien familier. Je descendis machinalement en courbant la tête sous deux guichets. Je n'avois pensé à rien. Aux quatre ou cinq degrés qui précèdent le troisième guichet, je m'arrêtai. Je savois que c'étoit là, et je le savois comme si je l'avois vu. Je cherchai à mettre de l'ordre dans mes idées. Je nommai en esprit quatre personnes qui occupoient mon cœur, et je joignis à cela un élan de confiance vers le Dieu inconnu, qui alloit me recevoir. Cela est très-court et cela est très-facile. Le porte-flambeau étoit déjà passé, et les larges langues de feu de son cierge de bitume flamboyoient sur les trois degrés de la cour. Je jetai un coup d'œil en arrière. Je vis l'homme qui étoit venu me chercher, et deux ou trois de ses acolytes qui se tenoient un peu en haut sur les degrés supérieurs de l'escalier, comme pour éviter l'éclaboussade de la décharge. Je lançai la tête en avant, en cherchant à droite et à gauche la bouche d'un canon de fusil. La torche répandoit assez de lumières pour me détromper. Les quatre soldats étoient à l'autre extrémité de la cour, et bâilloient sur leurs mousquets. « Marchons-nous? me dit l'officier en me bourrant brutalement les reins de la poignée de son sabre. — « Où allons-nous donc, mon-» sieur? n'est-ce pas là? — Eh non, par Dieu! c'est » au greffe, par-devant M. Onain, inspecteur-général » des prisons. »

C'est qu'il s'agissoit purement et simplement de s'assurer que les externes avoient fait un faux rapport, en racontant, sur la foi des apparences qu'offroit mon

infirmité, que j'avois été empoisonné à Sainte-Pélagie. Je ne fus pas long à signer cette déclaration. La visite du médecin suivit; et, comme il n'y avoit pas de raison pour que mon irritation nerveuse fût tout à fait calmée, ce respectable M. Bouquet me trouva, en dépit de moi, très-bon pour l'infirmerie. Mes amis d'habitude n'y étoient pas.

Je ris aujourd'hui de pitié et de honte en pensant à la déception qui m'avoit trompé ce jour-là, et peut-être bien d'autres fois; mais quel homme auroit passé à travers ces impressions sans leur payer un tribut? Et puis tous les hommes reçoivent-ils les impressions de la même manière? Et puis un malheur fortement ressenti, pour être une illusion, cesse-t-il d'avoir été un malheur?

Et puis, comme disoit Diderot, il y a plusieurs sortes d'histoires : des histoires vraies qui n'ont pas d'intérêt, des histoires intéressantes qui ne sont pas vraies, des histoires dont l'intérêt et la vérité sont relatifs, parce que la perception de l'intéressant et du vrai se modifie selon l'organisation de l'homme qui raconte et la disposition de ceux qui écoutent. Hier je contemplois, avec une admiration toujours nouvelle, du balcon de l'Arsenal, les effets variés du soleil couchant sur les fabriques resplendissantes des deux rives de la Seine, et je m'extasiois à la vue de Sainte-Geneviève, avec son dôme d'or qui se perd dans les cieux, et de cet occident magnifique drapé d'une immense tenture de pourpre. Un passant, qui avoit entendu mon soliloque poétique, me dit : « Monsieur, il n'est pas d'usage à » Paris de tendre des draperies de pourpre sur l'occi- » dent, même le jour de la Fête-Dieu; et, quant au » dôme de Sainte-Geneviève, vous pouvez vous tenir

» pour certain qu'il n'est pas d'or, mais de bonnes » pierres de taille. » Je n'eus pas un mot à répondre à cet homme. Il venoit du faubourg Saint-Jacques.

III.

SORTIE DE SAINTE-PÉLAGIE.

Un beau jour (je ne sais pourtant comment le définir, car il seroit difficile de décider entre des émotions si diverses ce qui l'emporta de la joie ou de la douleur), j'étois à dix heures, comme tous les matins, dans la chambre de Beauvoir qui ciroit sa botte en sifflant, tandis que Resseguier tiroit au mur de la main, avec le regret peut-être de ne pas trouver devant lui un adversaire vivant et digne de sa colère, armé d'une pointe bien aiguisée, et que le brave Renou, couché à côté de nous sur le bahut, comme au jugement de Marigny auquel il refusa de prendre part, couroit après une rime riche pour arrondir une de ses élégies. Tout à coup je m'entendis nommer de loin, et puis une seconde, et puis une troisième fois, et un guichetier essoufflé tomba dans mes bras. C'étoit un excellent petit jeune homme qui s'appeloit Olivier Lambert, qui étoit, je crois, garçon charpentier, et qu'on avoit envoyé pour cause de tapage nocturne faire un an de retraite à Sainte-Pélagie. Comme il avoit plu d'abord à tout le monde, il étoit parvenu aux dignités; il tenoit les clefs comme un ancien, et il ne les auroit certainement pas confiées à son père; mais il composoit volon-

tiers, et toujours sans intérêt; pour glisser dans la main du prisonnier la lettre d'une mère ou d'une maîtresse. Il panteloit sur mon cœur comme un homme qui se trouve mal, tant il étoit oppressé de sa joie. « Tu es libre! me dit-il enfin; tu es libre! Les voilà » en bas! tu t'en vas! tu es libre! On te demande *de* » *jour!* Souviens-toi de nous! » Pauvre Olivier! J'allois, je venois, je marchois, je pensois à peine. Renou m'embrassoit. Resseguier m'embrassoit. Démaillot m'appeloit de son grabat pour m'embrasser encore. Je cherchois le regard de Beauvoir : il étoit noyé de larmes. Malheureux frère! il sentoit que nous ne devions nous revoir jamais!

Je descendis ce fatal escalier qui, peu de temps auparavant, devoit me mener mourir, et par lequel ce jour-là je croyois marcher à la liberté. J'arrivai à la cour carrée. Le ciel n'étoit pas beau, et jamais il ne m'avoit paru plus doux. Que de serrements de mains en traversant les groupes de mes camarades, déjà rassemblés au bruit de ma délivrance! Que d'explosions d'amitié dans la salle des neuf guichetiers de relais qui m'avoient tous vu plus d'une fois à leur tour! Pour se faire une idée de ce qu'il y avoit d'exalté dans ces impressions, il faut se rappeler que la détention d'opinion sous le Consulat n'étoit pas une peine limitée, assujettie par jugement à une durée légale, et dont le terme infailliblement prévu diminuoit tous les jours quelque chose de l'intérêt que le prisonnier inspire, en se rapprochant tous les jours. C'étoit un supplice à perpétuité, ou qui n'attendoit tout au plus sa fin que du caprice fortuit de la police, et qui la devoit de hasard, sans que rien pût la faire pressentir, à la liberté ou à la mort.

Enfin la porte s'ouvrit. La rue étoit là avec ses maisons et ses issues. Je me serois sauvé si j'avois voulu; je le pensois du moins. Je me sentis poussé tout à coup dans une voiture par un inspecteur de police, et je tombai sur la banquette en face de deux gendarmes. Je fus à peine distrait de cette péripétie effrayante par la cohue tumultueuse de la ville et par l'inepte curiosité des passants.

Nous descendîmes à la Préfecture de police. Je connoissois bien cela; mais au lieu de me conduire au dépôt, on s'arrêta dans une cour ouverte, en face de la porte d'entrée, et où un bâtiment presque neuf se détachoit sur la droite, comme une espèce de hangar, des vieilles murailles du vieux palais. On tourna une seule clef, et on repoussa sur moi une porte qui vibroit comme celle d'un salon, et qui ne grondoit pas; il y avoit long-temps que je n'avois entendu le bruit d'une telle porte. Elle étoit garnie en glaces ainsi que les croisées, et on n'avoit pas même pensé à les munir d'un barreau. J'ai connu peu d'aspects plus aimables et plus consolants que celui de ces murailles humides et noires dont je n'étois séparé que par de grandes vitres limpides et fragiles, à travers lesquelles on croyoit sentir passer l'air avec le jour, et de cette cour où circuloient en liberté des hommes insouciants qui alloient, revenoient, s'arrêtoient ou pressoient le pas en rêvant à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Quand je fus un peu remis du trouble de mes premières idées, je me retournai, et je vis trois messieurs assis qui attendoient là comme moi le mot d'une périlleuse énigme. Je me jetai dans les bras d'un d'entre eux, ou plutôt j'aurois peine à dire lequel de nous deux eut le premier lié ses bras autour de l'autre. C'étoit Lebourgeois, un des an-

ciens amis que m'avoit donnés mon intimité fortuite avec quelques chefs de Chouans. J'avois été moins uni avec lui qu'avec Coster, qu'avec Burban, qu'avec Raoul; mais il faut l'avoir éprouvé pour le savoir, ce que c'est qu'une amitié qui se renoue entre le cachot d'où l'on sort et l'avenir inconnu où l'on va. Je connoissois d'ailleurs à Lebourgeois une âme résignée et austère, qui mêloit beaucoup de douceur à beaucoup de résolution, et qui m'avoit toujours imposé. Nous parlâmes de Beauvoir, qu'il croyoit fusillé depuis longtemps, et de quelques autres de nos aventureux camarades dont il ne jugeoit pas que le sort fût de beaucoup à préférer au nôtre. Il me mit ensuite en rapport avec un de ses compagnons qui s'appeloit M. Picot, l'homonyme et non le parent de celui dont la tête tomba près de celle de George. Le brave officier dont il est question ici n'étoit pas si éloigné de l'accomplissement de son dernier sacrifice. Le troisième des prisonniers se donnoit pour un gentilhomme de Vannes ou de quelque autre canton du Morbihan, qui suivoit dès son commencement la fortune nomade de l'émigration. Depuis deux ans à peine, rentré dans les départements de l'Ouest avec quelques pouvoirs, et bientôt surpris par l'implacable activité de la police du Consulat, il avoit eu le bonheur d'échanger cette chance de mort contre une détention temporaire. On ne disoit pas précisément comment, et d'ailleurs ces détails me sont peu connus, car je ne les ai saisis que dans un moment violent de préoccupation où ils m'offroient bien peu d'importance. Je ne sais cependant quelle impression, qui n'avoit certainement rien de sympathique, m'est restée de cet homme. Sa figure étoit distinguée sans être noble, spirituelle sans être aimable, animée sans être commu-

nicative. Quoiqu'il fût depuis long-temps en prison, il y avoit affecté le costume insouciant dans lequel on a été surpris pour y aller : la veste du matin, le pantalon à pied, la mule de maroquin; et c'est en cet équipage qu'il venoit d'être déposé dans ce cabinet de transition où nous attendions notre sort. Lebourgeois et Picot, qui paroissoient le connoître fort imparfaitement, lui témoignoient les égards qu'une éducation élevée impose aux hommes simples; et moi je m'étonnois, en le voyant, qu'on eût mis sa vie à la merci de tant de suffisance et de légèreté, bien qu'il m'en soit arrivé autant plus d'une fois.

Après l'échange de quelques paroles oiseuses et quelque retour sur l'incertitude de notre situation : « Ma foi, messieurs, dit tout à coup Lebourgeois d'un » ton résolu, nous sommes ici en assez bonne posture » pour ne rien laisser au hasard. Voilà une fenêtre sans » barreaux, et un gendarme dessous; voilà une porte » vitrée sans barreaux, et un gendarme devant. Cela » fait deux hommes et deux sabres. Il y a sur ce bu» reau deux canifs, un joli grattoir, un couteau d'i» voire assez bien aiguisé; nous sommes quatre, et » quant à l'action, un tour de main à l'espagnolette, » un élan à la croisée, un coup de poing armé sur » l'estomac du factionnaire, de l'intrépidité et du jar» ret, c'est une difficulté qui n'arrêteroit pas des éco» liers pour prendre *campos*. Qu'en dis-tu ? »

Cette interpellation s'adressoit à Picot, qui n'avoit pas quitté la banquette pendant que Lebourgeois arpentoit vivement la chambre en arrangeant son plan de campagne. Picot étoit probablement un de ces hommes impassibles qui font bon marché de leur vie tous les jours et à tous les moments, mais qui se croient d'au-

tant moins libres d'en disposer pour leur salut personnel qu'ils l'ont dévouée avec une abnégation plus complète. Aussi calme que vous l'êtes à la lecture de ce récit, dans lequel vous n'avez pas une affection en jeu, pas un intérêt engagé, il se retourna vers l'émigré comme si sa résolution avoit été suspendue à ses paroles :

« Extravagance pure! dit celui-ci[1], extravagance » achevée! Nous ne pouvons être ici que pour passer à » la liberté dans un moment. J'ai subi une condamnation dont la durée expire; vous avez subi chacun » de votre côté une détention qui n'a laissé naître » sur vous aucune lumière fâcheuse; on nous dépose » entre la prison et la ville dans un cabinet vitré, un » bureau de petit-maître, un boudoir de commis, » gardé par deux soldats qui n'opposeroient pas la plus » légère résistance à un seul de nous. Regardez-les » plutôt! Et vous joueriez cette chance infaillible con- » tre celle de la mort! car enfin, voyez-vous, quand » nous aurons tué ces gens-là, il faudra sortir par là, » puisqu'il n'y a pas d'autre chemin, pas un souterrain » à nous cacher, pas un ballon à nous élever dans » les airs; et vous croyez-vous sûrs de traverser la pre- » mière cour, de bousculer la garde extérieure, de » passer sur Paris à midi, d'enjamber les barrières, et » de sauter d'un élan aux côtes de Bretagne sur des » bottes de cent lieues? Folie! folie!... »

Ce raisonnement étoit spécieux. Quoique fort dis-

[1] Son nom ne m'a pas échappé; mais ce nom, très-commun en Bretagne, appartient à des hommes du caractère le plus honorable, qui n'ont cependant, selon toute apparence, avec celui dont je parle, aucun rapport de parenté. La suite de cette notice expliquera ma réticence.

posé à me ranger à l'opinion de Lebourgeois, je trouvai peu d'arguments contre une pareille objection, et j'allois m'y rallier, quand le hasard me rapprecha de la porte d'entrée. L'inscription étoit extérieure, mais elle étoit peinte sur le verre comme celles qui chargent la clôture de nos cafés, et il falloit moins d'habitude du *boustrophédon*, ou de l'écriture inverse, que je n'en avois alors, pour y lire au premier coup d'œil :

BUREAU DES TRANSFÈREMENTS.

« Voyez donc où nous sommes ! répondis-je à l'in-
» stant ; voyez, monsieur ! Ce n'est pas ici un dépôt
» entre la prison et la ville ; c'est un dépôt entre la
» prison et les prisons ; c'est le *bureau des transfè-*
» *rements.* »

L'émigré s'approcha lentement, éleva son lorgnon à ses yeux, et dit : « Cela est vrai. »

« Mourir pour mourir ! s'écria Lebourgeois ; mais
» mourir comme le mouton qu'on mène à la bouche-
» rie, c'est trop fort ! Le *bureau des transfère-*
» *ments !* Oh ! j'aime mieux être découpé par cin-
» quante sabres que de retomber sous la clef d'un
» geôlier ! Au bout du compte, arrive ce qui peut ! La
» fin des fins, c'est : *Vive le Roi !* » Et il s'élança sur un des canifs. Picot tenoit déjà l'autre.

Heureusement pour moi, et pour moi seul, la porte s'ouvrit au même instant. Un huissier, suivi de quatre soldats qui s'arrêtèrent au dehors, prononça trois noms, celui de M. Lebourgeois, celui de M. Picot, et l'autre. J'embrassai Lebourgeois ; Picot me serra vivement la main ; le troisième me salua gracieuse-

ment, et je restai sous la garde de mes deux gendarmes.

J'y étois depuis près de cinq heures, et on ne s'étonnera pas que je les aie trouvées longues, lorsqu'on me tira de là. L'inspecteur de police qui m'avoit amené me conduisit, entre ses acolytes, dans une salle de mauvaise apparence où il fallut encore attendre, et de cette nouvelle station dans un bureau plus orné, où siégeoit, en face de moi, à une longue et large table, un personnage pâle, sérieux, aux traits effilés, que le bruit de nos pas, celui des portes qui se refermoient, et l'avertissement de l'huissier ne tirèrent pas d'abord de la contemplation morne et fatiguée où il paroissoit absorbé. Ses yeux entièrement clos et son attitude immobile me firent penser un moment qu'il dormoit. Tout à coup il passa les doigts dans ses cheveux d'un blond hardi, relevés sur le front à la Louis XV; quelques rides convulsives se croisèrent au-dessus de ses sourcils mal indiqués, et il lança sur moi un regard bleu impossible à définir, mais qui n'avoit rien de malveillant. Tout malheureux que j'étois, je me sentis porté à plaindre cette haute position du pouvoir, car elle me parut encore plus soucieuse que la mienne. Après avoir donné quelque temps à une réflexion distraite ou agitée : « Est-ce là ce jeune homme? dit-il. » Retirez-vous. Il est libre. »

Il est libre! phrase émouvante qui résonne si merveilleusement à l'oreille, que toutes les idées en restent confondues dans un seul sentiment. Libre! et ce n'étoit plus Olivier Lambert qui le disoit au hasard; c'étoit l'arbitre presque souverain de ma liberté, l'homme au-dessus duquel il n'y avoit qu'un homme! Libre! grand Dieu! sans guichets, sans barreaux,

sans verrous, sans fers, sans les terreurs de tous les jours, sans les agonies de toutes les nuits! Libre! et cette parole vibroit à mon oreille avec une telle sonorité que les autres me portoient tout au plus quelques perceptions confuses, le reproche de mes *égarements* passés, des conseils pour mon avenir, une vive exhortation à soumettre l'emploi de mes facultés au grand prince qui gouvernoit la France. *Prince* étoit bien le mot, je l'avois entendu distinctement; je tressaillis. Napoléon n'étoit pas encore empereur. Tout cela se termina par la notification d'un arrêté du grand-juge qui m'exiloit à Besançon sous trois jours de délai sans plus, et par l'autorisation bénignement exprimée de passer dix jours à Paris, pour m'y procurer des ressources ou y arranger mes affaires, sauf à me présenter tous les matins dans les bureaux de la police. Un commis me délivra l'expédition de l'ordre, et je sortis seul. Je me trouvai seul; j'eus quelque peine à m'assurer que j'étois seul. Je descendis seul l'escalier, je franchis seul toutes les portes; je gagnai seul la rue, aspirant de loin l'air qui m'étoit rendu, embrassant le ciel du regard, le reculant par la pensée au delà des toits et des clochers, pressé que j'étois d'envahir un horizon plus étendu, et me faisant de l'univers, comme Alexandre, une conquête trop étroite. Heureux et fier d'être libre, comme si la liberté n'étoit pas une faculté propre de l'homme que la société ne peut suspendre sans violence et sans crime! Mais bientôt ébloui, fatigué, accablé en quelques minutes de cette sensation si nouvelle; mais épouvanté de la porter, et cherchant tout effaré quelque muraille qui bornât ma marche sans objet, tant nous avons besoin de nos habitudes, même quand elles sont des douleurs! j'allois droit de-

vant moi pour aller, pour changer de place, avec un instinct de sauvage. Tous les chemins étoient bons, tous les détours favorables et opportuns. Il me sembloit que la population s'étoit augmentée, que le monde foisonnoit, que chacun sortoit de prison et cherchoit aussi à marcher. Je m'étonnois seulement de trouver aux passants si peu d'intérêt et de sympathie pour un nouveau venu. Les femmes elles-mêmes ne me regardoient pas plus qu'un autre. Personne n'avoit l'air de me connoître et de m'aimer. Avec cela, j'éprouvois un étrange vertige : c'étoit les rumeurs étourdissantes du peuple, le brouissement des roues, les cris de *gare* des cochers, les abois des chiens, le glapissement des enfants qui jouoient sur le pavé, l'impatience des oiseaux prisonniers, qui ne pouvoient voler et qui tressailloient dans leurs cages; l'agitation de la cohue qui fondoit sur moi comme pour m'assaillir, et jusqu'au mouvement des maisons et des édifices qui sembloient courir à ma rencontre, parce qu'une longue habitude de silence et d'immobilité modifie jusqu'aux perceptions des plus fins, des plus exercés, des plus judicieux de nos organes. Enfin, il n'y avoit plus moyen de s'y tromper, c'étoit véritablement la foule, et je ne la pénétrois plus sans effort. Après être arrivé au quai par la rue du Harlay, je gagnai la place de la Cité; et j'aurois bien de la peine à marquer les circuits de cette partie de mon itinéraire, dans l'ample carte de mes voyages : mais je reconnus cette place, et je me souvins tout à coup qu'elle servoit alors aux exécutions. Je m'assurai pourtant d'un coup d'œil qu'il n'y avoit là de tout l'appareil de la mort que les curieux qui en cherchent le spectacle. Je m'insinuai comme je pus à travers les moins pressés, et j'arrivai assez lentement à

cette porte de la grille du Palais par où sortent les condamnés. Au même instant, une multitude énorme s'y précipita sur mes pas. Il y avoit près de moi un gendarme d'élite, que j'interrogeai avec la modestie méticuleuse d'un prisonnier exercé aux précautions oratoires des cachots. — « Trois émigrés qu'on va fusiller » à la plaine de Grenelle, mon jeune homme, rien que » cela. » Pendant qu'il me répondoit, ils étoient montés dans le fiacre, dont les stores restèrent ouverts, et la voiture sortit. Celui que je n'ai pas nommé étoit assis dans le fond à côté d'un officier, et lui parloit avec une extrême chaleur. Les deux chouans étoient sur le devant : Picot un peu plus calme encore que je ne l'avois vu le matin, Lebourgeois penché vers la portière et promenant au dehors un œil attentif mais tranquille. Il rencontra mes yeux, et rien ne sauroit exprimer le sentiment qui se peignit subitement dans les siens, mais où j'eus le temps de lire la joie de ma liberté, et la peur de la compromettre par un signe d'affection trop intelligible. Ah! cette inquiétude, si noble dans son cœur, ne retenoit pas le mien! Je m'élançai comme un fou, et j'allois tomber sous la roue, si mon gendarme ne m'avoit retenu. « Eh mon Dieu, » monsieur! quand vous seriez dedans, vous ne verriez » pas mieux! Belle curiosité, des pauvres diables qui » vont mourir! C'est dur et ça fait mal : moi qui vous » parle, j'aimerois mieux n'être pas ici. » J'entendois ce digne soldat, mais je ne le voyois plus. Je suivois du regard le regard de Lebourgeois, et je l'avois vu s'arrêter loin de moi avec une fixité énergique, avec une volonté puissante et expressive. La plus grande partie de la foule me cacha enfin le fiacre. Elle rouloit derrière lui pour aller voir jaillir leurs cervelles et pal-

piter leurs membres mutilés. Le reste s'écouloit à travers les rues en racontant le crime des condamnés, que les mieux instruits étoient fort embarrassés de caractériser positivement; car on ne punissoit plus les émigrés comme émigrés, et c'étoit nécessairement la complication d'un nouvel attentat contre la République ou contre son maître qui les conduisoit à la mort. « Il » faut, dit un petit bossu qui s'étoit juché sur une » borne, que ce soient de fiers scélérats; ils avoient inventé une seconde machine infernale pour faire sau- » ter tout Paris, et après cela ils auroient assassiné le » premier consul. — C'est dommage pour le jeune, » répondoit une femme; il est bel homme! » Quant à moi, je m'avançois étourdi des secousses de cette journée, et de cette aventure, et de ce massacre, et de ma liberté rendue, et de l'usage que j'allois en faire, quand, en arrivant sur le pont au Change, je sentis une main se glisser dans ma main, et j'entendis une voix me nommer. Je me détournai, c'étoit Burban, c'étoit Malabri, c'étoit Barco, c'étoit ce démon du Morbihan, terrible et proscrit sous trois noms, que j'avois connu à l'hôtel de Béarn, chez le noble et loyal Coster de Saint-Victor; c'étoit lui avec sa physionomie âpre, ses cheveux épais et confus, son œil de lynx, ses dents blanches et serrées, son sourire audacieux et menaçant, et tous ces traits de l'homme décidé que déguisoit assez gauchement la toilette recherchée de l'homme du monde. Nous nous pressâmes l'un contre l'autre sans oser nous embrasser, et nous gagnâmes le parapet.

« Malheureux, lui dis-je à demi-voix, que fais-tu » ici? — J'allois t'adresser la même question, me ré- » pondit-il. Mais où veux-tu que j'aille? — Ne peux-

» tu fuir? repris-je. — Fuir, et où? — Que sais-je? » hors de Paris du moins. — De Paris? c'est se livrer » au premier gendarme de la banlieue, si même les bar- » rières ne sont pas gardées. D'où sors-tu donc? — De » prison. — Je devois m'en douter. Depuis quand? — » Depuis un quart d'heure. »

Et là-dessus, je lui parlai en peu de mots de ma dernière détention, de ma rencontre du matin, de ma mise en liberté, de nos amis que je venois d'apercevoir pour la dernière fois sur le chemin de la mort.

« J'étois là, dit Burban. Je savois qu'ils mourroient » aujourd'hui, je voulois me convaincre de leur rési- » gnation et de leur fidélité. Un regard de Lebourgeois » m'en assure, mais.... — Ce regard, je l'ai surpris. » C'est sur toi qu'il l'a fixé sans doute en l'éloignant de » moi. Oh! Lebourgeois ne te trompera pas; je lui ai » parlé de toi, de dix de nos camarades. Il ne m'a pas » laissé imaginer que tu fusses ici, et il savoit pourtant » s'il pouvoit le faire sans danger. — Cela est vrai, re- » prit Burban avec l'expression d'une préoccupation » profonde. Attends, » continua-t-il en souriant amèrement et en appuyant sa main sur son front..., « at- » tends... Tu ne vois pas, tu ne devines pas?... — » Rien, je te l'avoue; il y a tant de vague, de confusion » dans mes idées! — Cela est cependant facile à com- » prendre. Les misérables! avec quel art ils savent pé- » nétrer les secrets de l'âme la plus ferme! Quel mer- » veilleux génie l'enfer leur a donné pour surprendre » et pour perdre leur victime! Ils me peignent dans » mon signalement comme un homme féroce et rusé... » Féroce! je ne le suis pas, Dieu m'en est témoin; » mais rusé, je le suis heureusement plus qu'ils ne l'i- » maginent. C'est la Providence qui nous a fait ren-

» contrer ici. — Que dis-tu ? — Enfant ! on ne t'ap-
» prendra donc jamais rien ? Te mettre en liberté dans
» ce temps-ci, avec ta légèreté, avec ton exaltation,
» avec ton délire de sentiment, c'est une combinaison,
» c'est un piége !... Tu n'es pas en liberté !... — Je ne
» suis pas en liberté !... — Tu y es moins que jamais !
» tu es libre comme l'oiseau qu'on garde un moment
» vivant pour s'assurer d'une meilleure chasse. — Ex-
» plique-toi !... — Cela n'est pas difficile. Ne savoit-on
» pas que tu nous connoissois presque tous ? — Je ne
» l'avois jamais caché. — En te plaçant ce matin près de
» Lebourgeois, près de Picot, ne devoit-on pas imaginer
» que l'abandon qui résulte du double plaisir d'une réu-
» nion inespérée et d'une délivrance prochaine dont on
» vous offroit l'illusion avec toutes les précautions con-
» venables, sois-en sûr, pour qu'elle ne fût qu'une il-
» lusion, alloit ouvrir entre vous une communication
» sans réserve ?... — Cela étoit probable. — Si Lebour-
» geois t'avoit indiqué nos retraites, et on sait bien qu'il
» les connoît, n'avoit-on pas d'excellents motifs de sup-
» poser que tu nous chercherois peut-être dès ce soir ?
» — Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, cela ne fait pas de
» doute. Prends garde ! prends garde ! il n'y a rien de
» plus certain. » Et je promenois autour de moi des yeux
tout effrayés, en tremblant d'y trouver un espion. —
« Va-t'en, repris-je, au nom de Dieu ! embrasse-les
» pour moi, et dis-leur que nous nous retrouverons
» peut-être ! — Là, répondit Burban en montrant la
» Grève du doigt ; ou là, continua-t-il, en le relevant
» au ciel. — En attendant, cherche à te sauver, et évi-
» tons-nous. » Cette conversation, bien plus rapide que
je ne l'ai écrite, nous avoit conduits à la place du Châ-
telet. La main de Burban pressa ma main une fois en-

core, et puis elle m'échappa, et il disparut. Je restai atterré, épouvanté d'être libre, et sentant une sueur froide me glacer à la seule pensée de la rencontre d'un ami. C'est comme cela que j'arrivai à la rue Saint-Honoré, auprès du corps-de-garde de la barrière des Sergents, qui existoit encore. Le hasard que je redoutois le plus m'y jeta sur le chemin de Victor Couchery, homme accompli dans toutes les qualités qui constituent un homme supérieur et un honnête homme, et auquel je portois depuis l'enfance le plus tendre attachement. Je ne l'avois pas vu depuis deux ans, que j'assistois avec lui, et son frère déjà proscrit, à la première représentation de *Maison à vendre.* On peut juger que nous nous étions assurés d'une loge fermée. Un étranger parvint cependant à s'y introduire. C'étoit le bourreau!... Cette idée se retraça subitement à mon esprit, avec toutes les prévisions tragiques dont nous nous étions fait un jeu ce jour-là; et cependant, j'étois loin de penser qu'aucune relation pût s'être établie depuis entre lui et mes amis du Morbihan, qu'aucune circonstance les eût jamais rapprochés, que deux mois après il seroit leur co-accusé, et que le même jugement les réuniroit peut-être pour l'échafaud; mais ma préoccupation étoit si forte qu'elle retint l'élan de mon cœur. « Ne m'approche pas, lui dis-je en hâtant le pas; j'ai la lèpre. — » Je l'ai aussi, » répondit gaiement Couchery. Et un serrement de main fut tout notre adieu.

Il étoit presque nuit quand j'arrivai à l'hôtel Berlin. On avoit disposé depuis long-temps de mon appartement, mais mon intention n'étoit pas de l'occuper. Je me connoissois un refuge assuré, où la police ne pouvoit parvenir à me surprendre dans le petit nombre d'heures que j'étois forcé de passer encore à Paris. Après un

repas fort léger mais fort nécessaire, car j'étois encore à jeun à six heures, je gagnai le théâtre de Louvois. C'étoit, l'année précédente, le délassement favori de mes soirées, et je dirois pourquoi peut-être si j'écrivois mes confessions. Quoi qu'il en soit, le théâtre et la salle furent vides ce jour-là. Je n'y jetai les yeux que pour m'assurer qu'ils ne valoient pas la peine d'être regardés; et je ne me suis jamais souvenu de ce qu'on jouoit, bien que nul répertoire n'eût plus de titres à mon intérêt, puisque c'étoient quelques-uns de mes plus chers amis, Picard, George Duval et Nanteuil, qui en faisoient les honneurs. L'entr'acte ne manquoit jamais, à cette époque, d'être animé par le cri aigu d'un colporteur qui venoit offrir au public le *Journal du soir des frères Chaigneau;* et j'étois depuis assez longtemps sevré de la lecture du journal, pour ne pas négliger une occasion si commode de me mettre au courant des affaires de l'État. Mes yeux tombèrent du premier abord sur un paragraphe trop propre à me faire oublier tout le reste. C'étoit le récit fort rapide de l'exécution de mes camarades. On avoit offert aux condamnés la rémission de leur peine, et même la perspective d'une récompense, s'ils donnoient les renseignements dont ils pouvoient disposer sur les projets d'une conjuration royaliste dont le secret venoit d'être surpris, et sur l'asile des conspirateurs. Les deux roturiers étoient morts. Le gentilhomme avoit parlé. Au moment où je lisois cela, Burban étoit peut-être prisonnier et perdu! Le but infernal de nos persécuteurs étoit d'ailleurs atteint; et si Burban avoit bien compris l'espérance insidieuse qu'on fondoit sur ma mise en liberté, j'allois cesser de jouir de l'avantage passager que je ne devois qu'à cette horrible combinaison. Les prisons alloient se

rouvrir pour moi, et se recommencer la vie de misère et d'angoisses à laquelle j'échappois à peine. Je me levai tout éperdu de ma banquette, je sortis avec précaution de la salle, comme s'il n'y avoit pas eu là un spectateur qui n'épiât mes mouvements avec un œil ennemi, et, par une multitude de détours laborieusement étudiés, et sur lesquels je revenois toutes les fois que je craignois d'avoir été suivi d'un regard, je me rendis à la maison où je devois passer la nuit. Je ne peindrai pas les sentiments qui m'y accueillirent. Hélas, qui le pourroit jamais! Le bruit d'une exécution s'étoit répandu dans la soirée, et l'imagination si active des gens qui aiment ne laisse passer aucun événement tragique sans le rattacher à ce qu'ils aiment; tous les malheurs anonymes inquiètent leur tendresse. Il y a une distance logique presque incommensurable entre ces deux propositions : *Ce pourroit être lui* et *Ce ne peut être que lui;* mais elles ne sont qu'une dans un cœur pénétré d'une affection profonde, et qui se repaît plus avidement encore de ses terreurs que de ses espérances. Que les minutes qui suivirent rachèteroient de douleurs, si on pouvoit les saisir, les goûter sans mélange, pures de l'amertume affreuse qu'y mêle l'anxiété ou plutôt l'infaillible certitude de l'avenir! En leur parlant des moments que nous allions passer ensemble, je savois qu'à tout prix, et quoi qu'il arrivât, je les quitterois le lendemain sans les embrasser; je prévoyois qu'à l'instant où l'aiguille de la pendule marqueroit une certaine heure, pendant que nous nous arrangions pour des jours et pour des semaines, je jetterois entre eux et moi un espace indéfini de temps, l'éternité peut-être! En effet, il falloit partir ou mourir! il falloit se dérober à cette investigation de harpies

qui alloit souiller mon atmosphère, envelopper mes pas, peser comme un cauchemar hideux sur tous les mouvements de mon cœur; il falloit délivrer tout ce que j'aimois du danger d'être aimé de moi, fût-ce aux dépens de ma vie. Cette résolution étoit prise.

A une heure après minuit j'entrai dans la petite chambre qui m'étoit réservée, et où j'avois déjà secrètement passé de douces heures de conversation ou d'étude. Que son aspect me parut étrange et solitaire, et que je fis là un singulier retour sur l'erreur de nos sensations et de nos habitudes! J'occupois, la veille encore, un cachot mal blanchi d'un plâtre grossier et poudreux, et coupé dans son étroite longueur de quelques misérables grabats où gisoient, sur un peu de paille, quelques infortunés qui attendoient la mort. Maintenant, j'étois libre, j'habitois un joli salon frappé avec égalité sur tous ses points du jour doux de deux bougies qui se répétoient dans deux glaces, et dont la lumière alloît mourir à peu de distance sur d'élégantes draperies ou rayonner sur l'acajou. J'ai peine à croire moi-même, et cependant j'en suis sûr! que le souvenir de ma prison ait souri alors à ma pensée, et qu'appuyé sur ma cheminée j'aie reposé mon front sur mes mains et fermé soigneusement les yeux pour en retrouver l'image. Ce fut autre chose en me couchant. Ce qui donne des charmes au sommeil, c'est le besoin de le goûter *lui-même,* si l'on peut parler ainsi, sans mélange d'autres idées, et la mollesse inaccoutumée de ce lit étoit une distraction. Cependant tant d'émotions diverses, tant de sentiments opposés, les impressions les plus contrastées de la vie, amassées, confondues en quelques moments; des idées presque simultanées d'amour, de crainte, de regret, de délivrance et de déses-

poir ; le tumulte d'un spectacle après celui d'une exécution, une fête de famille après un supplice ; tout cela s'embrouilla tellement dans ma pensée que je tombai dans une espèce de stupeur qui n'étoit pas le repos, dans un songe convulsif et douloureux qui reproduisoit les différents objets dont j'avois été frappé avec une mobilité si rapide qu'elle en étoit importune et monotone. Je passois sous des guichets, je voyois des grilles s'ouvrir, j'entendois des bruits de plainte et de terreur, je traversois ce joli festin du soir où des femmes charmantes parloient un si doux langage, et puis je suivois une longue file de patients à l'échafaud. Tout à coup je m'élançai de mon lit en sursaut, réveillé par le grondement des verrous qui retentissoit dans ma mémoire comme un écho des nuits passées. Une de mes bougies brûloit encore. La pendule marquoit deux heures. L'aspect des choses qui m'environnoient me rassuroit à peine. Je dis : *Lequel est-ce?* et j'attendis un moment l'explosion. Enfin mon cœur se dilata ; et je me recouchai tranquille, après avoir entr'ouvert doucement ma porte pour me convaincre tout à fait qu'elle n'étoit pas fermée en dehors.

Le matin ramena les mêmes déceptions. A Sainte-Pélagie, le premier rayon du jour venoit tomber sur mes yeux à travers les barreaux d'une croisée exactement placée à mes pieds. C'étoit la tiédeur de ce crépuscule qui me tiroit de mon sommeil. Je ne le trouvai point. J'éprouvai le serrement de cœur qu'inspireroit un cachot dont le soupirail a été muré pendant la nuit. J'étendis mes bras autour de moi : je froissai un rideau de soie. Je m'assis pour me recueillir, pour m'assurer que je ne rêvois pas, ou que je n'étois pas devenu fou. Bientôt je commençai à discerner les objets, à quelques

traits de la lumière extérieure que laissoient pénétrer les jointures des volets. Je cherchai machinalement encore la couchette de Démaillot et la paille de Renou : elles avoient disparu. La rumeur sourde du dehors acheva de me remettre. Les marchands crioient ; le marteau du forgeron tintoit sur le fer ; les roues broyoient le pavé ; je m'habillai à la hâte. Je réunis en un petit paquet les effets nécessaires que j'avois disposés pour un voyage qui pouvoit durer plusieurs jours ; car j'étois décidé à gagner la Franche-Comté à pied, pour me soustraire aux recherches de la police qui auroit facilement trouvé ma trace dans le registre des voitures publiques. Je descendis l'escalier à petit bruit, tremblant d'avertir à mon passage les sollicitudes d'une amitié trop attentive, et de subir, dans un moment si décisif, l'épreuve du dernier adieu. Je fus retardé dans la rue Saint-Honoré par un embarras de fiacres, de soldats et de curieux. Des groupes de gendarmes à cheval gardoient les issues de deux ou trois rues. C'étoit le gracié de la veille qui venoit en personne livrer ses victimes. On parloit autour de moi de l'arrestation de MM. de Polignac. Je passai enfin. J'arrivai à la barrière de l'Est ; j'y tombai au milieu d'un poste ; on me fit entrer dans un bureau ; on me demanda mon passeport. « Un passe-port pour sortir de Paris ? m'écriai-je.
» — Il en faut un, me répondit l'interrogateur, ou vous
» allez être conduit à la Préfecture de police. — A la Pré-
» fecture de police, grand Dieu ! je suis libre, messieurs,
» je suis libre. — Personne n'est libre aujourd'hui de
» sortir de Paris sans passe-port : c'est la consigne. —
» Je vais rentrer. — Vous ne le pouvez plus. Un passe-
» port, ou à la Préfecture. — Je vais vous expliquer…
» — Vous vous expliquerez à la Préfecture. » Mes idées s'éclaircirent. Je me rappelai que j'étois porteur d'un

ordre d'exil qui ne m'accordoit que soixante-douze heures de délai; je le jetai sur la table. Il étoit précis, positif, authentique, et, par une rencontre facile à comprendre, il se trouvoit daté du jour antérieur à celui de ma mise en liberté. Le terme expiroit le soir. « Que ne » le disiez-vous? reprit l'officier d'un air fin. Oh! voilà » un excellent sauf-conduit, une feuille de route infail- » lible pour arriver à votre destination! Il n'y a pas un » geôlier sur la route qui puisse vous refuser le loge- » ment. Seulement, ajouta-t-il en prenant note de mon » nom, de mon signalement et de l'heure de mon dé- » part, ne vous détournez pas en chemin; vous pourriez » perdre les revenants-bons de l'étape. » Je profitai de l'accès d'éclatante gaieté que produisit cette ingénieuse saillie pour gagner lestement le pays, et je poussai jusqu'à Brie sans regarder derrière moi. Je marchois dans la campagne avec un contentement si accompli! je me croyois, pour ainsi dire, dans un pays de conquête: le vent, la pluie, le froid, tout me sembloit bon; car tout cela c'étoit la liberté, et j'en jouissois avec d'autant plus d'ivresse que je rattachois à sa possession toutes mes illusions favorites. Que me manquoit-il pour en consacrer l'usage par quelque dévouement généreux qui sauveroit mes amis, qui légueroit au moins à la patrie un exemple de courage et d'affranchissement? Peu de chose! un drapeau déployé, un parti résolu, une émeute de village... Hélas! l'inertie du peuple consterna bientôt mes folles espérances! La France tendoit la tête au joug comme un seul homme. Il n'y restoit pas de cœur qu'un cri d'indépendance pût faire palpiter. Tous les prestiges de la physique, toutes les évocations de la magie auroient inutilement demandé un reste de vie à cette nation-cadavre!

Je n'ai jamais pu vérifier si Burban avoit rencontré juste dans ses conjectures; mais les circonstances ont justifié le parti que me suggéroit sa frayeur salutaire. Il falloit bien que je fusse épié, puisqu'on s'aperçut de mon absence. La vigilance de l'autorité n'eut pas même beaucoup de peine à me gagner de vitesse. Je fus arrêté à Troyes.

Ce récit, que j'aurois pu beaucoup abréger, si je n'avois pris plaisir à y exprimer plus d'émotions que de faits, laisseroit infiniment à désirer aux esprits curieux qui veulent de l'histoire, de l'histoire positive, de l'histoire historique, si je l'arrêtois là où il cesse de me toucher personnellement; mais comme, à défaut de célébrité personnelle, je me suis trouvé jeté dans mes misères parmi quelques-unes de ces célébrités plus dignes de pitié que d'envie qui naissent du malheur, je ne finirai pas sans dire sommairement ce qui est arrivé de mes amis de prison, et de quelques autres que j'ai nommés à ce sujet.

Il n'en est que deux jusqu'ici, Lebourgeois et Picot, que j'ai pu suivre du regard jusqu'au tragique dénouement de leur vie aventureuse et dévouée. D'autres sont morts naturellement. Démaillot dut la liberté à la restauration, et ne survécut que peu de mois à cet événement. Je le retrouvai à soixante-dix ans, comme je l'avois laissé à soixante, plein de cette verve de jacobinisme et de ce cynisme d'incrédulité qui l'animoient sur la paille des cachots. Il expira prophétisant la république, et confessant le nom de Robespierre, dont les théories étoient pour lui le *beau idéal* des sciences morales appliquées à la politique; et cependant, voyez un peu l'infirmité de l'esprit humain! ce pauvre Démaillot étoit un excellent homme!

Bonneville existoit encore en 1829. Ce poète brillant et sensible dont l'exaltation généreuse avoit combattu tous les excès et toutes les tyrannies, ce royaliste républicain qui unissoit si hardiment dans ses premiers vers le culte d'une reine infortunée à celui de la liberté; ce Tyrtée de la Gironde, qui disoit de la Montagne en 1793 :

L'enfer n'est plus l'enfer! tous les démons sont là!

cette âme inflexible, que n'abattirent ni les proscriptions de Marat, ni les spoliations du Directoire, ni les sourdes manœuvres de la police impériale, fléchissoit depuis long-temps sous le poids de l'âge et de l'indigence. Quand je le trouvai, il me reconnut; mais son œil vague et presque éteint n'exprimoit que la confusion amère d'une âme qui manque de vigueur pour se manifester au dehors. Il essaya de me faire partager une chaise unique dont il ne pouvoit se soulever qu'avec peine; elle étoit défoncée. Il occupoit alors dans la rue des Grès une pauvre échoppe de bouquiniste que la savante administration de la librairie lui disputoit tous les matins, avec ces bonnes manières qui distinguent si éminemment notre bureaucratie françoise. Pendant que l'affaire étoit en litige, et se débattoit lentement, comme c'est l'usage, entre deux ou trois scribes richement rentés, le bon Nicolas Bonneville fit défaut. Il rendit au Dieu dont il avoit peint si magnifiquement les miracles, dans l'*Imitation du livre de Job*, le souffle céleste qu'il en avoit reçu.

Certains de mes amis de ce temps-là vivent encore. Victor Coucheri, absous à l'unanimité dans le procès de Moreau, et retenu en prison au mépris de la justice, ne dut la liberté, en 1814, qu'au nouveau système de légalité que fit éclore la chute du grand empire. Il y

étoit entré à vingt-huit ans, il en sortit à trente-neuf; appauvri des plus belles années de la vie, mais enrichi d'expérience et de sagesse. Il coule, dans de douces et bonnes études, une vie heureuse que la raison lui a appris à rendre obscure.

Le brave Renou, seul débris, ou peu s'en faut, de l'héroïque armée de la Vendée, et devenu le modèle de l'homme privé après avoir été celui du soldat, passe sa verte vieillesse entre l'exercice de toutes les vertus domestiques et la culture de ces bonnes lettres classiques qui charmoient déjà pour lui le rare loisir des champs de bataille. Il n'y a pas long-temps qu'il nous enchantoit encore de la lecture de ses vers et du récit de ses combats. Heureux privilége des esprits élevés! privilége plus heureux des belles âmes! Si vous assistiez à quelque rendez-vous sympathique entre le Vendéen et Bertrand, ou Drouot, ou Delort, vous seriez obligé de demander lequel est Annibal, et lequel est Scipion.

J'ai déjà dit ce qu'étoit devenu M. Duclos, qu'on appelle avec plus d'esprit que de justesse le *Diogène du Palais-Royal*. Il y a autre chose que du *diogénisme* dans cette abnégation obstinée qui se condamne depuis cinq ans à tourmenter les yeux de la foule du spectacle d'une pauvreté repoussante; il y a une leçon pleine d'énergie pour la jeunesse ardente et généreuse qui embrasse, sans autre mission que son courage, l'intérêt des rois proscrits et des institutions abandonnées; qui prodigue ses jours et son sang à cette cause de sacrifices, et qui ne sait pas que la moisson inattendue qu'elle féconde est réservée d'avance aux lâches intrigues de la bassesse et de l'hypocrisie. Cet enseignement vivant ne sera peut-être pas perdu pour les générations futures.

Après une longue détention, Beauvoir devint libre. Il refusa du service, et gagna les Antilles, où une famille créole dans laquelle il avoit quelques alliances lui offrit un asile. Tout annonce qu'il y auroit trouvé le repos, et ses amis se réjouissoient de le savoir heureux, quand, à l'issue du premier repas de la journée, on le vit passer dans sa chambre avec un air préoccupé. Une minute après, on entendit l'explosion d'une arme à feu. On entra. Beauvoir étoit mort.

Raoul Saint-Vincent s'appeloit Gaillard ; il étoit, si je ne me trompe, de Rouen ou de Quevilly. En essayant de passer la Seine ou l'Oise, pour se dérober à la poursuite des gendarmes, il fut tué d'un coup de fusil. Quelques autres moururent le 25 juin 1804, sur la place de Grève, à l'endroit où Burban m'avoit donné rendez-vous : il y étoit.

Par une exception presque unique dans la sanglante histoire des exécutions judiciaires, le général George fut mis à mort le premier des douze condamnés, bien que chef avoué de cette conjuration de courageux aventuriers, qui n'étoit pas, quoi qu'on en dise, une conjuration d'assassins. George lié, George à guillotiner, faisoit peur. On étoit aussi impatient d'en finir avec lui que s'il avoit témoigné l'intention de se défendre et de ne pas mourir ; et l'on sait toutefois qu'il avoit refusé, la nuit précédente, de la franche et noble intercession de Murat, la vie, la fortune, les épaulettes de général. Abominables préventions des partis, quand cesserez-vous de souiller de vos calomnies de si magnanimes vertus !...

Le carnage fut suspendu pendant plus d'une heure par l'absence de Louis Ducorps et de Lemercier qui demandèrent à être entendus à la Préfecture. Leur dé-

claration, tout à fait insignifiante, mais allongée en circonlocutions adroites (et il falloit beaucoup d'adresse pour en avoir là), n'eut d'objet que de gagner du temps, sans intérêt pour leur vie. Il s'agissoit seulement de retarder l'exécution d'un de leurs chefs bien-aimés, de Coster de Saint-Victor dont la grâce avoit été formellement promise la veille à sa famille. Coster pouvoit exercer, dit-on, sur la reconnaissance de Bonaparte des droits dont le mystère appartient sans doute à l'histoire, mais d'une telle nature que j'aurois dû résister au besoin de les écrire, même quand l'homme dont ils relèvent la noble mémoire joueroit dans ces *Souvenirs* un rôle plus intime et plus familier. Coster a aimé mon enfance, qui n'étoit pas sans énergie. Doué d'une infaillible raison comme d'un intrépide courage, il l'a éclairée d'enseignements dont j'ai mal profité; mais il a fait d'ailleurs si peu d'attention à moi que, s'il ressuscitoit, il ne me reconnoîtroit pas.

Le nouvel empereur s'étoit retiré dès le matin à la Malmaison pour s'affranchir de l'importunité des sollicitations; et c'est là que trois femmes en grand deuil, mère et sœurs d'un de nos plus brillants officiers, attendoient en larmes le succès des vives instances de cette tendre Joséphine dont la protection n'a jamais failli à l'infortune : elle n'obtint rien. Coster, las de devoir quelques minutes de vie à l'humanité du bourreau, promena un regard sur la place pour s'assurer que nulle dépêche n'arrivoit, cria : *Vive le roi!* et se jeta de lui-même sous le fer qui venoit d'abattre la tête de neuf de ses camarades. Il est à remarquer que c'est le seul gentilhomme qui ait péri dans cette boucherie de royalistes intrépides. Encore, il faut l'avouer, l'illustration de sa race ne datoit que de trois générations, et ne re-

posoit, pour comble de malheur, que sur d'importants services rendus à l'industrie d'une province. Des huit condamnés dont la peine fut commuée en une détention de quatre ans, qui duroit toutefois encore dix ans après, chose extrêmement indifférente d'ailleurs dans le système légal de ce temps-là, six ou sept appartenoient à ce qu'on appelle la haute classe de la société, et ceux-là ont pu recevoir, dans des positions élevées, le prix de leurs services et de leur dévouement. Comme on vouloit recommencer la noblesse, on étoit déjà plus économe de son sang que du nôtre, et il n'y a pas de mal à cela : c'est un privilége qui coûte assez cher au peuple. Mais de quoi se mêle le peuple? qu'il regarde les haillons de Duclos [1].

[1] Ceci étoit écrit sous la Restauration, comme tout le reste, et se ressent d'une aigreur peut-être injuste. Ce qu'il faut considérer dans un dévouement politique, et ils sont tous beaux sans exception, ce ne sont pas ses suites, c'est son principe.

SUITES D'UN MANDAT D'ARRÊT.

---

§ I.

Il est bien convenu qu'un homme qui écrit ses Mémoires ne peut se dispenser de parler de lui, et je ne m'en excuserai plus. Je suppose que mon lecteur est tout disposé dès l'abord à ne chercher, dans ces pages empreintes d'une individualité monotone, que ce qui s'y trouve réellement, la rêverie d'un solitaire qui s'amuse à reconstruire pour lui-même l'épopée bourgeoise de sa vie, parce que le passé, gracieux, le dédommage du présent; austère, lui rend le présent tolérable. La jeunesse de l'homme, en dépit de toutes les épreuves qui l'ont tourmentée, revit à son imagination avec un charme incomparable, parce qu'elle le ramène par la pensée à la conscience de sa force, à l'ivresse de ses plaisirs, à l'impression de ses angoisses elles-mêmes, qui deviennent un sujet de triomphe et de joie quand on leur a survécu. Les événements accomplis ne nous appartiennent pas plus que les événements qui ne seront jamais; et cependant cette féerie éteinte amuse le souvenir, comme l'idée d'un beau rêve dont on s'occupe long-temps. Ce qui n'est plus nous, ce qui ne sera jamais nous, c'est la même chose; ce n'est rien si ce n'est une énigme puérile dont nous avons trouvé le mot, un roman émouvant dont nous avons franchi les péri-

péties et lu les dernières pages, un château en Espagne démoli dont nous avions fourni les matériaux, et dont il ne reste que des ruines : heureux insensé qui le rebâtit; non pour l'habiter, Dieu l'en garde! mais pour le revoir une fois encore! Comment cette opération de la pensée s'émancipe jusqu'à sortir des formes intimes et secrètes du monologue pour usurper celles d'un livre, voilà la question. Le jour où j'ennuierai un peu trop mon patient auditoire, elle ne sera pas résolue à mon avantage.

En annonçant, sous un titre qui en résume assez bien la matière, quelques feuillets de mon journal de jeune homme, je n'ai pas prétendu tirer un grand avantage individuel d'une position malheureusement fort générale au temps où j'ai vécu. Sauf quelques hommes d'exception dont j'admire beaucoup plus l'adresse que le caractère, et qui ont présidé, par un singulier privilége, aux proscriptions de tous les régimes, tout le monde a été proscrit en France dans la large acception qu'on attache à ce mot. Il n'y a fils de bonne maison, si obscur et si peu offensif qu'on le suppose, qui n'ait passé quelques jours sous les verrous du guichet, ou qui n'ait été couru pendant quelques semaines comme une bête fauve par les limiers de la police et de la gendarmerie. Si quelque étrange révolution faisoit disparoître subitement jusqu'aux derniers vestiges de l'état civil, du greffe de nos mairies, on pourroit s'en consoler; on le retrouveroit presque tout entier dans les écrous de nos prisons. C'est un fait tout naturel et que je constate sans aigreur. Les gouvernements ont le droit de se défendre comme ils en ont le pouvoir, et le mieux qu'il soit permis d'attendre d'eux, c'est qu'ils usent de cette double faculté, pour leur conservation, avec un

peu de mansuétude, jusqu'au moment toujours promis et toujours attendu en vain où il surgira de nos orageux essais une forme politique propre à concilier définitivement les suffrages universels. Je n'oserois pas répondre que ce fût pour aujourd'hui, ni pour demain, ni pour quelques lunes encore par-delà; mais ce sera certainement pour l'ère utopique qui nous est promise depuis quarante-cinq ans par le *libéralisme* et par la perfectibilité.

Un grand avantage des proscriptions actuelles sur les proscriptions sourdes et muettes de l'empire, c'est qu'elles tolèrent du moins les débats d'une publicité contradictoire et processive dans laquelle l'autorité n'a pas souvent le rôle le plus facile et le plus brillant. On sait au juste maintenant ce que pèsent les chaînes d'un prisonnier, et ce que l'eudiomètre a décidé de la salubrité de son cachot. On nous enlevoit alors à nos familles sans leur laisser le nom de la prison taciturne vers laquelle elles devoient tourner leurs yeux à l'heure de la prière. On nous transféroit capricieusement de quartier en quartier, de pays en pays, pour dérober nos traces à l'amitié, et pour ne pas nous donner le temps de captiver, à force de douceur et de résignation, la compassion d'un vieux cerbère apprivoisé par le malheur. On fusilloit sous nos barreaux, sans autre forme de procès, les quatre matelots bretons, mes pauvres camarades de chambrée; on assassinoit officiellement, sur un bateau de l'île aux Cygnes, mon ami Raoul de Saint-Vincent; on réduisoit mon ami Christoval à se couper la gorge avec son rasoir; et le journal n'en savoit rien, et la commission de la liberté individuelle touchoit régulièrement ses splendides honoraires, cela va sans dire; et le sénat conservateur conservoit soi-

gneusement l'arbitraire inviolable. L'innocence n'avoit pas l'expectative du jugement; la vanité ne trouvoit pas à se consoler par l'attrait du bruit, ni l'héroïsme par l'espérance de la gloire. Aussi l'opposition étoit rare et méticuleuse. Il y avoit bien de quoi.

Chose extraordinaire ! trois généraux audacieux ont failli changer la face du monde, et tous trois sortoient d'un fond de basse-fosse où le monde les avoit oubliés : le Corse Boccheïambe, qui alla mourir à la plaine de Grenelle avec Malet, Lahorie et Guidal, gémissoit depuis dix ans au secret, et il y étoit arrivé de loin, par une nuit obscure, dans une charrette close. Le peuple disoit, en se pressant sur son passage : « Qu'a donc celui-ci à regarder autour de lui? » Hélas! le malheureux regardoit les rues et les maisons de Paris, car il ne les avoit jamais vues.

Il falloit que le sentiment de ces cruautés fût resté bien profondément imprimé dans le cœur de nos édiles pour qu'ils s'avisassent de traduire malignement Napoléon au jugement de la postérité, dans l'ajustement grotesque de cette malencontreuse effigie qu'ils ont arborée comme un épouvantail au sommet de la colonne. Ma mémoire de *proscrit* n'est pas si vindicative. Je le déclare avec sincérité. A cela près de quelques petites miévretés impériales qui rappellent les oubliettes de Ruel, l'*oreille* de Denys et le taureau de Phalaris, Napoléon avoit du beau, du grand, du sublime; jamais homme historique n'en eut peut-être davantage; et le beau, le grand, le sublime sont au-dessus de la caricature. L'ironie est de mauvais goût dans les monuments, et Pascal a dit avant moi que les plaisanteries poussées à bout annonçoient un méchant caractère.

Il n'est donc personne, pour revenir à mon sujet,

qui ne sache quelque chose du genre de vie dont je prétends raconter quelques incidents; et c'est la seule raison qui puisse relever aux yeux du lecteur la foible importance de mes historiettes, en les appropriant à ses plus intimes souvenirs. Il est si naturel de prendre intérêt aux peines qu'on a éprouvées soi-même! A qui apprendrai-je que c'étoit dans ma jeunesse une grande question que de savoir ce qui valoit le mieux de la prison ou de la fuite, et ce qu'il y avoit de plus difficile à supporter d'une résidence maussade entre des murs infranchissables, ou d'un vagabondage misérable à travers les champs et les bois? J'ai goûté bien long-temps de tous les deux, et je suis en état de prouver que l'une et l'autre de ces positions, généralement peu enviées, ont leurs agréments relatifs qui sont capables de faire pencher la balance dans les mains les plus impartiales. En prison, le courage individuel est soutenu par la communauté du malheur, par l'émulation de la patience, par les douceurs de l'entretien qui dissipent tous les ennuis, par les sollicitudes de l'amitié qui charment tous les chagrins. En pleine campagne vous avez l'air, et l'espace, et la liberté, la fierté d'une indépendance qui se maintient par sa propre force contre la force du pouvoir, la vanité rieuse d'une adresse qui déjoue toutes les poursuites, l'attente d'un accueil fraternel dans la hutte enfumée du bûcheron ou la voiture nomade du berger; la variété des chances et des événements qui se renouvellent tous les jours, et au besoin l'espoir d'une généreuse défense. Il n'en est pas moins vrai que cette alternative est encore en litige au moment où je parle; et moi-même combien de fois n'ai-je pas désiré sous les verrous d'être exposé tout nu sur un rocher battu des vagues, à la face du ciel et à la merci de l'intempérie

des saisons! Combien de fois n'ai-je pas désiré dans les forêts l'abri rassurant d'un cachot humide et frais où je trouverois du moins un peu de pain pour apaiser ma faim, un peu de paille pour reposer mon sommeil! Les hommes ne se contentent jamais.

Un grand ressort de l'énergie des jeunes gens contre tous les accidents qui menacent la fortune errante des proscrits, c'est cette vitalité surabondante qui s'augmente par l'exercice, et même par la fatigue et les privations; cet enthousiasme de tête et de cœur qui trouve un nouvel aliment dans tous les objets nouveaux, et pour lequel tout devient volupté. Il n'y a guère de jour où je ne me rappelle quelque chose de pareil, et entre autres cette matinée de printemps si rigoureusement commencée, où j'échappai à deux gendarmes en franchissant un ruisseau de douze pieds de largeur vers lequel je feignois de me pencher pour boire, et puis en me tapissant subtilement dans un champ de blé déjà grand, où je ne doutois pas que l'on me cherchât longtemps, pendant que je parcourois à quatre pattes un long sillon clair et creux dont les épis ne pouvoient me trahir par leurs ondulations. Après cela venoient d'heureux ravins, des haies épaisses mais incapables de m'arrêter; des murs de clôture élevés, mais dont un premier élan me faisoit atteindre le sommet aux deux mains, dont un second élan laissoit le revers derrière moi; une côte ardue enfin, couronnée de bois touffus, et qui m'auroit certainement paru insurmontable si je n'avois été au-dessus quand j'en fis la réflexion. J'étois alors à un quart de lieue des gendarmes, mais je n'avois pas fourni une course de vingt toises sans être assuré de ma délivrance; car ce n'étoit pas moi, c'étoit la terre qui fuyoit, qui disparoissoit sous mes pas, et qui emportoit je ne sais

où mes ennemis immobiles. Dites-moi pourquoi il y a dans la jeunesse des moments de puissance physique et morale, d'exaltation et de force où les détroits de la mer et les aiguilles des Alpes ne seroient pas comptés pour un obstacle ; des heures magiques où l'on fait tout ce que l'on veut. Cela est étrange ! Retiré derrière un vieil arbre, je jetai les yeux sur la route qui se dérouloit comme un ruban blanc dans la plaine, et où j'eus le plaisir de reconnoître mes quatre animaux, bêtes et gens, qui piétinoient ridiculement sur place, ni plus ni moins que s'ils avoient été enfermés dans le cercle de Popilius, et qui tenoient leurs yeux tournés dans une direction tout opposée à celle que j'avois prise. Réflexions faites, et ils y mirent le temps, ils me donnèrent la satisfaction de la suivre au grand galop, et je les vis bientôt se perdre dans un tourbillon de poussière. Comme ma capture fortuite n'étoit pas connue de leurs chefs, et que la tête écervelée d'un écolier turbulent n'étoit pas digne d'être mise à prix, je me flatte qu'ils n'eurent à regretter dans cette mémorable affaire qu'une promenade inutile et une charge de pistolet.

C'est dans de pareils moments que la liberté s'estime à sa véritable valeur. Avec quelle plénitude je jouissois de ma vie et du droit d'en disposer ! Je n'aurois pas marché avec plus d'orgueil dans les vastes campagnes qui s'ouvroient devant moi, si elles m'avoient appartenu en toute propriété. Eh ! ne m'appartenoient-elles pas ? Après trois heures d'un trajet rapide qui laissoit plus de six lieues entre le point du départ et celui du repos, je descendis comme par enchantement dans une petite vallée circulaire qui reposoit au fond d'un amphithéâtre de collines boisées, et qui étaloit à plaisir aux deux côtés d'une jolie rivière le luxe odorant de sa végétation

en fleurs. C'étoit la vallée de Courlans, la plus gracieuse du Jura, et peut-être du monde entier. J'en ai du moins jugé ainsi ce jour-là, et un autre jour encore. Oh! que la lumière étoit pleine et riante sur ce beau tapis de verdure! Comme elle dormoit limpide sur le cours des eaux égales, et comme aux moindres pentes elle s'éparpilloit en mailles de feu entre les rochers qui lui avoient livré un passage! Tout vivoit, tout respiroit autour de moi, et comme moi, la jeunesse, le plaisir et la liberté. Il n'y avoit pas une plante qui ne portât un bouquet épanoui comme pour une fête, et le peintre le plus coquet n'auroit pas mieux réglé leur merveilleux assortiment. C'étoient des salicaires violettes à grappes flottantes, des angéliques ombragées de blancs parasols, des lampettes aux longs pétales rosés dont le limbe étoit découpé comme un ruban, des renoncules à la coupe d'or glacée d'un vif émail, des leucanthèmes aux rayons d'argent, des brises aux balles suspendues en grelots, et qui, selon le caprice d'un air doux, baissoient et relevoient tour à tour leurs fronts mobiles frappés de reflets soyeux. On auroit dit, aux bruits qui descendoient des bois, qui couroient à travers les arbustes et qui mouroient sous les herbes, que la nature entière étoit en œuvre de création. Mes insectes chéris ne manquoient pas plus à cette solennité que si elle avoit été faite pour moi : pendant que mes regards étoient fixés avec attendrissement sur une touffe d'ancolies qui penchoit tristement ses corolles superbes comme autant de diadèmes chargés de grenats syriens, je vis s'y abattre une volée de ces brillants *cérambiques* à la robe d'un rouge de pourpre qui n'habitent dans tout l'est de la France que cette unique région, sur une zone étroite de quatre ou cinq lieues de longueur. Jamais la magni-

fique *l'amie de Kaether* ne s'étoit offerte à mes yeux, et je l'appelai par un cri d'enthousiasme et d'admiration semblable à celui qu'Adam dut proférer dans le paradis terrestre quand il désigna sous des noms véritables toutes les créatures du Seigneur. — Et comme Adam j'étois seul, sans remords, sans haines, sans soucis de l'avenir, car toutes les mauvaises fortunes du proscrit étoient sorties de ma mémoire. Fier de mon indépendance, de ma force, de mon bonheur, de cette libre possession de l'univers dont s'emparoit ma pensée, je n'aurois pas échangé cette joie incertaine, exhalée entre deux périls, contre l'empire assuré du monde. Ma tête bouillonnoit d'une ivresse de poète que je n'ai pas retrouvée depuis; mon cœur éclatoit de volupté. Tout à coup mes paupières s'inondèrent de larmes, et je tombai à genoux. « O mon Dieu ! m'écriai-je, que la nature est belle, que vous êtes grand dans vos ouvrages, et que vous êtes bon dans les consolations que vous prodiguez aux malheureux ! O mon Dieu ! si j'ai assez vécu pour vous connoître et pour vous adorer, retirez mon âme à vous, je vous en prie ! mon foible corps ne peut plus la contenir. » Puis j'achevai de me coucher parmi ces fleurs, car je ne me suis jamais cru plus près d'être exaucé. Je murmurai en défaillant le nom de mes parents, de ma sœur, de Clémentine, et tout sentiment m'échappa. La seule idée qui me reste de cette extase, c'est qu'elle m'a fait sentir plus de félicités inexprimables que tout le reste de ma vie.

Mais on se tromperoit étrangement si l'on pensoit qu'il en arrivât souvent ainsi. Quelques jours s'étoient à peine écoulés depuis celui-là que cette exaltation si pure et si expansive avoit fait place aux angoisses les plus amères. J'étois traqué par six gendarmes, dans

les grangeages d'un bon paysan plein d'énergie et de dévouement, qui n'avoit toutefois d'autre gîte à me donner que celui qu'il me conviendroit de fouir dans son grenier, sous les fourrages nouvellement récoltés. Il est difficile de se faire une juste idée de l'incommodité de ce séjour quand on n'a pas subi l'enivrement de son arome étourdissant et l'ardeur de sa température effervescente. Je fus cependant condamné, sous peine de capture, et peut-être de mort, à y passer trente-six heures d'anxiétés physiques et morales, de douloureux sommeil et de fatigant repos, qui ne peuvent se mesurer en aucune manière d'après les divisions communes du temps. C'étoit un supplice assidu et sans répit que le cauchemar m'a rendu plus d'une fois dans mes songes, et que Dante a oublié dans l'énumération des peines de l'enfer, une torture à laquelle il ne manque rien de celles des damnés, pas même je ne sais quelle durée fictive de l'éternité. J'avois senti de temps en temps s'alléger mon affreux fardeau; mais son poids étoit aussitôt remplacé par un autre, par le groupe lourd et mouvant des soldats qui me broyoient de leurs talons de fer sous le peu qui me restoit de ma molle et flexible toiture, en sondant profondément le foin de la pointe de leurs sabres. J'avois été atteint deux fois à la même jambe; un troisième coup m'avoit mis à nu, en glissant, le tendon extérieur des doigts de la main droite, que je tenois soulevée sur mon visage pour aspirer avec effort cet air brûlant et empoisonné qui entretenoit si péniblement ma triste existence. Si l'obscurité qui régnoit dans cette crypte de misère et de désespoir avoit permis qu'en les retirant ils regardassant leurs armes au tranchant de la lame, le sang dont elle étoit baignée m'auroit infailliblement trahi; mais, sûrs de n'avoir pas été avertis

par un gémissement, par un cri, ou par une convulsion, qu'un homme caché se mouroit sous leurs pieds, ils la remirent tranquillement dans le fourreau, et s'éloignèrent sans insister davantage. Le foin qui recommençoit à s'accumuler sur moi par charges énormes me fit comprendre deux choses : la première, que j'étois sauvé d'un genre de mort; et la seconde, que je ne pouvois échapper à l'autre; car chaque brassée d'herbes qui venoit peser sur la masse dont j'étois accablé interceptoit de plus en plus ma respiration haletante. En effet, quand les cavaliers, alarmés par l'approche d'un orage qui s'avançoit rapidement, eurent enjambé leurs montures et repris à toute hâte le chemin de leurs quartiers, quand mes respectables hôtes furent parvenus à dégager mon corps gisant de son intolérable prison, je n'avois conservé qu'autant de connoissance qu'il en faut pour désespérer de la reprendre tout entière. Cependant le peu de signes d'existence que je donnois encore leur arracha des exclamations de joie. Les pauvres gens pensoient ne retrouver là qu'un cadavre.

Je fus rappelé à la vie par tous les soins que la bienveillance et l'humanité peuvent enseigner, et mes blessures, plus effrayantes à la vue que sérieuses en réalité, n'exigèrent qu'un pansement fort simple. — Mais c'étoit peu d'être délivré : il falloit fuir de nouveau; il falloit fuir toujours. Il falloit profiter avec empressement de cette heure formidable où toutes les cataractes du ciel venoient de s'ouvrir, pour gagner un autre asile; car les perquisitions ne manqueroient pas d'être reprises la nuit suivante. Il falloit surtout éviter la grande route et les sentiers battus, pour me soustraire à la poursuite obstinée d'un gendarme plus persistant et mieux avisé que les autres qui avoit continué à parcou-

rir le pays sur un rayon peu étendu, et qui circonvenoit en quelques minutes de course précipitée tous les environs de la métairie. J'avois précisément ce jour-là pour point de direction une petite auberge isolée située à une portée de fusil de Sellières, et tenue alors par un homme de cœur, patriote de la vieille roche, et fort affidé à nos intérêts politiques. J'y avois mandé à minuit le plus exact et le plus zélé de mes émissaires accoutumés, personnage adroit, rusé, imperturbable, exercé par vocation ou par infortune à toutes sortes de méchants métiers, et sur lequel je ne concevois cependant aucune défiance, parce que je le savois aussi impassiblement fidèle à sa parole pour une action honnête et loyale que s'il se fût agi d'une mauvaise. Aucune infraction de sa part à l'instruction reçue n'auroit changé mon opinion sur son compte; elle m'eût prouvé seulement qu'il étoit prisonnier ou qu'il étoit mort. C'est dans le lieu dont je viens de parler qu'Hippolyte Bonin devoit me rendre mes *dépêches*, c'est-à-dire quelques nouvelles de mes parents désolés, quelques renseignements sur la destinée de mes amis fugitifs et, plus que tout cela dans la situation où je me trouvois, l'autorisation impatiemment désirée de renoncer à des tentatives déjouées par les événements, et de quitter un poste qui n'étoit plus tenable, pour aller embrasser dans la Suisse catholique l'étroite observance des solitaires de la Trappe, car je n'avois plus d'autre espérance et ne formois plus d'autre vœu.

Le trajet de la métairie à Sellières n'étoit pas de plus de deux lieues à vol d'oiseau; je n'en étois séparé que par une plaine profonde, encaissée de tous les côtés, et assez régulière au regard, que je savois n'être traversée par aucune rivière ni interrompue par aucun

autre obstacle difficile à vaincre. Il étoit huit heures du soir. L'orage errant n'occupoit pas tout le ciel; le soleil couchant frappoit la montagne de Toulouse d'un rayon horizontal qui devoit éclairer quelque temps encore son sommet, et c'est non loin de sa base que la petite ville de Sellières groupe ses rues mal percées et ses maisons mal bâties. Dans tous les cas, j'étois certain de ne pas perdre de vue la montagne et son noir clocher à la lueur des éclairs; car la tempête duroit toujours, et, selon toute apparence, elle redoubloit d'horreur et de fracas. Je ne me souviens pas aujourd'hui, après tant d'années et tant de voyages dans des régions renommées par leurs ouragans et leurs météores, d'en avoir jamais vu de plus effrayante. Un enfant qui me précédoit, à l'endroit où j'étois obligé de couper le grand chemin, m'annonça, par un signe convenu entre nous, que le gendarme-inquisiteur ne paroissoit point. J'y passai en courant, et je m'enfonçai dans la vallée, sous les torrents d'une pluie battante qui m'avoit déjà pénétré de part en part.

La première partie du voyage ne m'embarrassoit pas beaucoup, et je m'y engageai avec d'autant plus d'assurance qu'au bout d'une demi-heure l'orage avoit tout à fait cessé. Le ciel à moitié éclairci, l'air entièrement apaisé, promettoient une nuit sereine, et les dernières lueurs du jour qui s'éteignoit découpoient si nettement à l'horizon l'église aérienne, qu'on auroit cru pouvoir y toucher de la main; mais je ne parvins pas sans inquiétude aux bas-fonds de la plaine. Tous les versants du circuit l'inondoient de larges cascades. Il n'y avoit pas un sillon penchant qui ne fût devenu le lit d'un ruisseau, pas un ravin qui ne donnât passage à une chute rugissante, et toutes ces eaux en tumulte qui hurloient

derrière moi alloient s'épandre à leur aise sur le lit uni des prairies, ou dormir immobiles dans les creux. Long-temps je louvoyai avec assez de patience les baies innombrables qui s'opposoient à mon passage, et qui, pendant que je marchois, repoussoient de plus en plus leur limite éloignée; le retour en sens opposé ne m'avoit fait franchir qu'une flaque étroite, et les toises me coûtoient des lieues. Je résolus de prendre ma traversée pour ce qu'elle étoit, pour une véritable expédition nautique, et je souris même à l'idée de me noyer le soir dans des plaines chargées quelques jours auparavant de ces jolies herbacées dans lesquelles j'avois failli étouffer le matin. Je cherchai seulement à m'assurer au gué des inégalités du sol que le niveau de l'eau me dissimuloit, et à conserver avec soin les hauteurs, la moindre méprise étant de conséquence pour un conspirateur incomplet qui ne savoit pas nager. Je dus faire ainsi beaucoup de chemin, car la montagne qui me tenoit lieu de pôle se rapprochoit toujours. J'en fis assez du moins pour m'enhardir jusqu'à la témérité, ne déviant jamais de mon but d'un seul pas qu'autant que l'élément usurpateur dépassoit un peu ma ceinture, et alors explorant du bout du pied avec précaution mon hydrographie incertaine pour reprendre un poste plus avantageux. Je n'avois, hélas! pas pensé à me munir d'une autre sonde pour cette navigation mémorable à laquelle il faut convenir que je n'étois pas préparé. Il arriva cependant une fois que mes calculs me servirent mal. Soit qu'en tendant sans cesse aux points les plus élevés de l'espace parcouru, je me fusse exhaussé peu à peu au revers d'une propriété garnie de fossés, soit par toute autre cause qu'expliqueroient aussi naturellement les accidents du terrain, je sombrai

subitement jusqu'à la hauteur des épaules, et, pour comble de disgrâce, ma sonde inutile ne trouva de fond autour de moi à aucune des portées du compas. Mon parti fut bientôt pris, car il m'étoit imposé par une nécessité peu équivoque. A mes côtés il n'y avoit que la mort, une mort sans éclat et sans poésie, que j'ai pu décrire, comme on voit, avec quelque vérité de couleur, dans *le Peintre de Saltzbourg*, naïve contr'épreuve de mes tristes aventures de jeune homme. J'avois au contraire l'espérance bien fondée de voir diminuer peu à peu les eaux qui m'entouroient; car j'avois observé depuis quelque temps que je suivois une pente peu sensible à la vérité, mais dont leur courant marquoit bien la déclivité. Les corps légers enlevés par l'inondation, et qui nageoient à la surface, descendoient dans la direction même de mon aventureux voyage; et comme l'orage n'avoit pas été long, j'en conclus assez logiquement que les bouches multipliées de ce fleuve fortuit des tempêtes ne tarderoient pas à tarir. Au même instant la lune se dégagea des derniers nuages, plus resplendissante que jamais, et la vallée présenta un des tableaux les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer, surtout pour le malheureux personnage accessoire qui occupoit dans sa vaste composition une place si incommode. Ce n'étoit plus qu'un lac immense jonché de noirs îlots, et sur lequel les arbres clairsemés, sans tiges apparentes, balançoient çà et là leurs rameaux échevelés, comme des plantes aquatiques; mais je ne pensai guère à le peindre pour la postérité dans le goût de cette belle image qu'Appelle suspendit aux rivages de Neptune, et à le plier aux règles de ce langage nombreux et mesuré que mes idées revêtoient si facilement alors. Je sentois trop dans ce moment-là

que la verve de mon âge d'inspiration et d'enthousiasme ne résistoit pas aux impressions du froid que je commençois à éprouver dans toute sa rigueur, surtout aux parties de mon corps qui étoient successivenent abandonnées par les eaux, et ma muse grelottante n'aspiroit plus qu'à un endroit où sécher ses ailes. Cette sensation m'annonçoit pourtant que mes conjectures étoient en bon train de se réaliser. Plusieurs heures s'étoient écoulées dans cette position, et une partie du torrent avec elles. Une espèce de promontoire qui m'avoisinoit, de manière que je pouvois y atteindre de la main, venoit de se découvrir auprès de moi. Je m'y cramponnai avec toute la vigueur que prête à une grande énergie de muscles et de volonté une résolution dont on fait dépendre le salut de sa vie, et, les doigts profondément fixés dans ses anfractuosités les plus résistantes, je m'y transportai d'un élan, mais en laissant mes souliers incrustés dans le sol bourbeux sur lequel je pesois depuis si long-temps, comme Empédocle ses pantoufles au bord du cratère. Je ne fus pas tenté de plonger pour les reprendre, quoiqu'ils fussent presque neufs, et que je ne m'en connusse pas une autre paire à moins de vingt lieues à la ronde. Heureusement mon promontoire apparent étoit bien autre chose, ma foi, qu'un de ces caps vulgaires qui vont briser leur pointe émoussée contre les flots d'un abîme; c'étoit un isthme parfaitement conditionné, qui unissoit les terres submergées aux terres solides, et des deux côtés duquel les eaux se séparoient d'un commun accord pour descendre et se perdre je ne sais où. Je le suivis intrépidement à pieds nus, attaquant sans m'émouvoir les saillies incisives et brutales qui se multiplioient sous mes pas, et imprimant à chacune des traces fort visibles de ma pé-

régrination nocturne, pour l'instruction et l'usage de ceux qui seroient tentés d'en retrouver l'itinéraire. Déjà l'appareil improvisé de mes blessures avoit cédé à l'action permanente de l'humidité, mon sang couloit en abondance de toutes les issues que le sabre lui avoit ouvertes; et une foiblesse croissante, un vague étourdissement, un frisson universel qui parcouroit convulsivement tous mes membres transis, me menaçoient de n'arriver jamais, quand j'arrivai enfin. O bonheur! c'étoit la maison indiquée, et je ne pouvois pas m'y méprendre. Je m'appuyai contre la porte, je frappai, je gémis, je criai, je parlai peut-être. Elle s'ouvrit à la lueur d'une lampe, et se referma aussitôt. Je conçus facilement cet accueil inhospitalier. Dans mon état, je ne pouvois que faire horreur ou pitié, et j'avois fait horreur.

Une voix rigoureuse partie de l'intérieur me prévint charitablement qu'à la moindre marque d'obstination, je serois salué d'un coup de fusil chargé à balles. Misérable que j'étois, et tout dépourvu alors du libre exercice de mes facultés morales, qui pourra le croire? comme un homme heureux de vivre, j'eus peur d'un coup de fusil. Je longeai la muraille en tâtonnant et en y lithographiant d'espace en espace l'empreinte de ma main sanglante. Je passai de là, en redoublant d'efforts, aux clôtures prolongées des attenances, des jardins, des vergers, des vignes, des champs; et quand les clôtures manquèrent tout à fait, je tombai sur une butte de pierres amassées sans doute pour les continuer. Deux heures sonnoient à Sellières.

J'en étois là, livré à une espèce d'anéantissement qui suspendoit jusqu'à mes douleurs, quand je fus tiré de cette langueur morne et semblable au mauvais som-

meil d'un malade par les refrains d'une chanson joyeuse. Je me rappelai confusément que ce jour-là devoit être un dimanche, et je compris, sans m'en soucier davantage, que ce bruit annonçoit le retour de quelque grivois attardé qui sortoit du cabaret. Seulement je me rangeai avec un peu plus de précaution sur ma rude couchette pour ne pas mettre d'empêchement à son passage. Ce mouvement me décela, et le jeune homme, s'approchant de moi, s'abaissa doucement à mon oreille, et me frappa l'épaule d'un petit coup d'avertissement :

« Holà hé ! bonhomme, me dit-il, d'où êtes-vous, qu'on vous y mène ? Ce n'est pas raison, parce que vous avez peut-être bu un verre de trop, mon cher camarade, pour qu'on vous laisse coucher à la lune sur un tas de pierres comme un chien mouillé. L'air qui sort de terre n'est pas bon à la santé quand il a plus chaud, c'est connu. Il faut convenir, comme dit ma mère, que le vin est un mauvais maître ; mais le bon Dieu est pour tout le monde, et les amis sont toujours là. »

Je soulevai ma tête aussi bien que je pus vers ce digne garçon, je le remerciai, et je lui racontai en peu de mots ce qu'il m'étoit permis de raconter sans imprudence de mon voyage et de mes accidents, parce que j'avois fort à cœur qu'il n'emportât pas la fausse opinion qu'il s'étoit faite de moi. Il pouvoit, en effet, me rencontrer le lendemain dans la rue, quand je serois tombé entre les mains des gendarmes, comme cela paroissoit inévitable, et sa charité me faisoit attacher du prix à son estime.

« Oh ! oh ! reprit-il, c'est une autre affaire, et je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir pris pour un

ivrogne, puisque vous n'êtes, sauf le respect que je vous dois, qu'un vagabond honnête. C'est tout de même étonnant, à moins que vous ne soyez déserteur.... ou peut-être un de ces bourgeois qui se font chasser comme des renards dans toutes les broussailles du Jura, pour les affaires du prince de Conti... Mais assez parlé; taisez-vous, ma langue, ça ne vous regarde pas! Ce qui me regarde en qualité de chrétien, c'est de vous faire coucher quelque part un peu à l'aise, et si le lit d'un pauvre ouvrier?.... »

Il s'arrêta sur ces mots, de manière à leur donner le sens d'une question modeste.

« Un lit! m'écriai-je, non, non, monsieur! une petite place dans votre chambre, une planche pour me reposer, un coin pour me tapir! rien, rien, qu'un endroit écarté où je puisse me déshabiller, me réchauffer et dormir. Ma vie dépend de vous.

— Dans ce cas-là, vous pouvez être tranquille, continua le jeune homme en pliant les genoux pour se mettre à ma hauteur; jetez bravement vos bras autour de mon cou, et laissez-vous aller comme un enfant. Quoique petit, j'ai le jarret et les reins assez forts pour vous porter tout d'un trait jusqu'à Mantry, et nous n'avons que deux pas.

— Encore une fois non, mon cher ami, répondis-je en me levant avec une peine horrible, que je parvins cependant à lui dissimuler, et en m'affermissant de tout mon pouvoir sur mes pieds meurtris et déchirés. Je vous prierois seulement de me prêter d'ici là un bras secourable, si je ne craignois de mouiller vos habits....

— Laissez donc, dit-il en liant fortement autour de mon corps le bras que je cherchois, et en m'enlevant à

demi; mes habits en verront bien d'autres! — O mon Dieu! que vous avez froid! »

Nous arrivâmes enfin dans sa chambre. Il étoit temps pour moi. Je l'embrassai en pleurant de reconnoissance, et je m'étendis avec une sorte de volupté sur le plancher sec, pendant qu'il allumoit une bourrée. Quelques moments après, mes membres se reposèrent dans un lit, et je ne tardai pas à y être saisi d'un sommeil fiévreux qui m'enleva tout souvenir du passé. Je ne m'aperçus qu'à mon réveil que j'avois dormi seul, tandis que mon hôte passoit les dernières heures de la nuit sur une chaise. Il ne me laissa pas le temps de m'en plaindre. Il venoit de faire la revue de sa garde-robe pour y choisir ce qui convenoit le mieux à remplacer quelques-uns de mes vêtements hors de service, et il étaloit devant moi toutes ces humbles richesses avec un sentiment évident de satisfaction, car il n'y avoit certainement rien de plus propre et de plus élégant à Sellière dans les nippes d'un compagnon. Cependant je le vis tourner sur ses beaux souliers neufs un regard presque honteux. C'étoit sans doute la pièce la plus essentielle de mon ajustement, et la disproportion étoit trop forte pour qu'il fût possible de penser à en faire usage.

« Encore, murmura-t-il entre ses dents, si cela s'étoit trouvé un samedi! le dimanche matin, poursuivit-il très-bas, l'ouvrier est en fonds... mais le dimanche soir!... ah bien oui! le dimanche soir!.... »

Il rougit jusqu'au blanc des yeux, introduisit inutilement sa main sous l'empeigne pour l'élargir, tira inutilement le quartier à lui pour l'allonger jusqu'à faire éclater la couture, et jeta les souliers de dépit.

Je pénétrois son touchant embarras. Je fouillai dans

la poche de mon pantalon, et j'en ramenai une petite bourse de maroquin fort légère, mais que sa pesanteur spécifique, si peu de chose qu'elle fût, avoit pourtant maintenue à fond dans mon naufrage. Elle contenoit quatre louis doubles, trésor encore énorme et presque extravagant pour un homme que son genre de vie éloigne de toutes les occasions de dépense et met à la merci de la charité. J'en laissai retomber deux dans la bourse, et, plaçant le reste dans la main de mon hôte : « Rendez-moi un dernier service, lui dis-je. Il me faut, en effet, des souliers ferrés et de la plus grande mesure; mes bas de laine ont aussi grand besoin d'être renouvelés; je me passerai d'autre chose, car je ne suis pas accoutumé aux douceurs de l'aisance, et je n'aurai plus qu'à vous faire de tendres adieux, en priant le ciel de permettre que je vous revoie dans des jours plus favorables.

— Bon! répondit-il en souriant et en s'efforçant de me faire reprendre une de mes pièces d'or, monsieur ne sait pas ce que valent des bas de laine et des souliers ferrés. J'aurai plus des deux tiers d'un seul de ces doubles louis à lui rendre.

— Non pas, s'il vous plaît, repris-je en repoussant sa main; car vous ne me refuserez pas de conserver le surplus pour vous réjouir, en mémoire de moi, pendant deux ou trois dimanches. Vous savez que ces plaisirs innocents et naturels vous portent quelquefois bonheur; ils peuvent vous fournir encore l'occasion d'une action généreuse.

— Fi donc! répliqua le jeune homme en jetant la pièce sur mon lit. Où seroient le plaisir et l'honneur d'obliger petitement son prochain, si cela rapportoit de l'argent? Ce seroit bien plutôt à moi de vous épargner

cette dépense, et je n'y manquerois pas si..... si ce n'avoit été hier dimanche. »

Je n'insistai plus. Il sortit pour aller faire ces petites acquisitions et pour se mettre à la recherche de Bonin, qui devoit m'attendre encore. Je le rappelai comme il faisoit passer la clef à l'extérieur, afin de me renfermer pendant son absence.

« Quand on a eu le bonheur d'acquérir un ami tel que vous, lui dis-je avec une grande effusion de cœur, on seroit bien ingrat si l'on s'exposoit à en être séparé sans se ménager le moyen de le retrouver un jour. Vous ne m'avez appris ni votre nom ni votre état.

— Oh ! mon état, c'est pour n'en pas finir : charpentier, menuisier, maçon, couvreur, vitrier, badigeonneur, tout ce qui concerne le bâtiment, généralement quelconque, excepté le ferrement. On fait de tout pour vivre dans les petits endroits; encore a-t-on quelquefois bien du mal. Pour ce qui est de mon nom, il est aisé à retenir, et on n'en trouve pas beaucoup : je m'appelle Amour de Dieu.

— Amour de Dieu ! m'écriai-je en tressaillant, comme si j'avois reconnu dans ce bon jeune homme un symbole vivant de la protection du ciel. Amour de Dieu, dites-vous ! mais ce n'est pas là un nom.

— Cela est possiblement vrai, répondit-il en riant. Mon père contoit souvent que c'étoit comme une récompense que les honnêtes gens du pays avoient donnée à ses anciens, et il ajoutoit en me caressant, quand j'étois petit, que je prospérerois toujours tant que j'aurois mon nom devant les yeux. Pauvre cher homme ! le Seigneur veuille avoir son âme avec lui ! »

En achevant ces paroles, Amour de Dieu sortit pour

tout de bon. Une demi-heure après, mes commissions étoient faites.

Je sais bien que ces récits, dans lesquels je me complais trop long-temps peut-être, sont loin d'offrir l'intérêt pathétique et le mouvement passionné qu'on cherche aujourd'hui dans les moindres compositions littéraires; mais si on considère que je les tire pièce à pièce d'un journal tout à fait intime, qui ne fut jamais écrit pour le public, on me saura probablement quelque gré de n'avoir point aspiré à relever la naïveté de mes impressions par des épisodes factices, que mon imagination n'auroit pas été en peine de broder sur un canevas plus simple encore. C'est précisément parce que les faits très-vulgaires que je raconte ne valoient pas la peine d'être inventés qu'ils peuvent éveiller, dans l'âme d'un lecteur accoutumé à se contenter d'émotions douces et vraies, un peu de cette sympathie affectueuse qui se fortifie par la confiance, et je préfère beaucoup ce genre de succès au vain plaisir d'étonner l'esprit par d'ingénieux mensonges. La fiction n'a pas un mot, pas un nom à réclamer dans ces pages sincères; et si vous passez jamais à Sellières, mon ami Amour de Dieu pourra vous en confirmer l'exactitude, en tout ce qui ne touchera pas d'une manière trop immédiate aux secrets de sa modestie. Je ne doute pas qu'il n'y vive encore aujourd'hui et pour de longues années. C'est du moins une garantie presque infaillible de longévité que l'habitude des bonnes œuvres et le calme d'un cœur satisfait de lui-même. Les bienveillants ne vieillissent presque pas. Hélas! ils ne devroient pas mourir!

Hippolyte Bonin s'étoit trouvé au rendez-vous; mais il n'arriva près de moi qu'à la nuit tombée, parce qu'il avoit lieu de soupçonner qu'on surveilloit ses démar-

ches et de craindre par conséquent que sa visite ne décelât ma retraite. Les lettres dont il étoit chargé pour moi contenoient la solution de tous mes doutes; elles étoient fort développées et fort explicatives. J'étois enfin affranchi des devoirs d'une mission devenue plus périlleuse encore depuis qu'elle étoit devenue inutile. Mon père me pressoit de quitter la France, et m'autorisoit même à embrasser la vie solitaire, à laquelle je me croyois appelé, pourvu que je ne m'y engageasse point par des vœux. Quant à mes amis de dévouement et de misère, quelques-uns m'avoient déjà devancé à l'étranger; d'autres étoient prisonniers dans des forteresses qui rendoient rarement leur proie. Un d'eux s'étoit brûlé la cervelle. Clémentine n'avoit pas été vue; mais on parloit pour elle d'un projet de mariage qui paroissoit sur le point de s'accomplir. Mon cœur étoit trop malade pour pouvoir se soulager par des larmes. J'éprouvois un invincible besoin de rentrer hardiment dans mes périls pour me distraire de mes chagrins. Je demandai à Bonin s'il savoit quelque moyen de me faire parvenir avant le jour, sans suivre aucune route pratiquée, à ce point des hauteurs de Poligny d'où l'on découvre si distinctement la chaîne éblouissante des Alpes helvétiques, parce que je me croyois assuré de gagner de là facilement les frontières de la Suisse. Il me répondit par je ne sais quelle affirmation ricaneuse qui lui étoit particulière et qui couvroit toujours d'une apparence de gaieté sardonique ses résolutions les plus téméraires. Je le savois d'avance. Hippolyte Bonin ne m'auroit pas répondu autrement si je lui avois demandé de me conduire sur le chemin de l'enfer.

Je me remis à sa garde sans balancer davan-

tage; j'embrassai Amour de Dieu, et nous partîmes.

Le ciel étoit très-pur, et la lune l'illuminoit, comme elle l'avoit fait un moment la veille, de la plus pure clarté; mais nous parcourions des bois épais et sombres, où elle ne se montroit à nos yeux que de distance en distance, dans quelques rares clairières.

Quoique la conversation de Bonin ne manquât ni de solidité ni d'agrément, et j'en dirai tout à l'heure la raison, j'avois peu de relations nécessaires qui m'inspirassent plus de répugnance. Son scepticisme railleur, qui s'exerçoit à plaisir sur toutes les pensées tendres et généreuses de l'homme, avoit souvent froissé mon âme dans ses plus tendres mouvements. Je marchois donc en rêvant à travers l'étroite avenue qu'il m'ouvroit dans le fourré, en me demandant par quelle combinaison imprévue d'événements la nuit qui commençoit alors pourroit enchérir sur la précédente en angoisses et en terreurs. Je ne sais pourquoi cette idée me poursuivoit avec une obstination irrésistible, si ce n'est sans doute parce qu'elle m'étoit envoyée comme un pressentiment; mais avant d'en venir à cette partie de mon récit, qui est plus singulière et plus animée que le reste, il faudroit parler de Bonin, il faudroit le peindre, et la hideuse et tragique importance qui s'est attachée à son nom dans le pays où il a vécu m'en impose en quelque sorte l'obligation. Cependant ce chapitre, déjà si long et d'ailleurs si vide pour la plupart de mes lecteurs, ne m'en laisse plus le temps. Eux et moi, nous sommes également pressés de finir; et puis, je n'ai plus ce privilége de résistance élastique qui me permettoit de me délasser des souffrances de la veille dans les souffrances du lendemain. Ces agitations convulsives, premier élément de ma vie, me coûtent plus de peine à décrire

aujourd'hui qu'elles ne m'en coûtoient autrefois à supporter, et je recule avec dégoût devant la nécessité d'achever une histoire qui a perdu le peu d'intérêt qu'elle pouvoit offrir en perdant son *actualité*. Ce qui étoit assez vif et assez poignant alors d'impressions communes à tous, conserve à peine maintenant, pour soutenir l'attention, le pâle reflet d'un souvenir qui s'évanouit. Je ne me dissimule pas qu'on penseroit en vain à le rajeunir si on ne possédoit à un haut degré cet heureux don d'un style pittoresque et vivant qui fait tout lire, et que des critiques d'un goût exercé me refusent. J'en resterai donc ici de ma narration, à moins qu'une voix qui a tout pouvoir sur mes résolutions n'en réclame la fin : la voix d'un être sensible, quel qu'il soit, qui s'associe à moi par des sympathies fraternelles et dont le cœur aime à causer avec le mien.

§ II.

Si on a conservé quelque vague impression du chapitre précédent, on se souvient peut-être qu'on m'a laissé à travers bois avec un conspirateur de village qui me guide comme il peut, dans la double obscurité de la forêt et de la nuit, vers un autre chemin aussi infréquenté que possible, d'où je dois gagner les hauteurs de Poligny et, s'il plaît à la Providence, les frontières de la Suisse. Dans le cas où l'on ne s'en souviendroit pas, on peut très-bien se dispenser de s'en souvenir, car ce que je viens d'en dire a toute la précision et toute l'élégance d'un sommaire. Quand j'aurai ajouté que mon compagnon s'appeloit Hippolyte Bonin, on saura tout ce qu'il convient de savoir pour comprendre le reste.

Hippolyte Bonin, dont la suite a fait un personnage, et quel personnage, grand Dieu! étoit un homme de trente à trente-deux ans, qui, vu par derrière, comme je l'aurois vu si la lune avoit pu m'éclairer dans ces taillis déjà élancés et vigoureux, paroissoit en avoir soixante et davantage à la courbure de son corps fatigué, dont le buste se courboit en demi-cerceau sur deux jambes arquées et tratelantes. En face, et quand l'énergie du plaisir ou de la colère lui permettoit de reprendre la perpendiculaire et l'allure d'un homme, c'étoit tout autre chose : un joli garçon de bonne maison déguisé en rustre; et, comme les gens d'esprit mettent tout à profit, cette physionomie équivoque lui avoit servi deux ou trois fois à se rendre la justice favorable dans des questions d'identité. Hippolyte Bonin, vigneron de son état, étoit d'ailleurs homme du monde, et, qui plus est, homme à bonnes fortunes; et il ne sortoit jamais, dans les grandes occasions, sans porter le frac soigné du petit-maître de campagne sous le sarrau du paysan. Il y avoit en lui un aventurier multiple, une espèce d'Abélino ou de Sbogar au petit pied.

La nature ne lui avoit pas refusé quelques-unes des faveurs qui pouvoient le rendre propre à son rôle de Lovelace. Il n'étoit à la vérité ni grand ni bien tourné, ce qu'il dissimuloit toutefois avec assez d'adresse quand il avoit besoin d'y prendre garde; mais un nez aquilin tant soit peu proéminent, une bouche fraîche et gracieuse, un sourire plein de finesse, des dents superbes, et, mieux que tout cela, des yeux d'un bleu céleste surmontés de sourcils d'ébène que relevoit la peau la plus blanche, la plus délicate et la plus harmonieusement colorée que j'aie vue de ma vie (dans un homme, s'entend), lui composoient une figure remarquablement

distinguée. Il n'étoit bruit que de ses succès, et j'ai quelquefois amèrement souri de les comprendre en le voyant tourner sur de pauvres femmes ce regard humide, tendre et caressant, sous lequel ma pénétration, plus instinctive ou plus exercée, discernoit un feu sardonique et cruel, comme une étincelle d'enfer. Maintenant encore, après tant d'années, le beau regard de Bonin, avec son expression d'ironie et son reflet faux, me poursuit et me tourmente dans mon sommeil.

Outre son esprit naturel, qui étoit très-vif et qui abondoit en saillies, Hippolyte Bonin apportoit dans la conversation les avantages d'une éducation peu commune parmi les gens de son état. Fils d'un riche cultivateur, il avoit étudié pour être prêtre, et s'il ne reçut pas les ordres, ce que je n'ai point éclairci, c'est que la réquisition le saisit au moment où il alloit les recevoir. les événements le firent soldat, sergent, orateur de caserne, meneur d'une société populaire, et acteur en première ligne, s'il falloit l'en croire, dans les scènes tragiques de Lyon *affranchie* par la guillotine. Il se *flattoit* peut-être. Au moment dont je parle, Bonin étoit enrégimenté comme moi sous les drapeaux de l'alliance qui reconnoissoit les Bourbons pour chefs. Il s'étoit fait royaliste constitutionnel, non du propre mouvement d'une affection consciencieuse, car la conscience et l'affection n'avoient pas beaucoup de prise sur lui, mais parce qu'il abhorroit Bonaparte, qui s'étoit attribué une part trop large, au grand détriment des révolutionnaires, dans les dépouilles du pays; et puis parce qu'il ne voyoit dans une restauration opérée selon nos principes, à la vérité fort confus, qu'une transition rétrograde au bon temps de l'anarchie. Un jour qu'il

faisoit parade assez insolemment de quelques horreurs prétendues patriotiques auxquelles il prétendoit avoir prêté les mains : « Hippolyte, lui dis-je, il sera prudent de vous taire là-dessus devant nos messieurs, car, de l'humeur dont je les connois, ils sont hommes à vous faire pendre s'ils réussissent. — Bon! reprit-il en me flattant de cet œil doucereux qui me faisoit peur, ils ne sont pas si hâtifs, et ils ne s'y prendront jamais assez tôt pour avoir l'avance. » Bonin pénétroit mille fois plus profondément que moi dans les secrets d'un avenir politique.

Rentré au toit paternel et devenu maître de sa fortune, Bonin n'avoit mis qu'un an ou deux à la dissiper. Le jeu l'avoit introduit dans ces repaires de la bonne compagnie où l'on raffine sur les vices de la mauvaise. La misère l'en avoit chassé. Il ne conservoit pour tout relief de sa vie d'illusions que deux ou trois billets doux d'une marquise intrigante qui nous avoit fait présent de cette dangereuse recrue; mais comme il étoit doué au plus haut degré de l'esprit de résolution, il subissoit sa destinée sans se plaindre, en attendant les chances nouvelles qui lui rendroient son bien, ou l'occasion de prendre celui des autres : le rétablissement du comité de salut public, par exemple, ou celui de la monarchie. C'étoit tout un. Jusque là il cultivoit sa vigne, le sabre au côté; parloit latin à son curé, dont il ne fréquentoit guère les offices; rattrapoit en détail aux petits, avec des cartes officieuses, l'argent que lui avoient volé les grands; intervenoit comme agent essentiel dans toutes les affaires scabreuses; amendoit dans la perfection les actes irréguliers; tenoit bureau ouvert de feuilles de route pour les déserteurs ou de passe-ports pour les forçats, et, tout usé par la débauche qui avoit fléchi son

épine dorsale et rouillé le ressort de ses articulations, il faisoit encore marcher de front dix intrigues amoureuses. Complaisant, officieux, nécessaire, et ménagé de tout le monde, parce que tout le monde le redoutoit plus ou moins, tel étoit mon compagnon de voyage, et tel je le soupçonnois depuis quelque temps; mais je n'avois jamais reçu de lui que des preuves de courageuse fidélité, et j'aurois rougi de concevoir la moindre défiance sur son compte quand même je n'aurois pas été rassuré par mes armes. Je n'y pensois pas.

Je continuois à marcher à la suite de Bonin, quand un coup de sifflet fort aigu et singulièrement modulé se fit entendre à cent pas de nous. Bonin s'arrêta, je l'imitai, et au même instant mes oreilles furent frappées d'un second coup de sifflet beaucoup plus rapproché, mais d'ailleurs parfaitement semblable à l'autre. Cette fois-là, c'étoit Bonin qui siffloit.

« Que faites-vous, Hippolyte? lui dis-je à demi-voix. Vous êtes un imprudent! Ce sont peut-être des malfaiteurs ou des espions auxquels vous indiquez maladroitement notre chemin.

— Laissez donc, répondit-il en ricanant, ce ne sont ni des espions ni des malfaiteurs : ce sont des amis. »

Et à peine avoit-il prononcé ces paroles, que les broussailles s'ouvrirent, et qu'un homme tomba entre nous deux en bondissant.

« Bonne rencontre! s'écria Bonin en riant. C'est Pancrace lui-même. Qui diable t'attendoit là?

— Le diable en effet, et probablement un de ses compagnons, dit-il en me toisant d'un air familier. Le sabbat se tient-il maintenant le lundi pour vous trouver en route à pareille heure? O mes braves, il y a ici quelque méprise! je ne vous aurois jamais cherchés sur

un chemin plus étroit qu'il ne convient au passage d'une diligence.

— Tais-toi, badin, reprit Bonin en lui jetant le bras autour du corps et en pressant le pas avec lui ; ne raille pas aujourd'hui sur ces choses-là. Dans les bois, c'est effrayant. »

Ils marchèrent, et je ne les entendis plus ; mais j'avois eu le temps d'envisager le nouveau-venu à un rayon de la lune, et ses traits ne sortiront jamais de ma mémoire. C'étoit une de ces figures rêvées où se confondent le cynisme du libertinage et l'audace du crime. Sa barbe épaisse et difforme, ses accoutrements composés de haillons disparates, sa carabine passée en sautoir avec un autre baudrier qui paroissoit soutenir un couteau de chasse, en faisoient l'idéal d'un de ces bandits que j'avois vus au mélodrame. Je me jugeai heureux de pouvoir me dispenser de prendre part à l'entretien animé et quelquefois orageux qui occupoit mes deux aventuriers, et je les suivis sans me hâter, car je n'étois pas autrement impatient de les rejoindre. Cela dura long-temps. Ma répétition venoit de sonner minuit, quand Bonin rebroussa chemin tout seul et me rejoignit en chancelant.

« Tu es ivre, lui dis-je en le repoussant comme il alloit me heurter dans l'ombre ; mais qu'est devenu ton camarade ?

— Le camarade s'en est allé avec sa gourde vide et sèche comme une promesse de grand seigneur. Excellente eau-de-vie, ma foi ! je ne sais pas où il la prend ; et un homme de tout cœur, ce digne Pancrace, un homme qui n'a rien à lui !

— Je le croirois volontiers, et je suis fâché, Hippolyte, de vous connoître de tels amis !

— Et comment les demandez-vous ? Il ne faut pas être si dégoûté quand on conspire. La guerre des buissons ne se fait pas avec des manchettes de dentelles, parce qu'on risqueroit fort, voyez-vous, de les laisser aux épines. De tels amis, monsieur ! Dieu ou le diable veuille nous en donner dix mille tout à l'heure, et je fais bénir demain matin à Lons-le-Saulnier votre drapeau blanc et votre épée, ou toute autre broche et tout autre chiffon, au maître-autel de Saint-Désiré, avec un accompagnement sempiternel de *Te Deum*. Mon ami Pancrac que vous venez de voir là, ce noble et beau Pancrace, est un garçon solidement planté sur le jarret, ferme sur les hanches, inébranlable comme le mont Poupet qui est par là-haut, intrépide comme un Bras-de-Fer, comme un César, comme un Judas Macchabée, comme autant d'avaleurs de charrettes ferrées que vous m'en citeriez d'ici à demain dans l'histoire, et je me serois fait un plaisir et un devoir de vous le présenter s'il y avoit eu moyen de l'attacher à l'état-major de la restauration constitutionnelle, qui s'en va un peu décousue pour le quart d'heure. Ce seroit un fameux champion à la bonne cause ; mais il n'est pas établi dans le pays. C'est un gentilhomme bressan qui voyage pour ses affaires.

— Marche, et tire-moi d'ici. La bonne cause n'a pas besoin de l'appui d'un voleur de grand chemin.

— Pour voleur de grand chemin, je ne vous dirai pas. Je ne m'informe jamais de l'état d'un honnête homme de ma connoissance qui n'a pas jugé à propos de mettre enseigne et de payer la patente. Voleur de grand chemin ! vous m'y faites songer ; mais c'est, vrai Dieu ! possible. Je le lui demanderai la première fois que j'aurai l'avantage de le rencontrer ; il ne prendra

pas ombrage de moi, le cher homme; je ne lui couperai pas l'herbe sous les pieds; je ne chasse pas sur ses terres. C'est la seule profession distinguée à laquelle je n'aie pas pensé, car je ne ferois pas tort d'un sou marqué à la caisse de M. Danet autrement que pour le service de la constitution. Si le roi l'ordonne, c'est bon; je sais ce que c'est que du devoir d'un subordonné. — Diable! voleur de grand chemin! continua-t-il en grommelant.... Bon pied, bon œil, bon bras et bonne tête; prompt à l'attaque, enragé à la défense; à la retraite, un lutin; ni vu ni connu! Et avec cela, exercé à la fatigue, à la faim, à la soif, au bivouac; toujours prêt à voir couler le sang des autres sans pitié, le sang de ses camarades et le sien sans foiblesse; les doigts préparés aux poucettes, les malléoles aux anneaux de fer, la nuque à l'accolade du bourreau, cela n'est pas trop mal. Soldat de guerre civile ou voleur de grand chemin, de quel côté mettez-vous l'honneur, s'il vous plaît? N'a pas qui veut des voleurs de grand chemin pour relever une couronne. Les voleurs de grand chemin sont fort bons.

— Marche, repris-je avec indignation, marche, te dis-je, et surtout épargne-moi tes monologues de bandit. J'ai à m'entretenir d'autre chose avec moi-même que des rêveries d'un ivrogne. »

Il poursuivit sa route sans parler intelligiblement, mais en déclamant à tour de bras et en s'arrêtant de temps en temps, comme pour recueillir ses idées.

J'avois besoin, en effet, de me retrouver seul un moment et de me rendre compte, hélas! pour la première fois, de la résolution que j'avois embrassée avant d'en mesurer la portée et d'en calculer les résultats. Il y avoit du vrai dans l'effrayante comparaison que venoit

de faire Bonin, et cette idée pesoit sur mon cœur comme un remords. Qu'elles mènent loin, les frénésies de l'opinion !.... que dis-je ! de la vanité, du besoin puéril d'exciter un vain bruit par un vain dévouement dont les succès inutiles n'aboutiroient qu'à river une autre chaîne au peuple, ou bien de faire palpiter de quelque émotion compatissante le cœur dédaigneux ou pusillanime d'une femme qui n'a pas osé se prononcer pour nous. De quel droit avois-je entrepris d'intéresser dans ces honteux mouvements de mes secrètes passions le repos et la vie des autres ? Et le ministère que j'accomplissois en aveugle, qui me l'avoit imposé ? qui m'avoit donné ces chefs dont je n'étois plus à pénétrer les véritables motifs ? Ma vocation même étoit-elle fondée sur un sentiment profond, sur une conviction réfléchie ? Non, elle ne l'étoit pas. Je voyois déjà dans la politique ce que j'y vois encore aujourd'hui : pour l'ambition un prétexte, pour le peuple une illusion, un marchepied pour les intrigants, et un piége pour les sots. Moi aussi j'étois devenu, sans le savoir, un de ces hommes artificieux qui préoccupent la crédulité publique de chimères dont ils connoissent le néant, ou une de ces dupes imbéciles qui marchent les yeux fermés à l'abîme, sur un chemin dont elles n'ignorent pas le danger. Et ce danger, je ne l'avois jamais mieux apprécié que depuis qu'il étoit venu m'effrayer de l'idée d'un contact et peut-être d'une alliance avec le rebut de la société humaine. O mon Dieu ! que seroit-il arrivé si les soldats qui me poursuivoient m'avoient saisi dans ce bois, en conférence avec un scélérat convoqué par le signal des voleurs ? Quel souvenir aurois-je laissé à mes proches, à mes amis, si j'étois mort là, si j'avois été jeté là dans une fosse, à côté d'un misérable que les lois avoient

sans doute flétri, que l'échafaud réclamoit sans doute? qu'auroit pensé mon père? C'étoit cependant contre cette chance d'éternelle ignominie que j'échangeois depuis deux ans le calme d'une vie innocente et pure, et mes études si douces, et mes rêveries si poétiques, et mes longues espérances. Que de bonheur perdu pour quelques émotions insensées! — Puissé-je le faire entendre aujourd'hui aux infortunés qui seroient tentés de s'aventurer dans la même voie, ce cri douloureux, ce mortel regret de l'âme qui me poursuivoit avec une obstination furieuse, comme pour me pousser au délire et au suicide! Le conspirateur est peut-être le plus coupable des hommes, car il se rend responsable devant la nature et devant Dieu de tout le sang inutile que ses manœuvres coûteront à l'humanité; mais plaignez-le pourtant, car de tous les hommes il est le plus malheureux. Nul ne lui tiendra compte, au jour de la victoire, de ses souffrances et de ses périls. Ce qui lui reste alors en pleine propriété, c'est la solidarité du crime; c'est sur lui que s'amassent dans toutes les histoires les malédictions des peuples. Le but le plus glorieux où puisse tendre sa mission de désespoir, c'est le champ de bataille de Philippes ou la plaine de Grenelle. Son nom ne grandit qu'au prix d'une expiation de sang qui l'absout d'avoir été maniaque et assassin. Ce n'est ni l'admiration ni la reconnoissance qui lui décernent une espèce d'apothéose, c'est la pitié.

Pendant que je me livrois à ces méditations amères, le ciel avoit changé d'aspect. Des nuages pressés en bancs énormes couroient et s'amonceloient sur nous de tous les points de l'horizon. Un de ces orages nocturnes si communs et si impétueux dans les basses vallées de nos montagnes commençoit à gronder. Les arbres les

plus vigoureux s'inclinoient à l'effort de la tempête, et se relevoient avec d'horribles gémissements. Un d'eux fut frappé du tonnerre à quelques pas de moi, et me couvrit de ses éclats. J'avois perdu Bonin de vue dans les ténèbres qui s'accroissoient de moment en moment. Je le retrouvai, à la lueur d'un éclair, assis sous l'arbre voisin. L'éclair qui suivit celui-là me le montra plus distinctement. Il pleuroit et s'arrachoit les cheveux. Ma présence parut redoubler sa douleur.

« C'est trop de larmes pour un homme, lui dis-je. Si nous sommes égarés, comme je le suppose, tes lamentations n'y porteront point de remède. Lève-toi, et cherchons une clairière où nous puissions nous reposer, non à l'abri de la pluie, qui est le moindre des accidents, mais garantis de la foudre que ces arbres appellent sur notre tête.

— Puisse-t-elle être tombée sur moi, répondit-il en sanglotant, quand je vous ai amené ici ! Oh ! c'est une nuit de malheur.

— Allons donc, Hippolyte, prends courage ; ce bois finit quelque part, et peut-être ne sommes-nous pas éloignés d'un village.

— Il y en a un là, reprit-il en étendant le doigt et en me faisant apercevoir en effet, à la lumière météorique qui n'avoit pas cessé de nous éclairer, un groupe de bâtiments assez rapprochés de nous.

— Eh bien ! de quoi t'alarmes-tu ? Ce hameau est-il occupé par des gendarmes ? Ces chaumières sont-elles des coupe-gorges ? »

Il se leva et me précéda d'un pas pénible et lent qu'il paroissoit craindre d'allonger.

« Non, monsieur, vous n'avez rien à redouter des gendarmes, pour cette nuit du moins. Vous ne cou-

cherez pas dans un coupe-gorge; vous coucherez sous le toit d'un honnête homme, dans mon lit, ou à côté, comme il vous plaira. Nous sommes à l'Abergement, et un malheureux verre d'eau-de-vie, que Satan m'auroit fort obligé de changer en poison, m'a tellement troublé le cerveau que je me suis laissé aller comme une brute à la routine de mon trajet d'habitude. Nous n'avons heureusement pas perdu beaucoup de chemin sur les hauteurs de Poligny; mais, depuis six grandes heures que nous marchons, nous n'en avons point gagné.

— Si c'est cela qui t'inquiète, calme-toi; je suis accoutumé à de plus grands désappointements. Deux heures de repos me suffiront pour réparer mes forces de manière à nous dédommager du temps mal employé. Je n'y pense déjà plus.

— Du repos, s'écria-t-il, du repos! vous n'en aurez point. Il n'y a point de repos dans la maison de Bonin.

— Attends, Hippolyte: ce que tu dis manque tout à fait de sens. Aurois-tu réellement perdu la raison?

— Eh! non, encore une fois, monsieur. Je ne suis plus ivre. Je sais trop ce que je dis et où je vais; mais il faut vous l'expliquer, à vous, et cela n'est pas facile. Je n'ai jamais eu l'occasion de vous parler de ma femme, n'est-il pas vrai?

— Tu serois marié, Bonin! A la vérité ton genre de vie ne m'auroit pas donné lieu de le croire, mais je suis d'un âge qui te répond de mon indulgence pour tes foiblesses. Il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de la compassion des autres.

— Et de la miséricorde de Dieu, comme vous dites quelquefois; mais il me l'a refusée. De quel droit oserois-je la réclamer? Ma femme étoit une jeune, belle,

et bonne fille, bien née avec cela, si l'on peut être bien né quand on n'est pas légitime. Son père lui avoit fait donner une éducation distinguée, et peut-être il lui auroit fait du bien s'il n'étoit pas mort subitement par quelque accident imprévu. Elle fut heureuse alors d'entrer, sous le titre de demoiselle de compagnie, mais dans le fait en qualité de femme de chambre, chez madame la comtesse de Mont, dont le mari est de vos amis. C'est là que je m'en fis aimer; je l'épousai. Elle avoit quelques épargnes, j'en tirai le même parti que de celles de mon pauvre père. La douleur et les privations l'enlaidirent; je la délaissai. Sa patience d'ange s'altéra, je la battis. Elle est devenue folle. Voilà.

— Assez, assez, Hippolyte. Je comprends maintenant tes justes regrets, et combien l'aspect de cette triste maison doit être intolérable pour toi. Des fautes si graves ont leur punition même sur la terre! Mais, dis-moi, n'as-tu point d'enfants?

— J'en ai un seul, un petit garçon de six ans, si joli, si doux, si gracieux, qui promet d'être si accompli en toutes choses! Oh! il tiendra de sa mère, celui-là. Cher trésor! si je savois du moins qu'il fût heureux un jour! — Je l'ai placé dans une pension, parce que vous concevez bien qu'il ne seroit pas bon pour lui d'être élevé par elle — ni par moi.

— Encore une question. Comment se fait-il que tu ne sois pas familiarisé par l'habitude avec l'impression douloureuse que vient de produire sur toi la vue de l'Abergement? Ne m'as-tu pas dit bien des fois que tu y faisois ta résidence?

— Oui, monsieur, reprit-il en se retournant de mon côté d'un air sombre; mais comptez-vous pour rien la nécessité de vous apprendre cela! D'ailleurs je n'y ha-

bite que de jour, et le jour elle n'y est pas. Je ne sais où elle va, — travailler peut-être dans les campagnes voisines pour gagner un peu de pain. — Mais elle y passe toutes les nuits, et je les passe, moi, dans le premier endroit venu. Je ne l'ai pas aperçue depuis un an, et l'idée de la revoir me fait trembler. Elle ne dort jamais.

— Pour être mérité, plus mérité peut-être que tu n'oses te l'avouer à toi-même, ton malheur ne m'en touche pas moins. Il faut cependant se réfugier quelque part, car ce temps affreux menace de devenir plus affreux encore. Mais rassure-toi, j'obtiendrai facilement un asile dans la grange d'un de ces paysans. L'or ouvre toutes les portes.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, aucune porte ne vous seroit ouverte à l'heure qu'il est, si je ne vous la faisois ouvrir; et on ne balanceroit pas, j'en réponds; mais la gendarmerie seroit avertie avant que vous eussiez pu reposer votre tête sur une poignée de paille. N'y pensez pas, continua-t-il en se penchant à mon oreille, je suis trop haï.

— Alors, Hippolyte, il n'y a pas à hésiter; nous coucherons où nous sommes, derrière cette haie qui nous annonce l'entrée du village. Le gîte est peu confortable; mais il y en a de plus mauvais. L'épuisement de mes forces et la douleur de mes blessures ne me permettent d'ailleurs pas d'aller plus loin. Quand le ciel blanchira, tu n'auras qu'un mot à dire, et mes préparatifs ne te retarderont pas. »

En même temps je franchissois la haie pour passer du côté du champ, et je sondois déjà le terrain avec les pieds.

« A merveille! m'écriai-je; une pelouse courte et

douce qui n'est qu'assez moite pour être fraîche ! un véritable sommier de malade !

— Fi donc ! reprit-il en me retenant par le bras, comme j'allois m'étendre ou me laisser tomber. Et l'hospitalité donc ! Me prenez-vous pour un rustique ? J'aurai à souffrir cette nuit, sans doute, mais vous n'avez rien à craindre. Cette malheureuse femme est insensée, elle n'est pas malfaisante. Si vous pouvez me promettre de tout entendre et de tout voir sans vous mêler de rien, si vous me laissez espérer surtout que vous ne me reparlerez jamais de ce mystère, jamais ! comprenez-vous bien ?... venez, monsieur, venez hardiment ; vous aurez au moins quelque temps à vous délasser. Bouche close seulement, ici, là, et toujours....

— Je te le jure, » lui répondis-je en me laissant entraîner. Je n'étois plus capable de m'en défendre.

Après un moment de marche, nous montâmes quelques degrés, ce me semble, et nous arrivâmes à la porte. Bonin s'y arrêta près d'une minute en la regardant fixement, car son courage étoit près de l'abandonner. Cependant il frappa enfin.

Cette porte s'ouvrit sous la main d'une jeune fille à demi nue, qui en avoit tiré à petit bruit le verrou.

« C'est toi, Scolastique ! dit Bonin d'un air abattu. Par quel hasard ? — Est-elle rentrée aujourd'hui ?

— Je viens de la ramener, répondit Scolastique.

— Je te remercie. A-t-elle commencé ?

— Non, monsieur, pas encore, mais cela ne tardera pas. Elle fait sa toilette de cérémonie.

— Bien, bien, » reprit Bonin de plus en plus absorbé. Il reçut en tremblant la lampe que lui présentoit la petite paysanne, entra sur la pointe des pieds, et m'introduisit avec précaution dans sa chambre.

Je ramenai involontairement un regard inquiet sur cette dernière porte. Elle n'avoit point de serrure.

La chambre de Bonin étoit une pièce très-vaste, assez proprement tenue, et revêtue d'une boiserie neuve et polie, qui n'avoit été enduite ni de couleur ni de vernis. En face de l'entrée, il y avoit un lit, et point d'autre ameublement. Je me trompe : le milieu de la chambre même étoit occupé par un grand fauteuil de bois de noyer, ciré avec soin, ou plutôt par un prie-Dieu à dossier vide, qui étoit tourné du côté du lit, et dont la traverse supérieure étoit surmontée d'une grossière figure du Christ en plâtre enluminé. Sur les deux extrémités de la banquette se dressoient deux pointes de fer qui sembloient disposées pour porter des cierges. Au bas, on avoit fixé contre les montants antérieurs une autre banquette, beaucoup plus étroite, soit pour s'y mettre à genoux, soit pour servir de marchepied. Mon premier mouvement fut de repousser ce meuble embarrassant contre la muraille ; mais Bonin m'en empêcha en me saisissant brusquement par la main et en me conduisant vers l'endroit où il venoit de faire ses apprêts pour notre sommeil, pendant que je me laissois distraire à ces détails.

« On ne touche à rien, me dit-il. — Je ne vous ai pas proposé de coucher avec moi ; mais j'ai encore deux matelas. Voici l'un, voici l'autre ; il n'y a pas de choix. Vous serez aux premières loges. — Souvenez-vous de nos conventions. »

Ils se touchoient, appuyés verticalement contre le bois du lit. J'en pris un. Mon hôte souffla sur la lampe, et se jeta sur celui des matelas que j'avois laissé vacant. Un instant après je crus m'apercevoir qu'il dormoit, et j'essayai inutilement de dormir aussi.

Il étoit deux heures. Il y avoit vingt-quatre heures sans plus que j'avois failli mourir sur un lit de pierres de taille, à une portée de fusil de Sellières. Ma nouvelle couche, quoique sévère, auroit dû me paroître douce en comparaison; mais mes forces étoient bien diminuées; l'inflammation de mes plaies, si légères qu'elles fussent, aggravée par la veille et par la lassitude, me donnoit une fièvre violente. Mes vêtements, traversés par la pluie, se refroidissoient de plus en plus sur mes membres transis; une courbature insupportable tourmentoit mes muscles et mes os; il n'y avoit pas un point de mon corps endolori qui ne fût le siége d'une âpre souffrance. J'aurois voulu changer de position pour me soulager sur ce grabat de torture; je ne pouvois pas.

Tout à coup la porte s'ouvrit en plein, et je vis entrer une femme ou un fantôme qui promenoit sur l'intérieur la lumière rouge et fumante d'un cierge; c'étoit une femme, c'étoit la femme de Bonin! Elle s'approcha du prie-Dieu et y planta sa torche sur une des pointes que j'avois remarquées; puis elle sortit et rentra par deux fois : la première, avec un bénitier de faïence émaillée et une poignée de ces petits rameaux de buis que l'on consacre dans certaines solennités de l'Église; la seconde, avec un réchaud ardent et un nouveau cierge qu'elle arbora auprès de l'autre. Tous ces ustensiles d'évocation ou de sacrifice rangés devant elle avec symétrie, elle demeura un instant si parfaitement immobile, qu'on l'auroit prise, de la place où j'étois, pour le simulacre de quelque sainte miraculeuse en l'honneur de laquelle s'étaloit ce religieux appareil. Je profitai de ce temps-là pour la regarder avec plus d'attention que je n'avois pu le faire encore; l'infortunée ne devoit pas avoir plus de vingt-six ou vingt-huit ans;

mais son visage, hâve et macéré par la détresse et le chagrin, lui auroit fait donner davantage. Sa stature étoit haute et grêle; ses traits, réguliers et nobles, paroissoient avoir été fins et gracieux; mais sa bouche, longue, étroite, pâle, étrangement fléchie aux extrémités, leur communiquoit une expression si amère de stupide mélancolie, qu'on ne pouvoit y arrêter la vue sans compassion et sans effroi. Ses yeux avoient été fort grands, à en juger par leur enchâssement; mais tant de larmes dévorantes en avoient creusé l'orbite, qu'on ne les distinguoit plus qu'à de rares éclairs au milieu du disque livide qui les cernoit dans leur profondeur, et qui tranchoit seul avec l'arc épais de ses sourcils sur son teint couleur de pierre. Son ajustement étoit bizarre: ses cheveux, noirs et fournis, se divisoient sur son front, et tomboient des deux côtés jusqu'au-dessous de ses genoux, de manière à s'appuyer sur ses pieds nus quand je la vis plus tard se prosterner devant l'autel où se consommoit pour son imagination égarée je ne sais quel mystère idéal. Elle n'avoit pour tout vêtement qu'une espèce de chemise d'une étoffe très-blanche qui se serroit à plis nombreux autour du cou, descendoit jusqu'à mi-jambe, et se soutenoit au-dessus des reins par une ceinture d'un rouge effacé, à bouts longs et flottants. On ne pouvoit se méprendre sur l'usage pour lequel cette robe avoit été faite: c'étoit un surplis, et je n'ai jamais eu occasion de savoir à la pitié de quel prêtre compatissant aux misères humaines la pauvre folle devoit ces rebuts de sacristie qui servoient aux rits de son cérémonial, et qui composoient ce que la petite Scolastique avoit appelé sa toilette. Puisse le ciel avoir exaucé sa dernière prière, et abréger pour elle les épreuves de l'autre vie!

Quoique j'écrive sous une impression qui n'a rien perdu de sa vivacité, et qui se ressent peut-être encore des jugements exagérés de mon âge d'illusions, ce portrait, je le déclare, ne doit pas le plus léger de ses linéaments, la moindre de ses circonstances, au caprice de la fantaisie; il est tel que je le vois depuis trente ans; et à ce travestissement près, dont tout le monde peut se figurer l'effet, les vieux paysans de l'Abergement, qui n'ont jamais rencontré la femme de Bonin que sous les haillons délabrés et confus d'une malheureuse aliénée, n'en contesteroient pas la ressemblance.

Peu à peu mon apparition s'animoit, se manifestoit sous des formes plus décidées; la folle déploya enfin son bras nu et décharné, qu'une rude toile couvroit à peine de quelques doigts au-dessous de l'épaule; jeta ses brins de buis dans le réchaud, et se promena d'un pas posé, la torche à la main, autour du prie-Dieu, en murmurant de lamentables cantiques dont je ne saisissois pas les paroles, et qu'interrompoient à chacune de ses fréquentes stations des soupirs déchirants qui me pénétroient le cœur. Après avoir déjà décrit le cercle mystique à plusieurs reprises, en l'élargissant toujours, et sans détourner ses yeux ni à droite ni à gauche, une fois seulement elle s'arrêta devant nos lits, et nous tint un moment plongés dans la clarté de sa torche flamboyante. « Il y est! dit-elle en se consultant, comme si elle avoit demandé un souvenir à son esprit. — Ils sont deux! celui-là est jeune. On a vu des enfants si mal nés qu'ils se damnoient dès le berceau. Comme ils doivent avoir fait pleurer leurs mères! »

Ensuite elle regagna précipitamment son autel fantastique, baigna le goupillon dans l'eau, et revint en

faire pleuvoir sur moi quelques gouttes bénites, en proférant sourdement les adjurations dont on se servoit autrefois pour exorciser les possédés.

« Ce n'est pas un démon, reprit-elle d'un air étonné, il seroit parti ! »

Mes cheveux se hérissoient de terreur ; une sueur froide couloit à grosses gouttes de tous mes pores, mes dents claquoient. Je tournai ma tête avec effort du côté de Bonin ; il étoit couché sur la face, et on ne voyoit que ses cheveux et son cou nu. Il dormoit peut-être, mais le tressaillement de ses membres et l'inflexibilité convulsive de son bras, qui se roidissoit contre le plancher comme un levier préparé à soulever de lourds fardeaux, témoignoient assez qu'il faisoit de mauvais rêves.

J'ai éprouvé, dès le commencement de ce récit, combien il étoit difficile de raconter certaines circonstances qui ont exercé sur nous tout l'empire d'un prestige, et qui, ramenées à leur expression naturelle, dans d'autres dispositions d'esprit, ne sortent en rien de l'ordre des combinaisons les plus communes de la vie. Je n'insisterai donc pas sur la description de ces angoisses que le pinceau morose d'un Salvator n'auroit pas pu charger à mon gré de trop noires couleurs, et dans lesquelles on ne verroit aujourd'hui que l'effet des lubies mélancoliques d'une jeune femme sur un cerveau de vingt ans. Et cependant, ô mon Dieu ! ces aspersions d'eau consacrée, ces fumigations de buis et d'encens, ces génuflexions, ces prostrations profondes, ces cris de la victime qui appelle de la terre au ciel et de ses persécuteurs à son juge, cette messe des morts entonnée comme par un cadavre qui n'a obtenu la permission de reparoître parmi les vivants qu'à l'heure des

épouvantes, que tout cela fut affreux et long! et je me rappelois que la femme de Bonin ne dormoit jamais! Quant à Bonin, il dormoit toujours; il ne montroit, comme deux heures auparavant, que sa nuque et ses cheveux, son bras roide et son poing fermé. On auroit cru qu'il venoit d'être saisi par une mort violente ou pétrifié par une punition divine. Tant de bonheur ne lui étoit pas réservé.

La cérémonie finit presque avec le tonnerre, car l'orage n'avoit pas cessé de gémir et de gronder. Toutes les pièces de l'office funèbre disparurent une à une, comme elles avoient été apportées. Cette misérable femme ne m'avoit pas oublié tout à fait; elle laissa tomber sur moi un sourire en enlevant le dernier flambeau, mais un sourire qui n'avoit rien de malveillant, et dans lequel j'aurois voulu trouver de l'espérance et du pardon. La tête clouée au châlit vide, l'haleine suspendue, les yeux fixes, regrettant de ne pouvoir modérer jusqu'au battement de mes artères, et maudissant toutefois le serment qui m'enchaînoit, j'aurois voulu pleurer et prier avec elle; j'aurois voulu me jeter à ses pieds; car moi aussi, qui m'assure que, dans son égarement, elle ne m'a pas compté au nombre de ses ennemis?

Le spectacle s'étoit évanoui avec la lueur de la dernière torche; la porte étoit retombée bruyamment sur son chambranle; mais dans l'impénétrable obscurité qui avoit succédé à ces clartés étourdissantes, je n'étois pas sûr que la femme de Bonin eût passé derrière ou qu'elle fût restée en dedans. Je croyois l'entendre rôder sur le plancher qui crioit; je croyois quelquefois la voir; il me sembloit qu'elle venoit à moi, qu'elle se penchoit à mon oreille, et que je sentois son souffle froid s'ar-

ticuler en étranges paroles. Cette alternative d'illusions effrayantes et de désabusements inquiets se prolongea jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil jaillirent entre les jointures des volets et papillotèrent sur les murailles comme un essaim de lucioles. Alors la cloche de l'Abergement sonna le jour, et bientôt après Bonin m'avertit qu'il étoit temps de chercher le chemin qu'il m'avoit fait manquer la veille, si nous voulions y parvenir avant qu'une heure plus avancée ne nous mît en péril de faire de mauvaises rencontres.

Je le remerciai. Les réflexions de la veille et les émotions de la nuit m'avoient inspiré une autre résolution.

« Je suis las de me cacher, lui dis-je. La prison n'a point de tourment si rigoureux, il n'est point de genre de mort si cruel que je ne le préfère aux fatigues de corps et d'esprit qui usent depuis quatorze mois ma force et ma patience. Je connois la route de Suisse, et je la prends, à la garde de Dieu, sans m'inquiéter des événements. Si celui qui peut me sauver par un seul acte de sa volonté toute-puissante m'abandonne à mes ennemis, c'est qu'il n'a pas besoin de moi ou qu'il trouve un meilleur parti à tirer pour sa cause de mes afflictions que de mes services; et alors que sa volonté soit faite! Adieu! »

En parlant ainsi, je gagnai la montagne par le chemin le plus pratiqué, et je le suivis directement, dans une complète insouciance de ce qui pouvoit advenir. Jamais je ne m'étois senti plus libre que du moment où je m'étois résigné à subir toutes les chances de ma mauvaise fortune, sans rien tenter pour m'en défendre; et celui-là seul est libre, en effet, qui ne craint pas de souffrir.

Les suites de cette détermination n'appartiennent plus au même sujet. Il faut l'épuiser.

Six ou sept ans après, libre depuis quelque temps des agitations d'une folle jeunesse et des persécutions d'une police rancunière, au bout d'une assez longue excursion d'étude et d'agrément dans nos belles montagnes du Jura, je traversois Lons-le-Saulnier avant de rentrer dans mon village bien-aimé, dont j'étois encore à deux lieues, et, pressé par un appétit qui ne pouvoit pas aller si loin, j'entrois, en passant, dans une auberge de *la Tourelle*, dont le nom pittoresque étoit dû à une petite rotonde en saillie qu'elle projette, ou qu'elle projetoit, sur la place; car il seroit bien possible qu'elle n'y fût plus. Tant de choses sont tombées depuis, sans compter les empires et les monarchies! Elle existoit alors, avec son salon circulaire, ses croisées à plein jour, ses banquettes arrondies à la muraille, et madame Pussin, sa vieille hôtesse. Je me souvenois d'y avoir passé d'agréables heures avec mes amis de collége dans nos riantes soirées des vacances, et je ne la revoyois jamais sans plaisir.

Une chose m'avoit frappé en arrivant : la ville étoit presque aussi déserte au milieu de la journée que j'aurois pu désirer de la trouver de nuit six années auparavant. Bien plus, les lieux publics, les portes, les croisées, les volets, étoient fermés, et j'étois près de croire que tous les habitants avoient plié bagage, sur l'avis de quelques rumeurs souterraines qui menaçoient leurs maisons d'être englouties dans l'abîme inconnu où disparut, au commencement du siècle, celle de M. Déléchaux, si un groupe assez considérable qui s'agitoit non loin de moi ne m'avoit averti que la capitale de nos Alpes séquanoises n'étoit pas encore veuve de

son peuple. Ce que j'entendois et ce que je voyois ne m'en annonçoit pas l'élite, bien au contraire! C'étoit cette tourbe effroyable et altérée de sang, qui compromettroit jusqu'à son indigne vie pour voir abréger celle des autres sous la main de l'assassin de justice. En effet, l'échafaud étoit dressé, le fer étoit suspendu; il ne manquoit là que le sacrificateur et la victime pour accomplir une œuvre d'anthropophage au nom de la société la plus civilisée de la terre. Je m'enfuis vers *la Tourelle*, et je demandai une autre chambre. Il n'y en avoit point. Je tournai le dos à la fenêtre, et je m'assis.

« Qu'est-il donc arrivé à Lons-le-Saulnier? dis-je à la maîtresse du logis; la Convention ressuscitée y a-t-elle envoyé ses commissaires? la peste y a-t-elle passé? ou bien ses honnêtes citoyens sont-ils devenus tout à coup assez philosophes pour se renfermer dans leurs domiciles un jour d'exécution, comme on devroit le faire toujours?

— Il faut que monsieur vienne de loin pour ne pas le savoir, dit-elle en se hâtant de déployer ma nappe et en y appuyant ses deux mains, la tête penchée vers moi, ce qui présageoit de longs discours. La peste y a passé, comme vous dites, mon cher jeune homme, et quelque chose de bien pire encore, qu'on appelle le *typhus*, ou le *trifus*, ou autrement. Toujours est-il que c'est un nom latin, et que les médecins n'y entendent rien. C'est terrible.

— Terrible, à la vérité... Mais vous me faites frémir! Cette affreuse maladie s'est-elle étendue aux environs?

— Oh! non, pas plus loin que la cour d'assises, où s'assemblent ces messieurs du tribunal. Pour vous faire

entendre comment cela s'est fait, il faut cependant que je vous demande d'abord si vous avez jamais entendu parler du fameux Pancrace.

— Pancrace ! repris-je après un moment de réflexion; je crois connoître ce nom, et, si je ne me trompe, ce Pancrace devoit être un assez mauvais sujet. Mais quel rapport, ma bonne dame, entre Pancrace et le typhus ?

— Un assez mauvais sujet ! s'écria-t-elle en élevant les mains au ciel; un assez mauvais sujet ! Un voleur de nuit, un dépouilleur de diligences, un profanateur de vases sacrés, un incendiaire, un assassin ! Pancrace un mauvais sujet ! Que faut-il donc faire, monsieur, pour être un scélérat achevé, et pour encourir la damnation éternelle ?...

— Je ne vous ai pas dit que j'entendois son nom pour la seconde fois seulement, et la première est de vieille date. Revenons au *typhus*.

— Le typhus et Pancrace, c'est la même histoire. Après des crimes sans nombre, ce misérable s'est laissé prendre avec une partie de sa bande, et on les jugeoit tous il y a trois semaines. Vous pensez bien qu'on n'avoit pas manqué de précautions pour s'assurer de Pancrace, car on dit qu'il s'évaderoit de l'enfer. Il sortoit donc, ainsi que les siens, en arrivant sur la sellette, d'un cachot noir, humide, profond, et si mal aéré, que lorsqu'on y descend une lampe, elle s'éteint à l'instant. C'est de là que vient le malheur. On remarqua effectivement d'abord que Pancrace étoit fort pâle et fort abattu, et que ses traits n'annonçoient pas la résolution d'un homme si cruel et si téméraire; mais, à mesure qu'il respiroit plus librement l'air de tout le monde, il reprenoit son ton d'insolence et de menace, et on auroit

imaginé qu'il recommençoit à vivre de la vie qu'il enlevoit aux autres. Le brigand avoit apporté dans ses habits, à dessein ou par hasard, les germes de cette contagion, qui gagna tout l'auditoire, de manière que l'arrêt du tribunal qui condamnoit Pancrace à la peine de mort étoit à peine prononcé que les juges subissoient l'arrêt de Pancrace, qui les avoit condamnés à mourir avant lui, comme ils sont morts en effet. Le président, les conseillers, les témoins, les avocats, les spectateurs, il n'y eut personne qui ne fût atteint. Ils ont déjà succombé par centaines, et depuis ce temps on n'a vu dans les rues que des convois qui accompagnent une bière, jusqu'à ce jour où va passer le convoi de Pancrace vivant, escorté d'un détachement de gendarmes bien munis de préservatifs contre la peste. On assure que le bourreau s'est parfumé. — Et voilà pourquoi, monsieur, chacun se renferme prudemment chez soi pour échapper au fléau qu'il traîne après lui. Ne l'ai-je pas entendu?... Je vous prie de ne pas ouvrir la fenêtre. »

Là-dessus elle sortit, et j'oubliai sa recommandation. Une curiosité invincible m'entraînoit à m'assurer par mes yeux que cet homme de malédiction étoit le même que j'avois vu dans la forêt, et dont l'horrible physionomie s'étoit si vivement empreinte dans ma pensée. Il étoit déjà sur la place; je crois même qu'un de ses deux compagnons avoit satisfait à la cruelle justice des hommes, et quand j'aperçus Pancrace, il lui disputoit sa tête. Fort de la terreur que son moindre contact inspiroit, il étoit parvenu à se débarrasser de ses liens; les exécuteurs tomboient autour de lui, les gendarmes craignoient de le saisir, et, tantôt renversé par les chevaux qui le pressoient, tantôt debout et furieux, il se

débattoit contre son infaillible destinée avec tout l'acharnement d'un homme énergique, robuste et plein de vie qui ne veut pas mourir. Long-temps l'agilité convulsive de ses mouvements, qui n'avoient presque rien d'humain, me défendit de discerner ses traits; mais, dans une des courses rapides qu'il fournissoit autour de l'appareil de mort, il attacha ses yeux de mon côté pour y chercher un passage. C'étoit le brigand que j'avois rencontré de nuit, et je crus qu'il me regardoit. Je tombai d'épouvante sur ma chaise, j'y restai immobile et comme lié dans les angoisses d'un mauvais songe. Au même instant j'entendis un grand cri, un cri de résignation désespérée. Un des valets de l'homme de sang avoit fortement noué ses doigts dans les cheveux roides et touffus qui se hérissoient au front de Pancrace, et la fatale bascule avoit trahi sa résistance. Il étoit tombé sous le couteau, et le couteau tomboit sur lui.

Accablé des émotions d'un spectacle que je n'avois jamais été préparé à voir, que j'aurois dû ne voir jamais, je me hâtois de fermer la croisée de *la Tourelle*, et cependant ma vue s'arrêtoit malgré moi sur la dernière victime. Celui-là, vaincu par la terreur ou affermi par la religion, descendoit sans résistance du tombereau mortuaire, en baisant avec des torrents de larmes la sainte image du Christ. Il se présentoit à moi en face au moment où il y attachoit pour la dernière fois ses lèvres décolorées. C'étoit Hippolyte Bonin. Le malheureux avoit cru tuer son remords, il avoit tué sa femme; et le hasard venoit de le réunir à Pancrace dans les cachots pour les réunir à la mort.

PORTRAITS.

PORTRAITS.

LE COLONEL FOURNIER.

LE COLONEL FOY.

Napoléon fut comblé par sa fortune de tous les avantages qui pouvoient mettre un grand homme à la tête d'un grand siècle ; et cette faveur d'une destinée sans exemple s'est encore attachée à sa mémoire. Comme l'histoire ne présente aucune époque où l'expression de la pensée ait pu être plus librement sincère que dans la nôtre, elle n'a conservé le nom d'aucun homme qui ait été plus promptement apprécié d'une manière irrévocable. Quelques années de liberté ont suffi pour faire intervenir la postérité entre lui, ses ennemis et ses flatteurs. Il n'a pas même attendu, comme ces rois d'Égypte dont parle Hérodote, l'arrêt d'un peuple assemblé à ses funérailles. L'avenir n'aura rien à changer au jugement de ses contemporains. Il l'élèvera au premier rang des grands capitaines et des hommes d'état les plus habiles, un peu au-dessous de César peut-être, mais fort au-dessus de Cromwell et de Richelieu. Il lui reprochera des excès, des violences, une imprévoyance aveugle, une ambition insatiable, un mépris impie pour les droits des peuples et pour la foi des serments. Il verra en lui, comme il le disoit, une espèce de dieu de la gloire ; mais il verra aussi l'*étouffeur* de la pensée humaine et le fléau de la liberté.

Ce qu'il seroit à craindre que l'histoire ne dît pas, si elle ne consultoit que certains mémoires, c'est que l'asservissement de la France ne fut pas aussi volontaire, aussi spontané qu'on se l'imagine. Napoléon régna de pleine puissance et sans obstacle, parce qu'il n'y a rien de plus facile que de régner ainsi à qui le veut fermement, quand il a une fois franchi les premiers degrés du pouvoir. Avec beaucoup d'or, avec beaucoup de hochets, des rubans, des dignités, des couronnes; avec le goût et l'art de la corruption, on se compose sans peine ce qu'on appelle partout un gouvernement, c'est-à-dire un corps mercenaire de grands esclaves qui réagissent de tout le poids de leur dégradation morale sur les masses inertes et obéissantes; mais Napoléon ne régna jamais du consentement libre de ce qui représente réellement une nation, de cette classe éclairée et sensible dont le suffrage seul peut consolider de jeunes institutions, et sans l'appui de laquelle les trônes les mieux affermis en apparence ne sont qu'un usufruit passager. Napoléon devint populaire après sa chute; c'est le privilége d'une grande renommée trahie par une grande infortune. Napoléon, empereur et roi, avoit été le moins populaire des tyrans. Il a laissé d'immortels souvenirs à la mémoire, il n'en a pas laissé à l'âme. Son couronnement ne fut que l'acte culminant d'une conspiration triomphante; le peuple n'assistoit à ce dénouement d'un crime heureux qu'en qualité de spectateur. Toute l'action fut jouée entre deux populaces, celle des petits qui est facile à éblouir, et celle des grands qui est facile à acheter.

Ce qui n'est pas moins vrai, et ce qui paroîtra cependant plus difficile à croire, c'est que l'armée éprouvoit pour le pouvoir absolu la même répugnance que le

peuple, et qu'elle ne concourut que très-passivement à l'agrandissement de son chef. Quand il eut tué la République à grands coups de trahisons et de sénatus-consultes, la force militaire lui prêta cette puissance machinale qui est l'élément essentiel de son institution, et qui consiste dans une subordination infrangible et illimitée, dont tous les avantages politiques seroient perdus si elle s'avisoit un seul instant de devenir rationnelle. Dès lors il put régner, mais il régna du droit de commandement et de discipline sur des inimitiés plus ou moins incurables. Le prestige de la gloire lui donna plus tard des enthousiastes; l'amitié lui dévoua quelques âmes douces et reconnoissantes; la crainte des réactions sanglantes de la démagogie, celle qu'inspiroit le retour de l'ancien régime sans restriction, comme il s'annonçoit par la bouche insensée de ses adeptes, achevèrent de lui concilier presque tout le reste; mais le jour de son couronnement, et pendant les deux ou trois années qui le suivirent, il n'eut de l'armée que ses armes et son obéissance. Il n'y avoit pas alors en France un cœur françois qui palpitât pour un empereur. Au commencement du règne de Napoléon, il arriva quelque chose de pareil à ce qu'on avoit vu sous celui du Comité de salut public, lorsque l'humanité chercha un asile dans les camps. La liberté aussi se réfugia sous le drapeau.

Je ne parle ici ni de cette opposition de salle à manger qui rendit Moreau lui-même si redoutable aux Tuileries, ni de cette opposition de boudoirs qui transforma tout à coup tant de brillants Alcibiades en soucieux Catilinas; celles-là marchoient tellement à découvert dans leur audace puérile, qu'elles durent troubler rarement les veilles du nouveau souverain. Un jugement bien

motivé, ou un ordre du ministre de la guerre qui n'avoit pas besoin de l'être, en faisoit justice en vingt-quatre heures. Les rares talents militaires de Moreau, qui étoient Moreau tout entier, devoient nécessairement fixer sur ce général les espérances d'un peuple opprimé par l'épée. Moreau se trouva donc, sans s'y attendre, et par un bénéfice gratuit de position, le tuteur de la liberté. Ce ministère, mesuré sur son importance extérieure et non sur ses forces morales, se trouva trop grand pour lui, comme ses meilleurs amis l'avoient prévu. Il ne le mena qu'à tremper timidement dans des intrigues équivoques, à échanger Sainte-Pélagie ou Bicêtre contre l'exil et l'oubli, et à mourir sans gloire, et, qui pis est, sans honneur, dans les rangs d'une armée étrangère. C'est qu'à une singulière habileté stratégique qu'on ne peut lui refuser, il ne joignoit pas une pensée forte, pas une vue profonde, rien de cet élan fier et impétueux qui fait les héros, et que toute cette fermeté de caractère dont l'opinion trop libérale vouloit bien le gratifier se réduisoit à l'obstination ordinaire de l'impéritie et de la foiblesse, qui s'enfoncent dans leurs résolutions par la seule impossibilité d'en sortir. Nous le comparions alors à Fabius et à Scipion. C'est une des niaiseries de l'esprit de parti, qui est prodigue de grandes comparaisons pour les petits hommes quand il a besoin de les opposer à de hautes et légitimes renommées. Scipion fut, en effet, menacé d'un jugement, mais il n'alla ni au prétoire ni aux gémonies : il alla au Capitole.

Le colonel Fournier, qui commandoit le 12e régiment de hussards, ne pouvoit être, à vingt-huit ans, ni un grand homme de guerre, ni un grand homme d'État ; c'étoit un homme du monde, qui jouissoit parmi les

jeunes gens et les femmes de cette vogue élégante avec laquelle on devient tout ce qu'on veut à Paris, et un homme fort nul en province. Une figure vive et agréable, pleine d'expression et d'énergie; un esprit assez fin, admirablement servi par l'éducation et par l'usage; un aplomb imperturbable qui se prêtoit indifféremment aux formes de l'héroïsme et à celles de la fatuité; une prodigalité magnifique et insouciante, dans laquelle la bienfaisance avoit rarement autant de part que l'ostentation; un persiflage qui passoit pour être de bon ton dans un temps où le bon ton vouloit bien admettre le persiflage; une réputation colossale de succès auprès des femmes, avec ce mépris des femmes qui les fait avoir; un athéisme décidé d'amour et de principes; une aptitude si extraordinaire enfin à tous les nobles exercices qu'elle avoit jeté du scandale sur le bonheur de ses duels; toutes ces manières du gentilhomme complet faisoient du colonel Fournier un homme plus qu'ordinaire, qui n'étoit pas, tant s'en faut, un homme extraordinaire. Bonaparte commença par en avoir peur; ensuite il le jugea; il l'envoya en exil à Périgueux dépenser de l'argent, désoler des coquettes, et harasser des chevaux. Le colonel y resta, et on n'en parla plus.

Les inquiétudes de Napoléon n'étoient pas là. Il avoit pu apprécier dans l'armée des caractères plus fortement trempés, qui alarmoient depuis long-temps ses projets. Après avoir attaché ou séduit tout ce qui pouvoit se laisser prendre à l'appât d'une noblesse historique appuyée sur sa dynastie naissante, et le cœur humain est tellement fait que ce devoit être le grand nombre, il ne vit pas sans effroi, ou se relever sous sa main appesantie, ou se dérober à ses caresses, quelques-unes de ces

âmes indomptables dont on lui avoit fait d'abord si bon marché quand il commençoit à l'étourdie l'apprentissage de son métier de maître. Accoutumé à saisir d'un coup d'œil tous les désavantages d'une position, j'imagine qu'il compta froidement ses ennemis, et qu'il n'abandonna au temps, pour l'en débarrasser tout à fait, que ce qu'il lui fut impossible de donner à la prudence pour s'en défendre ou à la force pour les réprimer. Cette catégorie de l'armée se divisoit en trois classes d'hommes adhérents par le principe commun, mais très-divers dans leurs motifs et dans leurs vues. Quelques-uns, qui étoient en trop petite quantité pour exercer jamais une influence décisive, tournoïent leurs regards avec regret vers l'ancien régime, dont des affections de famille ou des habitudes d'éducation leur embellissoient le souvenir. Parvenus à un point d'illustration qui étoit le terme de leurs espérances et peut-être de leurs facultés, effrayés de l'instabilité d'un nouveau gouvernement qui leur paroissoit plus téméraire et moins national encore qu'aucun des gouvernements antérieurs, et pressés de mettre un clou à la roue du char politique pendant qu'ils étoient au-dessus, ils auroient souscrit volontiers à une contre-révolution complète et simultanée qui assureroit irrévocablement les honneurs acquis par leur épée. D'autres, et ils étoient innombrables, nourris du lait sanglant de la liberté, comme le disoit mon poète Young, s'étoient fortifiés dans l'amour de la République par tous les souvenirs de leur gloire. Ils n'avoient pas une blessure qui ne leur rappelât un engagement pris envers la patrie, et ils ne pensoient pas que de nouveaux serments pussent les dégager des serments du passé si librement jurés. Ceux-là ne voyoient dans l'établissement de l'empire que la tentative effrontée d'un

aventurier qui n'étoit rien que par eux, et qui tomberoit, couvert des risées du monde entier, dès qu'il leur plairoit de se retirer de dessous son pavois. Le reste se composoit des hommes de tête et d'exécution qui, fatigués de laisser les destinées de l'état à la merci de quelques sophistes revêtus pour tout mérite d'une certaine popularité de gazettes, et dont les droits politiques se réduisoient à l'abondance intarissable d'une sotte phraséologie, balançoient depuis long-temps à se saisir du pouvoir, quand il tomba, comme un fruit mûr, dans les mains de Bonaparte. Comme l'ambition juge toujours mal les titres de ses rivaux, parce qu'elle est trop préoccupée de la valeur des siens, il n'y en avoit pas un qui ne plaignît intérieurement la France d'être échue en partage à un pareil maître, quand la nature sembloit avoir d'avance imprimé sur un autre front la place du diadème. Cette fraction entreprenante et décidée de l'opposition militaire n'affectoit aucune bannière en particulier; mais elle passoit incessamment de l'une à l'autre, suivant les lieux et les temps, toujours prête à s'en emparer quand elle verroit s'y attacher l'espérance d'un succès : royaliste, pour régner sous le nom des princes légitimes; républicaine, pour donner des lois à la République.

Toute menaçante qu'elle dût paroître d'abord pour le trône impérial, par le nombre et par la qualité des personnes, si l'on considère que cette conjuration permanente n'avoit d'ailleurs aucun centre d'action, ou que le centre fortuit autour duquel elle se hâtoit de se presser un moment ne tardoit jamais à se déplacer; que les agents de l'ancienne dynastie, contents de gagner sans péril un salaire sans objet et sans résultats, étoient généralement trop inhabiles pour mettre les élé-

ments les plus précieux à profit ; que les puritains de la révolution, compromis par des excès encore récents, accusés par des plaies qui saignoient encore, ne pouvoient appuyer d'aucune force morale celle d'une coalition généreuse et indépendante qui sembloit animée de vues nouvelles, et tendre vers un but dégagé de toutes les déceptions populaires, on concevra sans peine que cette phalange insaisissable se soit dérobée long-temps aux proscriptions qui décimoient les factions civiles. Napoléon, frappé de l'impossibilité de la réduire en masse, prit le parti sage et infaillible d'en briser lentement les liens par des mesures de détails. La guerre, si utile à sa politique extérieure, ne servit pas moins efficacement, sous ce rapport, sa politique du dedans. L'institution de la Légion-d'Honneur lui donna les plus irrésolus. Le champ de bataille dévora les plus braves. Les plus hasardeux et les plus maladroits se livrèrent d'eux-mêmes à la police et aux tribunaux. On relégua dans des gouvernements obscurs quelques chefs énergiques et opiniâtres, mais privés de cette puissance individuelle qui s'attache à la célébrité, et dont l'action expansive s'anéantissoit dans l'isolement. On parqua des corps d'officiers suspects dans une garnison éloignée, comme dans un lazaret politique. La ville qui me servoit alors de prison en contenoit une assez grande quantité. Je ne parlerai que de ceux qui ont été mes amis, et, parmi eux, que de ceux qui laisseront un nom à l'histoire.

Ceux de mes lecteurs qui ne connoissent les hommes publics que par certains de nos journaux d'opposition, et qui n'ont par conséquent jamais distingué la cause du pays de celle de l'empire, admettront difficilement que l'Empereur ait pu compter le général Foy au nombre

de ses ennemis. Foy étoit cependant trop ardemment épris de la liberté pour le haïr médiocrement; mais sa haine étoit mesurée et réfléchie, plus en sentiment qu'en action, plus persistante qu'impétueuse, plus disposée à de nobles résistances qu'à des agressions téméraires. La douceur de ses mœurs, qui le détournoit de tous les partis extrêmes; une loyauté d'âme qu'effrayoit la seule idée de la dissimulation et du mensonge; une répugnance prononcée pour ces alliances monstrueuses que le mouvement des intrigues politiques rend quelquefois inévitables, et qui forcent un caractère délicat et fier à transiger avec sa pudeur; par-dessus tout une conscience religieuse du devoir; un respect rigide pour la subordination, cette reine des camps et du monde, ne lui auroient jamais permis de s'engager de fait dans une conspiration libératrice où il auroit fallu acheter le triomphe aux dépens d'une consigne. Enfin, si on ose l'avouer, Foy s'étoit trompé alors, comme tant d'autres, sur la portée réelle des facultés de Napoléon. Il le regardoit comme un soldat heureux, qui n'avoit ni solidité dans le jugement, ni grandeur dans les conceptions, ni ressources dans l'esprit, et qui, en s'imposant les embarras et la représentation d'une cour, avoir fait justice de lui-même par le ridicule. Il devint depuis, je le crois, son admirateur sincère, car la sincérité fut le caractère de tous ses sentiments; mais son admiration dut être fière et indépendante comme sa haine. Il n'y avoit rien dans le cœur de Foy qui pût sympathiser avec le dévouement d'un esclave.

Foy commandoit à cette époque le 5e régiment d'artillerie à cheval, où sa jolie figure et ses excellentes manières ne le distinguoient pas moins que son grade

au milieu d'une brillante élite d'officiers. Il avoit déjà, et plus habituellement peut-être, cet air de tête vif et impérieux dont tout le monde se souvient, et qui exprimoit à vingt-cinq ans l'assurance d'une confiance légitime, mais qu'on trouvoit un peu suffisante. Le reste de ses traits étoit loin de porter encore cette empreinte sévère que leur ont donnée depuis la méditation, la fatigue et la maladie. Ses formes potelées et un peu féminines, son embonpoint frais et fleuri, sa bouche vermeille et ses joues rosées relevoient même, par un contraste frappant, la fierté de son regard. Il auroit pu se déguiser en femme chez Lycomède, mais il n'auroit pas été besoin de lui montrer un glaive pour lui faire trahir son sexe. Le moindre éclair de ses yeux auroit révélé Achille.

Dans un cercle composé de ses amis, où le tour de la conversation exigeoit pourtant quelques frais, il parloit beaucoup et très-bien sur tous les sujets, mais avec moins d'enthousiasme que d'élégance, avec moins d'originalité que de coquetterie. Le sarcasme, que la maturité de l'âge et l'austérité des habitudes parlementaires lui ont sans doute interdit dans sa carrière oratoire, étoit en ce temps-là sa figure favorite. Je ne crois pas que personne l'ait jamais manié avec une verve plus incisive et plus pénétrante. Ses ennemis politiques doivent lui savoir gré de n'en avoir pas usé contre eux. Il leur a fait grâce de la pièce la plus redoutable de son armure de tribun. Ce trait sanglant du discours, servi chez lui par un organe ferme et un peu strident, comme celui d'un homme qui parle les dents serrées, et qu'accompagnoit de la manière la plus expressive un certain mouvement dédaigneux de la lèvre supérieure qui lui étoit familier, se compen-

soit d'ailleurs par des tours d'une politesse si exquise, qu'il auroit été de mauvais ton et de mauvais goût de s'en offenser. Il tuoit son adversaire, mais il ne le blessoit pas. Le mot restoit, et la discussion finissoit là.

Il y a loin, je l'avoue, de ces foibles esquisses à la grande image de Foy parvenu aux premiers honneurs de la tribune, et je les recueille cependant avec une sorte d'amour, parce que je me croirois heureux de trouver quelque part de semblables détails sur les jeunes années de quelques hommes de l'antiquité auxquels j'associe volontiers celui-ci dans le culte de mes souvenirs, comme Epaminondas et Philopœmen.

Le colonel Foy étoit donc un adversaire redoutable pour un tyran mal affermi, car il réunissoit toutes les qualités qui recommandent la parole de l'homme, la bonne foi et le courage, le génie et la vertu; mais ce n'étoit pas un affranchisseur de peuples. Il avoit la causticité déchirante, la *bouderie sublime* et la dignité de caractère du jeune Caton, mais il n'en avoit pas l'abnégation stoïque. Épris de tout ce qui se fait aimer, il étoit peu d'objets d'une généreuse ambition qu'il n'eût sacrifiés à la liberté, il n'en étoit point qu'il n'eût sacrifiés à la gloire. L'étendard de la patrie est toujours au milieu des peuples et de leurs affections; il crut avec raison peut-être qu'il ne dérogeoit pas à flotter sur une armée triomphante. Il se rappela sans doute, en s'y rangeant avec d'autres braves, le mot chevaleresque de François Ier : *Tout est perdu, fors l'honneur!* et il ne pensa plus qu'à conserver ce dépôt sacré sauf et pur, jusqu'à l'époque où il lui seroit permis de servir dans d'autres combats les intérêts

intimes du pays, sous un ordre de choses plus propice à la justice et à la vérité.

Heureux les hommes qui ont pu remplir comme lui toutes les conditions d'une destinée complète !

LE GÉNÉRAL MALET.

LE COLONEL OUDET.

Ce n'est heureusement pas une chose rare qu'un homme qui désire fermement le bonheur du plus grand nombre, avec l'envie d'y contribuer de ses efforts et de ses sacrifices. Ce n'est pas une qualité introuvable que le jugement qui fait percevoir les moyens les plus praticables d'amélioration dans les affaires publiques, et même que l'esprit d'exécution qui convient le mieux pour les mettre en œuvre. Ce n'est pas un phénomène qu'une pensée hardie servie par des organes actifs, et qui se manifeste incessamment malgré tous les obstacles : mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il n'y a rien de plus extraordinaire et de plus digne d'attention dans l'histoire de l'esprit humain que l'idéal psychologique d'un conspirateur complet.

Si l'on examine que ce personnage, comme je le comprends, doit être pur de toute vue personnelle, car s'il agit dans l'intérêt de sa fortune, ce n'est plus qu'un spéculateur affreux qui joue la vie des hommes à une loterie où il a seul à gagner ; s'il agit dans l'intérêt de son agrandissement, ce n'est qu'un ambitieux qui sacrifie à quelques jouissances passagères de l'orgueil tout l'avenir des nations ;

Si l'on ajoute à ce premier trait le trait principal de

son caractère : c'est que cette abnégation n'est pas seulement passive, comme celle qu'on a droit d'attendre des vertus communes, et qu'elle réagit sur ses affections les plus innocentes et les plus naturelles ; c'est que, du moment qu'il se lie au projet qu'il a conçu ou accepté, il brise en même temps tous les liens qui l'attachoient ailleurs ; c'est qu'il cesse d'être tout ce que la nature et la société l'avoient fait, pour devenir, de son choix, l'instrument aveugle d'une fatalité qui ne reconnoît ni penchants ni devoirs ; c'est que la distinction du bien et du mal s'efface à ses yeux pour faire place à une idée fixe dont le reste des hommes n'ont pas le secret ;

Si on lui tient compte de cette position tout à fait extra-sociale, où ses rapports sont réglés par des convenances inexplicables hors du monde que les circonstances lui ont donné, où il a besoin de transiger à tout moment avec des obligations nouvelles et inattendues, timide et obséquieux devant l'insolence, inquiet et réservé envers le courage, souple auprès de l'incapacité hautaine, complaisant avec le crime !...

Si l'on considère que, pour tout résultat de ses incroyables tentatives, il aboutit au ridicule s'il se laisse abattre par le découragement et la douleur ; au supplice et à l'opprobre s'il échoue, comme cela arrive presque toujours ; à la nullité et à l'oubli s'il réussit, comme cela n'arrive presque jamais ;

Si, dans la chance presque impossible du succès, on pense que ces travaux ne tendent pour lui qu'à une situation équivoque et suspecte, où il est poursuivi jusqu'au tombeau de la haine des passions qu'il a déjouées, de la défiance et des embûches de celles dont il a sans le vouloir assuré le triomphe ; on conviendra

que ce rôle d'une extravagance sublime ne convient qu'à un insensé ou qu'à un grand homme, et que le plus parfait des conspirateurs tient presque également de l'un et de l'autre.

La force des événements, la nécessité des circonstances, l'entraînement irrésistible des premières démarches, la solidarité ineffaçable des premières affections, m'ont jeté pendant dix ans de ma vie dans la sphère agitée des conspirations. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on appelle conspirateurs, et qui font profession, par goût ou par le malheur de leur destinée, de livrer une guerre occulte à l'ordre établi. En retranchant de ce nombre les ambitieux que le désappointement de leurs folles espérances a aigris contre tous les pouvoirs qui se passent d'eux; les esprits vains et superbes qui s'irritent contre leur nullité, et que le dédain du parti vainqueur ulcère d'un besoin de vengeance incurable; les aventuriers sans ressources qui embrassent toutes les causes désespérées pour tenir à quelque chose, et qui jouent des chances perdues d'avance pour fatiguer l'obstination de la fortune; les caractères turbulents que le besoin d'une activité périlleuse consume sourdement, et dont la vie entière n'est qu'un laborieux suicide, varié par quelques péripéties éclatantes, je saurois à peine ce que c'est qu'un conspirateur si je n'avois été l'ami de Malet.

La nature avoit formé celui-là pour troubler le sommeil des tyrans. Elle lui avoit dit : Conspire, c'est ta vocation; et il conspiroit comme on existe, comme on respire. Toutes les facultés de son organisation étoient à l'unisson de cette volonté dominante : une fermeté inflexible, une pertinacité infatigable, une trempe de

courage à l'épreuve des persécutions et des tortures, une force physique à rompre du fer. Malet n'avoit pas une très-grande taille, mais elle étoit bien prise, ample, robuste, imposante. Ses épaules étoient larges et un peu voûtées comme elles le sont ordinairement dans les hommes de race militaire. Son cou étoit court, et sa tête grande dans toutes les dimensions; son front peu élevé, mais très-développé, blanc, pur, ouvert, sans rides. Son nez avoit les arêtes saillantes, le méplat vaste et charnu, les narines épanouies d'un cheval impatient et fougueux. Sa bouche étoit épaisse et un peu proéminente, son menton rogné et anguleux, ses mandibules fortes et carrées, tous ses os énormes. Avec moins de finesse et d'aménité dans le regard, il ressembloit beaucoup à Pichegru. Il auroit pu poser pour son portrait. Il portoit, comme lui, imprimé dans tout son aspect le type du montagnard franc-comtois, qui est celui de certaines peuplades tartares et des Maïnotes d'aujourd'hui. On comprend sans peine qu'un tel homme ait été jeté dans le moule d'Agis et de Léonidas.

Malet étoit noble. Je ne sais s'il n'étoit pas comte. Il avoit reçu l'éducation de son rang. Il en prenoit aisément les manières dans un certain monde, mais plutôt par condescendance que par sympathie. En général, il recherchoit les gens simples, les habitudes bourgeoises, les conversations d'abandon. Il prenoit plaisir alors à se livrer, à s'ouvrir, à disputer; car son énergie brusque et tranchante se prêtoit mal aux convenances d'une discussion méthodique. Il aimoit le jeu sans spéculation, sans calcul, pour s'émouvoir, pour s'agiter. Il aimoit les femmes passionnément, mais d'une ardeur qui n'avoit rien de romanesque, et dont

les objets passagers faisoient rarement honneur à la délicatesse de son goût. Il disoit qu'il les avoit adorées toutes et qu'il n'en avoit chéri qu'une : c'étoit la sienne; et on verra qu'il avoit raison. Sa constitution athlétique, réglée par une volonté moins forte, auroit pu le porter à quelques excès; jamais à une foiblesse. Malet, dégagé des principes fixes qui le dirigeoient, seroit peut-être devenu criminel; il ne seroit jamais devenu vicieux. Il n'y avoit rien en lui que de grand, et le vice est petit. Bonaparte, qui ne le craignoit pas, mais qui le haïssoit, chercha souvent à le surprendre dans des fautes de conduite; il ne parvint pas même à couvrir ses injustices d'un prétexte. On n'eut pas de peine à le compromettre : on ne put pas l'accuser, et Malet est le seul martyr de la liberté dont la calomnie ait respecté le tombeau.

Malet avoit beaucoup d'esprit naturel, une certaine instruction acquise, de la facilité à s'exprimer quand il obéissoit à une émotion profonde. Il n'étoit d'ailleurs ni disert, ni éloquent. L'ascendant qu'il exerçoit dans un entretien animé, il le devoit à une expression brusque et naïve, quelquefois sententieuse, quelquefois grivoise, souvent énergique et pittoresque, dont la forme se gravoit facilement dans la mémoire. Son langage participoit de sa physionomie. Il étoit ferme, arrêté, résolu. Malheureusement pour ma gloire je n'étois pas assis à côté de lui pour entendre ses dernières paroles; mais ce qui m'en est parvenu aux extrémités de l'Europe semble dérobé à Plutarque. Deux jeunes gens très-spirituels l'ont fait parler dans un drame si vrai, qu'on le croiroit écrit en présence des faits. Laborie, avec son insouciance philosophique et sa cuisante ironie; Boutreux, avec sa candeur sen-

timentale et passionnée; le logicien Picquerel, qui couvroit d'une apparence rustique et soldatesque une rare droiture de sens et une rare délicatesse de tact, auroient mérité, dans cette esquisse ingénieuse, une place plus large ; mais si les auteurs n'ont pas recueilli de la bouche même de Malet sa phrase concise, pleine, austère et mordante, ils l'ont certainement devinée. Il y a plus que du talent d'esprit dans une pareille rencontre, il y a du talent d'âme.

Je ne donnerai qu'un exemple du bonheur de soudaineté qui caractérisoit quelquefois la repartie de Malet, parce qu'il met en jeu, sous son véritable jour, l'esprit de deux hommes dont la mémoire vivra éternellement. Un soir que le mouvement impétueux de la conversation avoit forcé le dernier retranchement de Foy, qui répugnoit, comme je l'ai dit, à toutes les levées de boucliers contre l'autorité militaire, il crut échapper, à son ordinaire, aux embarras de la discussion par une de ces figures épigrammatiques qui ne lui manquoient jamais, et dont sa physionomie dédaigneuse faisoit admirablement valoir le sel. « Il est » peut-être beau, dit-il, mais il est presque toujours » ridicule de faire l'office d'un levier quand on n'est » qu'une allumette. » — Avec une allumette, répondit » froidement Malet, on n'a pas besoin de levier; on » ne soulève pas le monde : on le brûle. »

J'ai dit que Bonaparte ne redoutoit pas Malet. Il n'a pu l'apprécier tout entier que par sa dernière entreprise. Malet s'étoit retranché jusqu'alors contre le soupçon derrière son audace elle-même. A la violence de sa haine expansive, à l'indiscrétion peut-être affectée de sa colère, il auroit été difficile de lui supposer des projets gravement médités, un plan de conduite

mystérieux et bien conduit, un but invariable vers lequel il tendoit plus directement que jamais quand la manifestation extérieure de ses sentiments ne déceloit qu'une opposition impuissante, évaporée en vaines paroles. Cet art, car c'en étoit un, de livrer toute sa pensée à la défiance, pour lui dérober une action lente, progressive et calculée, me paroît le chef-d'œuvre du conspirateur. Il rappelle le stratagème de ce général qui couvre de feux son camp, pour tourner par des sentiers obscurs celui de l'ennemi, et y tomber inattendu comme la foudre.

C'est une question pour beaucoup de monde que de savoir quelle étoit l'opinion que Malet auroit ouvertement adoptée, s'il avoit eu à choisir entre toutes celles qui partageoient alors le pays. Ce n'est certainement pas une question pour moi, mais il s'agit de la poser exactement. Malet avoit suivi le mouvement de la révolution avec toute la franchise de son caractère, avec toute la générosité de ses sentiments, en s'indignant contre les excès et les fureurs des partis, et en embrassant d'une loyale estime les opinions les plus opposées au succès de sa cause d'affection, quand elles portoient en elles des garanties évidentes de bonne foi. Il ne parloit qu'avec respect des grandes victimes de nos désordres politiques; il professoit pour les Vendéens une admiration qui alloit jusqu'à l'enthousiasme : « Heureux Bourbons! disoit-il, le dévouement de la Vendée, c'est l'apothéose d'une dynastie! » Il blâmoit amèrement l'émigration, non parce qu'elle étoit un témoignage de fidélité à l'institution ancienne, mais parce que ce témoignage stérile n'avoit eu, selon lui, pour résultat que de déplacer le ressort d'un grand procès de famille, en livrant à l'intervention

toujours honteuse de l'étranger des intérêts dont la solution ne devoit appartenir qu'à notre courage. Il n'avoit point d'objections contre la monarchie constitutionnelle, qu'il regardoit comme un excellent gouvernement, et il fut un des premiers à souscrire à ce pacte d'alliance qui auroit suffi pour renverser l'empire, s'il eût été embrassé avec la même bonne foi des deux parts, condition essentielle d'un succès trahi par de folles et absurdes déceptions sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir une autre fois[1]. Malet, très-décidé, très-opiniâtre même, en tout ce qui constituoit le principe essentiel de sa pensée politique, concevoit mieux que personne combien la nécessité des événements peut amener de modifications indispensables dans les applications d'une idée spéculative, dans les pratiques d'une théorie. Notre institution actuelle a donc perdu en lui un apôtre et un défenseur; mais son rêve favori, c'étoit la république. Il avoit vécu pour une république idéale, c'est pour elle qu'il est mort; et si la monarchie doit des regrets à sa cendre, si tous les partis lui doivent des hommages, les républicains seuls lui doivent un culte.

Au reste, et quel que fût le but politique de Malet, il devoit s'appuyer pour y parvenir sur une masse forte de volonté et d'action, qui s'y dévouât sans arrière-pensée, et qui apportât, dans ce contrat de vie et de mort que font les conspirateurs, une soumission sans

[1] Je n'y reviendrai plus. Les circonstances actuelles ont résolu la question; mais j'avois besoin de rappeler que ces pages sont du nombre de celles que j'ai publiées long-temps avant nos dernières révolutions. Le monde a pu changer d'aspect. Malet n'en changeoit pas, et ma conscience d'écrivain a été fidèle à sa mémoire.

réserve. On ne pouvoit, il faut le dire, chercher alors cette franchise de résolution que dans un parti, et ce parti étoit précisément celui que des expériences récentes avoient le plus universellement déconsidéré. La cause des jacobins étoit perdue quand Bonaparte arriva au pouvoir suprême, et il n'y arriva que parce qu'elle étoit perdue. Personne ne vouloit de la révolution comme on l'avoit faite, et on ne supposoit pas que les jacobins pussent la vouloir autrement. Les projets de Malet, expliqués en apparence par les adhérents qu'il s'étoit choisis, n'avoient donc rien de redoutable. On le dédaigna comme le chef d'un club obscur où s'essayoit innocemment la palingénésie d'un système impossible. On ignora que la tradition des formes révolutionnaires s'effaçoit peu à peu dans les âmes qui l'avoient nourrie avec le plus de ferveur, pour faire place à une haine décidée et personnelle, qui, en désespoir de la vieille cause, s'attacheroit à toutes les causes où elle trouveroit des expectatives de triomphe et de vengeance. Le premier tyran venu auroit été bon au parti de la révolution contre le fils apostat de la révolution qui avoit tué sa mère. Toutes les opinions furent admises, moyennant qu'elles eussent une torche à brandir et un poignard à enfoncer. Le parti de l'ancienne dynastie étoit large encore dans sa base. On se transporta de bonne foi sur son terrain; mais on s'y transporta avec armes et bagages, en poussant un cri de liberté qui parut être entendu. C'est là que la monarchie constitutionnelle se composa de concessions réciproques, douze ans avant d'être écrite dans la Charte. Cette alliance spontanée eut quelque chose de sublime. Si elle est jamais racontée par un philosophe, elle fournira des pages magnifiques à l'histoire.

On se persuaderoit difficilement aujourd'hui que des

éléments si dissemblables eussent pu se fondre sans agitation et sans combat. Dans ce temps-là, ce fut chose aisée, parce que les passions politiques n'étoient pas encore arrivées à cet âge mûr de la spéculation, où toute la conduite des hommes de parti s'est savamment subordonnée à des combinaisons d'intérêt. Les opinions étoient encore dans leur verdeur et dans leur ingénuité; généreuses, parce qu'elles avoient leurs racines dans l'âme; puissantes, parce qu'elles étoient jeunes; indulgentes et miséricordieuses, parce qu'elles avoient été opprimées tour à tour. D'ailleurs, la tyrannie nouvelle tendoit, sans le savoir, à séparer de plus en plus, comme un jugement infaillible, toute l'ivraie du bon grain. Les ambitieux se tournoient vers la gloire; les cupides, vers la fortune; les lâches, vers l'obéissance; les égoïstes, vers le repos. Il ne restoit dans nos rangs que ce qui avoit résisté à toutes ces épreuves, soit par conviction, soit par opiniâtreté, soit par désespoir; et les mauvaises vues se trahissoient d'elles-mêmes par l'indécision ou par la témérité de l'entreprise, par l'exagération ou par la méticulosité du conseil. Enfin, les pensées vraiment nobles se touchent toujours en quelque point; et, comme nous trouvâmes d'abord, nous autres enfants perdus de cette monarchie dont nous n'avions connu que les malheurs et dont nous ne devions jamais partager que les périls, de vives et touchantes sympathies dans le cœur énergique des amants de la liberté, ils trouvèrent en nous une adhésion loyale aux sentiments que la révolution avoit développés, aux améliorations qu'elle avoit acquises. On fut étonné, en s'entendant si aisément, de ne s'être pas toujours entendu, car on ne vouloit au fond que la même chose; et il en est toujours ainsi dans cette noble élite des partis

qui se dévoue pour eux, parce que c'est là que vivent toutes les vertus d'une nation tourmentée par les guerres civiles. Quand une cause a triomphé, ce n'est plus cela. Les passions honteuses qui se tenoient cachées durant le péril reviennent à surgir, étonnées elles-mêmes de palpiter d'un zèle qu'on ne leur connoissoit pas. Elles enveloppent, elles obsèdent le pouvoir; elles offusquent ses yeux inexercés de mensonges sur le passé, de chimères sur l'avenir; elles finissent par prévaloir sur la vérité; elles refoulent, à force de honte, dans les âmes droites et sincères, les sentiments dont elles font parade; elles réduisent le désintéressement et l'honneur à rougir de leurs sacrifices et de leur dévouement trompé. — Alors l'illusion passe, et tous les enthousiasmes de la vie ont besoin d'illusion, comme l'amour.

Les cas réservés des transactions politiques de ce temps-là étoient en petit nombre; et quand il devenoit indispensable de les aborder, c'étoit avec une bonne foi si large que jamais les débats qui en résultoient n'ont dégénéré en dissentiments et en aigreur. Je me souviens que la couleur et l'inscription du drapeau d'une armée insurrectionnelle qui, par parenthèse, n'existoit pas, donnèrent un jour occasion à une de ces polémiques verbales qui finissent quelquefois par être chaudes et bruyantes, même quand elles n'ont rien de haineux. L'éclat de cette contestation d'étourdis troubla le repos de Malet, qui travailloit dans son cabinet; il sortit: « Eh » bien! messieurs, dit-il, où est la difficulté qui vous » embarrasse? Il ne s'agit entre nous ni de choix ni de » préséance. Le drapeau françois est blanc aux flammes » tricolores; il porte d'un côté: *Vive le Roi!* de l'au- » tre: *Vive la liberté!* et *Qui m'aime me suive!* » La discussion finit là.

27

L'intérieur même de la famille de Malet offroit un exemple remarquable de cette unité de volonté des grandes âmes que ne peuvent ni détruire ni altérer des différences de sentiments qui paroissent inconciliables entre les âmes vulgaires. Mademoiselle de Joussaud, devenue madame de Malet, et sortie comme son mari des rangs de la noblesse, avoit été destinée au couvent. Elle avoit puisé dans sa première éducation, dans celle de l'état sévère auquel elle étoit réservée, et surtout dans son cœur, des idées fortes et sérieuses, pleines de naïveté, de désintéressement et de grandeur, mais qui se rattachoient plus ou moins aux formes et aux souvenirs de l'ancienne institution ; elle étoit dévote et aristocrate, mais sans superstition et sans orgueil, au milieu de ces conciliabules turbulents où venoient éclater toutes les passions de la jeune France ; et elle n'y inspiroit qu'admiration et respect. Madame de Malet, que nous venons de perdre, et que nous pleurons toujours, n'avoit jamais été ni très-belle ni très-jolie. Elle étoit charmante. La souplesse gracieuse d'une taille divine, *incessu patuit dea*, relevée par tout ce que l'élégance de la toilette peut ajouter à l'élégance des manières, entraînoit tous les cœurs après elle. On sentoit à la voir qu'elle avoit des droits à commander, et qu'elle ne les résignoit que par un effort sublime de sa raison. Son teint, même dans sa jeunesse, manquoit de fraîcheur et de vie. Un faux trait remarquable dans l'œil jetoit sur ses traits je ne sais quoi de mélancolique et de sinistre, comme le pressentiment habituel d'un avenir tragique, et cette expression fascinoit l'âme. Le son de sa voix, pur, ferme et pénétrant, contribuoit à entretenir l'effet de cette première émotion. Inaccessible d'ailleurs à toutes les foiblesses d'âme qui accompagnent dans son sexe

une vie pleine d'agitations et de hasards, il n'y avoit rien d'une femme dans sa participation aux projets de Malet. Si elle avoit une objection contre le danger, c'est quand il lui paroissoit inutile. Elle n'en avoit jamais contre la mort. La catastrophe de Malet trouva en elle la digne veuve d'un grand homme. Tendre épouse et tendre mère, elle a sans doute versé bien des larmes dans le secret de sa longue prison; personne ne les a vues. Il lui en coûtoit peu de renoncer aux joies du monde; je doute qu'elle ait souri une fois, si ce n'est à son fils; mais son austérité devint plus solennelle encore sous le deuil d'un héros. On n'avoit pas besoin de voir dans ses mains l'urne de Pompée pour reconnoître Cornélie. Aussi Napoléon l'apprécia dignement : il lui laissa des fers. Il est probable toutefois que le nom de madame de Malet n'occupera jamais une ligne dans l'histoire : et je l'avoue, si je pouvois attacher quelque importance à mes souvenirs écrits, c'est aujourd'hui seulement que je voudrois les fixer d'une manière immortelle. Il arrivera un jour peut-être où le génie de Malet, ressuscité par une muse nationale, apparoîtra sur notre théâtre pour dévouer la tyrannie à l'exécration des siècles. Que le poète n'hésite pas alors à secouer les lisières de la tragédie de collége et d'académie; qu'il ne craigne pas, comme Voltaire, de placer la noble image de Porcie à côté de celle de Brutus; et si quelque chose encore manque à son inspiration, ce ne sera pas le modèle. Celle de Plutarque et de Shakspeare n'est pas allée plus haut.

Tous les officiers qui entouroient immédiatement l'adjudant-général se ressentoient de l'influence de cette âme puissante, et concouroient plus ou moins à ses desseins, soit par une volonté agissante, soit par des dis-

positions assurées que le premier événement devoit mettre en œuvre. Aucun n'étoit plus propre à jouer un rôle remarquable dans l'exécution, aucun surtout n'avoit pris plus d'ascendant en théorie dans ces spéculations aventureuses, que le premier adjoint de Malet, le chef de bataillon Oudet, depuis major et colonel de différents régiments, et mort à Wagram, le 6 juillet 1809, après avoir été fait général de brigade et baron sur le champ de bataille.

Au moment de parler d'Oudet, je sens que ce que j'ai à en dire sera suspect d'enthousiasme et de préventions romanesques à la plupart des lecteurs. J'ai besoin d'affirmer que j'ai repris à froid ces pages depuis si long-temps écrites, que je les ai relues avec cette impassibilité que donne une longue insouciance expérimentale, une longue habitude de retour réfléchi et quelquefois dérisoire sur les déceptions de ma jeunesse, une envie sincère de témoigner en faveur de la vérité sur les personnes et sur les choses, et un désintéressement absolu de craintes et d'espérances. J'ai besoin d'exprimer combien je suis convaincu que l'impartialité ne fut jamais plus requise que dans la biographie d'un homme qui n'a presque point laissé de nom à l'histoire, qui ne sera connu que par je ne sais quels lambeaux de mémoires apocryphes et sans autorité, ou par quelques traditions contemporaines que la mort emporte tous les jours, et dont je ferois foi tout seul devant une génération préoccupée de tant de réputations mieux constatées ou mieux servies, si ces pages survivoient quelques moments au peu de moments que j'ai à vivre. C'est bien pénétré de cette obligation conscieucieuse, bien loin des allusions admiratives de ma sensibilité de jeune homme, bien loin du prestige qui a fasciné mes

premiers jugements, c'est sur une fosse fermée depuis vingt ans que je viens déposer ces derniers hommages d'un souvenir qui n'intéresse presque plus personne chez les vivants, et qui n'aura aucun crédit dans la postérité. J'y aurois même renoncé tout à fait s'il n'en sortoit une considération morale qui, pour être assez vulgaire, n'en est pas moins digne de méditations : c'est que, dans la destinée du génie comme dans toutes les destinées de ce monde, la fortune joue son rôle, et que les grands caractères et les grands talents doivent moins le lustre qui les environne à eux-mêmes qu'au hasard; c'est que les renommées complètes résultent moins d'un concours extraordinaire de facultés complètes que d'un concours favorable d'événements; c'est que la nature n'a pas tout fait pour un grand homme quand elle lui a formé l'organisation d'un grand homme, si elle ne l'a aussi fait *heureux*, dans l'acception que le monde donne à ce mot. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici de son acception philosophique, car alors il resteroit à savoir jusqu'à quel point la célébrité la plus désirable est compatible avec le bonheur. C'est une autre question.

Il faut d'abord épuiser celle-ci, car je ne me dissimule pas que ce chapitre finira comme une préface. « Après ? » disent les hommes qui disent comme les enfants. « A quoi cela devoit-il aboutir, et quels étoient » les projets de vos amis ? Quel intérêt imaginez-vous » nous faire prendre à cet officier dont vous laissez ici » l'histoire suspendue, si vous ne nous rattachez à lui » par quelque motif d'affection ? »

Ce qu'il vouloit, j'avouerai d'abord que je ne le sais pas positivement, et que je doute jusqu'à un certain point qu'il l'ait su positivement lui-même; car il est du propre de ces résolutions magnanimes et extrêmes de

laisser la plus grande part de leurs résultats aux événements et à la fortune. Hélas! sait-on ce que l'on veut? Ce que je sais à n'en pas douter, c'est que jamais âme plus forte et plus bienveillante ne se livra plus passionnément au bonheur des hommes. Quant à ses moyens d'exécution, au détail de ses entreprises, à leur développement commencé, à leurs conséquences positives et vivantes, il ne faudra pas les chercher ici. Je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de les expliquer, et toute ma réponse sera dans un mot, qui est, à la vérité, pour toutes les questions possibles la plus irréplicable des solutions : QU'IMPORTE ?

Qu'importent, dans l'état actuel des sociétés, les effets d'un dévouement individuel, aussi intense, aussi actif, aussi puissant qu'on le suppose? Par quel miracle, et en quelle étrange circonstance pourroient-ils prévaloir contre les lois éternelles qui régissent tout ce qui existe, et qui rendent la dissolution progressive des corps politiques aussi infaillible que celle des formes de l'être matériel? Comment parviendroient-ils à empêcher, à retarder l'anéantissement d'une civilisation cadavre dont l'âme s'en est allée? Chez les peuples vieillis, l'abîme de Curtius ne se referme plus, et celui qui s'y jette est une dupe.

Et puis qu'est-ce qu'une conspiration quand elle n'a pas remué le monde, et qu'elle ne lègue pas un nouvel ordre de choses aux siècles à venir? Un mauvais drame sans plan et sans dénouement; une représentation imparfaite arrêtée à la première scène, parce que les acteurs ne savoient pas leur rôle, ou que le public rebuté n'a pas voulu attendre la fin, et qui ne mérite pas même les honneurs de la parodie.

Qu'est-ce qu'un homme de génie qui a manqué sa

vie? Qu'est-ce pour la postérité que le Milton inconnu, le Hampden obscur du cimetière de Gray, sinon une fiction de poète? — Que seroit Malet lui-même, autre chose qu'un tapageur de nuit échappé de la salle de discipline pour fomenter une sédition de caserne, si sa mort n'avoit jeté un lustre ineffaçable sur sa vie? Otez-lui l'auréole immortelle que le feu de la plaine de Grenelle a tracée autour de sa tête, et votre génération raisonneuse va le reléguer à Bicêtre!

« En dernière analyse, ajoutera-t-on, las du monde » positif de l'histoire que votre scepticisme maussade » vous fait trouver plus ridicule encore que celui de » la vie privée, vous avez cherché à vous consoler » dans des apothéoses fantastiques de la petitesse de » nos grands hommes, et du néant de nos réputations. » Si le nom de votre Oudet ne réveilloit dans le souve- » nir d'une génération encore virile des souvenirs de » bravoure et de vertu militaire auxquels vos éloges » ne pourroient rien ajouter, on seroit tenté de le re- » jeter avec dédain au rang des personnages imagi- » naires de vos romans oubliés... »

QU'IMPORTE?

LE COLONEL OUDET.

Jacques-Joseph Oudet, dont il est question ic étoit né à Maynal, village aux environs de Lons-le-Saulnier, département du Jura, d'une famille honorable et aisée. On l'avoit destiné au barreau ou à l'église, et des études fortes le préparoient à se montrer avec éclat dans l'une ou l'autre de ces carrières, quand la guerre lui en ouvrit une troisième, pour laquelle il étoit essentiellement fait. Il partit comme volontaire dans un des premiers bataillons du Jura avant d'avoir atteint sa dix-septième année, et gagna ses grades sur le champ de bataille. Chacun d'eux lui coûta de graves blessures qui jetèrent de longs intervalles dans ses services, et diminuèrent, à chaque degré d'avancement qu'il obtenoit, les chances de son avancement progressif. Bonaparte, qui l'avoit particulièrement connu, qui avoit apprécié son courage et son caractère, et qui le nommoit quelquefois avec une estime froide et boudeuse, le trouva parmi les chefs de l'opposition militaire lors de son avénement au consulat. Il n'est peut-être personne dans l'armée qui n'ait entendu parler de cet officier supérieur qu'on vit sortir des rangs quelques jours avant la bataille de Marengo, et s'avancer jusqu'au cheval du consul : « Que voulez-vous? » lui dit celui-ci. — Je veux m'assurer par mes yeux,

» répondit-il, que tu es en effet ce Bonaparte avec » lequel nous avons conquis l'Italie, et non pas un im» posteur paré de son nom pour opprimer la Républi» que et assassiner la liberté. » Cet officier étoit Oudet. Peu de temps après, il eut la cuisse percée d'une balle et le bras fracassé par un biscaïen. Contre toute espérance, il guérit sans amputation, mais il ne rentra dans aucun corps. On exerça envers lui cet ostracisme des états-majors qui n'étoit qu'une espèce de mise en surveillance honorifique. On le fit adjoint de Malet, comme pour concentrer des éléments dangereux, mais dont la cohésion n'augmentoit pas la nuisibilité, sur un point connu, facile à observer, et d'ailleurs assez éloigné du mouvement des masses. C'est ainsi qu'on place les magasins à poudre hors de l'enceinte des villes. Ce rapprochement fut, au reste, d'un tact bien judicieux ou d'une prévision bien extraordinaire. Certainement l'histoire elle-même ne réunira jamais deux noms plus dignes d'être ensemble.

L'extérieur d'Oudet n'a pu s'effacer de la mémoire d'aucun de ceux qui l'ont connu. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'y en a peut-être point qui se soient distinguées par une spécialité plus saisissante. Ce que l'on remarquoit en lui, c'étoit moins la mâle élégance d'une taille robuste, mais svelte et bien prise; c'étoit moins la régularité d'une figure noble et douce, que l'harmonie expressive qui résultoit de l'ensemble de ses formes, de ses traits et de sa physionomie, et qui éveilloit du premier abord dans tous les cœurs un sentiment de bienveillance, de tendresse et de soumission. Cet ascendant n'a rien de chimérique; il n'est point d'homme qui ne l'ait senti plus ou moins dans l'âge des premières im-

pressions, et qui ne se souvienne de l'empire que prend alors sur l'âme une de ces combinaisons particulières et caractéristiques de linéaments et de signes, indifférents quand ils sont isolés, pleins de séduction et de puissance par le seul fait de leur sympathie; le mouvement d'une boucle de cheveux, le pli d'un angle de la bouche, le jeu piquant d'une tache ou d'une cicatrice sur la blancheur de la peau; mais en Oudet, cet ascendant tenoit du prestige, parce qu'il agissoit sur presque tout le monde avec la même facilité. Essentiellement doux, obligeant, poli, incapable de s'irriter contre une idée fausse ou stupide qui n'excitoit que sa pitié, profondément respectueux pour toutes les erreurs sincères, il n'a peut-être pas eu trois duels en sa vie, et chacun de ses duels lui a donné un Séide. Il savoit très-bien à quel point il portoit ce privilége de fascination, et il mettoit quelque coquetterie à l'exercer sur les organisations les plus froides ou les plus réfractaires. Je l'ai vu passer des heures entières à la ménagerie du Jardin des Plantes, les yeux fixés tour à tour sur la loge des différents animaux sauvages. Quand nous emmenions notre lion, l'autre rugissoit de douleur : il avoit reconnu son égal ou son maître.

Je soupois tous les soirs, en ce temps-là, du potage modeste de l'étudiant, dans un mauvais petit café de la rue des Marais, qui étoit tenu par un bonhomme nommé Putode. C'étoit le rendez-vous des romantiques de l'époque, espèce de parias littéraires qui n'avoient ni drapeau, ni chef, ni journaux, ou qui n'étoient nommés dans les journaux que pour y être immolés tour à tour à ces sublimes génies du Directoire et du Consulat, dont on ne parle plus. Comme il ne m'étoit guère permis, dans ma position d'écolier,

d'approcher d'autres gens de lettres que Marie-Joseph Chénier, aussi indulgent pour les jeunes gens studieux qu'il étoit dédaigneux et amer avec les auteurs en titre, je recherchois les hommes dont je parle de préférence à toutes les célébrités contemporaines, parce qu'ils étoient pauvres, indépendants et fiers. Là se trouvoit Ésope-Desorgues, l'Apollon le plus difforme qui ait jamais manié la lyre, espèce de Tyrtée bossu, qui n'a jamais eu de chants que pour la liberté; génie naïf tout créé pour les solennités d'une république, et dont les muses impériales auroient fait aussi un Pindare, s'il s'étoit dévoué au vainqueur. Il est mort à Charenton, dans les accès d'une monomanie que certains grands dignitaires du libéralisme privilégié trouveront certainement fort bizarre. L'insensé s'imaginoit que Bonaparte étoit un tyran, et il le disoit à tout le monde! — Là se trouvoit le bon Villetard, jeune talent plein d'espérance, âme civique et romaine, dont un profond ressentiment des maux de la patrie, dont un *spleen* austère, mais actif et dévorant, anéantit le germe puissant dans sa fleur. — Là se trouvoit Théophile Mandar, le Las-Casas du 2 septembre, organisation géante dans un corps de pygmée, écrivain indigeste, orateur abrupte, improvisateur incohérent et fougueux, mais éloquent et inspiré, qui répondoit aux sarcasmes de Danton sur l'exiguïté de sa taille : « Il n'y a rien de plus mince qu'un éclair, et de plus » petit qu'une étincelle! » — Là se trouvoit Moussard, l'auteur hétéroclite de ce poëme de *la Libertéide*, dont les milles dizains finissent tous par le même mot, et qui, malgré la contrainte que lui imposoit ce thème baroque, et en dépit du ridicule qu'il a jeté sur toute sa conception, étonne quelquefois la pensée par des

élans dignes d'un meilleur cadre et d'un meilleur poète. — J'aimois à y trouver surtout ses deux habitués les plus assidus, cet excellent Bonneville, le cœur le plus simple et le plus exalté que j'aie connu de ma vie, avec son imagination de thaumaturge et sa science de bénédictin, sa faconde de tribun et sa crédulité de femme, son éducation d'homme du monde et ses mœurs d'homme du peuple; et puis le vieux Mercier, plus original encore dans son langage que dans son style, phrasier sententieux et ampoulé, mais hardi et piquant; néologue hasardeux, mais pittoresque, dont la pensée, souvent commune, sembloit presque toujours rajeunie par la nouveauté de sa forme. — Qui n'a pas vu Mercier, avec son grand chapeau d'un noir équivoque et fatigué, son habit gris de perle un peu étriqué, sa longue veste antique, chamarrée d'une broderie aux paillettes ternies relevées de quelques petits grains de verroterie de couleur, son jabot d'une semaine, largement saupoudré de tabac d'Espagne, et son lorgnon en sautoir? Après sa haine prononcée pour Newton, Racine et Napoléon, rien ne le préoccupoit davantage, au moment dont je vous parle, que son enthousiasme pour Lavater. Sa manie la plus familière, car il en avoit bien d'autres, étoit de juger de la destinée des hommes d'après les règles de la physiognomonie, et nul n'approchoit du modeste sanctuaire où il rendoit ses oracles sans être exposé à lui fournir le *criterium* de quelques aphorismes de la science.

C'est dans cette étrange société que je m'avisai d'introduire un jour Oudet, qui n'y étoit connu de personne. Il salua et s'assit. Mercier l'envisage, le regarde plus fixement, le contemple, et se levant ensuite avec la majesté gourmée de la Convention et de l'Institut;

« Jeune homme, dit-il, parcours, puisqu'il le faut, » la carrière que la nature t'a ouverte; mais, au nom » de tous les nobles sentiments qui ont fait palpiter » ton cœur, au nom de tes parents que tu as tendre- » ment aimés, au nom de ta première maîtresse que » tu n'oublieras jamais, au nom de tant de sang qui » a été inutilement répandu pour la patrie, respecte » la liberté ! » Ce ne sont pas là ses propres expressions; mais je suis bien sûr d'en rendre le sens. Je ne peindrai pas le mouvement sympathique et approbateur qui se manifesta dans l'assemblée, l'étonnement enfantin de Bonneville, le rire à peine comprimé d'Oudet, que retenoit le respect des bienséances. « C'est » Mercier, lui dis-je en me penchant à son oreille, » Mercier qui te devine; car il n'a jamais entendu par- » ler de toi. » Cette anecdote de peu d'importance a toutefois quelque chose de caractéristique. Elle peut donner une idée de cet effet de la physionomie d'Oudet, que je n'ai pas entrepris de définir, parce qu'aucun objet connu de comparaison ne sauroit l'exprimer. C'est cet effet lui-même, mesuré sur l'impression subite, sur la sensation extemporanée d'un homme dont le goût et le jugement sont, à la vérité, fort suspects, mais auquel on ne refuseroit pas, sans injustice, le tact de la sensibilité et peut-être celui du génie.

Je décrirois un à un tous les traits d'Oudet, qui me sont parfaitement présents, que je ne me flatterois pas d'avoir reproduit en rien la moindre apparence du modèle. Il y a autre chose que des traits dans de certaines figures d'homme, et c'est cela qui ne se peint jamais.

Les blessures dont son corps étoit cicatrisé avoient épargné son visage. A peine un coup de sabre, en par-

tageant sa lèvre supérieure, y avoit laissé une légère trace qui coupoit verticalement sa moustache, et que l'adresse obligeante d'un artiste minutieux et coquet n'ajusteroit pas mieux dans un portrait flatté. Ses yeux, d'un bleu vague, ombragés de larges sourcils qui les recouvroient quelquefois tout entiers, avoient quelque chose d'inquiet et de confus, comme une idée encore insaisie, et qui attend d'éclore; mais si le feu de la pensée ou du sentiment venoit à s'éveiller dans leur foyer éteint, il s'illuminoit soudainement par une sorte d'opération électrique. Soit que son âme s'élançât tout à coup sur ce tableau vivant pour s'y montrer à découvert, soit que sa pupille eût, ainsi que je l'ai pensé quelquefois, la rétractilité de celle de l'aigle, on voyoit cette taie opaque et nébuleuse s'éclaircir, s'enflammer d'une lumière limpide, et, selon qu'il étoit ému, lancer des rayons ou la foudre. Alors son succès étoit assuré. Il devenoit, tant que duroit cette impression, le plus séduisant des dialecticiens ou le plus impérieux des sophistes. Une fois qu'elle étoit passée, tout rentroit dans son état naturel; le voile retomboit sur sa prunelle, le sourcil sur sa paupière, comme le nuage sur le soleil; et si on lui rappeloit plus tard l'entraînement que cette illusion avoit produit, il ne répondoit que par le rire immodéré d'un enfant rendu à toute sa simplicité, et qui a été un moment, à son insu, possédé par un dieu.

Quoique personne ne se soit plus empressé que moi de reconnoître et d'admirer la noble éloquence du général Foy; quoique le premier témoignage que j'en rendis, dans un temps où la tribune ne s'enorgueillissoit pas encore de ses paroles, ait été accusé aussi de prévention et de fantaisie; quoique d'anciens amis d'o-

pinion, qui doivent se trouver en assez grand nombre parmi mes lecteurs, n'aient pas oublié que, cette fois-là du moins, ils furent obligés de souscrire à ce qu'ils appeloient les hyperboles ordinaires de mon enthousiasme, je n'ai pas la prétention d'obtenir aujourd'hui plus de créance en assurant que l'idée la plus élevée qu'on puisse se former de l'art de parler aux hommes pour les émouvoir et les instruire n'approche en rien du sentiment que laissoit à ses auditeurs une improvisation d'Oudet. Je ferois probablement naître une défiance trop légitime en ajoutant que j'ai entendu souvent Oudet à côté de Foy, et que c'est du temps où tous les jours je les entendois tous les deux que j'ai conçu cette opinion. Je prêterois même peu de crédit à mon jugement en l'appuyant du jugement de Foy, qui étoit, sur ce point, sincèrement d'accord avec le mien, puisqu'on ne manqueroit pas d'attribuer avec quelque vraisemblance à la modestie d'un grand homme la déférence dans laquelle je n'ai vu que l'expression d'une conviction profonde. Je n'attache donc à ce que j'ai à dire de l'éloquence d'Oudet qu'une importance tout à fait relative à ma conviction personnelle, que j'ai besoin d'exprimer sans doute, mais qu'il m'est fort indifférent de faire partager aux autres.

L'éloquence d'Oudet n'avoit rien de cette verve de sarcasme, de cette âpre fermeté de logique, de cette puissance pénétrante de raisonnement qui caractérisoient celle de Foy. Son caractère, à elle, c'étoit une intelligibilité universelle, une clarté pleine et pure qui ne laissoit point de place à l'indécision, point d'incertitude à la pensée; c'étoit une facilité merveilleuse à épancher, à répandre les idées sous les formes les plus perceptibles à toutes les organisations, sous les figures

les plus lucides et les plus flatteuses, dans un style fluide, insinuant, abondant sans profusion déplacée, aisé comme l'émission d'une de ces persuasions de l'âme qui se communiquent aux écoutants par un effet inexplicable de sympathie; c'étoit le secret de faire entendre à tous ce langage intime qui semble n'être pour chacun qu'un écho harmonieux des idées conçues dans sa propre intelligence; c'étoit, pour me servir d'une expression qui paroît grotesque au premier abord, et qui n'est ici que vraie, l'art de répéter d'avance à tout le monde ce que tout le monde croyoit avoir senti, ce que tout le monde auroit voulu dire; c'étoit cette munificence féconde des trésors de la parole qui tenoit toutes les passions suspendues dans le charme d'entendre; c'étoit ce prestige entraînant et dominateur d'une voix humaine, inspirée de haut, qui vibroit encore dans l'oreille de madame de Staël quand elle me disoit, en 1815 : « J'ai connu, j'ai entendu, je crois entendre » encore Mirabeau; mais je n'ai rien entendu qui ap- » prochât du langage de ce jeune officier de volontaires. » Ce seroit mal juger celui-là que de le nommer élo- » quent. C'étoit l'éloquence elle-même ! »

N'oublions pas une circonstance que je crois propre à donner une mesure encore plus complète des facultés oratoires d'Oudet. Il ne m'est pas arrivé une seule fois de l'entendre dans un auditoire composé de plus de trente personnes. Davantage, il étoit rare qu'il fût agité alors de ces émotions véhémentes qui soulèvent l'âme en présence de la haine et de la mauvaise foi, et qui agissent sur l'orateur indigné avec plus de pouvoir que la flûte de Gracchus. Il n'avoit là pour juges que des amis déjà pénétrés de ses desseins, animés de ses résolutions, et plus ou moins décidés à le suivre à la gloire

ou à la mort. Les obstacles qui lui restoient à vaincre, c'étoient la divergence de quelques opinions égarées, la tiédeur des foibles, l'emportement irréfléchi des imprudents, l'impatience effrénée des fanatiques. Tout cédoit d'ailleurs sans effort aux impulsions qu'il daignoit donner. Qu'eût-il été à la tribune aux harangues, au Champ-de-Mars, au Mont-Sacré, devant une armée ou devant un peuple ?

Oudet ne pouvoit être comparé à Foy dans le nombre et l'intensité des connoissances qui font l'homme instruit. L'éducation de Foy, dirigée vers les études exactes qui étoient la base de son état et la clef de sa fortune militaire, touchoit de toutes parts à une foule de questions scientifiques qu'il avoit été obligé souvent d'examiner, et que la tendance naturelle de son esprit lumineux, conséquent et méthodique, le portoit souvent à approfondir. Oudet ne savoit que le nom d'une partie des choses sur lesquelles s'étoient nécessairement exercées l'aptitude intelligente et la vive sagacité de l'autre. Saisi d'ailleurs par des passions qui n'étoient pas toutes aussi irrépréhensibles que celle de la gloire, et, dans les moments de relâche que lui donnoit à toutes les campagnes l'infaillible événement de ses blessures, épris de sa vie casanière, de ses fleurs, de ses champs, de l'oisiveté et du sommeil; doué plutôt qu'enrichi de savoir, il devoit moins ce qu'il savoit à l'âpreté d'un travail soutenu qu'au bonheur d'une espèce d'instinct. Quel que fût cependant son désavantage apparent sous ce point de vue, il n'est peut-être jamais arrivé qu'il se trahît à l'application de ses idées, parce que la faculté d'investigation avoit en lui toute la netteté d'un sens qui se révèle. Si le nom d'une découverte nouvelle des sciences humaines venoit à frapper

pour la première fois son oreille, il n'y voyoit qu'une acquisition assurée sur laquelle il pouvoit arborer sans crainte le pavillon de reconnoissance ou de conquête. Il s'avançoit dans le monde de la pensée à la manière d'un navigateur expert, dans une mer qui ne lui est connue que par prescience. Nous le perdions de vue un jour, une semaine, un mois; mais quand il reparoissoit, il venoit de faire le voyage de Colomb : il avoit touché aux limites d'un autre univers. Quelquefois la question qui avoit suscité cette exploration immense ne se présentoit plus; et alors elle tomboit, avec toutes ses solutions, dans le vaste trésor de sa mémoire. Si une de ces idées imprévues que la discussion fait éclore alloit jamais la réveiller, leur assimilation n'étoit pour lui que l'œuvre d'un travail instantané, que l'échange de quelques inductions achevoit de féconder et de mûrir. Un système entier qui auroit dignement couronné les laborieuses études d'un grand homme se composoit subitement dans son intelligence, et se manifestoit hors de lui avec la hardiesse et la fraîcheur d'une création complète. Quand on nous avoit laissés seuls ensuite dans nos promenades rêveuses, et quand je lui demandois pourquoi il m'avoit dit, quelques heures auparavant, qu'il n'entendoit rien à ces matières, il me répondoit avec son rire ingénu : « Parce que je n'y » entendois rien. »

La première éducation d'Oudet avoit cependant embrassé quelques études spéciales. Personne ne possédoit mieux l'histoire politique et militaire des peuples. Nul officier n'étoit plus versé dans toutes les parties de la tactique et de la stratégie. La théorie et les modèles de l'art oratoire ne lui étoient pas moins familiers que sa pratique. Il ne parloit de rien plus éloquemment que

de l'éloquence, dont il connoissoit tous les chefs-d'œuvre, dont il pouvoit citer tous les exemples, et qui fournissoit abondamment à toutes ses improvisations les allusions les plus brillantes et les plus inattendues; mais, à part quelques moralistes et quelques poètes, il faisoit peu d'estime de la littérature écrite. Un jour que je lui avois exprimé le regret de rester froid, en dépit de moi, à la lecture de ces orateurs qui étoient pour lui l'objet d'une admiration si vive: « C'est que tu ne les as pas entendus, » m'écrivoit-il. « Rappelle-toi la » réponse d'Eschine à un admirateur de Démosthènes. » L'éloquence traduite en lettres alphabétiques n'est » que l'ombre de l'éloquence. Le génie de l'homme est » dans sa parole. Le Dieu fait homme, c'est le *Verbe*. » La pensée a perdu tout ce qu'elle avoit de divin » quand elle a été prisonnière dans un tuyau de plume » et noyée dans une écritoire. »

Avec ce principe ou avec cette prévention, il n'est pas étonnant qu'Oudet, préoccupé d'ailleurs de projets hasardeux et surtout de passions romanesques dans lesquelles son âme s'intéressoit toujours tout entière, n'ait rien laissé qui puisse conserver son nom à la postérité. Ses lettres même se ressentent de la précipitation impatiente d'une pensée soudaine et d'une inspiration simultanée dont la lenteur des procédés matériels de l'écriture incommode l'essor; et leur franc-parler téméraire en rendoit d'ailleurs la possession trop périlleuse pour qu'il en dût rester autre chose que de foibles vestiges. Ce qui en est tombé entre mes mains se réduit à de rares lambeaux entre lesquels je ne peux pas choisir, et qui ne mériteroient pas qu'on y attachât le moindre intérêt, s'il n'avoit été dans la destinée d'Oudet d'attacher l'empreinte de son caractère à tout ce qu'il

a touché, même quand il oublioit d'y attacher celle de son génie.

Il félicite un ami sur la naissance d'un enfant : « Parle-
» moi de ta fille, dit-il ; j'aime ta fille, je la caresse avec
» toi. Grandit-elle ? Quel âge a-t-elle maintenant ? Com-
» mence-t-elle à bégayer ton nom ? Que son sourire doit
» être gracieux ! que sa vivacité doit être charmante ! »
Une mère n'auroit pas oublié ces détails. Il se plaint ensuite de la rigueur de son sort, qui l'a privé de ces plaisirs en le livrant à une vie turbulente et pleine d'anxiétés ; il se défend de l'ambition, qui est toujours, selon lui, « une erreur de l'esprit ou un crime du
» cœur. » Il songe à son toit natal, à ses humbles douceurs, au bonheur qu'il pouvoit goûter aussi près d'une femme et d'un berceau. « Mais, ajoute-t-il, depuis que
» j'entends, du fond des tombeaux où tant de héros re-
» posent oubliés, une voix jeter ce cri d'indignation :
« Restez dans le néant, générations futures ! vos lâches
» aïeux, le front suppliant, ont demandé pour vous l'op-
» probre et des fers !... » depuis ce temps, mon ami, j'ai
» connu d'amers regrets, et j'ai renoncé à l'espoir d'ap-
» peler à la vie ceux que je ne pourrois former à l'indé-
» pendance !.... »

Cette lettre, du 4 vendémiaire an XI, est datée de Rhé, où le reste des républicains dissidents et inflexibles avoient été jetés à la suite du 3 nivôse, et que l'on avoit choisie pour la garnison d'Oudet, avec l'intention peu déguisée de le perdre ; combinaison passablement grossière, en vérité, pour une police qui n'étoit que trop habile ! En effet, Oudet sortit de l'île de Rhé pour l'exil, et, à quelques perfides inductions près qu'il faut laisser retomber sur le compte de la malveillance, il étoit signalé avec une exactitude si pittoresque dans les

révélations à double fin de Méhée, que la tyrannie la moins soupçonneuse ne s'y seroit pas méprise : « Le » chef que vous m'engagez à vous faire connoître, » dit celui-ci à sir Francis Drake[1], « est un homme de vingt- » huit ans, d'une taille et d'une figure distinguées. Sa » bravoure passe ce que je pourrois vous dire. Il parle » avec grâce et écrit avec talent. Les républicains ont » en lui une telle confiance qu'ils le voient, sans la » moindre inquiétude, dîner chez le premier Consul » quand il quitte son corps pour venir à Paris, et faire » sa cour aux dames les plus répandues au palais con- » sulaire : voilà comme les républicains le considèrent. » Si vous vouliez que j'ajoute à ces traits celui que je » crois avoir distingué en lui, c'est qu'il est d'une am- » bition démesurée, et qu'il se moque autant des répu- » blicains que des royalistes, pourvu qu'il arrive à son » but. Je crois avoir gagné sa confiance en affectant, » tête à tête avec lui, une morale beaucoup moins sé- » vère que celle dont il se pare en public. Le premier » Consul fait tout pour se le concilier ; mais il n'y au- » roit pour cela qu'un moyen qui convînt à l'autre, ce » seroit de lui céder sa place. »

Je l'ai déjà dit, les fragments de la correspondance d'Oudet que j'ai rapportés tout à l'heure, si remarquables qu'ils soient peut-être, ne vaudroient certainement pas la peine d'être cités, quand il s'agit d'Oudet, s'ils n'étoient propres à faire apprécier, sous un autre rapport que celui du talent, cette âme douce, robuste et fière, dont tous les élans étoient pour l'amour et pour la liberté. Je ne sais si je me trompe, mais je

[1] *Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglais, suivie des stratagèmes de sir Francis Drake*, par Méhée. *Paris (Imprimerie impériale)*, 1804, in-8°, p. 147.

doute qu'il reste quelques lignes tombées au hasard sur la même page, de la main d'un des grands hommes de l'histoire, et qui contiennent plus complétement l'expression d'un cœur aussi bienveillant que magnanime, aussi digne de tendresse que d'admiration.

La mort d'Oudet offrit d'étranges circonstances, qui donnèrent lieu à une hypothèse plus étrange encore, et telle que je me garderois bien de la soulever si elle n'étoit malheureusement recueillie par un grand nombre de compilateurs et de biographes, et si elle n'avoit acquis par conséquent l'autorité de ce qu'on appelle trop légèrement un fait historique.

La bataille de Wagram, si célèbre dans nos fastes militaires, étoit finie depuis plusieurs heures, et couronnée par un succès non douteux; Oudet, blessé, selon l'usage, mais plus légèrement que de coutume, s'étoit retiré avec une partie de son corps d'officiers et un foible détachement du régiment. Il n'avoit pas reparu, et on s'étonnoit de son absence, quand on le trouva expirant sous un monceau de cadavres. Il vécut quelques heures, prononça quelques phrases, confia quelques noms[1] à un autre blessé qui lui servoit de secrétaire, et dicta, dit-on, une lettre. Peu de temps après, il fut inhumé, suivi d'un petit nombre d'amis désespérés. Deux d'entre eux se tuèrent sur sa fosse, un lieutenant d'un coup de pistolet, un sous-officier d'un coup de sabre. Voilà les faits qui, à quelques détails près sur lesquels on varie à peine, semblent ne pas pouvoir souffrir de contradiction. Je n'en ai jamais entendu révoquer en doute ni le fond ni les circonstances.

[1] Lahorie, Malet, Charles Nodier, Gindre, Piquerel. — *Voyage en Moravie*, par Cadet Gassicourt.

Le lendemain, le bulletin que je n'ai pas sous les yeux, mais dont je me rappelle assez distinctement le contenu, annonça en deux lignes perdues la mort d'un colonel dont on ne désignoit ni le nom ni le régiment, et il n'y avoit pas d'exemple de cette négligence oublieuse dans l'énumération des beaux faits d'armes, surtout à la suite d'une victoire. Le nom d'Oudet, si connu de tous les vétérans de l'armée, n'étoit pas d'ailleurs de ceux qu'on pouvoit omettre sans injustice ou sans motif. Les épisodes même qui se rattachoient à cet événement étoient de nature à lui donner un relief singulier que l'habile rédacteur de ces petites épopées historiques n'avoit pas coutume de dédaigner dans ses récits. Il n'en falloit pas davantage pour faire éclater une de ces suppositions téméraires qui naissent dans l'amertume d'un cœur profondément affligé, que la crédulité passionnée saisit et propage, et que de nombreuses inimitiés, dont la gloire toujours croissante de Napoléon n'avoit pas encore entièrement triomphé, ne pouvoit manquer d'entretenir et d'envenimer : — Oudet avoit été assassiné.

A la chute de l'empire, où se ranimoient tous les sentiments que ce gouvernement avoit eu à combattre, et où les martyrs de la liberté commençoient à revivre dans la mémoire capricieuse du peuple, le bruit de l'assassinat d'Oudet acquit une nouvelle intensité, et se convertit aisément en conviction dans quelques esprits faciles à prévenir. Si l'on mesure l'influence militaire d'Oudet à l'importance que lui donne un écrivain d'ailleurs mal disposé en faveur de quiconque aimoit tièdement son maître, de M. Cadet-Gassicourt, dont l'ouvrage exprime partout un enthousiasme sans bornes pour l'Empereur, et qui n'auroit certainement rien cédé à l'avan-

tage de ses ennemis; si l'on y cherche quel élan de douleur se manifesta au moment où fut connue la mort de ce colonel, anonyme pour le bulletin; si l'on se demande comment un fait qui détermina l'explosion de pareils regrets, et dont la seule nouvelle jeta dans les cœurs les plus énergiques le découragement et le désespoir, resta si mystérieux au bureau de rédaction, quand il prenoit tant de pages dans les mémoires privés; si l'on observe que les cinq noms qu'Oudet avoit légués à ses jeunes Séides, et dont l'historien dut sans doute la connoissance à quelque faveur inopinée du hasard, étoient portés par des hommes frappés en ce temps-là, pour des causes diverses en apparence, d'une proscription obscure dont le secret n'avoit pas passé le guichet des prisons, et que trois d'entre eux, ceux de Lahorie, de Malet et de Piquerel, n'ont été illustrés que trois ans après, par un dévouement sans fruit, mais qui rappelle celui d'Harmodius et d'Aristogiton; si l'on rassemble toutes ces circonstances avec une disposition prononcée à trouver un crime, il est possible qu'on imagine qu'elle n'étoit pas inutile à l'affermissement du pouvoir absolu, la catastrophe qui retiroit du centre de ses amis et de ses projets cet Achille de la liberté, dont le nom plane encore dans ses premiers lieutenants sur la tentative désespérée, mais sublime, du 23 octobre 1812. Ce sont là, sans doute, d'horribles ressemblances; et cependant, je le déclare, des vraisemblances mille fois plus fortes ne m'auroient pas convaincu. Si tous les cœurs honnêtes répugnent à l'idée d'un attentat exécrable, la raison répugne encore davantage à la supposition d'un crime inutile. On avoit tué l'influence d'Oudet en le jetant d'exils en exils et de régiments en régiments; soldat nomade, qui n'étoit bon que pour la

mort. D'ailleurs, ce n'étoit pas éteindre l'opposition militaire que de verser sur elle un peu de sang, et le 23 octobre l'a prouvé. Enfin l'action légale de la justice étoit trop bien combinée, suivant l'usage, avec les intérêts politiques de la nouvelle dynastie, pour qu'on eût besoin de recourir à l'assassin quand on avoit le bourreau. Il ne falloit, pour assassiner Oudet jusque dans sa renommée, qu'un délateur et un tribunal. S'il avoit été surpris dans un projet flagrant d'hostilité envers le gouvernement, la loi étoit là pour l'égorger justement. On l'appelleroit maintenant traître ou factieux, comme Cléomène, comme Gracchus, comme Sidney, comme Pichegru, et tout en seroit dit pour l'histoire. Son étrange destinée donnoit, au reste, un moyen plus facile d'en finir avec lui. N'avoit-il pas un tombeau ouvert d'avance sur tous les champs de bataille? L'homme le plus heureux n'est pas toujours blessé impunément, et la mort doit venir une fois pour qui la cherche toujours.

L'indignation amère des partis vaincus n'est pas économe de ces imputations odieuses. C'est ainsi que les historiens républicains de la Rome impériale ont multiplié fallacieusement les crimes dans les fastes déjà trop sanglants de leurs empereurs, et que Tacite, suivant l'expression énergique et vraie de Napoléon, a calomnié jusqu'à Néron. La tyrannie est ordinairement si indifférente sur le choix de ses moyens, qu'on ne croit pas manquer à l'équité envers elle en lui prêtant gratuitement quelques forfaits de plus. Ce grand homme, dont le gouvernement oppresseur a été suivi d'une ère de liberté tout à fait nouvelle pour les nations, doit encore à la fortune de son étoile d'échapper au péril commun des tyrans. On sait à n'en pas douter, grâce à

l'indépendance de l'histoire, que le bronze qui lui tenoit lieu de cœur n'étoit pas assez sensible pour être cruel.

Trois ans plus tard, Oudet auroit pu mourir pour la liberté, à la plaine de Grenelle. — Oudet est mort à Wagram, martyr des devoirs de l'honneur et des illusions de la gloire.

Et qu'on ne cherche point ici le portrait d'Oudet; je ne l'ai pas fait, je n'ai pas entrepris de le faire, je ne conseillerois à personne de le faire. A quoi cela serviroit-il pour les regardants? L'ont-ils vu? l'ont-ils entendu? ont-ils entendu parler de lui? peuvent-ils juger de la ressemblance? et s'ils n'en peuvent pas juger, pourront-ils y croire?

Essayez pourtant, puisque vous le voulez. Travaillons ensemble, composons cette image, dussions-nous tout à l'heure la briser d'impuissance et de dépit. Mettez ici l'ingénuité d'un adolescent heureux qui rit à son avenir, la mobilité d'une femme sensible et romanesque, l'inspiration exaltée d'un poète, la loyauté religieuse d'un chevalier, la bravoure fée d'un vieux preux, l'austérité stoïque d'un vieux sage. Attendez! nous n'avons pas fini. Prêtez à cet ensemble idéal tout ce que vous savez de prestiges, une voix émue et vibrante qui saisit le cœur, un regard d'aigle qui le domine, une âme qui l'entraîne avec elle où elle veut. — Animez tout cela, si vous le pouvez, de ce feu divin qui n'a été dérobé au ciel qu'une fois, et, si vous l'osez, tracez au-dessus de cette ébauche imparfaite le nom de Jacques-Joseph Oudet.

Savez-vous ce qu'il arrivera ensuite? Je vais vous le dire.

Il arrivera l'histoire comme elle est faite, l'histoire positive, l'histoire classique, l'histoire universitaire, l'histoire académique, l'histoire de gazetier, l'histoire d'historiographe, avec cette plume de plomb qu'ils appellent le burin de Clio : et que voulez-vous que le burin de Clio fasse d'un nom et d'une gloire qui ne sont pas dans le bulletin ?

PICHEGRU.

J'ai promis de parler encore une fois de Pichegru. C'est un devoir que j'accomplis envers sa mémoire, une des obligations les plus chères et les plus sacrées de mon cœur.

Malheureusement pour moi je n'ai pas les loisirs d'un livre, et c'est un livre au moins qu'il faut à la mémoire de Pichegru. D'autres le feront, mais je n'aurai rien épargné pour leur fournir quelques matériaux. Ce n'est ici ni un plaidoyer, ni une suasoire, ni une apologie, c'est un sommaire.

Commençons par tracer rapidement la vie de Pichegru ; elle sera peut-être jugée tout à l'heure.

Pichegru est né en 1761 aux Planches, et non à Arbois, qui ne réclame plus cette gloire. Laissons-la au modeste village où il a conservé quelques vieux amis ; c'est dans leur cœur qu'il aimeroit à vivre, et non dans les monuments maladroits qui l'ont fait si cruellement méconnoître.

La famille de Pichegru étoit pauvre, mais honorée ; rustique, mais libre. Elle ne cultivoit pas ses propres terres, parce que l'ambition des propriétés étoit chose inconnue dans tout homme qui a porté son nom. Le blason de ces nobles paysans, c'étoit *honnêtement travailler, vivre de peu ;* et depuis quatre cents ans on les appeloit *Pichegru* parce qu'ils tiroient le *gru*

ou la graine au bout du *pic* ou du hoyau. Cette noblesse en vaut une autre.

Pichegru vint au monde estimé dans les siens. C'étoit alors un héritage.

La propriété protégeoit naturellement l'enfant du prolétaire, qu'elle redoute aujourd'hui.

Charles Pichegru reçut une éducation soignée chez les minimes d'Arbois, qui dirigeoient le collége de cette ville.

Ces minimes le devinèrent. Ils envoyèrent à leurs frais au collége de Brienne l'écolier qui promettoit un grand homme, et il y fut, peu de temps après, le répétiteur de Napoléon.

Ce point de contact est le premier qui se soit établi entre les deux plus fameux capitaines d'un siècle qui ne l'a cédé à aucun en illustration militaire. Le dernier, nous le verrons.

Napoléon sortit de Brienne comme lieutenant par un acte spontané de la justice de Louis XVI; Pichegru en sortit comme sergent au premier régiment d'artillerie, par le seul fait de son application et de son travail.

Il fit avec éclat la dernière guerre d'Amérique, et passa au grade d'adjudant.

Il touchoit à vingt-huit ans aux honneurs de l'épaulette, quand la révolution arriva.

Pichegru en avoit embrassé tous les principes généreux. Elle ouvroit une si belle voie aux grandes pensées! elle déployoit devant elle tant d'espérances et d'avenir!

Il présidoit la société populaire de Besançon, au passage d'un bataillon des volontaires du Gard; et il échangea sans peine sa sonnette contre une épée. Ce bataillon l'avoit choisi pour commandant.

Deux ans après Charles Pichegru étoit général en chef de l'armée du Rhin.

Cette armée n'étoit plus qu'une cohue en déroute. Les lignes étoient prises, Strasbourg étoit menacé.

Avec ces troupes, réduites à un petit nombre et vaincues d'avance par l'habitude des défaites, Pichegru parvient à semer la défiance parmi les coalisés. Il invente et il organise une guerre d'escarmouche et de tirailleurs, la seule possible à ses armes, et il reprend nos frontières naturelles. Il est proclamé le sauveur de la patrie, et chargé de la sauver encore une fois à l'armée du Nord.

Pichegru va rejoindre les débris de celle-ci à quarante lieues de Paris; il les rassemble, les fortifie de sa présence et de la confiance attachée à ses exploits, les mène vainqueurs à Cassel, à Courtray, à Menin, à Rousselaër, à Hooglède; prend Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Vanloo, Nimègue; passe la Wahal sur la glace, entre dans Thielt, rompt les Hollandois, force les Anglois à se rembarquer, s'empare d'Amsterdam, et dix jours après de toutes les Provinces-Unies. Ses ennemis avouent qu'il ne s'arrêta qu'à l'endroit où il ne trouva plus d'armées à combattre.

Le sergent d'artillerie fut tout à coup investi alors de la plus haute puissance militaire qu'une démocratie eût jamais mise à la merci d'une épée. Il joignit la direction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse au commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle. Jourdan et Moreau fut placés sous ses ordres, et Moreau l'en a fait souvenir. Son système étoit de ne pas effrayer l'Europe des succès d'une propagande qui ne cherchoit qu'à se ranimer. C'étoit le temps de se reposer des conquêtes, et de rassurer le monde sur les projets de la républi-

que. Il ne perdit pas une goutte de sang inutile, pas un pouce du territoire, et on l'accusa de nonchalance. On alla plus loin peut-être. Le couperet qui avoit tué Cuckner, Custines, Houchard, Beauharnais et Biron, s'étoit usé sur trop de têtes héroïques; la calomnie venoit d'être inventée contre les gloires importunes : on calomnia.

Dans cet intervalle, Pichegru avoit refusé les présents de la Hollande et les hautes récompenses de la France reconnoissante. Pichegru avoit besoin de si peu de chose! Deux fois sauveur de son pays, à l'est et au nord, et tenu pour tel par deux décrets, il sauve Paris, en passant, des bandits de germinal; il sauve la Convention, qu'il pouvoit renverser d'un souffle, laisse rugir les furies de l'ingratitude, et se retire dans un pauvre village, où il pend l'épée de Scipion à la charrue de Cincinnatus.

Ici commence son influence d'homme d'état. Le vœu de plusieurs départements le porte à la législature; le vœu unanime des législateurs le porte à la présidence. Le voilà maître de la France encore une fois, par l'ascendant de sa popularité, comme il l'avoit été par celui de ses victoires. Que fait Pichegru? Il hausse les épaules aux propositions des partis; il sourit de pitié à leurs doléances. Il méprise le Directoire sans doute; et qui ne le méprisoit point? mais il l'attaque tout au plus de quelques paroles dédaigneuses. Pichegru étoit trop grand pour se prendre à de tels ennemis. S'il avoit daigné se lever, se montrer à hauteur d'homme, le Directoire tomboit.

Fatigué, comme la France, de l'instabilité d'un gouvernement sans force morale, il a pu, il a dû alors, en loyal député, jeter les yeux sur un autre ordre de cho-

ses. Ce qu'on ne pourroit lui reprocher, rien ne prouve cependant qu'il l'a fait.

L'histoire dira que Pichegru, insouciant par philosophie, dédaigneux des hommes par expérience, n'avoit pas la force de résolution nécessaire pour user de sa haute position au profit d'un peuple qui n'attendoit que son appel ; et cependant conspirer ainsi étoit un acte de vertu.

A le supposer aussi énergique dans les applications de sa pensée politique qu'il l'étoit peu réellement, à lui accorder cette puissance de volonté que je lui refuse comme la nature, il auroit conspiré de son droit de suprématie populaire, comme Vergniaud contre la Montagne, comme Robespierre contre ce qu'il appeloit le parti des intrigants, comme la Convention contre Robespierre, comme Napoléon conspira depuis contre la constitution de l'an III, le Directoire et les conseils.

Ce qui est gloire en eux, suivant l'opinion, n'auroit pas été trahison en Pichegru.

Il importoit donc peu à la pureté de sa réputation que cela fût vrai, et cela est faux.

Pichegru étoit avant tout un sage consommé, stoïcien dans ses mœurs, sceptique dans tout ce qui touchoit à la question sociale, trop indifférent aux résultats pour accepter un rôle actif dans les causes. Il n'y a rien là qui se concilie avec le caractère d'un conspirateur.

Toutefois si Pichegru n'étoit pas un moyen, Pichegru pouvoit être un prétexte. Il y avoit en lui sinon un chef, du moins un drapeau ; on mesura son ombre, et on eut peur.

Quand les tyrans ont peur, ils font des coups d'état, et les coups d'état ne prennent au dépourvu que les

honnêtes gens qui ne conspirent pas. Pichegru fut arrêté à son poste.

Le lendemain du 18 fructidor, les coups de pied honteux ne manquèrent pas au lion garrotté. Il fut royaliste alors, parce que c'étoit le reproche banal: royaliste comme l'avoit été Vergniaud au 31 mai, Danton le 11 germinal, Robespierre le 9 thermidor; comme l'auroit été Napoléon le 18 brumaire, si Napoléon n'avoit pas réussi.

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé à Paris que Robespierre pensoit à épouser Madame de France, que le mamelouck Roustan étoit Louis XVII déguisé?

La vertu est plus difficile à détrôner que la gloire. On sentit qu'il falloit entasser, accumuler les preuves; et quelles preuves! On verra, quand je les discuterai, sur quoi peuvent se fonder dans une république la dégradation morale et la proscription d'un grand homme.

Les complices de Pichegru dans cette prétendue conspiration en faveur des Bourbons, c'étoient Bourdon de l'Oise, qui avoit été régicide; André Dumont, qui avoit été régicide; Cochon, qui avoit été régicide; Thibaudeau, qui avoit été régicide, et qui fut rayé par faveur; Carnot, qui avoit été régicide, et que la France nouvelle aime à citer comme son Caton, comme son patriote sans tache.

Ces messieurs sont aujourd'hui de fort honnêtes gens, et Pichegru est un conspirateur.

Pichegru avoit en effet conspiré au conseil, précisément comme il avoit trahi l'armée en battant l'ennemi.

Il fut traîné au Temple sur une charrette, emporté en Amérique à fond de cale d'un vaisseau, jeté dans un cabanon aux affreux déserts de Sinnamari.

De là il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses

amis sur une frêle pirogue, et à gagner, au travers de mille périls, les bords hospitaliers de Surinam.

Il se réfugia en Angleterre, j'y consens; il faut pourtant bien se réfugier quelque part. Il y a vu les Bourbons, cela est vrai; on voit ses compatriotes en pays d'exil; n'avoit-il pas vu Billaud-Varennes à la Guyane, Billaud-Varennes, ce tigre des jacobins, qui ne s'étoit apprivoisé aux idées humaines que parmi les bêtes sauvages? Il avoit vu Billaud-Varennes, et il ne conspiroit pas le rétablissement de la terreur. Le général ou le maréchal Maison, je ne suis pas sûr des titres, a vu l'infortuné duc de Reichstadt à Vienne, et il ne conspiroit pas le rétablissement de l'empire. Scipion a conversé avec Annibal, et il ne lui a pas vendu Rome.

Mais Pichegru a-t-il du moins pris du service chez l'étranger, comme Thémistocle ou Coriolan? Non, il en a refusé partout.

Mais a-t-il jeté le poids de son nom sur un des plateaux de la balance politique? A-t-il fait lever le nôtre? Non : il entra une fois par curiosité au parlement d'Angleterre; le parlement se leva par respect, Pichegru salua et sortit.

Mais a-t-il essayé de se faire de la popularité dans la nation, et de l'appui auprès des grands? Non : il s'est livré à son penchant naturel pour la solitude; il s'est retiré au village.

Mais a-t-il reçu de l'Angleterre une pension et des secours? Hélas! oui; et il faut convenir que tous ceux de nos généraux de ce temps-là qui ont pris part aux affaires s'étoient mis depuis long-temps à l'abri d'une pareille humiliation. Ils avoient sur les banques de l'Europe assez de fonds en plein rapport pour se passer de la compassion des peuples. Pichegru, arrivé en Angleterre

avec 400 francs d'emprunt, a obtenu sans le demander ce tribut d'une respectueuse piété que les nations civilisées paient au malheur d'un illustre ennemi dont la fortune a trahi le courage, l'aumône de l'admiration à la gloire, l'obole du soldat à Bélisaire. Pichegru n'avoit pas été mis par sa proscription hors du ban de l'humanité.

Enfin il est revenu à Paris, et cette fois il y avoit conspiration. Il seroit difficile de nier celle-là : les neuf dixièmes de la France en étoient. Mais n'est-il pas surprenant qu'après trente ans écoulés cette entreprise fatale n'ait jamais été réduite à sa véritable expression ? Sa véritable expression, la voici :

L'ambition de Napoléon marchoit à découvert depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui conféroit le consulat à vie. C'étoit mieux que César, pour qui cette dignité n'avoit été prorogée qu'à dix ans. On savoit à n'en pas douter que la monarchie des Gaules lui étoit décernée d'avance dans son Capitole, et qu'il ne restoit pas un Brutus ponr l'empêcher de ceindre trois mois après le bandeau impérial. Le peuple effrontément trompé cherchoit un vengeur à ses droits usurpés par la fraude, et ne le trouvoit pas.

Moreau représentoit à la vérité les idées les plus populaires et les plus énergiques, et je suis convaincu que la multitude n'auroit pas hésité à suivre son cheval dans les rues de Paris, si Moreau, qui étoit sur son cheval un fort grand homme de guerre, n'avoit pas été à côté de son cheval quelque chose de moins qu'un homme, une bonne femme étourdie et hâbleuse. Il n'osa pas le monter.

Il seroit trop vigoureux de dire pourtant qu'il n'eut pas quelques prétextes, dans l'occasion dont il s'agit, pour s'en tenir à cette alternative de velléités et de réticences qui formoit son caractère politique.

La France étoit alors divisée, autour du nouveau trône et de ses appuis, en deux camps parfaitement distincts qui demandoient chacun un symbole. Un engouement justifié par sa belle vie militaire avoit fait de Moreau le symbole de la république ; les *fructidoriens* s'étoient chargés à leurs risques et périls de faire de Pichegru le symbole de la monarchie ; et tout en le défendant d'une collusion dont sa sincérité le rendoit incapable, je crois que c'étoit là son penchant ; car il étoit impossible de prévoir dans aucune autre combinaison sociale le retour de l'ordre et de la liberté.

Moreau, qui ne voyoit probablement dans une concession apparente qu'un moyen de temporiser, et qui, comme Fabius dont nous lui avions donné le nom, aimoit à temporiser, parce que les formes dilatoires de la prudence étoient agréables à sa paresse, réclama le concours de Pichegru.

Avoit-il pensé qu'il ne falloit rien moins que deux grands hommes et la patrie pour prévaloir contre le grand homme et sa fortune ? C'étoit peu.

Lajolais fut chargé de la périlleuse mission qui devoit les rapprocher, *et mille bruits en courent à sa honte.* On a supposé, fort gratuitement à mon avis, que cet officier entretenoit à part lui d'autres connivences avec la police, et mon cœur a toujours répugné à ces accusations, qu'il faut rappeler seulement pour les effacer de l'histoire. Quoi qu'il en soit, Pichegru triompha de son antipathie contre Moreau, et se rendit à son appel.

De quoi s'agissoit-il ? de montrer aux Français deux grands capitaines qui avoient été leurs idoles, de rendre la liberté au pays, et de le convoquer, suivant les formes populaires de l'époque, à se choisir enfin un gouvernement.

C'étoit une conspiration, sans doute, et ce n'est pas celle-là dont j'ai contesté l'existence : la conspiration de Pélopidas contre Léontidès, de Thrasybule contre Critias. Je crois aujourd'hui que son succès auroit été une calamité, car la mission de Napoléon est devenue pour moi évidemment providentielle ; mais cette entreprise n'en étoit pas moins faite pour le peuple, et fondée sur la vertu.

Pichegru rentra en France avec des royalistes et des Vendéens ! Qu'auroit-on dit s'il y étoit rentré avec des Anglois ?

Pour être royaliste, on n'a pas perdu peut-être le titre de François ! La Vendée est en France encore, quoiqu'on puisse en douter aux lois exceptionnelles qui la régissent. Jamais le crayon insolent d'un cosmographe éhonté n'a osé la retrancher de la carte de nos provinces.

Le proscrit de fructidor ramenoit sur la terre commune les proscrits de toutes les époques, des députés, des soldats, des ouvriers, des paysans. Rassurez-vous ! ils n'étoient que soixante ; et ces soixante hommes, faut-il dire que ce n'étoit pas une armée? C'étoit un cortége pour le triomphe, ou des compagnons pour l'échafaud.

Qu'auroit pu ramener Pichegru d'ailleurs, si ce n'étoit ces hommes, qui avoient droit à coopérer pour leur part à la réhabilitation du pacte universel ? Le parti de Moreau étoit autour de Moreau, et s'y tenoit suspendu sur l'abîme creusé par ses irrésolutions homicides ; les républicains énergiques étoient à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre ; on les entassoit aux îles de Rhé et d'Oléron ; ils achevoient de mourir à Cayenne et à Mahé.

Pichegru a péremptoirement répondu pour moi aux inductions qu'on pourroit tirer de ce rapprochement fortuit, par une phrase que l'instruction a naïvement

30

conservée, parce qu'elle ne s'est pas avisée de tout. » Je suis ici avec vous, dit-il au brave Cadoudal, mais je n'y suis pas pour vous. »

Il ne falloit pas livrer ce mot immortel aux presses impériales, car toutes les prétendues trahisons de Pichegru y sont jugées.

Je laisse de côté ici l'imputation de brigandage et de tentatives d'assassinat, si loyalement proclamée par la police dans ses incroyables placards. Elle prouve seulement que le roi de Boutan n'avoit pas épuisé les fécondes ressources de l'art de se jouer du peuple. Pichegru et Moreau BRIGANDS, c'étoit une impertinence assez plaisante. Moreau convoquant Pichegru à Paris pour voir assassiner Napoléon des mains d'un homme de peine, c'est la balourdise la plus grossière qu'on ait jamais jetée à la canaille.

Pichegru étoit intervenu dans la conjuration de Moreau, sans autre vue que celle du bien public, et il ne pouvoit pas en avoir d'autres; il vit l'éternel *cunctateur*, et il le retrouva plongé dans ses incertitudes ordinaires. Le sens exquis et profond qui distinguoit ce héros (c'est de Pichegru que je parle maintenant) pénétra facilement un mystère que Moreau méconnoissoit peut-être lui-même! Celui-ci vouloit le pouvoir, et attendoit qu'on le lui apportât tout fait, parce qu'il ne savoit ni le créer, ni le prendre.

« Cet homme aussi est ambitieux! » dit Pichegru avec dédain en rentrant dans son asile, et il s'enveloppa dès ce moment de son manteau de mort.

Cette autre parole, qui exclut dans Pichegru jusqu'à l'idée d'une ambition personnelle, n'est pas plus apocryphe que la première. C'est encore l'instruction qui me la donne.

Pichegru, tout entier à sa confiance dans l'homme qui l'avoit mandé, tout résolu aux plans de Moreau, et la modestie n'est jamais allée plus loin, ne s'étoit pas même ménagé un refuge sous le toit de quelque ami de cœur ou d'opinion. Si Pichegru avoit conspiré avec un parti, si Pichegru avoit laissé, le 18 fructidor, des affidés ou des complices, il auroit trouvé une porte où frapper à Paris. Ceci a toute l évidence de la chose démontrée.

Que fait Pichegru? que fait le chef de cette conspiration monarchique prête pour une victoire? Il se rappelle l'adresse d'un avocat franc-comtois, fort étranger aux mouvements de la politique, et tout au plus épicurien, s'il étoit quelque chose, qui le cache chez une fille entretenue. Le dernier asile d'Alcibiade ne convenoit pas à l'austérité de ses mœurs; il y reste à peine quelques heures. Pendant ce temps-là le nom de son ancien valet de chambre est revenu à sa mémoire. Cet homme doit demeurer rue Chabanais, et Pichegru le trouve sans difficulté, car il n'y a rien de plus facile à trouver qu'un traître qui nous cherche déjà

On peut imaginer que le malheureux général y fut accueilli avec empressement; il avoit été vendu la veille 100,000 francs, et il fut livré le lendemain.

Pichegru n'étoit pas aussi facile à saisir qu'à surprendre. Il avoit ouvert la porte lui-même, et il étoit en chemise. Accablé par le nombre, le vainqueur de l'Europe tomba sur dix hommes qui étoient tombés. On se contenta de lui tailler les jambes à coups de sabre, pour se ménager l'honneur de l'emporter vivant. Un gendarme lui ayant imposé le pied sur la tête, le pied d'un gendarme sur la tête de Pichegru! Pichegru lui enleva d'un coup de dents le talon de sa botte et une partie

du *calcaneum* avec. Pendant ce temps-là on l'emmaillottoit dans de fortes cordes, serrées avec un tourniquet, que le commissaire de police eut l'humanité de faire relâcher un peu au corps-de-garde de la barrière des Sergents, pour laisser respirer le prisonnier; il alloit mourir.

C'est ainsi que Pichegru fut emporté dans le cabinet de son premier interrogateur, qui ne lui demanda d'autre garantie contre lui-même que sa parole, et qui ne le laissa manquer d'aucun soin. Ces égards, dont la sensibilité fait un devoir à quiconque est doué d'une âme, et que l'esprit conseilleroit tout seul, n'étonneront personne de la part de M. Réal, dont les admirables plaidoyers annoncent tant d'âme et tant d'esprit.

Il paroît, à l'interrogatoire imprimé, que les réponses de Pichegru furent âpres et presque brutales. Il refusa de dire son nom paternel; il refusa d'avouer d'autres rapports avec Moreau que ceux dont l'Europe étoit informée; il refusa de signer. Je parle d'après la procédure publique, ainsi que parle le vulgaire.

Je sais d'autres détails. On n'avoit saisi aucun papier mystérieux dans la chemise de Pichegru; mais les agents de police faisoient quelque fonds sur un volume perfidement imprimé en chiffres inconnus, qui s'étoit trouvé sous son oreiller, et qui devoit recéler des mystères bien inconnus; c'étoit un Thucydide grec.

M. Réal sourit, et demanda au prisonnier s'il lui seroit agréable de se munir au Temple de quelques autres conspirateurs de la même espèce. Pichegru, adouci par des procédés si délicats, et dont nul homme n'étoit plus digne d'apprécier toute la valeur, témoigna l'envie de relire Sénèque.

« Sénèque! vous n'y pensez pas, lui dit le ministre-

» adjoint, le *Joueur* de Regnard ne s'avisa de cette » lecture qu'après avoir perdu sa dernière partie!... »

Elle n'étoit donc pas perdue aux yeux de Napoléon et de ses amis, la dernière partie de Pichegru !

Et si Pichegru n'avoit été qu'un misérable traître, capable de vendre à l'étranger la terre et le sang du pays, valoit-il qu'on s'occupât de lui donner une chance et un bénéfice dans le jeu de Napoléon ?

Cependant, peu de temps après on lui offroit le gouvernement de cette Guyane françoise, où il avoit été déporté.

Pichegru promit sa réponse pour le lendemain, et le lendemain on le trouva mort.

Avant d'arriver à l'énigme de ce dernier événement, qui restera une énigme, et ce n'est pas ma faute, il faudroit peut-être expliquer comment j'ai pénétré dans les mystères de celle-ci.

Ce que je viens de rapporter, en effet, n'a jamais été écrit, et il y avoit cependant deux excellentes raisons pour donner à cette anecdote la plus grande publicité possible : c'est qu'elle avoit pour conséquence nécessaire la réhabilitation des deux grands personnages de la révolution, de Pichegru comme traître, et de Napoléon comme assassin.

Non, sans doute! Napoléon n'a ordonné ni permis l'assassinat de Pichegru, puisqu'il n'attendoit que sa réponse pour lui conférer une partie de la puissance souveraine sur un autre point de la terre. Il sentoit seulement que l'ancien monde étoit trop étroit pour les contenir à la fois tous deux.

Non, sans doute! Pichegru n'avoit pas trahi le pays, puisque le plus sévère et le plus partial de ses juges lui déléguoit spontanément l'honneur de représenter la

France dans des contrées où elle ne peut être représentée que par un pouvoir sans limites, et d'y régner en son nom avec des millions et des soldats.

Mais pour faire sortir ce fait du rang des fictions historiques auxquelles on m'accuse de me complaire, le bon sens du public exigeroit autre chose que le témoignage d'un homme qu'on n'a jamais soupçonné, grâce au ciel, d'avoir eu part, sous aucun régime, aux confidences de la police. On exigeroit peut-être de moi, comme des anciens chrétiens, celui de David et de la sibylle [1].

Ou bien on feroit mieux : on s'informeroit de la vérité de ces dernières circonstances auprès de M. le comte Réal, dont la vieillesse virile a conservé toute la verdeur des souvenirs de la jeunesse ; de M. Réal, seul intermédiaire et par conséquent seul garant digne de foi de cette négociation. La seule dénégation de M. Réal détruiroit toute la crédibilité de mon récit. Je me soumets volontiers à cette épreuve.

Nous partirons donc de cette hypothèse, que je tiens pour admise, dans l'examen des pensées qui durent occuper Pichegru jusqu'à sa dernière résolution.

Pichegru étoit coupable de fait envers le gouvernement consulaire, comme l'eût été Thrasybule tombé à la discrétion des trente tyrans, comme l'étoit Pélopidas si un mouchard thébain l'avoit livré à l'oligarchie.

Il n'y avoit pas un juge à Paris qui ne pût le condamner en conscience, d'après le texte de la loi. Il n'y

[1] Ces détails m'avoient été racontés par M. Réal devant plusieurs témoins, au nombre desquels se trouvoit M. David, notre célèbre statuaire ; et c'est ce qui explique cette illusion. Le chapitre entier a été imprimé du vivant de M. Réal et de son aveu.

avoit qu'un homme à Paris qui pût lui faire grâce : et cet homme étoit Napoléon.

Napoléon étoit disposé à lui faire grâce ; il le savoit. Napoléon vouloit le traiter plus largement, et il le savoit aussi. Pichegru n'étoit pas seulement menacé de vivre ; il étoit menacé d'une faveur, d'un gouvernement, d'une vice-royauté ; à lui, captif promis au bourreau, on lui promettoit une portion de l'autorité impériale.

Si Pichegru avoit été le traître qui vendit indignement son épée pour donner son nom à un village, il n'auroit pas balancé à sauver sa tête quand on lui jetoit presque un monde.

Mais pour sa grande âme une flétrissure honorifique n'en étoit pas moins une flétrissure. Il ne trancha pas le nœud gordien comme Alexandre ; il le serra. Je ne sais aucune autre manière d'expliquer son suicide.

Quant à l'assassinat, il seroit heureusement plus difficile encore à expliquer. L'intérêt du crime n'y est pas, et les crimes de notre civilisation ne vont plus sans intérêt. Laissons sur Bonaparte, et j'y consens à regret, le sang innocent du duc d'Enghien, tant que l'histoire ne l'en aura pas lavé. Connivence ou foiblesse, déférence ou cruauté, c'en est déjà trop pour sa mémoire. Ce sang criera plus haut que celui de Clytus et de Callisthène.

Un très-petit nombre de ces attentats sont l'ouvrage de l'homme qui en recueille le profit — et la honte ! mais les meurtriers officieux foisonnent partout où il y a des tyrans.

Avant d'arriver à une controverse bien moins embarrassante qu'on ne croit et qui n'occupera que la moindre partie de ce discours, quoiqu'elle en soit le principal objet, je dois donner quelque idée de Piche-

gru, sous le rapport physique et moral. Je ne comprends pas la biographie sans portrait.

Pichegru n'avoit que trente-deux ans quand il fut élevé au commandement en chef de l'armée du Rhin; mais, comme dans tous les hommes qui deviennent des types, l'expression de sa physionomie avoit devancé la maturité de l'âge. Ainsi que le jeune Caton, dont la vie et la mort ressemblent à la sienne, jeune encore, il imposoit déjà le respect. Deux ans auparavant, M. de Narbonne, alors ministre de la guerre, avoit dit de lui ce mot spirituel, qui équivaut à un signalement: « Qu'est » donc devenu ce jeune sous-officier devant lequel les » colonels étoient tentés de parler chapeau bas? »

Pichegru me paroissoit vieux, et sa conformation prêtoit à cette erreur commune aux enfants. Sa taille, au-dessus de la moyenne, étoit plutôt bien plantée que bien prise; elle n'avoit d'élégance que ce qui sied à la force. Quoique peu charnu, il étoit large; son buste ouvert, son dos un peu voûté, ses vastes épaules qui soutenoient un cou ample, court et nerveux, lui donnoient quelque chose d'un athlète comme Milon, ou d'un gladiateur comme Spartacus. Son visage participoit de cette forme quadrangulaire qui est assez propre aux Francs-Comtois de bonne race. Ses os mandibulaires étoient énormes, son front immense et très-épanoui vers ses tempes dégarnies de cheveux, son nez bien proportionné, coupé de la base à l'extrémité par un plan uni qui formoit une large arête. Rien n'égaloit la douceur de son regard quand il n'avoit point de raison pour le rendre impérieux ou redoutable. Si un grand artiste vouloit exprimer sur une face humaine l'impassibilité d'un demi-dieu, il faudroit qu'il inventât la tête de Pichegru.

Son mépris profond pour les hommes et pour les évé-

nements, sur lesquels il n'exprimoit jamais son opinion qu'avec une ironie dédaigneuse, ajoutoit encore à ce caractère. Pichegru servoit loyalement l'ordre social qu'il avoit trouvé, parce que c'étoit sa mission; mais il ne l'estimoit pas, et il ne pouvoit pas l'estimer. Son cœur ne s'émouvoit qu'au souvenir d'un village où il espéroit passer sa vieillesse. « Remplir sa tâche et se » reposer, disoit-il souvent, c'est toute la destinée de » l'homme. »

Pour lui supposer d'autre ambition que celle qui aspire à l'oisiveté rêveuse, à la nonchalance occupée du sage, il faut n'avoir jamais approché de Pichegru. Je m'en rapporte à ceux qui l'ont connu, sans excepter ses ennemis.

Qu'on fasse un vice, je m'y soumets, de sa vertu dominante, mais qu'on ne la défigure pas. Un empire auroit été trop petit pour son génie; une métairie auroit été trop grande pour son indolence.

Son voyage même à Paris, sans éclaircissements, sans conseils, sans promesse écrite, à la merci d'un rival dont il avoit éprouvé la foiblesse et la mobilité, n'est que l'acte d'un paresseux plein d'âme et de dévouement, qui change laborieusement de place au soleil pour être encore une fois utile.

Qu'auroit-il fait d'un trésor? il n'avoit jamais pu apprendre à compter l'argent. Ce grand mathématicien de l'école de Brienne étoit incapable de régler en monnoie courante le compte d'une blanchisseuse. Quand on lui apportoit, au quartier-général, ses appointements du mois (c'étoient alors des assignats en feuilles), il en coupoit au jour le jour ce qui lui étoit nécessaire pour payer la dépense en nombre rond. Le surplus traînoit sur son matelas, sur sa table, sur sa chaise, ou à côté.

Pichegru n'a jamais été marié, quoiqu'on l'ait fait maladroitement stipuler, dans le fameux marché des fourgons de Kinglin, pour des enfants qu'il n'avoit pas; la restauration s'est cependant hâtée de pensionner une petite aventurière qui se donnoit pour sa fille. L'étourderie bienveillante de la récompense étoit la conséquence nécessaire d'une étourderie malveillante dans l'accusation. Au fond de l'une et de l'autre, il n'y avoit heureusement qu'un mensonge.

Pichegru, sous-officier, s'étoit fait ce que les sous-officiers appellent une bonne amie; et celle-ci, pour un homme tel que lui, ne pouvoit être qu'une amie décente, sérieuse et respectable. Cette pauvre fille, que je vois d'ici et qui s'appeloit Rose, étoit à peu près de l'âge de Pichegru; elle étoit fort médiocrement jolie et boitoit. Son état d'ouvrière en robes, dans lequel elle excelloit, lui permettoit de vivre honnêtement sans recourir à personne. J'ai ouvert dix lettres d'elle, sur l'autorisation que m'avoit donnée le général d'ouvrir toutes celles qui ne provenoient pas du gouvernement, et je n'ai jamais vu de lettres plus nobles, plus raisonnables et plus touchantes. Elle ne le tutoyoit point; elle l'engageoit, avec une confiance fondée sur son caractère, à ne pas se laisser éblouir par les prestiges de la fortune, à rester le bon Charles qui s'étoit fait aimer dans une condition obscure, et à faire, quand il le pourroit, quelques économies pour ses parents pauvres. Pour elle, ce n'étoit que peintures exagérées de son bien-être et de ses succès. Elle avoit fait six robes pour la femme du représentant, elle en coupoit six autres pour la femme du général; elle avoit même de l'or, ce qui étoit fort rare dans ce temps-là. Digne et honnête créature!... Pichegru relisoit ces lettres avec une émo-

tion si douce, et il disoit si fièrement en les serrant dans son portefeuille : « C'est pourtant moi qui lui ai » appris l'orthographe ! »

On sait que Pichegru n'avoit jamais d'argent en réserve. J'ai dit comment il payoit : comment il donnoit, on le devine. Quand je le quittai à Wissembourg, les feuilles d'assignats étoient de fortune arrivées la veille, et les ciseaux y avoient déjà fait un large travail. « Il faut cependant, me dit-il, que j'envoie une petite marque de souvenir à Rose. » Cette marque de souvenir du premier homme de la république pour une tailleuse qui étoit sa meilleure amie, c'est moi qui la rapportai : un parapluie, un beau parapluie vraiment, qui avoit coûté 38 francs en assignats au pair !

Je sais que tout cela est bien puéril ; mais quoi ! je ne l'écris cependant pas sans attendrissement : j'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru étoit un homme de Plutarque, ou il n'y en eut jamais.

Des détails, en voici encore : trois ans après, j'étois encore un enfant, mais un enfant de cette époque, nourri d'études fortes et de sentiments exaltés, capable de se passionner pour tout, et surtout pour les causes périlleuses ; ambitieux de dévouement et de dangers. Pichegru rendu à l'état de citoyen, mais dictateur universel de l'opinion, traversoit alors en triomphateur ces villes de Franche-Comté où une populace imbécile devoit un jour traîner ses statues dans la boue. Une de ses premières pensées fut de m'appeler. Je l'accompagnai à Arbois. J'ai fait seul avec lui dans sa voiture cette partie de son voyage. De Besançon, il y a onze lieues de poste.

Je venois d'embrasser avec toute la ferveur d'un

néophyte le parti tout aussi absurde, mais non plus absurde qu'un autre, auquel on ose prétendre que Pichegru s'étoit vendu plus d'une année auparavant, comme si Pichegru avoit pu se vendre! j'exerçois sur la classe jeune un certain ascendant d'expansion et, si l'on veut, de turbulence. J'espère au moins qu'on ne me contestera pas celui-là, même dans mon pays. J'étois un séide tout fait, et j'en valois bien un autre. Si Pichegru avoit conspiré, il l'auroit pris. Mais Pichegru ne conspiroit pas.

Il m'aimoit cependant, et je ne lui ménageois pas les aveux. Eh bien!.... ses conseils sont devenus la règle de ma raison quand j'ai été affranchi de toutes les erreurs dont il m'avoit détourné. La politique de Pichegru, c'étoit l'ordre, le devoir, la morale, la politique des gens de bien d'aujourd'hui, au désespoir près.

Arbois ne l'accueillit pas comme un de ses enfants, mais comme le roi de ces jours de nécessité. Rien n'étoit plus fait pour lui déplaire que ce pompeux cérémonial sous lequel se déguisoient gauchement les secrètes vues des partis. Il savoit trop que tout cela ne s'adressoit pas à lui; il avoit résolu d'y couper court une fois. Après ces manifestations générales de reconnoissance et d'affection qui ne coûtoient rien à une âme si naturelle et si tendre, après ces effusions d'un abandon plus intime que sollicitoient d'anciens souvenirs : « Mon cher » compatriote, dit-il au président de la députation qui » étoit venue le recevoir, je n'ai qu'un très-petit nom- » bre d'heures à passer dans mon pays natal, et je les » dois presque toutes à mes parents des villages voisins. » Si l'amitié qui m'unit à vous m'entraînoit à négliger » mes devoirs de famille, vous m'en blâmeriez le pre- » mier, et vous auriez raison. Vous venez cependant

» me proposer un dîner et un bal. Quoique j'aie perdu » depuis long-temps l'habitude de ces plaisirs, j'y par- » ticiperois volontiers. Je serois heureux de vider en si » bonne compagnie quelques verres de notre excellent » vin mousseux, et de voir danser les jeunes filles d'Ar- » bois, qui doivent être bien jolies si elles ressemblent » à leurs mères : mais un soldat n'a que sa parole, et » je vous jure sur l'honneur que je suis retenu. J'ai » promis il y a long-temps à Barbier le vigneron de » faire avec lui mon premier repas quand je reviendrois » au pays ; et, en conscience, d'ici au coucher du so- » leil, je n'en peux pas faire deux. »

Il étoit trois heures après midi. L'émotion fut grande. Il n'étoit plus question que de trouver ce vigneron si dédaigné la veille, qui avoit eu l'honneur d'être l'ami du général. C'étoit un pauvre diable qui possédoit un petit coin de vigne pour toute fortune, et qui arrosoit annuellement de son produit une mauvaise croûte de pain noir. Les enfants l'appeloient Barbier *le Désespéré*, à cause d'un certain abandon mélancolique et farouche qui se remarquoit dans sa singulière personne, et ce nom lui est probablement resté s'il vit encore.

En attendant, on escortoit processionnellement le général. Au bout d'une promenade qu'on appelle, je crois, *la Foule*, il s'arrêta un moment devant le vieux tilleul où fut pendu le capitaine Claude Morel, dit le Prince, par les ordres de Biron. « Conservez bien cet » arbre-là ! dit-il avec émotion.... Ce brave homme a » joui d'un bonheur qui est l'objet de tous mes désirs ! » Il est mort pour la patrie !... »

On étoit parvenu à trouver le Désespéré dans sa vigne, et on lui avoit porté, chapeau bas, l'invitation respec-

tueuse des autorités de la ville. Il s'étoit rendu au banquet sans autre cérémonie, et après avoir déposé dans son coin ses outils et sa hotte, il s'étoit jeté en pleurant de joie dans les bras de Pichegru.

— « C'est donc toi, Charlot, mon pauvre Charlot! » s'écrioit Barbier-le-Désespéré.

— « C'est donc toi, mon cher camarade! » lui répondoit Pichegru en pleurant aussi.

Je puis me tromper sur un homme que j'admire pardessus tous les hommes qu'on admire, mais jamais la simplicité, la naïveté des mœurs, ne m'a paru toucher de plus près au sublime.

Pichegru fit asseoir le Désespéré à côté de lui, ne parla en particulier qu'à lui, et ne le quitta pas jusqu'à son départ. S'il y avoit là des émissaires de Pitt et Cobourg, ils en furent pour leurs frais.

Voilà le traître qui conspiroit pour l'aristocratie, pour le pouvoir absolu!...

Et s'il avoit conspiré pour lui-même, s'il avoit daigné leurrer le peuple d'une fausse espérance, s'il avoit trahi la liberté en la proclamant, s'il s'étoit laissé infliger le pouvoir impérial en feignant de le repousser, ceux qui le calomnioient alors, le front aujourd'hui baissé dans la poussière, adoreroient son effigie au sommet d'une colonne!

Mais cette conspiration pour les Bourbons, où en sont les preuves? Je n'en oublierai pas une.

Est-ce dans les papiers si adroitement, si heureusement saisis le lendemain du 18 fructidor dans les fourgons de Klinglin, de d'Antraigues, des intrigants de Bareuth? car on n'a jamais vu tant de fourgons égarés. « Il eût été facile de les examiner *légalement*, dit l'habile auteur de l'article PICHEGRU dans la *Biogra-*

phie des contemporains, qui est une des pièces les plus solides de l'accusation ; mais il est tant de parvenus à l'autorité, ajoute-t-il, qui aiment mieux proscrire ! »

Ces papiers n'ont donc pas été examinés LÉGALEMENT ; ils n'ont jamais été VUS EN NATURE; on n'a fait dans leur publication ni la part du vil espion qui invente de faux rapports pour fournir aux besoins de sa méprisable vie, ni la part du sycophante qui suppose ou qui falsifie des documents pour justifier ses gros salaires diplomatiques ou pour les faire augmenter, ni la part du lâche, quel qu'il soit, qui s'empresse d'aggraver de son témoignage honteux une dénonciation capitale, pour l'empêcher de s'étendre jusqu'à lui !...

Et quand des papiers saisis dans des fourgons ou ailleurs ont-ils manqué à la proscription d'un grand homme? Si Bonaparte avoit échoué à Saint-Cloud, le Directoire n'avoit-il pas en main son premier traité secret avec le duc d'York, son second traité secret avec le roi de Prusse par l'intermédiaire de Sieyès? N'étoit-ce pas pour eux que le 18 brumaire avoit été entrepris? J'en peux parler savamment de ces traités-là; je les ai vu faire.

On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, comment Bonaparte s'entendoit avec le duc d'York et le roi de Prusse.

Et puis j'admets qu'il y ait des pièces authentiques dans ce fatras d'infamies, et je n'y suis certainement pas obligé; j'admets que de misérables ardélions de la police royale se soient faits forts de quelques beaux noms pour se recommander à leurs maîtres, et que leurs maîtres aient été assez dupes pour les écouter; j'admets jusqu'à l'authenticité de ce projet de marché où Piche-

gru célibataire se fait ridiculement octroyer des avantages actuels pour des enfants qui n'existent pas : qu'est-ce que cela prouve, sinon que les courtiers de conspiration sont bien insolents, et que ceux qui les payent sont bien crédules ? Il n'y a pas de jour où des escroqueries toutes semblables, en petit, n'égayent l'auditoire de la police correctionnelle.

Veut-on savoir ce qu'en pensoit lui-même le corps législatif de fructidor ? Barras, Thibaudeau, Cambacérès et vingt autres étoient compromis dans ces correspondances, ni plus ni moins que Pichegru : on passa à l'ordre du jour à l'unanimité, APRÈS LE 18 FRUCTIDOR !

Ce n'est donc pas cela qui peut fonder la proscription morale de Pichegru. Voyons le reste.

Est-ce par hasard la lettre tardive de Moreau, cette dénonciation après coup qui révéloit au Directoire une ancienne conversation confidentielle entre lui, Moreau, général en chef, et Pichegru, alors déporté, alors garrotté d'indignes liens dans une charrette grillée ? Cela ne seroit pas beau, mais qu'en résulteroit-il en dernière analyse ? Deux choses : que Pichegru croyoit à Moreau, et que, parmi les éventualités de la France révolutionnaire, il avoit le bon sens de compter sur la monarchie. La belle merveille ! ce secret que Pichegru auroit soufflé à l'oreille de Moreau, c'étoit le secret de la comédie, la dernière pensée de tout le monde. Pour que Pichegru n'en parlât pas à Moreau, il auroit fallu qu'il prît Moreau pour un mouchard, pour l'homme de la lettre au Directoire.

Respect cependant, je le veux bien, à la cendre de Moreau, de Moreau lui-même ! qui est mort au milieu des Russes, dans des circonstances bien plus défavorables à sa mémoire qu'aucune de celles dont on charge

la mémoire de Pichegru, et qui, selon toute apparence, est cependant mort innocent de trahison. Je ne suis pas suspect quand je défends celui-là !

Mais cette lettre de Moreau, il l'a déniée sans intérêt à le faire, quand il avoit intérêt peut-être à l'avouer; et c'est l'acte le plus viril de sa vie morale et politique. Elle est donc comme non avenue dans la question.

Allons toujours aux preuves de la conspiration de Pichegru. J'ai promis de ne pas les éviter.

Est-ce le fait singulier sur lequel s'appuie l'article de la *Biographie des contemporains*, qui n'est certainement pas à récuser pour les ennemis de Pichegru? Les expressions du rédacteur, homme de cœur, d'esprit et de mesure, qui lutte visiblement malgré lui contre son intime conviction, sont trop précieuses pour que je ne prenne pas plaisir à les copier. Elles m'éviteront presque la peine de répondre.

« Un émigré, dit-il, transfuge du parti royaliste,
» livra le premier, à ce qu'on assure, aux directeurs les
» secrets du prince de Condé et de Pichegru, secrets
» auxquels il avoit été initié, et obtint, pour prix de sa
» délation, des récompenses pécuniaires et des missions
» d'observateur à l'étranger. »

Quand *transfuge*, *délation*, *récompenses pécuniaires* et *missions d'observateur à l'étranger* seront de la langue de l'honneur et de l'histoire, je dirai ce que vaut ce témoin; et je le dirois dès aujourd'hui s'il n'étoit mort.

Est-ce le radotage de Fauche-Borel, devenu par je ne sais quel hasard chroniqueur authentique de la restauration? Ceci mérite un peu plus de développements. Nous entrons sur un autre terrain.

Fauche-Borel étoit une espèce de bon homme, sin-

cèrement attaché aux Bourbons, vulgaire et naïf de nature, actif et remuant d'instinct, serviable par sentiment comme un bon Suisse, plus serviable encore quand il y avoit quelque chose à gagner à l'être, comme le Suisse du proverbe; un prêteur obligeant qui avoit trop de débiteurs à Coblentz pour ne pas retrouver quelques protecteurs à la cour; un messager officieux dont les frais de poste se payoient en compliments; un intrépide entremetteur dont les dangers se reconnoissoient en promesses. L'appétit vient en mangeant, et l'esprit en intriguant. Il s'avisa un jour de se dédommager des pertes du courtage dans les gros salaires de la diplomatie, et ses prétentions furent bien accueillies, car les diplomates du roi légitime n'étoient pas forts. Dès ce moment il sillonna l'Europe de ses roues dans toutes les directions, comme le Bawer de Potemkin, colportant de ville en ville, de camp en camp, et de palais en palais, des lettres de créance griffonnées sur satin, signées *Louis*, et plus bas *d'Avaray*; puis, rendant en échange et contre de bons mandats toutes les billevesées qui lui passoient par la tête. Ce n'étoit pas que le pauvre Fauche n'eût eu des entrevues solennelles; il seroit allé proposer au cardinal Maury de décoiffer le chapeau rouge, et à Napoléon couronné d'accepter l'épée de connétable, car il agissoit en conscience; mais le résultat de ces négociations s'arrangeoit si étrangement dans son esprit que les refus les plus déclarés s'y tournoient en promesses, et il ne rentroit jamais auprès de son prince nomade que les mains chargées de lis qui distilloient une myrrhe royale, comme ceux du *Cantique des Cantiques*. Il ne faut pas croire pour cela que Fauche fût un menteur systématique. Il croyoit profondément tout ce qu'il s'étoit raconté à lui-même, et je ne l'ai

jamais vu varier dans le thème grossier de ces happelourdes qu'on a fait semblant de prendre pour argent comptant de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Hartwell, et de Hartwell aux Tuileries.

Fauche m'a souvent, en effet, débité toutes ces sornettes avec l'aplomb d'un théologien qui prêche le dogme; je les ai gravement écoutées, en me contentant d'opposer quelque doute à des faits matériellement faux dont l'impossibilité tomboit sous le sens de tout le monde, pour me procurer le plaisir de les entendre répéter dans les mêmes termes, ni plus ni moins; car j'ai déjà dit que Fauche étoit invariable dans ses formules. A la seconde ou troisième affirmation, je tombois d'accord avec lui, sauf à rire, et je n'en étois pas plus convaincu. Nos contestations ne pouvoient aller fort loin, parce que Fauche, devenu vieux et infirme, avoit été d'ailleurs dans sa cause un agent utile et un fidèle serviteur; qu'il avoit beaucoup souffert dans sa personne et dans celle des siens, et que, pour dernier résultat, la restauration l'avoit laissé pauvre comme les pierres sur lesquelles il a fini par se briser le crâne à défaut de quelques misérables billets de 1,000 francs dont on faisoit litière à de méchants paperassiers. Je l'ai connu, je l'ai plaint; je n'accuse pas sa pauvre cendre oubliée, abandonnée, mais je déclare sur l'honneur, et à la face de tout ce qu'il y a de gens sensés dans le parti qu'il a servi, que nous n'avons jamais cru un mot de ce qu'il disoit.

Je me rappelle ici une anecdote remarquable. Fauche conservoit une foi si aveugle à cette grande conspiration monarchique dont son génie, à lui, Fauche, avoit été la cheville ouvrière, que si la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu lui permettent de retrouver un jour Pichegru au paradis des sages, il lui en touchera certaine-

ment quelques mots. Ne se souvint-il pas après la restauration d'y avoir impliqué Cambacérès et Barras? Fauche victorieux se crut obligé d'aller visiter ses innocents complices, dont la position paroissoit moins favorable, et rien n'est plus propre à confirmer ce que l'on savoit déjà de la bienveillance de son caractère. Cambacérès le fit mettre à la porte; Barras, qui étoit la fleur des hommes polis, l'invita à dîner. Il y avoit là vingt hommes aujourd'hui vivants, dont quelques-uns jouent un certain rôle dans les affaires, et qui rient encore de l'opiniâtreté de Fauche à soutenir devant Barras que Barras avoit conspiré pour les Bourbons, et du dépit nerveux et convulsif de Barras, qui ne pouvoit opposer que des cris et des serments à son corrupteur impassible. Cela devoit être fort bouffon.

Il est probable que le dîner chez Barras finit comme la visite à Cambacérès avoit commencé; mais Fauche ne se déconcertoit pas pour si peu. Huit jours après, tout entier à son idée fixe, il vous auroit dit fièrement qu'il venoit de visiter Cambacérès ou de dîner chez Barras, ses anciens collaborateurs au grand œuvre de la restauration si heureusement accompli.

Telle est cependant l'*autorité historique* sur laquelle sont fondés tant de mensonges *historiques*, ou prétendus tels, que je viens le premier convaincre d'impertinence et d'effronterie : correspondances vraies, correspondances supposées, marchés verbaux, marchés écrits, trahisons gratuites ou payées, le secret des fourgons, la révélation de Montgaillard, le sot article de Beaulieu dans la *Biographie universelle*, l'article cent fois plus décent de la *Biographie des contemporains*, où l'on n'a copié Beaulieu qu'en rougissant; aveux implicites de la restauration qui n'étoit pas fâchée

de compter un illustre martyr de plus, honneur tardif, ovations posthumes, et monuments mal entendus! Il n'y a derrière tout cela que la grosse figure du malheureux Fauche se portant garant de la honte de Pichegru devant les Bourbons, devant le pays et devant la postérité.

Fauche n'avoit vu Pichegru que deux fois avant la proscription de fructidor, dont les suites conduisirent Pichegru à Londres, et Fauche en est convenu avec moi. La seconde fois, Pichegru reconduisit Fauche jusqu'au bas de l'escalier, et se retournant du côté de son aide-de-camp : « Lorsque monsieur reviendra, dit-il, vous me rendrez le service de le faire fusiller. » Puis donnant le bras à Gaume pour remonter : « Il ne faudroit pas le fusiller, continua-t-il en riant; mais j'espère qu'il n'y reviendra plus. »

La restauration s'abandonnoit, selon son usage, à l'impulsion donnée. La commission du monument de Pichegru, dont j'ai fait partie, et dont les intentions étoient admirables, obéissoit machinalement à la même impression. « Mais, au nom de Dieu, disois-je à Delarue, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela! — Pas un mot! me répondit Delarue; mais Pichegru est mort royaliste. » — Je le crois!

Royaliste, soit, mais non traître! — Mon ministère à la commission finissoit là, comme il finit ici.

Et cette longue apologie, en effet, je ne l'ai pas écrite pour les républicains. Pichegru étoit trop pur pour prêter son appui aux républiques de nos jours de corruption!

Je ne l'ai pas écrite pour les légitimistes. Pichegru, légitimiste de cœur et de raison comme tous les honnêtes gens de son temps, n'auroit jamais engagé secrè-

tement sa loyale épée à une cause qui n'avoit pas reçu son serment public.

Je ne l'ai pas écrite pour les enfants de Pichegru ; il n'en a point laissé.

Je ne l'ai pas écrite pour ses parents. Ses parents sont à leurs vignes, et ne se doutent guère que la vertu de Charlot Pichegru ait pu être soupçonnée.

Je ne l'ai pas écrite pour sa noble et inoffensible mémoire ; elle se passera bien de moi.

Je ne l'ai pas écrite pour l'histoire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire ?

Je l'ai écrite pour la vérité.

S'il reste des successeurs et des avocats à Fauche, à Beaulieu, à Montgaillard, au Directoire ; — s'ils parviennent à me prouver que je me trompe, — ah ! je n'aurai pas la force de jeter ma boule noire dans l'urne de l'opinion ! Je ne condamnerai pas Pichegru, le plus infortuné des hommes, comme il en est le plus grand ! Mais je n'en parlerai plus. En attendant, je les en défie !

RÉAL.

Parmi les gens du monde qui fréquentent les nobles salons libéraux de la nouvelle France, il n'est personne qui ne se souvienne d'y avoir remarqué un vieillard plus que septuagénaire, d'une taille moyenne, mais bien prise, d'une toilette modeste, mais propre et soignée, d'une tournure encore virile et quelquefois sémillante, qui ne rappeloit en rien la caducité de l'âge et les orages de la vie; d'une figure peu régulière, mais qui avoit été agréable, et qui l'étoit encore à force d'expression; coiffé de beaux cheveux blancs qu'on envieroit à vingt ans, et armé d'un regard bleu, lucide et transparent où n'avoit jamais cessé de briller tout le le feu d'une ardente jeunesse.

Quand le dîner tiroit à sa fin, et que la conversation, excitée par le champagne et le plaisir, devenoit tout à coup générale autour d'une table splendidement servie dont j'ai vu faire les honneurs par une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris, sinon par la plus aimable et la plus jolie (madame Coste), une voix souple et ferme, sonore et bien accentuée, s'élevoit d'ordinaire, dominoit toutes les autres, et finissoit par captiver l'attention des plus distraits. C'est que ce n'étoit plus une causerie vague et souvent insipide pour ceux mêmes qui en font les frais; c'étoit une narration spirituelle, animée, dramatique, riche sans digression,

pleine sans verbiage, érudite sans pédantisme, et polie sans afféterie, dont l'attrait paroissoit d'autant plus piquant aux écouteurs que l'historien avoit presque toujours été un des principaux personnages des scènes qu'il racontoit. Or ce n'étoit pas là de ces scènes vulgaires auxquelles la vanité seule d'un homme prévenu de son importance peut supposer quelque intérêt, parce qu'il imagine sottement que le reflet de son nom couvrira la pauvreté de son récit. C'étoit du grave, du grandiose, du terrible. Tous les acteurs imposants de la révolution y jouoient leur rôle, depuis les tribuns sanguinaires qu'avoit faits la populace jusqu'à l'immortel empereur qu'avoient fait les soldats; et voilà pourquoi, lorsque cet homme avoit fini de parler, on gardoit quelque temps le silence, comme pour l'entendre encore.

Cet homme, c'étoit le vieillard.

Le vieillard, c'étoit le comte Réal.

Le comte Réal, c'étoit le fils d'un garde-chasse de Chatou, qui lui avoit donné l'éducation requise pour devenir procureur au Châtelet.

Ce procureur au Châtelet avoit fait son chemin. On l'avoit vu avocat, puis accusateur public près le tribunal du 10 août, puis historiographe de la république françoise, puis commissaire du gouvernement au département de Paris, puis conseiller d'état à la section de la justice, puis préfet de police de l'empire, et comte par-dessus tout cela. Je ne suis pas de ceux qui le blâment d'avoir mordu trop vite à l'hameçon d'or de la fortune; l'appât étoit friand, l'exemple étoit contagieux, et je sais quelques-uns de nos Gracques à la barbe en alène qui n'y mettroient certainement pas plus de façon en pareille circonstance. L'histoire d'un

événement et d'une époque, c'est l'histoire de toutes les époques et de tous les événements. Mais j'aurois attendu davantage de la vocation d'un noble caractère, et tout jeune je déplorois souvent avec amertume la défection dont Réal me sembloit coupable envers son propre talent. Je me souviens d'avoir exprimé un jour ce regret à Chénier, qui faisoit rarement des calembours, mais qui n'aimoit pas Réal, et qui saisissoit avec plaisir l'occasion de lancer un trait mordant contre ces transfuges de la liberté, si vite embauchés au pouvoir : « Que veux-tu ? dit-il en me frappant sur l'épaule, Réal *réalise.* »

Mon intention n'est pas d'ailleurs de considérer l'homme politique dans M. le comte Réal. Qu'est-ce qu'une opinion ? qu'est-ce qu'un rôle ? qu'est-ce qu'un caractère politique ? Un habit à la mode du temps jeté sur de pauvres automates que le jeu des circonstances fait mouvoir ; une carmagnole de 1793 qu'on retourne, qu'on reteint, à laquelle on attache des basques, sur laquelle on brode des palmes ou des étoiles, dont on répare le délabrement, dont on rajeunit la vétusté sous la bigarrure des rubans et la splendeur des crachats, sauf à troquer un jour ou l'autre tout cet oripeau de friperie contre la première amulette venue, au choix de la populace, moyennant un juste retour, comme ces marchands ambulants qui vendent les vieux galons. Les philosophes qui étudient l'homme dans ces sottes mascarades sont dignes d'étudier la femme dans les poupées des marchandes de modes. Il n'y a rien là de la nature humaine ; et c'est une grande consolation pour les esprits nobles et sensibles qui ont médité sur sa destination, et qui se sont fait une autre idée de sa dignité.

Ce qui constitue l'homme aux yeux de la raison, c'est la raison ; c'est cette faculté intelligente qui le distingue presque seul des animaux, et Spinosa, moins matérialiste qu'on ne le croit généralement, en avoit follement conclu qu'il n'y avoit de résurrectible dans l'homme que le principe intelligent dont il ne concevoit pas plus que moi l'impossible destruction. Ce qui constitue l'homme, c'est surtout la bienveillance, à laquelle Spinosa n'a pas pensé, et qui est le plus essentiellement immortel de ses éléments. Tous les deux ont échappé jusqu'ici au scalpel de la dissection et aux analyses de la chimie. Je ne pense même pas qu'on les ait cherchés à l'amphithéâtre ou demandés au creuset.

J'ai déjà dit que Réal avoit été avocat ; et je m'explique, avocat en matière criminelle, ou, selon l'expression fort exacte et fort reçue de son temps, défenseur officieux. Je crois avoir dit ailleurs qu'il avoit porté, dans l'exercice de cette glorieuse profession, un talent digne de la couronne civique, que je le plains d'avoir échangée contre la couronne de comte. C'est donc de cet avocat, dévoué au service du malheur, et non pas de ce comte enchaîné à la clientèle de la prospérité, que je me propose de parler aujourd'hui. Réal, c'est l'avocat.

Après le ministère des sages qui font du bien aux hommes quand ils en ont le pouvoir, il n'y en a point de plus auguste que celui du citoyen généreux qui consacre sa noble vie à les protéger et à les défendre ; c'est même en sa faveur que penchera l'avantage si on lui tient compte, comme on le doit, de l'abnégation de son dévouement et de l'incertitude de ses priviléges. L'autorité de la bonne foi, l'indépendance et l'inviolabilité, droits moraux et sacrés du défenseur, devien-

nent illusoires sous toutes les tyrannies, et n'empêchent pas Malesherbes de porter sa tête à l'échafaud de Louis XVI. Si Réal s'étoit avisé de la grandeur de cette destinée dans les cinq ou six siècles de jours qui composent le règne sanglant de Robespierre, si une vertueuse émulation l'avoit appelé à partager les périls de Chauveau-Lagarde et de Tronçon-Ducoudray, s'il avoit déployé à disputer aux bourreaux l'innocente existence des proscrits, les ressources du zèle louable et sublime encore qui l'anima pour les proscripteurs, sa carrière eût été moins longue, sans doute, ou sa vieillesse du moins ne se seroit pas écoulée dans les loisirs dorés de l'opulence; mais son nom resteroit enveloppé d'une gloire plus durable et plus pure: car il ne lui manqua pour cela, ni cet art de la parole qui entraîne et domine les esprits, ni cette chaleur d'âme et de sensibilité qui est le génie des hommes éloquents. C'est la seule chose que j'aie à démontrer maintenant; le reste de la biographie de Réal appartient à l'histoire héraldique de l'empire, et je n'irai pas le chercher là.

Mais il faut, pour le considérer sous cet aspect, le seul oublié, le seul mémorable de sa longue vie, rétrograder avec moi de plus de quarante ans, et s'en rapporter à mes souvenirs, dont quelques esprits défiants, ou mal servis par leur propre nature, ont souvent suspecté l'infaillibilité. La mémoire, qui est certainement une des facultés les plus communes de l'homme, et dont personne n'a plus le droit de tirer vanité que de la délicatesse d'une ouïe sensible ou de la portée d'une vue pénétrante, n'a l'apparence d'un phénomène que pour ceux qui n'ont point de mémoire; les autres comprennent à merveille comment les perceptions d'une enfance vive, déjà exercée par le collége à s'approprier

les faits les plus indifférents de l'histoire morte, et avidement envieuse, ainsi que cela est propre à cet âge, des faits bien plus extraordinaires qui animent sous ses yeux le drame de l'histoire vivante, ont pu laisser de profondes traces dans la pensée même du vieillard. Quant à moi, je n'ai point d'autres souvenirs, et le dégoût du présent, qui s'est accru avec mes années, a dû fortifier en moi l'habitude instinctive de vivre dans le passé. Cette époque seule se reproduit à mon imagination sous des traits brillants et pittoresques, parce que les organes que je possédois alors étoient doués d'une aptitude et d'une naïveté qu'ils ont perdues, mais dont les impressions se renouvellent encore quelquefois en réminiscences fugitives. Et comment se seroient-elles entièrement anéanties, ces premières émotions de l'enfant, puisque je n'ai jamais entretenu mon esprit d'autre chose depuis les jours de désabusement où j'ai reconnu que, hors la vie de l'enfant, il n'y avoit rien dans notre vie qui valût la peine de vivre. C'est que pour lui tous les faits sont des spectacles et toutes les illusions des réalités; c'est que l'expérience n'a pas encore soufflé devant son prisme un nuage terne et grossier; c'est qu'il n'a jamais soulevé le rideau de la comédie et démêlé l'artifice des misérables machines qui l'éblouissent de fausses merveilles. Mon erreur s'est évanouie, comme s'évanouit la sienne, lorsque j'ai vu de près les peuples et les rois et le monde; mais je me suis hâté de la ressaisir aussitôt que j'ai pu connoître qu'elle valoit mieux que la vérité. J'ai nourri, j'ai caressé le prestige qui m'avoit du moins agréablement trompé, et je me suis conservé enfant par dédain d'être homme. Voilà le secret de ma mémoire et de mes livres.

Au reste, aucun des fragments que j'ai détachés tour à tour du long journal de ma vie n'a subi une épreuve plus difficile que celui-ci ; aucun n'a vu son exactitude reconnue par un témoin plus digne de foi. M. Réal s'étoit cru obligé d'exercer autrefois contre ma jeunesse des rigueurs, légitimes peut-être, mais qui n'étoient pas légales, et dont l'exagération inouïe ne pouvoit certainement s'expliquer par mon importance politique. Le sentiment de mauvaise humeur qu'elles m'avoient inspiré à vingt reprises différentes s'étoit entièrement effacé depuis trente ans, car de tous mes souvenirs il n'y en a point que j'oublie aussi vite que celui du mal qu'on m'a fait. Cependant j'avois rabattu quelque chose de mon enthousiasme d'enfant pour M. Réal, et, de peur de me trouver capable de le haïr encore en pensant à lui, j'avois pris le parti philosophique de n'y plus penser du tout, quand une des rencontres dont j'ai parlé en commençant nous réunit à la même table et dans la même conversation. Comme le démon de la rancune ne perd jamais ses droits sur nos âmes imparfaites, je m'avisai de me venger d'une manière assez piquante, en lui prouvant que l'écolier inoffensif envers lequel il avoit déployé tant de *mesures acerbes* étoit alors même un des plus fervents admirateurs de son talent. Ce que je vais écrire, je le racontai avec des détails de localité plus spéciaux, plus minutieux, plus insaisissables, qui ne pouvoient avoir d'intérêt que pour lui ; faisant revivre dans une nomenclature fidèle les juges, les accusés, les témoins ; reprenant le fil des débats avec leurs incidents, leurs incises, leurs interruptions, leurs péripéties ; rattachant les détails aux faits, les physionomies aux personnes, les inflexions aux paroles, et, pour couronner mon

récit, abordant ses plaidoyers par l'exorde, en ferme disposition de les pousser jusqu'à la péroraison, si sa surprise m'en avoit laissé le temps. « Par quelle fatalité, dit-il en me prenant les mains, ne vous ai-je pas revu quand je fus adjoint au ministère ; car aux jours dont vous parlez, vous étiez, sans doute, auprès de moi ? — Parce qu'aussitôt que vous fûtes adjoint au ministère, lui répondis-je en riant, vous me fîtes mettre au cachot. » Des dix ou douze personnes très-notables qui assistoient à cet entretien, il n'y en a qu'une aujourd'hui qui ne puisse plus en attester les circonstances. On juge bien qu'il finit là, et je conviendrai, tant qu'on le voudra, qu'il ne devoit pas trouver place ici, car je ne crois pas avoir jamais écrit une anecdote plus personnelle et plus insignifiante ; mais j'y ai été contraint jusqu'à un certain point par les chicanes obstinées d'une critique soupçonneuse qui fait de ma mémoire un être de raison, pour se dispenser de me croire. Il est évident, en effet, que si ma mémoire me sert mal, ou qu'elle ne soit qu'une causeuse mensongère apostée par mon imagination, il faut bien se garder de me lire ; car c'est cette faculté sycophante qui fait tous les frais de mes historiettes. C'est la seule que je me reconnoisse, la seule par conséquent que je sois intéressé à défendre contre les objections sceptiques de mes détracteurs ; et ils savent à merveille que s'ils étoient parvenus à m'en déposséder, je serois tout à fait réduit à rien, moi qui leur ai fait depuis long-temps un amiable abandon de toutes les autres propriétés de l'esprit, pour en jouir exclusivement à leurs risques et périls. Je suis forcé d'avouer qu'ils n'abusent pas de ce privilége.

Après cette large digression, qu'on est libre de pren-

dre pour une préface *forjetée*, je vais essayer d'entrer en matière.

Les bourreaux de Nantes étoient fatigués. La Loire ne suffisoit plus à submerger des cadavres. L'opinion publique, s'il en restoit une, se révoltoit peut-être contre un massacre domestique exécuté dans les murs mêmes de la ville qui les avoit nourris, sur les plus purs citoyens. Quoi qu'il en soit, Carrier, embarrassé pour la première fois de cent trente-deux têtes à couper, se crut obligé d'en faire un hommage-lige au tribunal révolutionnaire. Le pourvoyeur de la mort avoit cependant pris ses précautions pour abréger le voyage des proscrits; la fusillade les attendoit à Ancenis et la noyade à Angers; mais les exécuteurs manquèrent de résolution et trompèrent sa prévoyance. Les cent trente-deux, entassés dans des charrettes, les membres liés et la tête pendante comme des animaux qu'on mène à la boucherie, furent dirigés sur Paris, où il en arriva quatre-vingt-quatorze; les trente-huit autres moururent en route, s'il n'en mourut davantage; car deux ou trois enfants, qui étoient nés pendant le trajet, furent présentés avec leurs mères au registre des écrous. Le récit que je fais là n'est pas un épisode inventé par quelque romancier atrabilaire pour noircir l'histoire des cannibales; c'est de l'histoire de France, de l'histoire imprimée, de l'histoire officielle. Voyez le *Moniteur*.

A cet événement s'ouvre la noble carrière oratoire dont Réal devoit sortir trop vite. Une loi d'expiation avoit rendu aux accusés le droit de se faire défendre, qui leur avoit été enlevé par une loi sacrilége. Réal fut

nommé défenseur d'office, et peu de causes plus justes et plus touchantes ont jamais réclamé l'appui de l'éloquence. Pour l'honneur du pays, elle n'offrit à l'avocat que l'occasion stérile de se saisir sans difficulté d'un succès sans gloire. Entre le jour de la mise en accusation des Nantais et le jour de leur jugement, une ère nouvelle avoit commencé pour la France. Robespierre étoit mort, et les échafauds de la terreur s'étoient abîmés sur lui. Le peuple social, le peuple civilisé, réveillé de sa stupeur, demandoit vengeance des assassins qui l'avoient décimé en moins de deux ans; la Convention, déjà jugée par l'opinion contemporaine, comme elle le sera par l'avenir, ne sembloit s'obstiner à prolonger sa souveraineté défaillante qu'autant qu'elle en avoit besoin pour s'affranchir de toute solidarité avec eux, et pour amasser sur leurs têtes les crimes qu'elle avoit permis et ceux qu'elle avoit commandés; les boucheries de la Vendée n'excitoient plus qu'une exécration unanime, et la tribune résonnoit encore de ces magnifiques paroles de Legendre, que j'ai rapportées ailleurs comme le modèle effrayant d'une hyperbole à laquelle la raison fait grâce, parce qu'elle n'a rien de trop exagéré pour le sujet : « Les voyageurs de mer n'osent se soumettre au baptême du tropique, de crainte d'être baignés dans le sang de leurs parents. » Quand les infortunés dont je parlois se présentèrent au tribunal pour être condamnés, la voix publique les avoit absous; ils gagnèrent les banquettes des victimes au milieu d'une rumeur triomphale, et s'y assirent en accusateurs. Les rôles étoient changés, les formes ordinaires subverties; on auroit cru qu'une disposition inaccoutumée de la salle d'audience avoit placé, pour la première fois, les juges à la barre et les accusés au

prétoire. Cette mutation ne seroit souvent que justice dans les procès politiques.

Je le répète, les honorables fonctions de Réal furent trop aisées à remplir. Philippe Tronjolly, un des prévenus, homme de sens et de cœur, qui se servoit habilement de la parole, eut tous les honneurs du plaidoyer, ou plutôt du réquisitoire. Il n'essaya point de se défendre, soin que le temps s'étoit chargé de rendre superflu; il attaqua, et la hache sous laquelle Carrier l'avoit poussé lui fit raison de Carrier.

Ces premiers détails, empruntés aux journaux du temps, car je n'en avois par moi-même aucune connoissance, ne figurent ici qu'en qualité de préliminaires, puisqu'on ne voit pas que la procédure des Nantais ait contribué à mettre le beau talent de Réal dans son véritable jour; mais ils composent l'introduction nécessaire d'un autre drame qui laissa plus d'essor à son éloquence. J'ai déjà dit que l'absolution de Tronjolly et de ses co-accusés exprimoit assez sensiblement la condamnation implicite de Carrier et de son comité révolutionnaire. Ce qui restoit à régler ne paroissoit plus qu'une affaire de formalité, dont la solution définitive appartenoit au bourreau. C'étoient les témoins des premiers débats qui montoient au banc des prévenus, c'étoient les prévenus des premiers débats qui venoient se ranger au banc des témoins. Réal seul étoit resté à sa place pour prêter aux coupables un secours plus pénible et plus courageux que celui qu'il avoit offert aux innocents; admirable ministère de l'avocat, dont la sollicitude, presque providentielle, ne manque à aucun malheur, et qui peut dire de lui comme ce personnage de Térence : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger.*

Pour la première fois, depuis que les crimes des hommes sont dévolus à la justice des hommes, l'épouvantable programme de l'accusation écrite pâlit devant les faits plus épouvantables encore que révéla l'instruction orale. Pour la première fois les récriminations mêmes d'une haine légitime, aigrie par des blessures qui saignoient encore, furent réduites à rester au-dessous de la réalité. C'est qu'il n'y avoit point d'expressions dans les langues les plus riches en amplifications monstrueuses pour peindre les forfaits de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes. Le vol, l'assassinat, l'infanticide, la brutalité obscène qui souille ses victimes avant de les sacrifier, la dérision féroce qui les insulte quand elles ne sont plus, toutes les frénésies révoltantes de la rage et de l'anthropophagie qui s'assouvissent sur des cadavres, ont des noms ; il fallut en inventer de nouveaux. Le dictionnaire du comité révolutionnaire de Nantes n'avoit pas été prévu ; il auroit effrayé Satan.

Ceci seroit trop cruel à raconter. On devinera, si on peut le deviner, ce que je n'ai pas la force d'écrire, ce que c'étoit qu'un *mariage républicain*, ce que c'étoit que la *noyade* exécutée au moyen du *bateau à soupape*, supplice encore inconnu que la pudeur badine du comité déguisoit sous le nom de *baignade* par un barbare euphémisme, et que cet abominable Carrier appeloit en plaisantant la *déportation verticale :* figure un peu forte, selon moi, pour la portée de son esprit, mais bien digne de l'infernal instinct qui lui tenoit lieu d'âme. C'étoit le cas de dire, en changeant quelque chose à la fameuse saillie de Cicéron : *Habemus facetum carnificem.*

Tous les crimes étoient démontrés jusqu'à l'évidence,

ils étoient tous avoués. Il est difficile en effet d'assassiner à la pleine clarté du soleil dix ou douze mille personnes (le nombre juste est resté indécis), de les faire mourir mille fois dans des tortures pires que la mort, sans autre formalité que celle du supplice, et de ne pas laisser quelques traces de ces exécutions sanglantes. A défaut des hommes, les flots de la Loire auroient parlé. Il n'y avoit point de batelier qui n'eût touché de sa rame des corps inanimés, point de pêcheur qui n'eût ramené des membres mutilés dans ses filets. Le système tout entier de la défense reposoit donc sur des récriminations véhémentes qui n'avoient pour objet que de déplacer celui de l'accusation : les acteurs immédiats de la tragédie se prenoient au comité révolutionnaire, qui se prenoit à Carrier par la voix de Réal; Carrier se prenoit à la Convention nationale, qui se prenoit au comité de salut public par la voix de Lecointre; le comité de salut public se prenoit à la volonté souveraine du peuple; et tel étoit en réalité le cercle épouvantable où avoit roulé l'histoire de cette démocratie regrettée, qu'on ose nous présenter encore aujourd'hui comme un objet d'espérance et comme un gouvernement de progrès, tant les vieilles sociétés sont pressées de finir d'elles-mêmes!

La Convention jugea convenable de rompre dans ses mains cette chaîne de pourvois menaçants, et la nécessité de son propre salut la rendit unanime une fois pour la proscription d'un complice. Cinq cents votants proférèrent cinq cents votes d'accusation, sur lesquels deux seulement furent mitigés par des réticences légères, celui de Bourbotte et celui de Bernard de Saintes. Collot-d'Herbois, Barrère et Billaud-Varennes, qui avoient si long-temps fermé les yeux sur les attentats

de leur émissaire, qui les avoient ordonnés peut-être, n'usèrent pas envers lui d'une indulgence qu'ils étoient à la veille de réclamer pour eux-mêmes; ils l'envoyèrent au châtiment avec la même impassibilité qu'ils l'avoient envoyé au crime. Quant à ceux-ci, Carrier n'avoit point de récusation valable à exercer contre eux. Il étoit jugé par ses pairs.

En faisant descendre l'instigateur du comité révolutionnaire de la chaise curule à la sellette, Réal venoit d'opérer une révolution radicale dans la position de ses clients. Il falloit toutefois savoir profiter de ce triomphe, car assez de délits individuels et spontanés restoient accumulés sur la tête de chacun d'eux pour appeler les vengeances de la justice. Nous allons le retrouver; mais jetons auparavant un coup d'œil sur le spectacle que présentoit alors la salle des séances du tribunal révolutionnaire.

Tout le monde sait dans quelle classe de la société se recrutoient les comités révolutionnaires. Ce n'étoit certainement pas dans celle des ouvriers probes, laborieux et capables, qui se recommandent à l'estime publique par leur aptitude et par leur conduite. Les révolutions modernes, qui se disent toujours faites au bénéfice des capacités, n'aboutissent jamais en résultat définitif qu'à faire passer le pouvoir dans les mains de la médiocrité immorale, intrigante et factieuse. Quelques anciens propriétaires, appauvris par le vice et dépouillés par l'usure, un plus grand nombre de jeunes gens livrés à tous les excès qui abrutissent l'âme, dégradés de leur adolescence par des passions grossières, stimulés par l'ardente soif de ces sensations nouvelles qui ne se trouvent que dans les excès et qui ne s'achètent qu'à force d'or; une multitude innombrable enfin

de prolétaires lâches, paresseux et dépravés, sans goût comme sans intelligence pour le travail, et qui aimoient mieux tremper leur pain dans une mare de sang que de l'arroser de quelques sueurs : voilà ce qui composoit en général le personnel de cette dictature à vingt mille têtes, sous laquelle la France au pillage haletoit de douleur comme une ville prise d'assaut : voilà ce qui composoit en particulier le personnel du comité révolutionnaire de Nantes, un triage odieux des plus violents et des plus pervers dans le plus vil rebut d'une population. Il falloit vaincre un mouvement d'épouvante pour les regarder. Pour arrêter quelque temps ses regards sur eux, il falloit vaincre un mouvement de dégoût.

Quatre ou cinq accusés tout au plus se distinguoient cependant du reste par des formes presque humaines. Carrier étoit procureur, et frotté, par conséquent, de quelques idées de l'administration et des lois. On pouvoit juger, à la plupart des dépositions, que son langage habituel avoit été jusque-là aussi infâme que ses mœurs; mais il sembloit prendre à tâche, et non sans des efforts quelquefois sensibles, d'éviter devant le tribunal cette phraséologie de corps-de-garde et de mauvais lieu, pour étaler à la place de méchants lambeaux d'histoire romaine et des bribes oratoires d'assez mauvais goût, volées au *Journal de la Montagne* et à la tribune des Jacobins. Le notaire Bachelier affectoit des manières posées, des réponses courtes, pleines de gravité et de mesure, des inflexions douces et pénétrantes; et il se retranchoit contre la responsabilité de ses actes derrière sa réputation vraie ou fausse de tolérance et d'humanité. Chaux exhaloit la fougue de son caractère en improvisations véhémentes, qui blessoient rarement

les règles de la correction et qui s'élevoient de temps en temps à une espèce d'éloquence. Goulin, le principal meneur, la cheville ouvrière du comité, ne manquoit pas d'une certaine puissance de facultés ou d'organisation. Il exprimoit le plus souvent avec une netteté froide des idées qu'il savoit enchaîner avec logique et présenter avec habileté, quoiqu'elles ne produisissent pas toujours l'effet qu'il en avoit attendu. C'est ainsi qu'il essaya inutilement de justifier les massacres de Nantes par les massacres de Paris et de s'envelopper avec ses complices du manteau d'impunité qui couvroit les *septembriseurs*.

L'auditoire ne répondit à son apostrophe imprudente que par une longue rumeur d'indignation. Les *septembriseurs* n'y étoient plus, ou bien ils avoient déjà changé d'opinion dans l'espérance assez fondée de frapper incessamment d'autres victimes.

Le plaidoyer de Carrier, fort important comme document historique, puisqu'il prouve jusqu'à l'évidence que les horreurs commises dans la Vendée étoient le fait des comités de gouvernement, ne fut d'ailleurs que le plus pitoyable des lieux-communs oratoires. Il y répète sa phrase banale des *lauriers changés en cyprès*, qui traînoit depuis trois mois dans les clubs et dans les gazettes; il y parle en grande pompe de ses combats et de ses victoires, quoique l'instruction eût démontré qu'il n'avoit paru sur le champ de bataille que pour fuir, et donner à l'armée l'exemple honteux d'une déroute panique sur un cheval qu'il n'avoit pas pris le temps de brider. Il se compare au jeune Horace qui assassina sa sœur; il compare les prêtres au cardinal de Lorraine qui bénit l'arquebuse de Charles IX et les poignards de la Saint-Barthélemy, sans penser que cette

érudition grotesque ne repose que sur des fictions de comédie, et qu'elle se feroit siffler des enfants dans les basses classes du collége. En un mot, ce discours auroit été à faire rire s'il n'avoit pas fait frissonner; mais Carrier s'étoit précautionné contre la critique. L'indignation le sauvoit du ridicule.

L'orateur de la journée, ce fut Réal, et sa tâche n'étoit pas aisée. Il défendoit Goulin. Bien convaincu qu'il essaieroit inutilement d'atténuer des faits dont une grande ville tout entière avoit porté témoignage, il s'étendit habilement sur les crimes non moins exécrables qui les avoient provoqués; il déplora cette fatalité irrésistible des guerres civiles qui excite les âmes les plus étrangères aux excès à enchérir sur les forfaits d'un ennemi en ne croyant que les punir; il rappela les époques trop multipliées de l'histoire où de pareilles fureurs avoient été lavées par l'amnistie, et, chose bien plus étrange, honorées par des récompenses publiques ou sanctifiées par des religions; il s'arrêta enfin au moyen capital que la Convention nationale venoit d'admettre en accusant Carrier, et il tira de cette déclaration solennelle la preuve que les massacres exécutés par ses clients n'avoient jamais été que des actes d'obéissance passive. Quelle indépendance, quelle spontanéité pouvoient rester aux fonctionnaires du peuple, sous l'omnipotence d'un tyran altéré de sang qui n'apparoissoit parmi eux que dans les accès de la rage, le sabre nu à la main, la menace et le blasphème à la bouche, les traits renversés par la colère et demandant des victimes? Il falloit mourir peut-être plutôt que de se soumettre, et laisser l'accomplissement d'un affreux devoir à d'autres assassins qui se seroient présentés en foule. Il n'y avoit pas un égout à Nantes qui n'en eût vomi. Mais ce qu'on exige

de ces infortunés sans éducation, sans principes, sans noblesse d'âme, continuoit Réal, c'est la plus haute des vertus de l'homme en société, c'est cette abnégation sublime de la vie qui est la dernière épreuve du courage civil, et dont la suite des siècles offre à peine quelques exemples, en partie relégués au rang des fables. Est-il cependant un code chez les nations qui punisse de mort l'absence, le défaut d'héroïsme? En est-il un qui punisse de mort l'assassinat involontaire qu'une main, captivée par la violence, a commis innocemment? Le bras que l'on force à frapper n'est pas plus criminel que le couteau. En est-il un qui assimile à l'assassinat l'homicide froidement exécuté devant le peuple par l'impassible agent de la justice? Non, sans doute. La loi a pris soin de le qualifier elle-même d'homicide légal. L'homicide peut donc être légal, et quelle légalité que celle des volontés inflexibles de Carrier, qui étoit placé, selon l'opinion générale, par les propres termes de son mandat, au-dessus de toutes les juridictions et de toutes les lois!

Cet argument fut developpé avec plus d'adresse et de talent, car j'ai senti en écrivant que l'expression n'étoit pas toujours fidèle à ma mémoire, altérée aujourd'hui par de cruelles souffrances. Il étoit d'ailleurs ingénieux en ce point qu'il sembloit satisfaire à toutes les convenances de la cause. On ne pouvoit réellement invoquer avec pudeur, en faveur des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'inviolabilité du bourreau.

Réal n'avoit pas renoncé toutefois à l'espérance de ramener quelque intérêt sur les accusés. S'il s'étoit cru obligé pour leur salut à les dégrader du rang de l'homme, il sentoit pourtant qu'il n'auroit pas fait assez pour leur concilier l'indulgence et la pitié s'il ne parvenoit à les

distinguer des tigres par quelques facultés morales et quelques émotions généreuses. Goulin avoit été le secrétaire de ce malheureux Phélippeaux, qui fit entendre le premier d'inutiles paroles de tolérance aux ravageurs de nos provinces, et qui paya son dévouement de sa vie. Cette circonstance lui fournit un épisode de sentiment et d'action auquel il n'y a presque rien à comparer dans les plus beaux mouvements de la parole : « J'avois pensé, dit-il, à faire comparoître ici en té» moignage la veuve de Phélippeaux ; mais le respec» tueux attendrissement que m'inspire son infortune » m'a détourné de ce projet. Non, citoyens ! Goulin, » dût sa propre existence en dépendre, n'a pas voulu » forcer la veuve de Phélippeaux à contempler ces fu» nestes gradins où tout réveille le souvenir d'un affreux » sacrifice ! N'est-ce pas là, en effet, qu'étoit assis Dan» ton, l'Hercule dela liberté ? là, Camille Desmoulins, cet » ingénieux La Fontaine de la révolution, qui en auroit » été le Tacite ? et là, le Fénelon, le Las Casas de la » Vendée, le vertueux Phélippeaux ? Rassure-toi, Gou» lin, tu n'entendras pas les gémissements, tu ne verras » pas les pleurs de sa femme ! Rappelle-toi plutôt ces » jours glorieux où tu le suivois au combat, pour y » acheter la paix par la victoire ! Une fois, s'il t'en sou» vient, comme vous vous entreteniez sur le pont de » Cé des moyens de rendre le repos et le bonheur à ces » belles contrées désolées par la guerre, les brigands » embusqués derrière les roseaux et les arbres du rivage » vous assaillirent d'une décharge de mousqueterie. » Vous répondîtes à cette lâche agression en chantant » l'hymne des Marseillois. O Goulin ! quand tu passe» ras sur le pont de Cé, n'oublie pas de chanter à la » mémoire de Phélippeaux l'hymne de la reconnoissance

» et de l'amitié. » Je ne me rappelle pas le nom de cette figure de rhétorique par laquelle l'orateur semble anticiper sur le résultat infaillible de son discours, en le transportant par une prévision hardie au nombre des événements accomplis, et je ne l'ai probablement jamais su ; mais j'aurois bien de la peine à croire qu'elle eût jamais été amenée avec plus d'art et employée avec plus de goût. On sent, à n'en pas douter, que le succès devoit y répondre.

Entre autres artifices oratoires que j'aurois pu signaler dans ce beau plaidoyer, j'en citerai un qui ne me paroît pas moins bien conçu, et qui est encore plus dramatique ; j'ai dit que Réal avoit cherché à dissiper les préventions trop légitimes qui naissoient de l'accusation, en ramenant l'esprit des auditeurs sur des idées douces et des sentiments naturels. Goulin, le cruel Goulin, n'étoit pas encore assez éloigné de la jeunesse pour que personne ne se souvînt d'avoir vu éclater en lui quelques dispositions vertueuses et quelques affections touchantes. Il s'empare de tous les détails de ce genre qu'il a pu recueillir et qui servent à son dessein, il les développe, il les interprète, il les amplifie sans doute, il les invente peut-être ; mais l'illusion qu'il a voulu produire ne trahit pas ses espérances, elle gagne les spectateurs, les juges, les prévenus eux-mêmes qui s'étonnent de pleurer. Ému de l'émotion qu'il excite, il y cède à son tour, et d'une voix entrecoupée il peut à peine articuler ces paroles : « Sa tête fut exaltée, son zèle aveugle, ses actions insensées et farouches, mais son cœur étoit pur ! » Je jure que Goulin est un homme de bien ! » Au même instant, un des accusés se lève hors de lui-même, c'est Gallon, contre qui les débats n'ont fourni aucune charge, et dont le désistement du ministère public a

déjà proclamé l'innocence. Il fond en larmes, il tremble, il balbutie, il s'écrie en sanglotant : « Goulin est un » homme de bien ! c'est mon ami, c'est un honnête » homme, c'est mon ami ! Je le connois depuis neuf » ans ; il a élevé mes enfants : c'est un honnête homme, » c'est mon ami ! Tuez-moi, mais ne le tuez pas ! Sau- » vez, sauvez Goulin ! » L'attendrissement est universel et s'étend jusqu'au banc des jurés. On en voit quelques-uns frémir et se détourner pour essuyer leurs yeux. « Citoyens, reprend Réal avec l'accent de la conviction, » sont-ce là des hommes de sang ? »

Si l'on a égard à la mauvaise nature des hommes qui furent mis en œuvre dans cette scène, on n'y verra, selon toute apparence, qu'une adroite combinaison théâtrale ; mais il faut convenir, quoi qu'il en soit, que l'avocat y fut merveilleusement servi par le poète. C'est la machine qui opéra le dénouement.

L'absolution des membres du comité révolutionnaire de Nantes parut dès lors aussi assurée que la condamnation de Carrier. Leur sécurité devint si complète, qu'ils firent ordonner les apprêts d'un superbe festin chez le premier restaurateur de Paris pendant que les jurés étoient encore aux opinions. Deux places y restèrent vides. Avec Carrier, le tribunal avoit envoyé au supplice Pinard et Grandmaison, dont les efforts de la défense n'étoient pas parvenus à atténuer les crimes. Grandmaison étoit convaincu d'avoir présidé à toutes les noyades, et on avoit vu ce monstre faire voler à coups de sabre des mains palpitantes que de malheureuses femmes, que de pauvres enfants élevoient vers lui à travers les planches mal unies du pont, au moment d'être submergés. C'étoit aussi sur les femmes, sur les enfants, sur les vieillards chargés d'années et

d'infirmités que s'exerçoient les lâches fureurs de Pinard. Celui-là, mûr à vingt-six ans pour des attentats qui font frémir la nature, marchoit à la suite de l'armée républicaine, comme l'ange de la mort, avec lequel sa laideur robuste, la férocité de ses traits et la couleur basanée de sa peau, sous laquelle couloit un sang africain, lui donnoient quelque fantastique ressemblance. Aussitôt qu'un village, presque désert, qui venoit d'être un champ de bataille, restoit derrière le vainqueur, on entendoit hurler Pinard qui s'avançoit à demi nu, et brandissant un sabre déjà sanglant, parmi des monceaux de cadavres, pour épier quelque reste de vie sur des fronts pâles et dans des yeux éteints, et pour égorger les blessés. Il pénétroit ensuite dans les maisons, massacroit le malade à son lit d'agonie, l'orphelin dans son berceau, la jeune mère sur son enfant, et s'emparoit froidement de tout ce qui pouvoit tenter sa cupidité dans leurs dépouilles, car c'étoit son héritage. Un instant après, l'incendie se déclaroit à la fois sur dix points différents; la flamme couroit de toits en toits avec la violence et le bruit de la tempête, et elle ne cessoit de marquer le passage de Pinard, qui ne laissoit jamais d'autres adieux à ses domaines, que lorsque tout étoit consumé.

Carrier marcha à la mort en proclamant son patriotisme et son innocence. Pinard, qui devoit la subir avant lui, se défit tout à coup, par une secousse brusque et vigoureuse, des deux exécuteurs qui l'accompagnoient; puis courant au proconsul, la tête baissée comme un taureau furieux, il l'en frappa dans la poitrine et le jeta sans connoissance et presque sans vie sur les degrés de l'échafaud. Quelques minutes après, ceux-là étoient devant leurs juges, et les autres s'é-

tourdissoient de leurs remords dans l'ivresse d'une orgie.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le tribunal ne punit dans ces misérables que des intentions contre-révolutionnaires dont je les tiens pour complétement innocents. S'ils n'avoient été qu'assassins, comme leurs complices, on les auroit acquittés. J'ai montré ce qu'étoient les crimes de ce temps-là. Voilà ce qu'étoit sa justice.

Réal soutint dignement, deux ans après, la renommée que cette cause lui avoit acquise, dans une affaire non moins célèbre, celle du fameux tribun Gracchus Babeuf, jugée à Vendôme par la haute-cour nationale. Il y parut, comme à la première, véhément dans l'attaque, adroit dans la défense, heureux à démêler les parties foibles de l'accusation, heureux à déduire de chaque fait des explications quelquefois un peu forcées, mais auxquelles il savoit prêter une rare vraisemblance; pénétré d'une conviction ardente, qui n'excluoit pas la mesure et qui devenoit facilement sympathique à force d'être naturelle; aussi fertile en expédients ingénieux et en effets préparés d'avance qu'habile à en cacher l'artifice; en un mot, spirituel et prudent jusque dans l'abandon, entraînant et passionné jusque dans le raisonnement, et sûr de se faire écouter avec faveur, même quand il établissoit un principe qui ne pouvoit être admis par personne. Cette procédure lui fut cependant moins avantageuse que l'autre, parce qu'il y agissoit sur une matière moins malléable et moins docile, et qu'il n'avoit pas pu imposer à ses clients le système indispensable dans lequel il devoit se renfermer pour leur salut. De ces deux hommes de fer qui représentoient la conspiration, Babeuf et Darthé, le premier

s'obstinoit à noyer ses théories fanatiques dans une phraséologie fastidieuse et confuse qui n'inspiroit que l'ennui et le dégoût; le second, qui n'avoit rien à gagner à la controverse, parce que sa vie passée portoit de cruels témoignages contre lui, s'étoit, en quelque sorte, placé hors des débats, en affectant, sur les questions qui le touchoient de plus près, une taciturnité insouciante et brutale. Entre ce déclamateur d'inutilités prolixes, qui lisoit pendant cinq heures sans reprendre haleine, car il ne savoit heureusement pas parler, et ce muet volontaire, qui s'étoit retranché dans quelques monosyllabes maussades, ou par crainte de compromettre sa tête, ou par dédain de la défendre, on conçoit que Réal ait été assez occupé à réprimer l'intempérance verbeuse de l'un, et à stimuler la paresse inconvenante et systématique de l'autre. Cette difficulté de position nuisit nécessairement à l'élan d'un orateur qui avoit besoin de s'identifier étroitement avec sa cause pour se communiquer et pour se répandre, et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le mauvais succès de ses efforts.

Au reste, les débats de ce procès ont été imprimés si amplement et sous une forme si bien appropriée à l'intarissable battologie du principal accusé, que je craindrois de tomber aux yeux de mes lecteurs dans des redites aussi vicieuses que les siennes, en me traînant servilement sur les détails d'une analyse. Il a même fallu, pour me décider à revenir sur l'aspect le plus extérieur de cet épisode de notre histoire, et à redemander à ma mémoire quelques-uns des traits qui en caractérisent le mieux l'étrange physionomie, que j'y fusse en quelque manière forcé par le désir de changer d'émotions en changeant de tableau. Les scènes san-

glantes de la Vendée ne me suivront du moins pas ici. Nous allons passer de l'exécrable pratique des assassins à d'exécrables théories de sophistes, qui ne se sont pas, grâce au ciel, développées dans des actes, et qui laisseront aux races futures plus de pitié que d'horreur. Ce que les égorgeurs de la patrie ont exécuté en 1793, Babeuf et ses affidés le rêvoient peut-être pour l'avenir; mais ce crime de leur pensée n'a pas été servi comme l'autre par les éléments et par les bourreaux. Il n'a fait couler que de l'encre, et, chez un peuple raisonnable et humain, des douches auroient suffi à le laver. C'étoit trop peu à cette époque, où les sensations poignantes de la révolution avoient blasé toutes les âmes, où la France, nouvellement émancipée de ses tyrans, s'étoit apprivoisée avec leurs jouets odieux, en s'accoutumant à les regarder sans terreur, et où toute comédie politique paroissoit insipide quand le dénouement n'étoit pas sanglant. La perfectibilité, qui marche si vite, nous épargnera probablement un jour ces énormes aberrations. Il faut seulement qu'elle nous donne auparavant deux choses qui nous manquent depuis long-temps, et sans lesquelles la société n'est qu'un coupe-gorge à la merci du plus fort et du plus pervers, des institutions et des mœurs : quand nous en serons là, il fera beau s'occuper d'utopies; il n'y aura plus de danger.

Les gradins de l'accusation présentoient donc à Vendôme un spectacle infiniment moins repoussant que celui qui avoit tourmenté les yeux et la pensée dans la procédure du comité révolutionnaire de Nantes. Le corps du délit étoit un songe effrayant, il est vrai, mais qui s'étoit évanoui sans laisser de traces au réveil de la publicité. La plupart des accusés n'étoient pas même

escortés sur les fatales banquettes par ces souvenirs qui aggravent, de l'habitude constatée des crimes accomplis, l'intention d'un crime avorté. Babeuf lui-même n'avoit pris aucune part aux excès du régime révolutionnaire. Il avoit été haï de Robespierre; il avoit dénoncé Carrier.

On devine assez ce que je pense de Babeuf sous le rapport politique, et le sentiment qu'il peut m'inspirer dans son rôle extravagant d'homme d'état et de législateur; mais on me feroit tort de supposer que je suis déterminé dans ce jugement par quelque préoccupation de parti. Je suis, s'il plaît à Dieu, assez avancé en expérience et en raison pour comprendre toutes les folies d'opinion dans le même mépris, et toutes les fureurs d'opinion dans la même antipathie. Depuis que je vois s'élever sous vingt bannières différentes des hommes à principes absolus qui veulent régler le monde à leur gré, sans égard à l'état encore indéfinissable où les révolutions nous ont mis, et des hommes à *formes violentes* qui se flattent, dans leurs rêveries cruelles, de le gouverner par la terreur, j'ai eu le temps de prendre ceux-ci en haine et ceux-là en pitié. La devise de l'écu et la couleur du drapeau sont, de leurs entreprises ou niaises ou féroces, la chose qui m'occupe le moins.

A considérer en lui l'homme littéraire, j'ai déjà fait pressentir que Babeuf ne méritoit guère plus d'intérêt. La surabondance inextricable de ses idées sans méthode et sans netteté, ou plutôt des lubies vagues et confuses qui lui en tenoient lieu, le rendoient tout à fait incapable d'improviser une phrase bien faite. Il avoit certainement plus de facilité comme écrivain, mais cette facilité déplorable n'est qu'un vice de plus dans les gens qui

écrivent mal. Ses nombreux écrits enchérissent encore sur tous ceux des tribuns de son espèce, et il n'en manquoit pas alors, par une verbosité incorrecte et rebutante, qui ne laisse ni vivacité à la pensée, ni prise à l'attention. Incapable de soumettre ses hallucinations vagabondes aux règles de la plus simple logique, il perd à tout moment de vue la question qu'il s'est proposé de traiter, pour s'égarer dans des digressions inutiles, et il ne sort de celles-ci que pour tomber dans des digressions nouvelles qui l'éloignent de plus en plus de son sujet, jusqu'à ce qu'il l'ait totalement oublié. Cette absence complète de méthode et de raisonnement, qui est le plus sûr *criterium* auquel on puisse reconnoître un fou, ne prouve pas, comme on sait, le défaut d'imagination, et l'imagination étoit en effet la faculté dominante de Babeuf; mais elle ne s'étoit développée dans son intelligence imparfaite et malade qu'au préjudice du jugement.

La moralité de Babeuf n'auroit pas été non plus exempte de reproches, si l'on pouvoit s'en rapporter au témoignage des biographies contemporaines; et la défense avoit peu de parti à tirer de ses *antécédents*, s'il est permis de parler leur langage. Mais on sait ce que valent ces imputations quand elles sont proférées sur la fosse d'un malheureux que l'opinion et la loi ont frappé. La calomnie ne risque rien d'être inexorable quand elle marche à la suite du bourreau; et il est aussi prudent que généreux de lui renvoyer la plupart des diffamations qui poursuivent jusque dans le tombeau les victimes de nos troubles civils. Aucun nuage ne s'éleva pendant le cours des débats sur la probité de Babeuf, et cette circonstance est d'autant plus remarquable dans sa vie, que jamais la pauvreté n'a mis les principes d'un père

de famille à de plus rudes épreuves. Ce qui le distingua, même entre les autres accusés, qui réunissoient presque tous les mêmes qualités à un degré fort éminent, ce fut une expansion ardente et passionnée, une sincérité capable d'aller jusqu'à l'abnégation, et qui se faisoit conscience du moindre détour; la fermeté inflexible de volonté, qui fait les grands hommes, et la résignation à la mort, qui fait les héros et les martyrs. S'il n'étoit pas possible de se défendre de l'impatience et de l'ennui au débit disgracieux de son interminable verbiage, l'énergie de sentiment et la puissance d'âme qui éclatoient de temps en temps au milieu de ses divagations accablantes, éveillèrent plus d'une fois l'admiration, et il est probable qu'il seroit parvenu sans peine à maîtriser son auditoire dans de pareils moments s'il avoit su ménager ses ressources avec une sage économie, dont la nature ne lui avoit pas donné le secret. Quant au délit qu'il s'agissoit de prouver, et surtout de punir, c'étoit, je le répète, un de ces crimes qui ne sont justiciables en bonne police que de la médecine philosophique, le cauchemar d'un républicain atrabilaire, la monomanie d'un sophiste. Babeuf était un publiciste insensé dont il falloit briser la plume, un énergumène inquiétant dont il falloit réprimer le fougueux apostolat, un homme à enfermer entre quatre murailles avec les égards et les soins que l'humanité prescrit toujours: ce n'étoit point un homme à égorger.

Darthé ne paroissoit avoir pris à cette conspiration ébauchée, qui se résumoit en pamphlets et en affiches, qu'une part assez passive; mais il étoit le beau-frère du cannibale Joseph Lebon, il avoit été le secrétaire de ses commandements homicides, le meneur de son épouvantable tribunal, l'assassin d'une province, et tout

manifestoit dans ses traits, altérés par des veilles sanguinaires, dans sa physionomie de bête fauve, dans son silence brutal et obstiné, quelque chose de la réprobation de Caïn. Ce n'étoit pas pour les forfaits qui avoient plongé Arras dans le deuil et dans la désolation qu'il étoit mis en jugement, mais c'est sur eux qu'il fut jugé. Le présent le compromettoit à peine, le passé le condamna ; car le passé est implacable pour les méchants. Quoi qu'il arrive, il ne perd jamais ses droits sur eux.

Ici, contre l'ordinaire, l'intérêt le plus sympathique ne s'attachoit pas, dans l'auditoire, aux principaux accusés. Il s'étoit pris au-dessous d'eux à des hommes plus imposants par le talent ou plus recommandables par leur caractère. Germain n'étoit qu'un officier obscur, nourri, dans les conciliabules des Jacobins, d'opinions exaltées et d'espérances ambitieuses. La première impression produite par son ton farouche et hautain, par ses bruyants emportements, par ses accès de colère convulsive, et surtout par cette espèce de laideur morale plus facile à comprendre qu'à exprimer, et qui résulte plutôt de l'ensemble que des détails dans la figure de l'homme, ne lui avoit été nullement favorable ; mais il en étoit autrement quand il sortoit de cet état d'irritation passagère pour aborder à tête reposée une question sérieuse. On étoit étonné de lui trouver alors une logique nerveuse et serrée qui n'avoit plus rien de l'allure désordonnée des passions, et qui n'admettoit dans une méthode facile de raisonnements bien enchaînés qu'autant de mouvement et de chaleur qu'il en faut pour donner de l'autorité à la parole. Ses idées, qui se pressoient sans se confondre, s'énonçoient toujours avec clarté, quelquefois avec éclat. Les preuves

sembloient naître à son gré pour fortifier les propositions; les conséquences jaillissoient si vivement des faits, les inductions se formuloient si naturellement dans l'esprit des assistants, qu'à l'instant où elles leur étoient offertes, il n'y avoit personne qui ne crût les avoir prévues. Des allusions spirituelles qui n'étoient jamais forcées, des citations savantes qui n'étoient jamais pédantesques, des figures vives et singulières, mais amenées avec tant de goût qu'elles frappoient sans étonner; des mots de l'âme qui n'annonçoient aucun apprêt, et qui n'auroient été que simples s'ils n'avoient pas été sublimes; tous les ornements dont l'art des rhéteurs enseigne inutilement l'usage, et que le génie seul sait employer sans étude, relevoient encore, comme une riche broderie, ces magnifiques improvisations, et Germain en fit entendre dix dans le cours de la procédure. Germain étoit éloquent, le plus éloquent peut-être, après le colonel Oudet, de tous les orateurs de son époque. Je ne citerai de lui, non comme un des morceaux remarquables de son plaidoyer, mais comme le plus court et le plus propre à être isolé sans perdre beaucoup de son énergie, que cette apostrophe au délateur Grizel, qui s'étoit flatté devant le tribunal d'avoir mérité la couronne civique par sa dénonciation : « Non, Georges Grizel, tu n'auras pas la couronne ci-» vique ! Non, Georges Grizel, tu n'auras pas la cou-» ronne d'épines ! Ces couronnes appartiennent aux » victimes ! La couronne qui t'est réservée, à toi, c'est » la couronne de houx, celle qu'on mettoit à Rome » sur la tête des esclaves pour les vendre quelques de-» niers de plus. » — J'y ajouterai seulement ces dernières paroles de sa péroraison, qui n'occuperont pas plus de place : « Au reste, qu'ai-je à craindre?

» Tout mon sang n'est-il pas à la liberté? et qu'importe » le jour où j'en verserai la dernière goutte pour elle? » J'ai choisi cette destinée pour la liberté. Pour la liberté, » je l'accepte! Vivant, elle n'auroit pas eu de plus ar- » dent défenseur; mort, elle n'aura pas eu de victime » plus dévouée. »

Il étoit impossible de mieux louer Réal qu'on ne l'a fait en lui attribuant la harangue de Germain. Malgré mon admiration souvent exprimée dans ces pages pour le beau talent de Réal, je ne saurois admettre cette supposition; elle ne seroit fondée en vraisemblance qu'autant que Germain, étranger aux débats, auroit attendu l'heure de la plaidoirie pour étaler son éloquence d'emprunt, et c'est ce qui n'est point arrivé. Les débats lui ont souvent fourni, au contraire, l'occasion de se livrer aux mêmes élans et de développer les mêmes facultés d'une manière tout à fait extemporanée, puisque c'étoit dans des circonstances tout à fait imprévues. Or, aucune de ces ripostes soudaines dont Réal n'avoit pu pressentir la nécessité n'est restée, en verve et en habileté oratoire, au-dessous des meilleures parties de son dernier discours. Qui a improvisé les unes étoit très-capable de composer et d'écrire l'autre. Il faudroit expliquer d'ailleurs comment on s'approprie l'ouvrage, les pensées, les intentions d'un homme éloquent, comment on s'identifie avec lui jusque dans les moindres nuances par l'éloquence du regard, du geste, de l'inflexion, et comment on parvient ainsi, sans être éloquent soi-même, à faire illusion à ceux qui regardent et qui écoutent. Ce genre de puissance, auquel je ne crois pas, ne me paroîtroit inférieur en rien à celui de l'écrivain. Si c'est en effet Réal qui a composé le discours de Germain, il y avoit ce jour-là plus d'un grand

orateur à la barre de la haute-cour. Il y en avoit certainement deux.

Buonarotti, révolutionnaire décidé, mais grave, modeste et doux au delà de tout ce qu'il est possible d'attendre d'un homme de son opinion, attiroit l'attention à plus d'un titre. Ce républicain, expatrié comme Thrasybule, descendoit de Michel-Ange, et ses traits impassibles, où se confondoit cependant l'expression de la bienveillance avec celle de la fierté, rappeloient les dieux de son pays. Une jeune femme l'avoit accompagné dans sa proscription, assisté dans sa misère. On l'avoit vue constamment attentive aux dépositions des témoins, aux impressions des jurés, ou épiant dans les regards de son mari, qui la regardoit souvent, des motifs de consolation et d'espérance. Elle intéressoit beaucoup, car elle étoit belle et elle pleuroit.

Antonelle, fanatique de théories, que détrompa plus tard l'expérience, et qui est mort royaliste en déclarant que sans les Bourbons il ne pouvoit plus y avoir en France de liberté civile et politique, montroit là, devant l'échafaud de Sidney, le flegme dont il avoit fait preuve le 13 vendémiaire en se promenant, un livre à la main, sur la terrasse des Tuileries à travers une grêle de balles. Son calme aisé et noble, empreint de toute la dignité d'un gentilhomme que des circonstances fortuites ont jeté dans la mauvaise compagnie, imposa, suivant l'usage, une sorte de respect qui gagna jusqu'au ministre immédiat de l'accusation. Il parla peu, rarement, d'une manière posée et presque insouciante, et sa sécurité fut à demi justifiée par le résultat.

La réputation d'Antonelle étoit cependant solidaire de quelques attentats qui commençoient à être appréciés.

Celle d'Amar étoit encore plus difficile à défendre. L'ami, le complice avoué de Collot d'Herbois, de Billaud, de Vadier, le terrible Amar, qui avoit poussé les Girondins à la mort, qui y avoit traîné Fabre d'Églantine et Camille; Amar, dont tant de voix vengeresses demandoient naguère la tête, se présenta aux yeux du tribunal sous des formes si singulières et si nouvelles, qu'elles purent un moment rendre son identité douteuse. Amar, si redouté dans les comités, si tyrannique à la tribune; Amar, le lion de la Montagne, n'étoit plus qu'un homme du monde aux manières élégantes et polies, recherché dans ses habits, dans son attitude et dans ses paroles, qui s'exprimoit avec une délicatesse étudiée, modéroit sa voix pour la rendre plus insinuante, et ne s'adressoit jamais aux jurés, en général ou en particulier, sans se ménager leur indulgence par d'humbles et flatteuses précautions. Il n'avoit figuré que d'une manière fort accessoire dans la conspiration vraie ou fausse de l'infortuné Babeuf, et la vindicte judiciaire ne crut devoir lui reprocher pour tout délit qu'un léger défaut de prudence dans ses relations et dans ses démarches. Quoi qu'il en soit, il n'en manqua pas dans son procès.

Quelques autres personnages qui étoient arrivés aux débats avec une certaine importance la perdirent longtemps avant qu'ils fussent clos. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;* cette cohue de comparses politiques, extraits des plus mauvais lieux de Paris, ne se distingua que par une turbulence effrénée, des vociférations furieuses et des excès scandaleux qui firent plus d'une fois de la salle des séances un vil tripot d'émeutiers. La retraite seule des juges ramenoit alors une apparence d'ordre, sans ramener le silence. Une grande

destructeurs d'autels, qui livroient une guerre à mort au christianisme, qui divinisoient la raison pour se dispenser de reconnoître un Dieu, et qui faisoient dater la France d'une nouvelle ère de lumière et de civilisation !

La nuit du 6 au 7 prairial, 25 mai 1797, vint enfin terminer ce drame judiciaire, qui avoit duré près de cent jours. Il étoit quatre heures et demie du matin; les rayons du soleil, qui s'élevoit depuis quelque temps à l'horizon, faisoient pâlir de plus en plus la clarté de quelques flambeaux qu'on voyoit brûler encore dans les parties les plus reculées de la salle. Les accusés, plus silencieux et plus mornes que de coutume, furent introduits avec les précautions ordinaires; le haut-jury étoit sorti avec une triste solennité de la chambre du conseil, où il avoit passé dix-neuf heures aux opinions. Les juges reprirent leurs siéges; l'audience se remplit. Il y eut alors un moment de calme sombre et taciturne, pendant lequel on auroit distingué le bruit d'un insecte qui vole. Quelques enfants, quelques femmes défaites et échevelées, celle de Buonarotti entre autres, se pressoient à la barre et s'y lioient de leurs mains, mais sans cris, sans plaintes, sans soupirs, presque sans mouvement. Quand le président du tribunal se leva pour prononcer le jugement, d'une voix nette, mais émue, on auroit cru qu'il n'y avoit que lui de vivant dans toute l'enceinte. Ce jugement, on le connoît; le grand nombre étoit rendu à la liberté. Buonarotti, Germain et quelques autres dont l'histoire ne gardera pas le souvenir, étoient condamnés à la déportation, Babeuf et Darthé à la mort. Au moment où cette partie de la sentence fut proférée, une agitation muette se remarqua sur la partie des banquettes où les condamnés étoient assis.

Réal y étoit placé sur une banquette intermédiaire, au-dessus de Darthé, qu'il avoit un peu à sa gauche, au-dessous de Babeuf, qui le dominoit, au contraire, à sa droite. Darthé venoit de tomber en arrière, la tête appuyée sur les genoux de son défenseur, qui s'empressoit de le soutenir, pendant que Babeuf tomboit à son tour sur son épaule. Il n'eut pas le temps d'attribuer cette double défaillance à la terreur; le sang qui l'inondoit lui en révéloit le mystère, et dans le même instant, deux poinçons qui en étoient abreuvés rouloient sur les degrés : celui de Babeuf étoit formé d'un de ces ressorts de fil de fer en spirale qui servent à exhausser la chandelle sur sa bobèche à mesure qu'elle se consume, et qu'il étoit parvenu à aiguiser au pavé de son cachot. On enleva les deux moribonds, car leur mauvaise fortune ne voulut pas qu'ils mourussent de leurs blessures. Leur sang n'avoit point tari sous le fer dont ils s'étoient frappés; il leur en restoit pour la guillotine, et ils y furent portés le soir.

Tout le monde sait à quoi s'en tenir maintenant sur ces boucheries légales qu'on appelle œuvres de justice, et qui ne sont chez les peuples en révolution que des œuvres de vengeance. Les opinions dangereuses pour la société ne se répriment point par des supplices : ce sont les bonnes institutions et les bonnes lois qui en arrêtent les progrès. C'est le bonheur de la société qui les dément et qui les diffame. La mort juridique n'a jamais prouvé, en théorie politique, non plus qu'en théorie philosophique ou religieuse, que l'absurde cruauté de ceux qui l'infligent. Donnez une saine éducation aux enfants, du travail aux prolétaires, de la liberté à l'industrie, des encouragements au talent, de la considération à la vertu; réprimez avec vigueur les corrup-

teurs de la raison et de la morale publique partout où ils se trouvent, dans les journaux, dans les livres, au théâtre, au barreau, à la tribune : il ne s'agit pas pour cela de verser du sang, il s'agit seulement de renverser à propos une écritoire quand il y a du poison dedans. Je ne sais comment ces précautions s'appellent, je ne sais même si elles n'ont pas quelque nom de réprobation chez les nations perfectionnées; mais je sais, à n'en pas douter, qu'une nation ne se maintiendra jamais sans elles dans un état d'ordre et de repos. Si elles sont impraticables ou périlleuses, renoncez au pouvoir : il vaut mieux le quitter que de le perdre, et on le perd bien vite quand on néglige les moyens de le conserver; ce qui est d'ailleurs assez indifférent dans la plupart des gouvernements, c'est-à-dire dans tous ceux où son action n'est pas réglée sur les besoins généraux de l'époque et du pays. Mais, dans tous les cas, n'essayez point de l'affermir par la persécution. C'est la flèche fée des conteurs orientaux, qui retourne au cœur de celui qui l'a lancée. Le sang répandu n'est pas bu tout entier par la terre. Il a un reflux imprévu qui remonte jusqu'au trône, le mine et le fait crouler. Voilà près de quarante ans que Babeuf est mort, et son parti est vivant, parce qu'au fond des extravagances mêmes de Babeuf, il y avoit des vérités qu'aucun gouvernement n'a daigné reconnoître, et qui ne mourront jamais. On ne tue pas une vérité comme un homme :

Discite justitiam, moniti, non temnere divos.

N'écoutez pas les courtisans qui demandent la tête des factieux pour faire parade de zèle; n'écoutez pas les factieux dont la véritable ambition est de devenir des courtisans, s'ils ne deviennent des rois, et qui envient

par-dessus toutes choses aux courtisans le privilége d'obtenir et de commander l'assassinat. Écoutez la voix de ces sages anciens que la mort a désintéressés de toute spéculation comme de toute espérance; écoutez la voix de la tradition, la voix de l'histoire, la voix expérimentée de tant de siècles qui valoient bien le vôtre, quoi qu'on en dise; écoutez votre conscience et licenciez les bourreaux; vous n'en aurez pas besoin.

Ce que je viens de dire en finissant, c'est ce que j'aurois dit au Directoire si j'avois écrit de son temps, — et le Directoire ne m'auroit pas entendu.

J'avois l'intention de prouver que les débuts éclatants de M. Réal au barreau révolutionnaire se rattachoient à des épisodes de notre histoire fort dignes d'être conservés, sous deux rapports différents : premièrement, parce que la réalité a peu de chose à envier en ce genre à l'imagination, et que les amateurs de passions extrêmes et de scènes violentes qui cherchent des émotions tragiques dans les romans, trouveront de quoi se satisfaire dans les procès-verbaux; secondement, parce que l'exemple de tant de fureurs délirantes et de sacrifices stériles que nous avons vus aboutir à la tyrannie du sabre, dans une révolution finie, ne seroit peut-être pas perdu pour tout le monde au commencement d'une révolution nouvelle, si notre malheureuse France étoit condamnée à la subir. L'avenir des peuples deviendra de moins en moins menaçant, quand ils connoîtront le passé.

Si j'avois annoncé, au début de ce long chapitre, une *Notice biographique* sur M. Réal, on m'accuseroit avec raison de m'être inutilement engagé dans des di-

gressions interminables auxquelles mon sujet principal se renoue à peine ; mais j'ai de vieille date accoutumé mes lecteurs à voir mon sujet principal dans mes digressions elles-mêmes. Le titre de *Souvenirs* explique tout. C'est ainsi, en effet, que les souvenirs se présentent à la mémoire, irréguliers, capricieux, divers, sans ordre, sans méthode et presque sans dessein, comme les perceptions du sommeil ; et si les miens avoient eu quelquefois le foible attrait qui captive l'attention, c'est à ce défaut de plan et de combinaison qu'ils en seroient redevables. Je suis du moins convaincu que tout homme qui porte un plan prémédité dans la causerie ne saura jamais causer, et je n'ai certainement pas la prétention de donner mes histoires pour autre chose que des causeries. Un autre orgueil ne m'est point permis.

Dans l'abandon d'une conversation qui erre d'objets en objets, ou d'un récit qui se développe librement au gré de la fantaisie, le fil imperceptible qui lie les idées a un usage tout opposé à celui du fil d'Ariane. Il sert à égarer agréablement la pensée dans une multitude de routes confuses, et non à lui faire retrouver le point oublié d'où elle est partie. Il faut le rompre et non le suivre pour sortir du labyrinthe.

Il faut le rompre ici, et je ne serois ni mortifié ni surpris que le plus grand nombre des voyageurs complaisants qui m'ont accompagné au commencement de ces excursions, n'eussent pas attendu si tard à me quitter. C'étoit un parti fort sage.

LE DERNIER BANQUET
DES GIRONDINS.

Ils firent en commun un dernier repas, où ils furent tour à tour gais, sérieux, éloquents.

THIERS,
Hist. de la Révolution, tom. v, p. 391.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

La forme de ce petit écrit est devenue si commune, et j'aurois si mauvaise grâce à lutter contre les hommes de talent qui en ont fait usage, que mon premier besoin est de me justifier de cette maladresse et de cette prétention.

Mes amis savent que les Girondins sont composés depuis plus de six ans, et qu'ils ont subi au milieu d'eux l'épreuve de la lecture, avant que personne se fût avisé de cette alliance un peu adultère du drame et de l'histoire. Je ne chercherai certainement pas à prouver qu'elle vaille quelque chose comme objet d'art. Ce qui m'importe est de me défendre d'un plagiat, et je n'attache d'ailleurs au reste de la question que l'importance qu'elle mérite; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'un ouvrage de ce genre seroit aussi bon qu'un autre, si par hasard il étoit bon. C'est une hypothèse dans laquelle je suis complétement désintéressé.

L'idée m'étoit donc venue, comme à tout le monde, que la manière la plus vive et la plus saisissante de présenter des personnages historiques étoit de les mettre en scène dans une circonstance solennelle de leur vie, et de leur faire parler, selon les traditions qui nous en restent, le langage qu'ils ont dû tenir alors. Cette combinaison n'étoit pas neuve, même quand je croyois l'inventer, et aucune école classique n'a fait grande estime des modèles que je suivois à mon insu. Pour les faits, c'est

l'article du journal ou la relation de l'almanach; pour les discours, c'est le pastiche; pour le dialogue, c'est le centon.

Un brillant récit de M. Bailleul que j'avois recueilli, à vingt-cinq ans, en traversant Amiens, féconda lentement dès lors une pensée déjà familière à mon imagination. J'en vis surgir je ne sais quelle scène vivante et forte que je me flattai de mettre en action un jour, quand le privilége de la publicité seroit rendu aux écrivains indépendants. A vingt-cinq ans on croit tout ce que l'on espère, et on espère tout ce qu'on a désiré.

C'est qu'il n'existoit rien, selon moi, de plus magnifique dans toutes les histoires du temps passé que ce banquet des martyrs de la liberté qui devisent entre eux de leur république chérie, de sa grandeur et de sa chute; des destinées éventuelles d'un pays abandonné aux Barbares, et sans doute réservé à la tyrannie; des rôles passagers qu'ils ont joués sur le grand théâtre de la révolution, et qui vont tragiquement finir sur un échafaud, mais qu'agrandit au delà de toute proportion l'approche d'une mort éclatante; et puis qui, ramenés par une résipiscence grave et sublime à réfléchir sur l'essence même de leur âme, consomment cette veillée glorieuse à s'interroger et à discourir sur l'immortalité, avec autant de liberté d'esprit qu'ils l'auroient fait sous les voûtes du Portique ou sous les ombrages d'Académus.

Imaginez-vous que l'élite du genre humain étoit représentée là, dans une salle de la Conciergerie; le noble et le plébéien, le prélat et l'homme de guerre, le poète et le tribun, le spiritualiste épris de ses espérances et l'incrédule de son savoir; et que tout cela, joyeux comme dans une soirée de fête, alloit mourir le lendemain. Il n'y avoit pour eux ni appel en cassation ni recours en grâce; il n'y avoit pour eux ni combat à soutenir ni victoire à rêver; il n'y avoit que la guillotine et le bourreau.

Ce poème des Thermopyles de la liberté, vous le concevez mieux que moi; c'étoit celui que je me faisois quand j'avois encore du travail, de la patience et de la vie à dépenser. A force d'y réfléchir, j'y renonçai avec le sentiment de dérision amère que dut éprouver Dédale quand il s'aperçut que ses ailes de cire fondoient au soleil. Je compris qu'il attendoit quelque Platon, qui daigneroit s'aider de la verve satirique d'Aristophane dans un tableau de l'école d'Eschyle; je pense encore, en vérité,

qu'il ne faudroit rien de moins, et ce n'est pas cela, Dieu m'en est témoin, que je viens offrir au public, comme on dit dans les préfaces; mais un sujet pour le premier venu qui saura le sentir et le faire, comme je croyois le faire quand j'avois un avenir : sujet admirable à concevoir, sublime à exécuter, qui est à dix mille lieues de la portée de mes plus hautes ambitions, à moi qui n'ai plus que dix pas à imprimer sur la face de la terre.

« Vieillard, me diront les journaux qui font peser la responsabilité de ce titre respectable sur ma cinquantième année, qui peut donc vous déterminer à jeter aux yeux et aux dents de la critique une ébauche dont vous connoissez si bien les imperfections?... »

Hélas, messieurs, c'est qu'elle m'avoit coûté des études assez longues, assez pénibles, des veilles assez laborieuses; et que les études et les veilles de ma jeunesse sont devenues la seule fortune de mon vieil âge. Produire, qui n'est pas pour moi une loi d'instinct, est pour moi une loi de nécessité; loi naturelle, honorable, qui ne manque pas de douceurs tant qu'on a des forces pour la subir, car l'homme qui se plaint d'être obligé à travailler est à peine digne de vivre. Ces études cherchées avec amour, recueillies avec conscience, approfondies avec conviction, mais toutes pâles, toutes froides, toutes mortes, laisseront cependant peut-être un galbe au dessinateur, un effet au coloriste, une inspiration au peintre ou au poète. Mon éditeur l'a pensé, et je désire vivement qu'il ne se soit pas trompé, parce qu'on ne m'ôteroit pas de l'esprit que ce livre sera beau quand il sera fait par un autre.

Qu'il me soit permis d'expliquer ici l'importance que j'attache à mes matériaux, en réduisant toutefois leur valeur réelle à sa plus simple expression. Cela sera bientôt fait.

Les Girondins étoient les grandes figures historiques de mon enfance, les héros de la première tragédie qui eût frappé mes regards, les oracles de ma rhétorique. Je leur devois les premières émotions, les premiers sentiments qui fussent éclos dans mon cœur d'enfant, la sympathie, l'admiration, l'enthousiasme; je me pénétrois de leurs paroles et de leurs écrits; je les lisois, je les relisois, je les apprenois par cœur. Je m'identifiai peu à peu avec la partie la plus intime et la plus privée de leur vie;

je m'accoutumai à vivre en imagination au milieu d'eux, à les observer dans le repos de la solitude, à les écouter dans la chaleur des débats. Je finis par me trouver quelquefois plus savant sur leur existence intérieure que la mémoire de leurs propres enfants, dont plusieurs sont devenus mes amis; quant à la forme de leur style, à la physionomie de leur langage, au caractère si imposant et si divers de leurs facultés tribunitiennes, c'étoient choses difficiles à imiter dignement, mais des gens d'une haute portée qui les ont bien connus m'accordent le mérite d'être vrai comme une contre-épreuve, et fidèle comme la version d'un bon écolier. Mes tentatives en ce genre n'ont pas été entièrement infructueuses, puisqu'un de mes pastiches de Vergniaud, que je croyois avoir donné fort explicitement pour un pastiche, a pris place dans ses Œuvres.

Il est cependant facile de concevoir que cette esquisse étroite où l'homme ne paroît qu'un moment devoit nécessairement se ressentir de la contraction forcée du sujet. On ne jette pas vingt personnages dans un acte sans être obligé de les indiquer par des traits saillants qui sont plutôt leur charge que leur portrait. Ce seroit manquer l'objet de la composition la plus frivole que de reculer devant la circonstance qui caractérise un personnage quand le drame entier profite de ce détail. J'ai donc pressé, condensé mes notions et mes souvenirs, parce que les limites de l'action ne me permettoient pas de les étendre et de les développer. Vergniaud, qui avoit tant de goût, s'exprimoit autrement que par apophthegmes poétiques; il étoit simple et souvent naïf dans le langage privé. Fauchet ne revenoit que par boutades oratoires au langage biblique; il en avoit, hélas! parlé un autre. Mais l'homme que j'essayois de peindre, ce n'étoit pas l'homme considéré sous l'aspect général de sa vie; c'étoit le conventionnel frappé d'un arrêt de mort, et que Samson attend à la porte. Le biographe embrasse tout; l'historien du dernier jour ne voit que la fin : le premier peut ne rien négliger, le second se borne à étudier la crise et à raconter l'agonie.

Il y a, d'ailleurs, dans une scène suprême comme celle-ci, quelque chose d'épique et de théâtral qui jette hors de leur système normal toutes les organisations humaines. C'est alors, si je m'en fais une juste idée, que doivent ressortir avec une vive

saillie les moindres reliefs du caractère, et se dessiner d'un trait vigoureux ses moindres linéaments. Le modèle insouciant, négligé, distrait, dans le cabinet du poète ou dans l'atelier du statuaire, ne pose pas à demi devant l'échafaud. Il tombe s'il est faible, ou il est lui tout entier. Quand l'âme est près de se débarrasser de ses derniers langes, elle ne fait pas de façon pour se montrer à nu. Si la dernière nuit des GIRONDINS n'est pas celle que j'ai conçue, elle a dû étrangement lui ressembler.

Elle lui ressembloit du moins dans tous les détails qui me sont parvenus, dans tous ceux qu'il n'est pas permis à l'histoire d'inventer, et que j'ai puisés avec soin aux sources les plus authentiques. Il suffit de s'être occupé quelquefois de composition littéraire, comme tout le monde l'a fait, pour comprendre à merveille que si j'avois créé mes épisodes, je les aurois créés autrement; on m'accordera sans doute assez d'intelligence des combinaisons vulgaires du roman ou de la nouvelle, pour ne pas supposer, par exemple, que j'eusse mis en scène à peu de pages de distance deux personnages accessoires trop semblables par leur dévouement, comme le domestique de Duprat et le suisse de Gensonné, si je n'avois dû accepter ce défaut par fidélité à mon système. Et cependant ce défaut seroit grave dans un sujet d'invention; mais je serois bien étonné s'il se présentoit souvent à l'avenir dans un sujet historique. Les ménechmes de vertu n'embarrassent pas nos phrénologistes. Les âmes généreuses ne se montrent pas tous les jours à la paire.

J'ai encore à me justifier d'avoir fait asseoir au banquet des GIRONDINS trois hommes détournés par l'expérience des voies de la république, et dont nos historiens, fort superficiels en cette matière, n'ont pas daigné constater avant moi le retour expiatoire aux vieilles doctrines sociales. Je citerai, dans les notes, les autorités sur lesquelles je m'appuie à l'égard de Fauchet et de Duchâtel. Quant à Le Hardy, celui-là m'épargne la peine de prouver qu'il étoit royaliste. Il l'a dit. — Je me serois bien gardé de sacrifier une vérité de fait aussi essentielle à l'entente d'un plan et à l'effet d'une opposition, dans un livre qui, en dernière analyse, n'est fait que pour renseignement.

Voilà bien des pages pour quelques pages qui ne méritent guère d'être lues, et qui ne sont bonnes qu'à refaire, comme je

viens de le répéter formellement; mais j'ai une excellente raison pour défendre un de mes ouvrages qui n'a pas paru; c'est que le jour où il a paru, je me hâte de l'oublier, ce qui m'a donné, durant toute ma carrière littéraire, vingt-quatre heures d'initiative sur le public.

PERSONNAGES.

ANTIBOUL, Charles-Louis, avocat à Saint-Tropez, député du Var, âgé de 40 ans.

BOILEAU, Jacques, avocat et juge de paix à Avallon, député de l'Yonne, âgé de 41 ans.

BRISSOT, Jacques-Pierre, dit de Warville, né au village d'Ouarville, près de Chartres, homme de lettres, député d'Eure-et-Loir, âgé de 39 ans.

CARRA, Jean-Louis, né à Pont-de-Veyle, homme de lettres, journaliste, gardien de la Bibliothèque nationale, député de Saône-et-Loire, âgé de 50 ans.

DUCHATEL, Gaspard, né à Roabuçon, près de Thouars, cultivateur, député des Deux-Sèvres, âgé de 27 ans [1].

DUCOS, Jean-François, né à Bordeaux, homme de lettres, député de la Gironde, âgé de 28 ans.

DUFRICHE DE VALAZÉ, Charles-Éléonore, né à Alençon, ancien lieutenant d'infanterie, avocat, homme de lettres, député de l'Orne, âgé de 43 ans.

DUPERRET, Claude-Romain-Lauze, gentilhomme languedocien, cultivateur, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 47 ans.

DUPRAT, Jean, né à Avignon, négociant, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 33 ans.

1 Ce nom est souvent écrit Duchastel. On affecta de l'écrire Du Chastel dans la procédure, parce que cette orthographe sembloit impliquer un crime de plus, la noblesse. Rien ne prouve qu'il ait été *garde-du-corps du tyran*, comme l'insinuèrent aussi les journaux de cette époque. Au reste, je déclare à partir d'ici qu'il n'y a rien de plus difficile que de se procurer des notions exactes, même dans leur pays natal, sur ces grands citoyens, en l'honneur desquels la Convention, affranchie de ses oppresseurs, a décrété depuis des solennités anniversaires.

FAUCHET, Claude, né à Dörne, dans le Nivernois, homme de lettres, prêtre, évêque constitutionnel du Calvados, député de ce département, âgé de 49 ans.

FONFRÈDE, Jean-Baptiste BOYER, né à Bordeaux, négociant, député de la Gironde, âgé de 27 ans.

GARDIEN, Jean-François-Marie, avocat, député de la Vienne, âgé de 43 ans.

GENSONNÉ, Armand, né à Bordeaux, avocat, député de la Gironde, âgé de 35 ans.

LACAZE, Joseph, né à Libourne, négociant, député de la Gironde, âgé de 42 ans.

LASOURCE, Marie-David-Albin, né à Angles en Languedoc, ministre de la religion réformée, député du Tarn, âgé de 38 ans.

LE HARDY, Pierre, né à Dinan, docteur en médecine, député du Morbihan, âgé de 35 ans.

LESTERPT-BEAUVAIS (B.), né à Florac, avocat au Dorat, député de la Haute-Vienne, âgé de 45 ans.

MAINVIELLE, Pierre, né à Avignon, négociant-associé d'une maison de soierie, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 28 ans.

SILLERY (Charles-Alexis BRULART DE GENLIS, marquis de), né à Paris, député de la Somme, âgé de 57 ans.

VERGNIAUD, Pierre-Victurnien, né à Limoges, avocat, député de la Gironde, âgé de 35 ans[1].

VIGER ou VIGÉ, Louis-François-Sébastien, né aux Rosiers en Anjou, ancien officier de marine, ancien magistrat, membre de l'Académie d'Angers, en dernier lieu grenadier de volontaires; député de Maine-et-Loire, âgé de 36 ans[2].

1. Qui croiroit que les prénoms de Vergniaud ne sont pas exactement connus? On l'appelle presque toujours Pierre-Victorin, au lieu de Pierre-Victurnien, qui étoit son nom véritable. Chose bien plus étrange encore! Il n'est pas décidé s'il terminoit sa signature par un D ou par un X. Le *Moniteur* l'écrit Vergniaux, les biographes l'écrivent comme moi; je m'en suis rapporté à l'orthographe de l'orfévre qui a reproduit son nom dans la boîte d'une montre dont il sera souvent parlé ici. Les plus proches parents que je lui aie connus signent des deux manières.

2 L'orthographe du nom de Viger est aussi fort équivoque, et ceci

Jean-Baptiste MORAND, domestique de Duprat.

Pierre ROMONT, de Payerne, ancien cent-suisse, guichetier de la Conciergerie.

L'action commence le 30 *octobre* 1793, *à dix heures du soir, et finit le* 31 *octobre à onze heures et demie*[1].

se comprend mieux. Plusieurs l'écrivent Vigée, par fidélité mécanique à l'orthographe d'un nom littéraire beaucoup plus populaire à cette époque. Viger, comme Mainvielle, n'a paru à la Convention nationale que pour mourir.

1 Les variantes d'orthographe ne sont rien auprès de celle-ci. La date de l'exécution des GIRONDINS est presque une question. La moitié des actes les plus immédiatement contemporains la placent au 31 octobre, et l'autre moitié au 1[er] novembre; mais tous sont d'accord sur la date du jugement qui est du 30 octobre, vieux style, neuvième jour du deuxième mois de l'an II de la République. Il est incontestable que ce jugement, prononcé vers dix heures du soir, fut exécuté le lendemain, qui étoit le 31 octobre. Cette méprise s'explique aisément : la condamnation des GIRONDINS concouroit avec l'introduction du nouveau calendrier, où les mois avoient été fort judicieusement réglés à trente jours, comme ils le seront quand nous aurons obtenu les deux premiers éléments d'une société intelligente, un alphabet et un calendrier. Jusque-là nous n'avons pas fait un pas au delà des sauvages dans la civilisation. L'inscription de la montre léguée par Vergniaud à mademoiselle Adèle Sauvan au moment où il marchoit à l'échafaud, porte la date du 1[er] novembre; mais quand cette inscription fut substituée par un goût malheureux, ou par une précaution touchante, à quelques égratignures d'épingle que la main de Vergniaud avoit tracées, la confusion de ces dates s'étoit augmentée par l'habitude. Il est bien probable, du moins, que cette opération ne fut confiée aux soins d'un graveur que lorsqu'il n'y avoit plus de danger à la faire; et celui-ci tomba dans une erreur assez naturelle, en oubliant que le mois d'octobre avoit trente et un jours. La date du 1[er] novembre est donc abusive dans la montre et dans les biographies. Le 1[er] novembre, Vergniaud étoit mort.

Il étoit près de dix heures, le 30 octobre 1793 au soir, quand les portes de la Conciergerie s'ouvrirent pour laisser rentrer vingt-et-un prisonniers qui descendoient du tribunal.

Quatre guichetiers les précédoient, armés de longues pelles de fer, sur lesquelles étoient plantées des torches de résine brûlantes. Un groupe de soldats s'arrêta dans l'intérieur; le bruit des fusils et des piques annonçoit que l'extérieur étoit gardé. Ces militaires n'appartenoient à aucune troupe régulière; ils ne portoient le chiffre ou l'uniforme d'aucun bataillon. Leurs moustaches épaisses, leurs vêtements en désordre, leurs bonnets couleur de sang, le bruit rauque de leurs voix et de leurs rires, témoignoient assez qu'ils faisoient partie de ces janissaires de la commune, dont le peureux Hébert avoit stimulé le dévouement hideux à force de rage et de vin. C'étoit dans cette cohorte que les maires du palais recrutoient, depuis le 31 mai, des témoins, des juges, des geôliers, des bourreaux. C'étoit septembre armé.

Les portes se refermèrent. Tous les prisonniers en jugement étoient rentrés. Une partie des prisonniers de l'intérieur avoient attendu leur retour dans les salles, autant qu'on le leur avoit permis, par complaisance pour les moins hostiles, par condescendance pour les plus riches. Les autres l'épioient à travers les grilles des cours et les barreaux serrés des fenêtres; un sentiment

de curiosité inquiète, de profonde et muette attention, les suivoit dans leur marche. Aucun cri ne s'éleva, car il avoit été impossible de trouver sur la physionomie des accusés du matin l'éclaircissement d'un doute qui tourmentoit tout le monde. On reprit courage, on espéra, on pensa qu'ils n'étoient pas jugés.

Le premier qui parut étoit un homme à peine parvenu à l'âge où l'on cesse d'être jeune pour commencer la vie sérieuse de la réflexion et de la maturité. Des formes élégantes; une tenue recherchée, un peu trop recherchée peut-être; une physionomie vive, spirituelle, mobile, qu'animoit un sourire presque inaltérable dont l'expression riante, mordante, sardonique, suivant les occasions, révéloit quelque arrière-pensée malicieuse, formoient les traits caractéristiques de ce député. Sa vaste chevelure renversée sur le front et chargée de poudre, à la manière du temps, mais dans laquelle il aimoit à passer souvent la main, sans craindre d'en déranger la symétrie, prêtoit à sa tête élevée, foiblement penchée en arrière, un air de majesté très-favorable à la pompe du débit oratoire. Il marchoit avec l'aplomb d'un ministre qui va prendre possession du cabinet, et parloit en marchant, avec l'attention d'un homme qui veut être écouté, à ceux de ses collègues qui l'entouroient, dirigeant tour à tour sur chacun la portée de sa phrase infaillible, mais sans élever la voix, sans gestes, sans mouvements passionnés, sans inflexions véhémentes, du ton d'un causeur indifférent, avec la limpidité facile d'un discours qui coule de source, et dont aucune passion profonde, aucun intérêt pressant, aucune émotion sensible ne trouble le cours naturel. Autour de Gensonné, — c'est le nom de ce personnage à l'attitude calme et à l'esprit reposé —, gravitoient en quelque sorte,

comme suspendus à ses paroles, avec une avidité curieuse mêlée de soumission et de respect, Lacaze, Gardien, Lesterp-Beauvais, Antiboul, les clients les plus assidus de ce talent égal et pur qui avoit honoré dix ans le barreau et la tribune. Ceux-ci, dont les traits ne manifestoient d'ailleurs d'autre impression que celle d'une déférence silencieuse, sembloient retenir leur haleine et suspendre leurs pas pour ne rien perdre de ces accents d'une éloquence grave et douce que le groupe suivant couvroit de moment en moment d'éclats tumultueux.

C'est que les trois hommes qui venoient ensuite se trouvoient rarement réunis sans qu'il s'élevât entre eux une contestation orageuse, quoiqu'il existât d'ailleurs à peu de chose près une grande analogie dans leurs affections et leurs principes; mais il ne falloit qu'une étincelle pour allumer dans ces âmes inflammables de violents incendies qu'un souffle éteignoit aussi aisément. L'ardente exaltation de leur caractère étoit si connue à la Convention nationale, qu'on ne les auroit pas vus sans étonnement dévouer leur vie à la cause périlleuse de l'ordre et de la modération, si cette alliance d'une organisation impétueuse et d'une profonde bienveillance avoit été alors un phénomène nouveau, surtout pour les observateurs qui ont étudié le tempérament moral de quelques-unes de nos provinces. Duperret, dont quarante-six hivers n'avoient pas refroidi la fougue languedocienne, étoit un de ces gentilshommes à l'éducation chevaleresque et aux traditions de duel et de guerre, dont les mœurs de castel, exemptes de l'influence de la cour, avoient conservé jusque-là sans altération le vieux type d'héroïsme barbare et de galante politesse qui distingua les paladins; amis sûrs, ennemis courtois comme les

héros des Amadis, mais qui faisoient passer au-dessus de toutes les doctrines la dernière raison de l'épée[1]. Viger, Angevin mobile à la tête bretonne, ne s'étoit arrêté à rien dans le choix de sa carrière sociale, mais il avoit touché à tout. Officier de mer, officier de terre, homme de loi, magistrat, littérateur, académicien, il s'étoit fait simple soldat dans l'âge mûr, et l'esprit des camps avoit prévalu sur ses autres penchants, quand il vint subir pendant quelques jours sa dernière métamorphose au sénat d'un peuple en révolution. La vie pratique du troisième auroit dû le placer sur une ligne bien différente, mais Lasource étoit pénétré aussi des feux de ce soleil méridional qui fait bouillir le sang jusque dans les veines d'un ministre de paix. Interprète de la parole de Dieu dans le culte réformé, personne n'avoit payé cependant un plus large tribut aux passions effrénées du temps. Sa dialectique impétueuse ne s'épanchoit d'ordinaire qu'en agressions et en menaces, et ses emportements se prenoient souvent à ses propres amis dans les discussions les plus pacifiques. Une sympathie difficile à expliquer, à moins qu'elle ne résultât du besoin de la dispute, avoit étroitement rapproché dans la prison ces trois tribuns de fer dont les formes anguleuses ne se heurtoient jamais sans fracas. On ne fut donc pas surpris de les entendre parler avec une violence qui leur étoit habituelle, et que la parole incisive

[1] Dans les deux assemblées législatives dont il a fait partie, il n'a pris d'autre titre que celui de cultivateur, qui convenoit seul en effet à sa vocation politique. Son fils, qui a donné depuis des écrits très-remarquables, a rétabli ce point de sa biographie en attribuant à sa famille une origine, sinon plus honorable, au moins plus illustre. Tous les faits qui concernent Duperret sont détachés ici ligne à ligne des pages du *Moniteur*.

et cavalière, mais plus euphémique et plus posée de Duperret, ne parvenoit point à calmer. On ne supposoit pas qu'ils pussent parler autrement. On se demandoit seulement par quel hasard l'intrépide Valazé manquoit à ce groupe querelleur où il avoit coutume de faire sa partie avec une énergie de légiste profès, qui justifioit la réputation des imperturbables bretteurs de Caen et d'Alençon. On le chercha inutilement dans la foule. Valazé n'y étoit pas.

Derrière eux marchoit un homme seul qui ne témoignoit nulle envie de se rapprocher de personne, et qui se suffisoit à lui-même dans un soliloque monotone dont on ne perdoit pas une parole, tant il avoit soin de le répéter à chaque station, mais qui n'en étoit pas moins inintelligible pour les écoutants : « Vive la république ! » disoit Boileau, le juge de paix d'Avallon, en frappant à coups réitérés sur sa tabatière : « Vive la république une » et indivisible ! vive la Montagne impérissable! Je ne suis » pas fédéraliste, moi ; je suis un bon et sincère monta- » gnard ! »

Cette profession de foi, trop tardive dans le député naguère autrement inspiré, qui avoit appelé Marat un *monstre* quelques mois auparavant, excitoit à des degrés différents la gaieté de deux couples amis qui s'avançoient presque ensemble sur les pas de Boileau, la figure épanouie et les bras entrelacés. C'étoient quatre jeunes gens.

Des premiers, l'un avoit la physionomie plus calme et plus réfléchie que les autres. On devinoit à le voir que son front de vingt-sept ans avoit pu déjà se rider au souci des passions et des affaires, et que ce qui lui manquoit d'expansion tenoit moins à une préoccupation momentanée qu'à une ancienne habitude. Le second avoit toute la vivacité de son âge, et son œil assuré,

radieux, resplendissant d'une pure joie, brilloit de cette assurance étourdie qui ne messied pas à une forte jeunesse. Il frédonnoit un refrain, essayoit un air, improvisoit un couplet, et puis il échangeoit avec son compagnon un regard et un sourire, car ils étoient unis par un étroit attachement dont quelque alliance de famille avoit encore resserré le lien fraternel, et l'histoire même embrassera dans un souvenir commun les noms jumeaux de Boyer-Fonfrède et de Ducos.

L'autre couple étoit animé d'une gaieté plus bruyante, qui se manifestoit d'ordinaire par des éclats étourdissants, mais qui sembloit enchérir ce jour-là sur sa folie accoutumée. Aussi le nom des deux négociants d'Avignon, Duprat et Mainvielle, couroit sur la bouche des spectateurs long-temps avant qu'ils eussent paru. Le rôle violent et sans excuse qu'ils avoient joué dans les révolutions de leur malheureuse patrie paroissoit cependant de nature à leur laisser des souvenirs assez austères pour tempérer ces joyeux emportements; mais, revenus depuis quelques mois à des sentiments plus doux, ils goûtoient le prix de leur retour aux idées sociales et de leur expiation précoce, Mainvielle surtout, qui n'avoit fait dans la Convention nationale qu'une apparition d'un moment, et que les brutales antipathies de la Montagne avoient jeté dès le jour de son admission dans le parti modéré [1]. Agé de vingt-sept à vingt-huit ans,

[1] Il est impossible de justifier Mainvielle de ses violences d'Avignon avant la réunion du Comtat, mais quelles violences une guerre civile ne peut-elle pas du moins expliquer dans un adolescent de tête ardente que n'éclaire pas encore l'expérience de l'histoire? Ce n'est pas d'ailleurs ici une question de notre révolution. C'étoit pour le pays de Mainvielle une question d'état et de patrie, comme celles qui ont soulevé depuis la Grèce et la

il étoit avec Duchâtel le plus beau des accusés, et la douceur de ses inclinations naturelles, rendues à leur propre instinct, avoit promptement racheté les torts vrais ou faux que lui donnoit sa réputation ; car il y a des jours dans les annales d'un peuple en délire où la plus simple résipiscence peut avoir tout l'héroïsme de la vertu. On auroit dit que la providence indulgente eût voulu le payer, même sur la terre, du courage de cette libre réparation, en lui épargnant jusqu'à la tristesse du remords. Son rire naïf et inextinguible, comme celui d'un enfant heureux de peu de chose, avoit souvent troublé à la tribune le montagnard le plus intrépide; il avoit enrichi d'un accompagnement bizarre la basse so-

Belgique. Il n'y a certainement pas un conventionnel que les biographies aient d'ailleurs plus faussement apprécié; ou, pour mieux dire, il n'y a pas une seule biographie qui parle de Mainvielle avec connoissance de cause. On assure par exemple que ses crimes révoltèrent tellement la Montagne elle-même qu'elle le repoussa avec horreur comme factieux et comme assassin. C'est prêter à la Montagne une délicatesse bien timorée, et au parti de la modération qui fit admettre Mainvielle une bien étrange abjuration de principes. Cette discussion fournit à Guadet une de ses improvisations les plus éloquentes. Il est vrai que Mainvielle étoit accusé d'une tentative d'assassinat, désignation impropre d'une altercation menaçante et qui faillit devenir tragique, selon l'usage du pays, mais qui ne fut point suivie d'effet. Le dénonciateur étoit Duprat l'aîné, le plus fougueux révolutionnaire d'Avignon, qui avoit demandé à grands cris la tête de son frère le *modéré*, le fédéraliste, le conspirateur, de Duprat le conventionnel. Mainvielle, si étroitement uni à Duprat le jeune, s'étoit livré à cette occasion à tous les emportements dont son caractère étoit capable. Voilà le crime que lui reprochoit Marat, et pour lequel il est permis d'être plus indulgent que Marat, qui étoit ordinairement moins méticuleux en matière de crimes.

lennelle de Danton et les glapissements féroces de Marât. Devant le tribunal révolutionnaire, on venoit de l'entendre couvrir dix fois la voix fausse et vagissante de Fouquier-Tinville, les cris des huissiers et la sombre rumeur de l'auditoire. Au moment où nous parlons, il l'interrompit tout à coup pour déployer les grâces de sa belle tournure, et rajuster d'une main nonchalante les boucles dérangées de ses cheveux. Il croyoit avoir aperçu une femme qui se montroit à peine, en effet, à travers les ombres de la cour, appuyée sur le bras d'un guichetier compatissant et sensible — il y en avoit un alors à la Conciergeriee — ; mais ce que cherchoit le regard attentif et inquiet de cette femme, ce n'étoit pas Mainvielle.

Cette diversion subite permettoit à Brissot d'achever quelques phrases qu'il adressoit à son plus proche voisin. Le premier de ces interlocuteurs étoit un homme de trente-six à quarante ans, grêle, court, un peu contrefait, dont la figure commune n'offroit de remarquable qu'une excessive pâleur encore augmentée par les veilles et par le travail. Ses vêtements étoient fort simples, mais d'un goût singulier ; ses cheveux ronds, plats et sans poudre, comme ceux des quakers, et toutes ses manières empreintes d'une sorte d'originalité qu'on n'auroit retrouvée d'ailleurs ni dans ses discours ni dans ses écrits. Comme publiciste et comme philosophe, il ne s'étoit distingué de la foule des hommes qui ont acquis par l'étude un assez grand nombre d'idées, et qui ne les expriment pas mal, qu'à la faveur de quelque teinture des langues étrangères, et des nouvelles sciences politiques qui avoient produit la révolution. Comme orateur, il étoit plus riche en pensées qu'en formes, et plus disert qu'éloquent; mais il possédoit le genre de

talent oratoire le mieux approprié au besoin des gouvernements représentatifs, l'érudition des affaires et la lucidité des expressions. Il avoit commencé par affecter les manières de Jean-Jacques Rousseau, à qui ses amis le comparoient volontiers; et s'il lui étoit fort inférieur en génie, il ne lui cédoit pas du moins en probité de caractère et en chaleur de sentiments. Il est vrai de dire que, dans toutes les circonstances où la fortune auroit pu le placer, Brissot auroit été un homme remarquable, et qu'entraîné au delà de sa portée naturelle par le véhicule des révolutions, il avoit quelque droit de se regarder comme un homme extraordinaire. Cette conviction lui inspiroit pour lui-même une sorte de complaisance qui se manifestoit dans sa manière de s'exprimer, ou pour mieux dire dans l'attention caressante avec laquelle il s'écoutoit. Aussi les explosions extravagantes de Mainvielle et de Duprat l'avoient désagréablement interrompu dans l'allocution qu'il adressoit à Carra, quand elles commencèrent à éclater sous les voûtes de la prison.

Celui-ci étoit de tout le parti de la Gironde l'homme qui inspiroit le moins d'intérêt. Cinquante années aventureuses passées à travers l'Europe dans des professions occultes et même suspectes, s'il falloit en croire les chroniques diffamatoires de la basse littérature; une réputation au moins obscurcie par des préventions qui n'avoient jamais été entièrement justifiées, mais qui n'avoient jamais été entièrement détruites; un genre d'instruction peu national, qui ne se composoit que de notions hétéroclites sur les subtilités de la physique ou sur les vaines hypothèses de l'étymologie; une conversation diffuse et indigeste où se confondoient les opinions les plus disparates, les propositions les plus téméraires,

les paradoxes les plus effrénés, dans un chaos d'hyperboles effrayantes d'exagération et de mensonge; la violence enfin de ses doctrines politiques qui ne paroissoient se modérer que depuis le procès du roi, tout se réunissoit pour mal disposer en sa faveur le grand nombre des esprits raisonnables; et cependant on convenoit assez généralement, dans le cercle étroit de ses habitudes familières, où il étoit mieux connu et devoit être mieux apprécié, qu'il y avoit de la bonne foi dans son charlatanisme et de la candeur dans sa folie. Brissot, qui en faisoit peu de cas, ne dédaignoit pourtant pas son entretien, parce qu'il lui trouvoit quelque aptitude à le suivre dans ses raisonnements, et des connoissances d'ailleurs extrêmement rares parmi les membres les plus éclairés de la Convention. Pour cette fois, Carra ne l'avoit écouté qu'imparfaitement. Il étoit préoccupé lui-même de sa grande théorie physique sur l'éternelle reproduction des modes et des accidents de la matière, la plus creuse, la plus vivace et la plus obstinée de ses chimères philosophiques; et il regrettoit amèrement de la laisser imparfaite, car il doutoit, non sans motif, qu'aucun de ses adeptes en eût conservé l'entier souvenir avec tous ses syllogismes, tous ses dilemmes, tous ses théorèmes et tous ses corollaires.

Quoique Brissot s'arrêtât de temps en temps pour insister par une pause calculée sur une nuance importante de sa pensée, on remarqua quelque vide entre eux et le député qui les suivoit; et on put juger, à l'espèce d'affectation avec laquelle ce nouveau personnage s'isoloit, que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se tenoit si soigneusement éloigné de ses collègues. Son âge étoit déjà assez avancé, mais la supériorité qu'il paroissoit rechercher devoit être fondée sur une autre espèce de

droits, car il avoit conservé dans ses manières quelque chose d'aisé, de poli et de gracieux, qui appeloit la bienveillance et ne demandoit pas le respect. Ce n'étoit, à le bien considérer, qu'un jeune homme vieilli par le temps et non par le caractère. Ses cheveux même ne trahissoient pas ses années, tant les soins de sa toilette en avoient habilement dissimulé la blancheur. Une propreté élégante que rehaussoient quelques ornements d'un luxe alors réprouvé; les bijoux qui étinceloient à ses doigts, et qu'il livroit au jeu de la lumière en déployant sa main à travers les nœuds flottants de sa cravate, son corps droit et cérémonieux, sa marche courte et méthodique, le sourire même d'une haute bonté qui voloit sur ses lèvres protectrices, et qui répondoit de côté et d'autre à tous les regards; tout annonçoit en lui un courtisan tombé dans les rangs populaires par l'effet des événements qui venoient de s'accomplir, et impatient de ce rôle déplacé qui l'avoit assimilé malgré lui à de simples citoyens. Cet aristocrate de la Gironde étoit en effet un homme de cour qui passoit pour n'avoir ambitionné la faveur de l'opinion que dans l'intention d'en faire hommage à une amitié élevée, mais dont la conscience naturellement droite avoit depuis long-temps sacrifié l'une et l'autre aux devoirs de l'honnête homme. Satisfait d'échapper par la mort même à la responsabilité de sa vie historique, il reprenoit avec fierté l'ascendant qu'il croyoit tenir de son rang et de sa naissance, et le moment de sa chute du faîte des honneurs populaires l'avoit replacé tout à coup à ses propres yeux au-dessus de ses égaux de la veille. C'étoit encore la familiarité complaisante du collègue, mais relevée par l'abandon sans conséquence du grand seigneur.

Sillery, que nous venons de voir, étoit le plus âgé

de ces hommes d'état que la Convention muette de terreur avoit abandonnés le 2 juin aux fureurs de la Montagne. Duchâtel, qui marchoit après lui, aussi solitaire et plus pensif, en étoit le plus jeune. Élevé dans les soins d'une ferme, quoique sorti d'une famille qui avoit, dit-on, des prétentions à la noblesse, son enfance robuste s'étoit développée au milieu des mâles exercices et des pratiques religieuses du Vendéen ; mais la guerre civile le surprit à cet âge où aucune opinion n'est invariablement formée, et où les illusions deviennent facilement des passions quand elles ont de la grandeur. Duchâtel combattit pour la révolution contre ses compatriotes, et son nom ne resta pas sans gloire dans cette guerre françoise où il y avoit du courage et de l'honneur sous les deux drapeaux. On apprit cependant qu'il s'étoit refusé à tout avancement, et à cette époque où deux hautes vertus des républiques, le désintéressement et la modestie, étoient, par une exception rare dans notre histoire, estimées à leur valeur, le soldat se vit avec surprise transformé en député, sans avoir ambitionné ces nouveaux hasards, plus dangereux que ceux des batailles. C'est ainsi que Duchâtel étoit venu s'asseoir à vingt-cinq ans dans la Convention nationale, et qu'il y avoit assisté à l'ouverture du procès de Louis XVI. L'aigreur de ces débats, si peu judiciaires et si étrangers à ses mœurs, avoit consterné son cœur ; épouvanté de l'importance inattendue de sa mission, et des étranges devoirs qu'elle alloit lui imposer, il fut près de succomber aux émotions douloureuses qui envenimoient de jour en jour ses blessures mal cicatrisées. L'héroïsme de l'humanité le défendit seul des atteintes de la maladie, et mourant, il se fit porter à la tribune pour y proférer sous les menaces et sous les poignards un vote d'ab-

solution. Cette circonstance solennelle avoit laissé dans son caractère, dans ses habitudes, dans ses traits, une profonde impression d'attendrissement et d'effroi que la rare beauté de ces formes et de cette figure apolloniennes dont parle Louvet rendoit encore plus pathétique. Aucun sentiment agréable n'avoit semblé depuis éclaircir sa physionomie naturellement grave et rêveuse. On le voyoit immobile, silencieux, pénétré d'une préoccupation inconnue, comme un homme qui cherche à se recueillir et à se rendre compte d'un mystère pénible et mal débrouillé. Dans la soirée du 30 octobre, on ne remarqua pas sans surprise qu'une sérénité qui indiquoit l'oubli des inquiétudes et le calme du cœur, commençoit à renaître sur son visage. Seulement, quand il traversa la partie de la cour intérieure où la coquetterie présomptueuse de Mainvielle avoit été éveillée par une vision fugitive, il s'arrêta un moment, les regards fixés sur le même point, pour y chercher sans doute le même objet, qui parut en effet avec la rapidité d'une ombre, et puis disparut dans le corridor, derrière une porte qui redescendoit lourdement sur ses gonds [1]. Duchâtel avoit imposé sa main sur son front, en élevant ses yeux vers le ciel; mais sa main étoit re-

[1] Cet épisode d'un amour de prison a deux grands défauts : le premier, c'est d'être romanesque, prétention insupportable dans un travail historique studieusement fait, qui annonce le ferme dessein d'être aussi vrai que possible; le second, c'est d'être commun dans un genre où le commun est intolérable. Je ne peux l'excuser qu'en attestant qu'il m'a été raconté plusieurs fois avec des variantes de peu d'importance; il n'en falloit pas davantage pour m'imposer le devoir de le conserver, même sous la forme assez obscure que lui a laissée l'incertitude de mes enseignements. Sa brièveté lui méritera d'ailleurs quelque indulgence. Il n'occupe en tout qu'une page.

tombée, son front étoit aussi pur qu'auparavant, ses yeux brilloient d'une pensée douce qui n'avoit plus rien de vague ni d'incertain, ses lèvres sourioient sans amertume; le bruit de l'absolution des accusés, qui n'avoit cessé de s'accroître sur leur passage, finissoit de se confirmer, quand un nouveau spectacle renouvela toutes les anxiétés, et les termina.

Dix-sept accusés étoient rentrés dans le parloir des prisonniers, et vingt et un le lendemain avoient franchi le préau. Ce calcul occupoit tous les esprits, quand survint un dernier groupe, qui offroit plus de profondeur apparente que les autres, quoiqu'on ne vît se dessiner que trois têtes au-dessus de cette masse projetée en ombres noires par la clarté des derniers flambeaux; et on en conclut que les hommes qui la fermoient devoient marcher courbés, parce qu'ils portoient quelque chose.

Les deux premiers des arrivants étoient bien connus de leurs compagnons de captivité, qui avoient eu assez de temps pour se faire à leurs mœurs et à leur esprit dans l'intimité de la prison, où toutes les âmes se mettent à découvert, et personne ne s'étonnoit de n'avoir pas encore aperçu Vergniaud, qui arrivoit partout le dernier, parce que, dans ses distractions habituelles, il avoit toujours oublié quelque chose. C'étoit donc Vergniaud d'abord, Vergniaud, le front haut, l'œil errant sur tous les objets sans les regarder, imposant dans l'abandon même de sa démarche et de ses manières, de toute la grandeur qui s'attachoit au souvenir de ses paroles; insouciant de la minute qui venoit de s'écouler, insouciant de la minute à venir; la main droite occupée à jouer dans les breloques de sa montre, comme à la tribune du manége; la main gauche égarée des plis de

son jabot fatigué aux touffes mal ordonnées de ses cheveux qu'il avoit laissés croître depuis qu'il n'avoit plus de domestique ; Vergniaud rêvant, et qui pourroit dire à quoi Vergniaud rêvoit, si ce n'est à l'objet le plus étranger à sa situation présente, au thème imparfait de son premier plaidoyer, au mouvement interrompu de son dernier discours, à une idée, à un sentiment dont le fil alloit se rompre dans sa vie?

A son oreille se penchoit un homme beaucoup plus âgé, sans être vieux, qui murmuroit d'une voix grave comme les chants de l'église quelques paroles puissantes, car Vergniaud tournoit de temps en temps la tête de son côté avec un commencement d'attention qui ne tardoit pas à s'évanouir. Celui-ci étoit un prêtre en effet, et sa longue chevelure tonsurée, qui descendoit sans soin sur ses épaules, annonçoit qu'il avoit repris dans la captivité les insignes respectables de son ancien état, comme il en avoit repris le langage, car Fauchet avoit abjuré depuis près d'un an l'argotisme puéril des sociétés secrètes, si cher à son ami Bonneville [1], son rival d'éloquence et d'ingénuité, pour re-

[1] Nicolas Bonneville, d'Évreux, collaborateur de Berquin, traducteur du *Théâtre allemand*, poète, publiciste et philosophe, associé de Fauchet dans la rédaction de la *Bouche de fer ;* un des hommes les plus élevés d'esprit et de cœur que la période révolutionnaire ait produits, auroit sans doute laissé plus de souvenirs comme écrivain dans une époque plus favorable aux lettres. Le désordre des temps qui favorisoit la fougue de sa jeune imagination, et surtout la malheureuse habitude d'un verbiage maçonnique porté au dernier degré d'impénétrabilité par le docteur Seyffer et quelques autres illuminés d'Allemagne, le détournèrent d'une voie où il avoit de nombreux succès à recueillir; mais rien ne pouvoit détourner cette belle organisation de la modération et de la vertu. Passionné pour la

venir aux magnifiques inspirations de la Bible. Ce grand caractère de la pensée qui s'étoit manifestée dans ses derniers discours, et qui avoit souvent frappé Vergniaud lui-même, se reproduisoit depuis dans les moindres élans de sa vive sensibilité, dans les moindres détails de ses causeries familières. — Et c'étoit ce prodigieux ascendant de la seule langue oratoire qu'il n'eût pas connue qui saisissoit par moments l'attention éton-

liberté, mais ennemi de tous les excès et incapable de condescendre à l'idée d'une violence politique, il fut dénoncé comme royaliste par Marat, et la beauté remarquable de ses traits le défendit seule des furies de la populace. Il étoit l'ami d'André Chénier, qu'il devança dans d'admirables dithyrambes contre les assassins de septembre, et André Chénier lui-même ne les a pas surpassés. Il fut depuis celui de Thomas Payne, de Kosciusko, et l'hôte assidu de tous les malheureux de tous les partis; car des entreprises industrielles l'avoient fait riche un moment. La publication du *Bien-Informé*, rédigé de moitié avec Louis-Sébastien Mercier, le rendit odieux à Bonaparte, qui le ruina par la saisie illégale de ses presses dès la première année du gouvernement consulaire. C'est le temps où je le connus dans les prisons et où je reçus de lui ce beau type de Fauchet tout neuf encore dans sa mémoire, mais que le temps et la succession de tant d'impressions diverses ou contraires ont nécessairement beaucoup altéré sous ma plume. Bonneville, dont les premiers vers, si gracieux, si doux, si nouveaux dans notre langue, avoient vivement excité la prédilection de la reine, qui prit sous sa protection l'essor de cette muse de dix-huit ans, a survécu de beaucoup à la Restauration. Il est mort bien pauvre, et n'ayant pas une chaise où s'asseoir dans une échoppe de bouquiniste de la rue des Grès. Une demande, hélas! trop tardive, de M. de Vigny, de M. Victor Hugo et de moi, à mon illustre ami M. de Martignac, toujours si disposé à protéger le talent et à secourir le malheur, n'aboutit qu'à payer les frais de l'enterrement.

née de Vergniaud, trop fidèle aux leçons des orateurs classiques dont il auroit été le maître.

Le troisième, c'étoit le bon docteur Le Hardy, sage et savant médecin de Dinan, fort ignoré aujourd'hui des biographes, quoique l'exemple de sa nomination ne soit pas à dédaigner chez un peuple qui cherche encore un bon système électoral, et qui n'est guère sur la route de le trouver, s'il faut s'en rapporter aux apparences. L'acte de son élection porte qu'il a été choisi à l'unanimité et par acclamation, *comme le plus homme de bien* [1].

Le Hardy soutenoit de ses deux mains une tête abattue sur une espèce de claie couverte d'un drap sanglant.

Et on comprit alors pourquoi on n'avoit compté que vingt Girondins.

Le convoi tout entier fut enfin réuni dans la salle où les députés s'assembloient chaque soir pour prendre leur repas. La table étoit servie, les siéges disposés. Un vieux serviteur, étranger à la maison, mais qui étoit parvenu à s'y introduire; un guichetier à la mine sévère, mais aux soins compatissants, que nous avons déjà entrevu prêtant l'appui de son bras à une pauvre et tendre femme, en avoient fait les apprêts.

[1] Ces renseignements, et tous ceux qui le concernent dans la suite de cet essai, m'ont été donnés, il y a plus de vingt-cinq ans, par madame Magot, sœur de Le Hardy, femme d'un ancien et brave capitaine d'infanterie, devenu receveur des contributions à Saint-Ylie, près de Dôle. Je lui ai dû en même temps la communication d'un grand nombre de lettres de son généreux frère, plus honorables les unes que les autres pour le caractère de ce digne homme, et dont j'ai grand regret de n'avoir pas pu conserver quelques traits simples et touchants, d'un grand bonheur de sentiment et d'expression.

Les porteurs déposèrent leur charge au fond de cette salle, et précisément au-dessus du fauteuil où Vergniaud se laissoit tomber négligemment, en vertu des droits non abrogés de sa dernière présidence.

Le Hardy, qui les avoit accompagnés jusque-là d'un air d'attention religieuse que n'éclairoit aucune lueur d'espérance, découvrit le cadavre de Valazé. Il détacha les vêtements qui cachoient sa blessure, en approcha un flambeau, la sonda du regard et du doigt, fit deux pas dans la salle, et dit d'une voix ferme et posée : — Le coup a pénétré le cœur ; il est mort.

— Docteur, répondit Vergniaud, sacrifiez un coq à Esculape, voilà déjà un de vos malades guéri.

C'est alors seulement que l'on fut vaguement informé à la Conciergerie des choses qui venoient de se passer au tribunal. Tous les accusés étoient condamnés sans exception, et ils avoient accueilli leur sentence par le cri de : *Vive la république!* On n'en remarquoit pas plus de quatre qui ne se fussent point unis à leurs collègues dans cet élan solennel, Fauchet, Duchâtel, Le Hardy et Valazé ; les trois premiers, distraits par une méditation inaltérable qui sembloit les absorber depuis le commencement de la procédure, et qui les avoit rendus étrangers à tous ses détails ; l'autre occupé à se dérober à ses bourreaux sans les avertir par un cri ni par un mouvement. Il dirigea le fer avec une impassibilité si sûre qu'on ne s'aperçut pas de la plus légère émotion dans ses traits ; et quand il échappa aux mains de Gensonné, qui s'efforçoit de le retenir assis sur sa banquette, en lui disant : *Que fais-tu donc, Valazé? as-tu peur?......* — quand il répondit : *Je meurs,* avec le calme stoïque de Brutus, Valazé mouroit en effet. Sa dernière parole, c'étoit son dernier soupir.

Les différents personnages de l'action que nous essayons de décrire s'étoient distribués sur différents points de la salle du festin, les uns en poursuivant l'entretien commencé, les autres en se rapprochant selon les affections ou les intérêts qui pouvoient les occuper encore, et le bruit de quelques conversations confuses venoit expirer autour de Vergniaud, qui ne prenoit part à aucune. Fauchet cependant ne s'étoit pas éloigné de lui, et ses paroles empruntoient une nouvelle majesté de l'appareil tragique qui l'entouroit, car sa tête élevée se perdoit presque dans les plis du linceul de Valazé : — Oui, disoit-il, une main étendue dans l'attitude de la prédication, oui, Vergniaud, ceci est une des réparations que le vengeur s'étoit réservées dans sa colère, et trop heureux le genre humain s'il les épuise sur nous! Le sang appelle le sang, et quiconque a tué de l'épée sera dévoué à l'épée.

— Sacrifice pour sacrifice, ajouta Duchâtel en les rejoignant; après l'homicide, l'expiation.

Vergniaud regarda Duchâtel avec quelque étonnement.

— Eh quoi, dit-il, monsieur Duchâtel, nous faites-vous entendre le chant du cygne? Jamais, continua-t-il en souriant, vos lèvres nobles et pures ne s'étoient ouvertes à un pareil nombre de syllabes! la terreur qui délie quelquefois la langue des muets produiroit-elle sur vous le même effet que sur l'enfant de Crésus?

— Je n'ai point de terreur, répondit Duchâtel. Je vais mourir. La terreur est pour les coupables.

— Arrêtez, reprit vivement Vergniaud en promenant un regard inquiet à ses côtés, comme s'il avoit craint que le bruit de cette conversation ne parvînt à des auditeurs qui ne seroient pas aguerris à l'entendre; — arrêtez, Duchâtel! et songez que c'est un rôle trop

cruel pour votre âge et pour votre caractère que celui de Némésis au chevet des mourants. — Permettez-moi de croire d'ailleurs que les yeux du juge devant lequel ma conscience est prête à se développer sont plus infaillibles que les vôtres, et daignez attendre pendant quelques heures cet incompréhensible demain sur lequel je compte comme vous, sans le redouter davantage. Nous avons admiré votre vertu de conviction et de dévouement; pourquoi ne prendriez-vous pas en pitié notre pénible et rigoureux courage? Croyez-vous qu'il n'ait rien coûté? Ce n'est pas l'action qui fait la faute ou le crime aux yeux de la justice éternelle, c'est la conscience. La solution de la question fatale qui nous a divisés n'est pas suspendue pour long-temps. Si votre foi est vraie, si mes espérances ne m'abusent point, elle viendra retentir à nos oreilles avant que l'aiguille des heures ait achevé de parcourir ce cadran où elle marche si vite. Contenez d'ici là dans votre cœur généreux, — réprime, Fauchet, dans le tien, — une expansion qui troubleroit la fête de nos adieux, peut-être éternels! car rien de l'homme n'est invinciblement démontré à l'homme. Nous descendons dans l'antre de la Sibylle, et les oracles ne sont pas pour aujourd'hui.

Fauchet s'assit. Duchâtel tendit la main à Vergniaud, parce qu'il l'aimoit; et cette discussion sur une affaire solennelle où la moitié des Girondins avoit rompu violemment avec l'autre ne se renouvela plus.

La confusion des groupes et des discours alloit toujour en s'augmentant, et ce n'étoit pas sans peine qu'on y pouvoit saisir çà et là quelques phrases éparses, brusquement enveloppées par des voix confuses, que dominoient de loin en loin les rires bruyants de Ducos et de Mainvielle.

— Qui nous empêcheroit plus long-temps, s'écria enfin celui-ci, de prendre place à un repas délectable, à un repas digne, s'il en fut jamais, des voluptueuses soirées d'Hérault-Séchelles, de Quinette et de Danton, avec la brune Gabrielle et Illyrine l'évaporée[1]?

— J'y reconnois les soins de Bailleul[2], ajouta Ducos, et je conviens qu'il a présidé en conscience à l'ordonnance du festin. Il manque seul au nombre de nos convives ordinaires, et c'est la première fois que notre amitié trouve à se consoler de son absence. Nous lui voterons des remerciements, le verre à la main.

— Cela vaudra mieux pour lui, reprit Mainvielle,

[1] Je n'aurois pas cru remplir toute ma tâche si j'avois laissé échapper quelqu'un de ces détails du temps qui me sont parvenus par hasard, et qu'on peut trouver assez caractéristiques; mais je me serois fait scrupule de les inventer. J'ai vu ces dames, un peu plus mûres d'âge et non pas de raison, revenues des passions et non pas de l'intrigue; femmes politiques, et qui pis est, peut-être, femmes-auteurs. Leurs romans, assez mal écrits, et fort suspects pour l'histoire, ne manquent pas d'un certain intérêt anecdotique, et plusieurs des lettres qui y sont rapportées ont été en autographe dans mes mains.

[2] Avocat, député de la Seine-Inférieure, alors âgé de trente et un ans. Il avoit été le compagnon de captivité des proscrits après son arrestation à Provins, et sa conduite énergique et pure à la Convention nationale lui méritoit bien cette distinction. On se contenta cependant de le colloquer dans les soixante-treize, dont il partagea la rigoureuse destinée jusqu'à leur rappel solennel et expiatoire dans le sein de l'assemblée. — Selon la tradition des vieux amis des GIRONDINS, ils étoient convenus entre eux que les absous pourvoiroient au festin funèbre des condamnés, et M. Bailleul, seul échappé à la mort, n'oublia pas, dit-on, cet engagement. Je ne pouvois pas me dispenser de faire allusion à une anecdote si glorieuse pour lui, et qu'il n'appartient qu'à lui de démentir. M. Bailleul est vivant.

que le baiser fraternel dans le panier de Samson. — Et Mainvielle rit.

— La séance est ouverte, dit Vergniaud. Je vous convoque au repas libre des anciens chrétiens. Laissons rugir jusqu'à demain les tigres qui nous attendent.

Tout le monde étoit assis, à l'exception de Duprat qui serroit la main d'un vieux serviteur que nous avons aperçu en passant, et qui lui adressoit d'un air presque filial des paroles d'amitié.

— Je te cherchois, Baptiste, et je m'étonnois de ne pas te voir. Oublies-tu que j'aime à commencer le souper en échangeant avec toi une large rasade? il seroit un peu tard aujourd'hui pour renoncer à mes habitudes.

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit Jean-Baptiste Morand [1] à demi-voix, mais j'étois si pressé de m'informer... et on ne sait à qui se fier dans cette maison... — Il y en a qui parlent des fers, de la détention à perpétuité, de la déportation... — de la mort!

Il se baissa jusqu'à l'oreille de son maître, qui s'asseyoit à côté des autres pour lui dérober une émotion involontaire dont il avoit honte.

[1] La touchante action du domestique de Duprat s'est conservée dans tous les recueils, mais il n'en est pas de même de son nom, sur lequel toutes mes recherches ne m'ont fourni qu'une approximation fort douteuse. Le prix Monthyon n'étoit pas encore fondé, et, s'il avoit été possible de le lui décerner en ce temps-là, Jean-Baptiste l'auroit expié à l'échafaud de son maître. Je suis encore plus mal à mon aise avec Pierre Romond, le suisse de Gensonné, dont je n'ai jamais pu retrouver la trace, quoique son histoire ne soit pas moins authentique. Pierre Romond est un personnage vrai dont le nom est d'invention dans mon livre. Il vaut la peine d'être cherché!

— Quelques-uns de ces messieurs seroient-ils en effet condamnés?... Mon Dieu ! condamnés à mourir !...

— Nous le sommes tous, Baptiste, condamnés tous à mourir demain, sauf ce diable de Valazé qui s'est bravement tiré d'affaire, pour ne pas avoir de comptes à régler avec le bourreau ; et je me trouverois trop heureux de pouvoir faire la même espièglerie à mes créanciers, si Émilie... Pauvre Émilie ! que va-t-elle devenir ?...

Jean-Baptiste s'étoit laissé presque défaillir au commencement de la réponse de Duprat, et il se retenoit à peine au bois de la chaise de ce beau jeune homme qu'il aimoit tant ; car Jean-Baptiste avoit été son père nourricier. — A ces derniers mots qui retentissoient plus loin que Duprat ne l'auroit voulu, à ce sanglot qui trahissoit le désespoir secret du rieur, et qui suspendit un moment la distribution du souper, Jean-Baptiste se releva aussi droit que le lui permettoit sa longue stature, un peu courbée par le temps :

— Vos créanciers, monsieur ! vous n'en avez plus, dit-il avec fermeté. Ils vous redevoient quelque chose, et ils ont été contents de tout prendre. Quant à madame, elle conserve cette petite maison de Villeneuve qu'elle préféroit à celle d'Avignon, et il lui reste avec son domaine, en pleine propriété, les dix-sept cent trente livres de rente de Jean-Baptiste Morand.

— Votre fortune, Baptiste, après avoir arrangé mes affaires, selon toute apparence, du produit de quelques autres épargnes que vous aviez faites dans mon commerce, au temps passager de sa prospérité !... Mais que vous restera-t-il, à vous?

— L'amour et la crainte de Dieu où j'ai été élevé, monsieur ; et puis du pain chez madame Duprat. Je

n'ai jamais eu d'autre ambition. J'ai commencé par votre pain, et je finirai par votre pain, en tout bien tout honneur, sans avoir fait tort à personne. J'aurois passé avec vous le peu de jours que j'ai encore à vivre. S'il faut que vous partiez le premier... — Hélas! cela est donc vrai! — je serai jusqu'à la mort le fidèle domestique de madame Duprat et de vos enfants, comme j'ai été celui de votre père et le vôtre. Je ne me connoissois point de famille; je n'ai jamais eu qu'un fils à caresser au berceau, et c'est celui que vous êtes venu remplacer dans les bras de ma femme. Elle aussi s'en est allée, sans me laisser aucun devoir à remplir sur terre. Le Seigneur soit loué en toutes choses! Tout ce que je possédois me provenoit de vos parents qui m'ont fait presque riche, et de vous, monsieur, qui preniez plaisir à grossir mon mince trésor de vos libéralités de jeune homme. — Je disois en moi-même: C'est bien; Jean éparpille sa fortune, mais ses enfants ne perdront pas tout! et quand je vous grondois avec le respect que je vous dois, vous vous contentiez de rire comme un fou en appuyant vos mains sur mes épaules; car vous étiez si aimable et si doux avant la révolution, vous me traitiez si bien comme un ami, que j'ai pu m'accoutumer... pardon, monsieur Jean!... que j'ai pu me croire autorisé à vous regarder, moi, comme mon fils et mon héritier...

Duprat se jeta au cou du vieillard. Mainvielle les embrassa tous deux, et s'attendrit sans doute un instant, parce que tout ce qui intéressoit Duprat lui devenoit plus personnel que ses propres intérêts. Jean-Baptiste se prit à pleurer de leur émotion, comme un pauvre homme du peuple qui s'associe sans la comprendre à l'impression qu'il a produite, par la seule

puissance de la naïveté et du sentiment ; mais ce mouvement d'une âme généreuse qui l'avoit quelque temps distrait et soutenu fit place aux plus cruelles agitations quand il vint à se rappeler, ainsi qu'au sortir d'un rêve, que Duprat alloit mourir :

— O mon Dieu ! reprit il, pourrez-vous permettre cela ! faudra-t-il qu'il meure ainsi, Jean, mon petit enfant, mon pauvre Jean, que j'ai tant réchauffé, tant dorloté sur ma poitrine, en lui disant : Vois-tu, Jeannot, comme le Rhône est large et beau, comme les murailles des remparts sont festonnées ; et veux-tu venir au pied des murailles des remparts pour les toucher de la main ? Ah ! je ne savois pas alors que je vous escorterois un jour jusqu'au pied.... Malheur, malheur ! que la Providence nous soit en aide !

Le guichetier enveloppa Jean-Baptiste d'un bras vigoureux pour l'empêcher de tomber, et le traîna jusqu'à la porte qu'il lui ouvrit et qu'il referma sur lui.

— Monsieur Baptiste, dit le marquis de Sillery en se levant, et en saluant respectueusement le vieux domestique à son passage, vous êtes notre ami à tous, et je m'honorerois long-temps, si j'avois long-temps à m'en honorer, de m'être trouvé dans une si belle et si noble conversation.

— Monsieur Burke, monsieur Dupan, vous avez beau dire, s'écria Carra en montrant les larmes dont les joues de Duprat étoient baignées.... ce ne sont pas là des hommes de sang[1] !

[1] Il faut rendre à César ce qui appartient à César. Ce mouvement n'est pas de Carra, mais de M. Réal, qui l'employa d'une manière merveilleuse et décisive dans le procès du comité révolutionnaire de Nantes. M. Réal devint depuis un des hommes de l'empire, et, dans sa vieillesse virile qui promet de longs jours,

L'effet de cette scène fut vif et général, mais rapide, car la solennité de l'idée commune à tous prévaloit sur toutes les distractions. Ce sujet ramenoit d'ailleurs chacun des condamnés à ses propres affections et à ses regrets de famille. On imagine aisément qu'ils s'étoient placés de manière à pouvoir s'y livrer avec leurs plus proches voisins sans avoir rien à leur apprendre. Ainsi les mêmes sentiments et les mêmes noms occupoient Ducos et Fonfrède; Vergniaud et Gensonné se parloient des mêmes amis et des mêmes souvenirs, quand les méditations de Vergniaud vouloient bien le rendre aux sévères douceurs de ce dernier entretien. Les Bretons Duchâtel et Le Hardy confondoient pour la première fois des opinions libres et découvertes que leur condamnation venoit d'affranchir de toute réserve. Il en étoit ainsi de la plupart des autres. Brissot, triste, mais résigné, gardoit le silence, ou ne l'interrompoit que pour laisser échapper, de temps à autre, le nom de son fils avec un soupir. Sillery étoit plus étranger à ces effusions touchantes, parce que, né dans une autre société, il

il est aujourd'hui connu sous le nom de M. le comte Réal, que je ne lui ai pas donné plus tôt pour ne pas jeter du vague entre les époques. Ma déplorable vie de jeune homme a été loin de lui devoir de la reconnoissance, mais ce sentiment ne sauroit influer sur l'expression de mes convictions littéraires, et je déclare hautement que les brillantes circonstances de position où il s'est trouvé lui ont ravi plus d'avenir que nous n'en avons perdu, mes amis et moi. Trois ou quatre plaidoyers presque improvisés lui promettoient le premier rang au barreau si dramatique de cette période révolutionnaire, qui n'est pas finie. Je les savois par cœur en prison, comme je les sais encore, et je ne me les rappelle jamais sans me sentir ému d'admiration et de regrets sur un si beau talent, malheureusement sacrifié aux honneurs et à la fortune.

avoit vu disparoître dans son naufrage presque tout ce qu'il aimoit, et le sentiment de la solitude où ses émotions politiques l'avoient jeté réveilloit depuis quelque temps dans son âme le besoin de puiser à une source nouvelle de consolation. Il conversoit secrètement avec Fauchet, et la physionomie évangélique du pécheur converti par l'infortune s'éclaircissoit en l'écoutant. Il y avoit dans ce prêtre guéri de ses erreurs, et sincèrement revenu à l'espérance et à la foi, quelque chose d'une confiance céleste, qui auroit rendu le courage aux plus incurables douleurs. La sérénité de son sourire et de ses traits annonçoit une joie si pure que le martyre pouvoit paroître doux à ce prix.

L'assemblée avoit donc alors un aspect sérieux, trop naturel en pareille circonstance, mais qui réprimoit péniblement l'expansion de Mainvielle, déjà distrait d'une impression momentanée; car rien n'étoit capable de fixer la mobilité de son imagination et de tiédir l'effervescence de son sang. Il rompit tout à coup le silence :

— En vérité c'est donner trop de temps aux pensées pénibles dans une soirée de plaisir et de gloire, où tous les cœurs ne demandent qu'à s'épancher en commun dans les délices du banquet! Elle marche, la nuit joyeuse, et nous n'avons encore ni bu ni chanté. Nous n'avons pas encore salué les noms chéris de nos camarades, de nos femmes, de nos maîtresses! A quiconque se souviendra de nous avoir aimés, joie et santé en ce monde!

Président, continua-t-il en se levant et en heurtant son verre contre celui de Vergniaud, vous me ferez raison de ce vieux Madère, et je vous suis caution que vous n'en goûterez jamais un meilleur!...

VERGNIAUD.

A vous, Mainvielle, et à tous ; mais c'est ici la coupe de Théramène. Laissons le reste au beau Critias !

FONFRÈDE.

Le beau Critias, grand Dieu ! à qui destines-tu ce rôle parmi les repoussants tribuns de la Montagne ? à ce petit Saint-Just, si perpendiculaire, si roide, si empesé, qui, selon Camille, porte sa tête comme un Saint-Sacrement ?

LACAZE.

A Robespierre, que ce fou de Mercier compare à un loup-cervier en toilette de bal ?

ANTIBOUL.

A ce Danton, dont la figure hideuse épouvante la liberté[1] ?

GARDIEN.

A Couthon, peut-être !...

CARRA.

Couthon, que la prévoyante nature a sagement privé de ses facultés locomotives pour restreindre ses moyens de nuisibilité ?...

GENSONNÉ.

Marat ne réclamera pas, messieurs. Il a pris le même parti que Vespasien. Il est devenu dieu.

DUCOS.

Oublions ces malheureux pour ne nous occuper que de la patrie et de nos amis !

Et au même instant, vingt noms honorés qui ne parviendront pas tous à la postérité avec la même illustration, mais qui étoient alors l'amour et l'espérance des gens de bien, s'échangeoient sur toutes les bouches.

[1] Cette violente hyperbole est de Saint-Just.

C'étoient Villar, Viennet, Mazuyer, Laurençot, Wandelaincourt, Séguin, Noël, Harmant, Quirot, Casenave, Boissy-d'Anglas, Lanjuinais, Daunou, Pontécoulant, Larivière. C'étoit Jean de Bry, qui exerçoit sur le grand nombre les plus vives sympathies; jeune et ardent comme les ardents et les jeunes, puissant par la parole comme les orateurs, riche des acquisitions de l'esprit comme les savants, pénétré déjà de hautes idées morales et religieuses comme les sages. Les proscrits surtout occupoient toutes les pensées, comme s'il n'y avoit eu de souffrances et de périls que pour eux. — Où sont-ils? que font-ils? que deviendront-ils? — Ces questions se croisoient, se confondoient, se répétoient de tous les côtés avec un intérêt d'émotion qui s'augmentoit des moindres incertitudes.

— Faut-il le demander? répondit Gensonné, de ce ton de sensibilité morose et de douce ironie qui étoit, ainsi que nous le disions tout à l'heure, le trait principal de son esprit. — Échappés depuis cinq mois aux fureurs de la Montagne, ils ont cherché long-temps à la suite de Guadet[1] — puisse la mort épargner un si vigoureux défenseur à la liberté! — ils ont trouvé sans doute quelque asile inviolable où ils attendent en paix le jour d'assister glorieusement au triomphe de la raison et des bonnes lois sur une faction en délire. L'enfer même

[1] Guadet, Marguerite-Élie, né à Saint-Émilion, avocat, député de la Gironde, âgé de trente-cinq ans, mort sur l'échafaud à Bordeaux le 17 juillet 1794, avec la plus grande partie de sa famille. Guadet fut le rival d'éloquence de Vergniaud et de Gensonné, dont il ne cessa pas d'être l'ami. Quelques-uns de ses mouvements oratoires l'emportent même en véhémence tribunitienne sur tout ce qui s'est conservé de plus remarquable dans ce genre chez les anciens et chez les modernes.

leur en auroit servi, si le voyage d'Orphée pouvoit se renouveler dans le monde prosaïque des Jacobins, car la lyre d'Orphée, Girey-Dupré[1] nous l'a dit en vers, a passé entre ses mains. — Là, dans une profonde sécurité sur leur sort, et peut-être sur le nôtre, il est aisé de deviner comment ils remplissent leur temps. Je crois, en vérité, que je les vois. — Salles[2] relit et repolit cette éternelle tragédie qui doit incessamment détrôner Voltaire. Barbaroux[3] achève de rimer un conte

[1] Girey-Dupré, Joseph-Marie, né à Paris, homme de lettres et journaliste, âgé de vingt-quatre ans, exécuté à Paris vingt jours après les GIRONDINS, le 20 novembre 1793. Il n'étoit pas de la Convention nationale; mais il avoit adhéré d'une manière assez vive aux principes des *hommes d'état* pour se signaler à leurs bourreaux. A l'époque où parle Gensonné, il étoit déjà prisonnier à Bordeaux; mais il ne fut amené à la Conciergerie qu'après la mort de ses amis.

[2] Salles, Jean-Baptiste, né à Vezelise, médecin et homme de lettres, député de la Meurthe, âgé de trente-trois ans, exécuté à Bordeaux quelques mois après la mort des GIRONDINS, le 20 juin 1794.

Deux des députés nommés plus haut, Mazuyer et Noël, sont morts aussi sous le couteau révolutionnaire. Une multitude d'autres, ou victimes ou fugitifs, échappent à ces rapides revues, déjà trop multipliées par rapport à la dimension de cet écrit. La catastrophe du 31 mai demanderoit à elle seule une longue biographie spéciale.

[3] Barbaroux, Charles-Jean-Marie, né à Marseille, avocat et homme de lettres, député des Bouches-du-Rhône, âgé de vingt-six ans (au moment de l'action), mort sur l'échafaud à Bordeaux le 25 juin 1794, après s'être frappé inutilement de deux coups de pistolet. C'étoit un des membres les plus jeunes et les plus éloquents de la Convention. Sa force et sa beauté en faisoient une espèce de héros épique, dont la physionomie est supérieurement tracée dans d'excellentes pages des *Mémoires* de Louvet et de madame Roland.

badin, dont les dames n'avoueront pas la lecture; ou bien, l'Hercule de la révolution, vaincu par un nouvel amour, file aux pieds d'une autre Omphale qui le cache dans son boudoir. Valady frissonne au seul nom de l'échafaud qu'il ambitionnoit comme le terme le plus glorieux d'une honorable vie, et se plaint, dans sa timidité ingénue, de ne pouvoir finir ses jours au fond de quelque modeste solitude, pareille à celle du vieillard de Virgile. N'entendez-vous pas Louvet[1], modulant sur tous les tons de sa prose cadencée, un peu froide à mon avis quand elle n'est pas libertine, de tendres invocations à la massive Iris qu'il a baptisée du nom sarmate de Lodoïska? Buzot[2], plus enorgueilli qu'il ne le pense lui-même de la royauté imaginaire que lui ont conférée nos ennemis, déclame d'une voix imposante, ou gourmande les esprits irrésolus avec une rigueur impériale. Pétion[3], fier de ses beaux cheveux blanchis

[1] Louvet, dit de Couvray, Jean-Baptiste, né à Paris, homme de lettres et journaliste, député du Loiret, âgé de vingt-neuf ans, mort le 25 août 1797, à l'âge de trente-trois ans, le seul des personnages historiques de ce récit qui ait éte emporté par une mort naturelle. Le roman de *Faublas* lui avoit acquis, très-jeune, une réputation d'esprit dont peu d'écrivains de nos jours seroient jaloux. Il y a de l'éloquence, bien qu'un peu apprêtée, dans quelques-unes de ses philippiques, et le récit de sa proscription renferme des pages admirables.

[2] Buzot, François-Nicolas-Léonard, né à Évreux, avocat, député de l'Eure, âgé de trente-trois ans, mort l'été suivant dans un champ des environs de Saint-Émilion, où il fut trouvé à demi dévoré par les loups. La Montagne l'appeloit le roi Buzot, parce qu'elle le regardoit comme le chef et l'âme des prétendus complots des fédéralistes.

[3] Pétion ou Péthion de Villeneuve, Jérôme, né à Chartres, avocat, maire de Paris, député d'Eure-et-Loir, âgé de quarante ans, mort de faim dans les champs de Saint-Émilion, où il fut

avant l'âge, prêche avec la gravité du patriarche ou la solennité du pontife. Cussy tempête contre sa goutte, et s'en console en buvant plus sec qu'il ne convient à son régime......

— Je bois à tous, et à chacun d'eux en particulier, dit Mainvielle en multipliant les rouge-bords.

— Je bois à leur avenir et à celui de la France, dit Ducos.

— Je bois à la République une, indivisible et impérissable, dit Boileau.

VERGNIAUD.

Être de raison ! puérile chimère, bonne à bercer tout au plus désormais l'imagination d'un enthousiaste à la robe juvénile ! Rappelez-vous ces mots de Barbaroux : « Si j'avois à recommencer ma vie, je la consacrerois » tout entière aux nobles études qui élèvent la pensée » de l'homme de bien au-dessus de la terre, et je ne » m'aviserois jamais de vouloir conduire à la liberté un » peuple sans mœurs. Cette foule furieuse n'est pas plus » digne d'un gouvernement philosophique que les laz- » zaroni de Naples et les anthropophages du Nouveau- » Monde [1] ». — Barbaroux disoit vrai. Il falloit fonder sur une terre cachée aux scélérats la république idéale de Roland. Les vrais sages rêvent des législations avec

dévoré par les chiens et les loups, vers le milieu de l'année 1794. Son parti l'avoit appelé Aristide. Les biographes ne s'accordent pas même sur l'orthographe de son nom.

[1] Ces expressions sont en effet celles de Barbaroux, qui a pu s'en servir avant de se séparer de ses amis, mais qui les a consignées plus tard en caractères immortels dans une lettre à son fils au berceau. Nous recommandons aux études des républicains à venir cet admirable monument d'éloquence et de raison.

Platon et des utopies avec Thomas Morus. Ils n'essaient pas de les réaliser.

GENSONNÉ.

Vergniaud est décidément le Jacob Dupont [1] de la République; il ne croit plus à la liberté.

VERGNIAUD.

Je ne crois plus à cette déesse qui vient au milieu des hommes les mains pleines de bienfaits, mais à cette furie qui les enivre et qui les dévore. L'appelez-vous la liberté? Quand les nations reconnurent d'un commun accord la divinité du soleil, il n'étoit pas couvert du voile sanglant des orages.

FONFRÈDE.

O Vergniaud! notre égalité sociale, qui est écrite dans la nature, ne seroit aussi qu'un vain mot!

VERGNIAUD.

Procuste avoit un lit de fer à la mesure duquel il assujettissoit tous les voyageurs, en disloquant les plus petits, en mutilant les plus grands. Ce tyran croyoit comprendre fort bien l'égalité.

BRISSOT.

Elle peut s'établir graduellement chez un peuple nouveau ou renouvelé, comme en font les révolutions et les transmigrations; chez un peuple où tout le monde est également intéressé à l'établissement et au progrès de l'institution qui est la sauvegarde de tous, parce que le mouvement des choses humaines l'a ramené des erreurs de la civilisation à l'innocence des tribus primitives; — chez un peuple de frères.

[1] C'est le nom d'un conventionnel, d'ailleurs peu connu, qui avoit fait à la tribune profession d'athéisme. Il disparut devant l'étrange théisme de Robespierre, et mourut, suivant les biographes, en état de démence.

VERGNIAUD.

Et moi aussi, je lui adresserai un adieu, l'adieu du gladiateur vaincu : Tyran aveugle et féroce, les mourants te saluent ! — Mais de la révolution sublime que ma pensée s'étoit faite, j'en emporterai le deuil dans mon cœur, comme Mirabeau celui de la monarchie [1].

BRISSOT.

Ta misanthropie est justifiée par des crimes qui ne me font pas moins horreur qu'à toi ; mais elle t'entraîne trop loin. Ton expérience tardive s'est formée dans des jours de désolation et de douleur. Vergniaud mourant n'a vu que le berceau d'Hercule.

VERGNIAUD.

Hercule au berceau étouffoit des serpents. Il n'en vomissoit pas.

BRISSOT.

Je te parle avec cette connoissance plus calme et plus approfondie des hommes et des événements que l'âge, la méditation et les voyages m'ont donnée. J'ai visité des nations innocentes dans leurs mœurs, simples dans leurs besoins, modérées dans leurs ambitions, et par conséquent heureuses de tout le bonheur que peuvent procurer la modération, la simplicité, l'innocence. J'ai compris alors que l'habitude des bonnes institutions fait les bonnes sociétés, et que cette habitude se contracte vite ; car celles-là, comme celle que nous nous proposons de fonder, sortoient à peine d'une révolution qui avoit éclaté et s'étoit accomplie en peu d'années sous nos yeux. Moïse lui-même disparut dans

[1] « J'emporte le deuil de la monarchie ; les factieux s'en dis- » puteront les lambeaux. » Dernières paroles de Mirabeau, rapportées par Cabanis.

une tempête, et la législation de Moïse a traversé les siècles.

FAUCHET.

Cette tempête venoit du ciel, et les vôtres viennent des abîmes.

VERGNIAUD.

Bien, Fanchet ! ne justifions pas nos erreurs par des comparaisons forcées. La décrépitude n'enfante plus. On ne fait pas de jeunes institutions avec de vieux peuples.

BRISSOT.

C'est un vieux peuple que les colonies américaines. Leur civilisation est née de la nôtre.

VERGNIAUD.

Et assez péniblement pour que tous les âges s'en souviennent. Elle a coûté la vie à sa mère.

CARRA.

J'opine que, s'il est une claire, palpable et irrésistible réponse, une évidente et irréfragable solution au paradoxe sceptique de Vergniaud, c'est celle qui résulte ostensiblement de la révolution d'Amérique, révolution phénoménale, j'en conviens, mais expérimentale et complète.

VERGNIAUD.

Je vous proteste, savant Carra, que vingt adjectifs à votre choix, placés, selon votre usage, au-devant de cette démonstration, ne me démontreroient rien de plus. Mes opinions sont arrêtées sur tout ce qui appartient à l'intelligence bornée de l'homme. Nous saurons le reste demain.

CARRA.

Il est pourtant positif, incontestable, universellement reconnu....

VERGNIAUD.

Que les nations ont leurs mœurs, les temps leurs besoins, les législations leurs *antécédents* nécessaires — passez-moi cette mauvaise expression, — et que toute organisation politique se compose de ces éléments. Brissot, qu'une instruction si vaste et si variée a initié aux secrets les plus relevés des polices humaines, n'a cessé de nous présenter pour exemple cette constitution atlantique, bonne peut-être aux peuples qui se la sont faite, mais qui n'est pas plus applicable à notre monde usé que les cultures de l'Amérique à nos froides régions et à notre sol appauvri. Nous auriez-vous donné un jour, ô mon cher Brissot, les végétaux des tropiques, avec les ravissantes harmonies de leur terre natale, la chaleur vivifiante de leur ciel, l'énergie de leur saveur et de leurs parfums? La question se renferme dans ce mystère. — Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un peuple colon? Une famille adulte, une société de jumeaux majeurs et émancipés, qui ont reçu d'une éducation uniforme des facultés presque toutes pareilles entre elles; un état de convention qui n'a de but que sa durée, de gloire que son indépendance, de liens que ses intérêts. Jeté simultanément dans un monde d'exil, ce peuple y arrive en voyageur, et s'y impose facilement un contrat qui n'est que l'expression des garanties matérielles de sa conservation, que la condition de cette existence relative dont le type n'est gravé nulle part dans la destination de l'homme; pacte viager qui lie à peine quelques générations, qui n'emprunte rien au passé, qui ne doit rien à l'avenir, parce qu'il n'y a ni passé ni avenir pour une nation d'un jour, à laquelle le présent lui-même n'appartient que par hasard, car c'est au hasard qu'elle doit jusqu'à l'air qu'elle respire, et jusqu'à la lumière qui

l'éclaire. Il n'y a point de loi fondamentale, il n'y a point de religion politique pour une civilisation expatriée, car il n'y en a point sans patrie : il n'y a point de patrie dans le lieu où nos mères n'ont pas rêvé le berceau de leurs enfants, où nos enfants ne peuvent pas semer des fleurs sur le tombeau d'un aïeul. Le Scythe qui répondit à l'étranger : « Dirai-je aux ossements de nos » pères de se lever et de marcher avec nous? » définit très-bien la patrie. La patrie de l'homme naturel n'est pas si large qu'on l'imagine. S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable, s'il a planté un arbre et logé une femme, s'il a nourri un enfant entre la chaumière où il a été allaité et le cimetière où il a suivi le convoi de son père, voilà la patrie. — La constitution passagère d'une caravane organisée en peuple est un beau modèle à proposer aux Arabes nomades et aux aventuriers bohémiens. Il faut d'autres bases aux législateurs du vieux monde. — Quand la statue de Pygmalion fut animée d'un souffle de Vénus, les hommes tombèrent à ses pieds et reconnurent qu'elle étoit belle ; mais Rousseau même ne lui a prêté que le sentiment confus d'une personnalité stérile. Aucun sein ne l'avoit portée, aucun regard ami n'avoit épié l'essai de ses premiers pas ; aucune oreille n'avoit été réjouie du bruit si vague et si doux de ses premiers bégaiements ; jamais ses doigts n'avoient joué dans des cheveux blancs ; jamais son cœur inquiet et curieux n'avoit palpité sur un cœur. Fantaisie ingénieuse de l'art, un moment vivifiée par le feu de la nature, mais innocente par ignorance et non par pudeur, dépourvue de l'instinct de l'amour par lequel on est aimé, incapable de connoître le bloc même dont elle étoit sortie ; toute vivante elle touche de toutes parts au néant, et la mythologie l'a si bien senti qu'elle n'a

pas daigné la rendre mère. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette statue. — Bernardin de Saint-Pierre parle dans son Voyage à l'île Bourbon d'une plante qu'il a remarquée au Cap de Bonne-Espérance, et qui développe sur la verdure une fleur éclatante, mais fragile, que nulle tige ne paroît lier à la terre, et que le moindre souffle flétrit. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette fleur. — Quand Moïse, dont vous parliez tout à l'heure, conduisit son peuple à la terre de Chanaan, il ne se contenta pas de lui dire : Je vous mène dans une contrée favorisée du Seigneur, où coulent des ruisseaux de lait et de miel; il lui dit : Je vous promets une terre qui a été promise à vos ancêtres, et que Dieu a marquée pour le patrimoine d'Israël.

Je comprendrois, quoique avec peine, qu'on refît une civilisation dans notre Gaule celtique avec les souvenirs des druides. On n'en fondera point sur des idées purement morales. Telle est la destinée de l'homme. La divinité qui préside aux créations sociales, ce n'est ni la doctrine du philosophe, ni l'expérience du légiste; c'est la nymphe du poëte et la fée du romancier. La sagesse de Numa n'auroit pu se passer d'Égérie. — Venus à la fin d'une société, nous nous sommes follement épris de nos œuvres en voyant s'entasser derrière nous des ruines sur des ruines, mais nous n'avons rien construit, et Fauchet vous en dira la raison, selon les termes de sa foi, qui est une des mille expressions de l'éternelle vérité, si elle n'est pas la meilleure : c'est que le grand inconnu qui a tout fait de rien n'étoit pas avec nous, et que le miracle d'une création soumise aux lois de la parole ne se renouvellera plus. — Mon cœur étoit las comme le vôtre des longues erreurs de tant de généra-

tions abruties, et des longs malheurs de tant de générations esclaves. Comme le vôtre, il a ambitionné dans son aveuglement des améliorations impossibles qui ont déjà coûté trop de larmes et trop de sang au genre humain. Les amants de Pénélope n'ont pas été trompés plus amèrement que ceux de la liberté. L'intelligence des nations a des nuits profondes qui détruisent l'ouvrage de ses jours. Tant qu'un siècle lèguera au siècle qui le suit une page de l'histoire, une tradition, un monument, il ne sera pas permis de rien édifier. Pour la société, comme pour l'homme qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de nouveau que la mort. Les Péliades, qui égorgèrent leur vieux père pour le rajeunir, étoient d'habiles républicaines. Elles savoient le secret des révolutions. A la naissance d'un peuple, le sacrifice d'un homme est quelque chose; mais quand ce peuple a vieilli, le gouffre de Curtius ne se referme que sur le peuple tout entier[1].

BRISSOT.

Quel jour as-tu attendu pour nous dévoiler cette pensée effrayante!

VERGNIAUD.

Sais-tu à quel jour Brutus étoit arrivé quand il s'aperçut que la vertu n'étoit qu'un nom?

GENSONNÉ.

Est-ce à cela que se bornent les révélations de ton esprit familier? Gracchus, égorgé dans le bois sacré, jeta de la poussière vers le ciel, et de cette poussière

[1] Ce discours n'est qu'un pastiche sur la foiblesse duquel je ne me fais pas illusion, mais qui représente du moins avec quelque vérité le mouvement du langage et les formes familières de l'orateur.

naquit Marius, qui écrasa l'orgueil des patriciens. Vergniaud, nous avons un lendemain!...

— Je le sais bien, dit Mainvielle, un lendemain qui n'en aura plus.

VERGNIAUD.

Des républiques qui bâtissent la monarchie; des monarchies qui bâtissent la république; et le chaos après.

BRISSOT.

La monarchie angloise n'est pas le chaos; elle préside encore à la civilisation des deux mondes.

VERGNIAUD.

La monarchie angloise est d'hier; quand elle est née d'ailleurs, les éclairs du mont Sinaï n'étoient pas éteints. Ouvre les pages de cette histoire, tu y retrouveras partout les traditions de l'Écriture plus vivantes qu'aux premiers temps de l'Église. L'esprit de leur révolution, c'étoit l'esprit du Dieu de la Bible. Le sceptre de l'opinion, c'étoit la verge d'or du prophète. La constitution tomboit page à page des textes sacrés, et les prêtres marchoient au-devant de la nation avec le glaive du Christ et le livre de la loi. Rends un pareil véhicule à ta république, ou jette un linceul sur son cadavre; il ne s'animera point.

SILLERY.

Observez aussi, monsieur Brissot, que ce peuple éclairé de si hauts enseignements bravoit par sa position géographique la menace des armes et l'invasion des doctrines; il étoit entouré de l'Océan comme d'une ceinture. Oserions-nous opposer à un pareil état de société celui d'une nation grande et généreuse sans doute, mais d'une nation à coutumes disparates, à limites équivoques, à mœurs indécises et mobiles?

CARRA.

D'une nation hibride, hétérogène, sans autochtonéité, sans amalgamation, sans sympathisme !

FAUCHET.

D'une nation sans Dieu ! L'histoire de toutes ces agrégations d'hommes qu'on appelle des sociétés est écrite en caractères ineffaçables dans la Genèse. L'homme séduit cueille avec ivresse le fruit de l'arbre de la science, et il apprend pour toute science qu'il doit mourir de mort. Le fruit de l'arbre de la science, messieurs, je vous le dis, ce sont les révolutions.

DUCOS.

En vérité, mes amis, je ne sais si je me trompe, mais les paroles qui m'arrivent de ce côté ressemblent à celles qu'on entend dans les rêves. Il y a six mois que vous dissertiez comme des encyclopédistes, et voilà que vous prêchez comme des puritains ! O Fauchet ! ne calomnie pas du moins, à ton heure dernière, les aimables séductions de la femme dans le paradis terrestre, dont elles rachetoient si délicieusement le sublime ennui ! J'ai entendu dire plus d'une fois qu'un cœur d'amant avoit palpité sous ton étole apostolique !

FAUCHET.

Ma vie n'est pas un exemple, Ducos, et mon heure dernière sera une réparation si Dieu en reçoit le sacrifice. Il y a plus d'un obstacle à vaincre et plus d'un regret à dévorer sur le chemin du salut.

VERGNIAUD.

Comme plus d'un outrage à subir sur celui du triomphe. Prends la main que t'offre Ducos ; il n'a pas voulu te blesser.

MAINVIELLE.

Allons, Fauchet, un peu d'indulgence pour la gaieté. Votre maître de Galilée prenoit plaisir à la joie des enfants. Nous ne rirons pas plus jeunes, comme disoit ma pauvre mère; et il m'est avis que nous ne rirons pas plus vieux de beaucoup.

FAUCHET.

Que la paix du ciel descende sur toi, cher Ducos, avec les bénédictions que mon cœur te donne!

BRISSOT.

Cela est bien! Quelle pitié pouvons-nous attendre de la postérité si nous en manquons pour nous-mêmes, nous, hélas! qui nous sommes égarés les uns par les autres dans la recherche du bonheur public?

LASOURCE.

Je me souviens que le sujet de ma dernière instruction au peuple fidèle de mon auditoire étoit le verset 22 du chapitre V de saint Matthieu en son Évangile : *Celui qui insultera son frère, ou qui lui adressera des paroles menaçantes, mérite d'être condamné dans le conseil.* Heureux qui a mieux profité que moi de cet enseignement! La fougue de mon caractère ne me livroit que trop vite aux égarements de la colère et des passions, quoique je fusse porté par mes inclinations naturelles autant que par mon ministère à des sentiments tolérants et doux. Je vous prie, Sillery, de vouloir bien oublier nos déplorables disputes [1].

[1] Lasource, préoccupé du projet d'usurpation ou de dictature du duc d'Orléans, n'avoit cessé de le poursuivre de cruelles *philippiques*. Ce fut lui qui demanda l'arrestation du prince, et celle de Sillery qu'il devoit retrouver à l'échafaud. J'ai appris du vénérable abbé Émery, dont il sera question plus tard, que Lasource et Sillery s'étoient embrassés à plusieurs reprises

SILLERY.

D'honneur, monsieur de Lasource, vous ne pouviez rien me proposer de plus agréable. Vous m'avez vu ce soir jeter ma béquille de podagre au milieu du parquet en disant : « Je suis arrivé ici infirme et malade, mais votre jugement me rend toute l'énergie de ma jeunesse et de ma santé : voici le plus beau jour de ma vie ! » Eh bien, monsieur de Lasource, croyez que je ne me débarrasse pas moins aisément des infirmités de mon âme, et que je mourrai votre sincère ami. Je ne garde pas même rancune à ces messieurs du tribunal.

LASOURCE.

Nous mourons le jour où le peuple a perdu la raison. Les infortunés mourront le jour où il l'aura recouvrée. Lequel vaut le mieux de leur sort ou du nôtre ? Puisse au moins le ciel ne pas se fermer à leur repentir !

MAINVIELLE.

Ce sont là, grâce à Dieu, des paroles de paix, et il devoit en être ainsi, puisque nous avons le bonheur de posséder parmi nous des représentants des deux Églises.

CARRA.

Il est vrai, — passez-moi cette saillie, — que nous voilà exactement placés, comme le symbolique animal de Buridan, entre deux boisseaux d'exhortations évangéliques.

le jour de l'exécution. En général, et je ne saurois trop le répéter, il n'y a ici de mon invention que l'enchaînement logique des paroles, et j'ai cherché à le rendre aussi rationnel que possible. Tout ce qui fait allusion aux faits est fondé sur des écrits ou des traditions verbales dignes de foi.

GENSONNÉ.

Je déclare au nom du bureau que nous pouvions compter un mandataire de plus dans le prochain concile des communions chrétiennes. Fonfrède a été missionnaire, et j'ai entendu cette voix éloquente se préparer aux improvisations de la tribune par les improvisations de la chaire.

FONFRÈDE.

Vains efforts d'une pensée inquiète qui cherche à se rattacher à tout ce qu'il y a de grand dans l'avenir de l'homme, et qui ne parvient, de tentatives en tentatives, qu'aux désolantes réalités de la proscription et du supplice !

BRISSOT.

A qui le dis-tu, Fonfrède ! mon indépendance de caractère et de mœurs, ma paisible et laborieuse pauvreté, le sacrifice de ma vie offert depuis long-temps à toutes les passions qui demandent du sang, la popularité même que mes ouvrages m'avoient acquise dans tout le monde civilisé, et qui m'a rendu l'interprète de quatre millions d'Américains dans une question d'humanité, rien ne m'a défendu des excès de cette frénésie populaire ; elle vient de me crier, par la bouche de ses juges affidés, qu'il falloit mourir !

LESTERPT-BEAUVAIS.

Tu as vécu comme Aristide, et tu mourras comme Sidney [1].

[1] Cette phrase est de Girey-Dupré, qui la prononça peu de temps après devant le tribunal assassin, en répondant à l'interpellation qui lui étoit faite sur ses rapports avec Brissot. Je la donne ici à un autre, en vertu d'un privilége dont j'ai usé souvent sans dissimuler cette licence, celui de m'emparer de quelques belles paroles des absents dans les occasions où elles ont pu se présenter naturellement à un de mes personnages.

LASOURCE.

Je ne suis pas en arrière de services et de dévouement avec vous, Brissot! la République me devoit une statue pour avoir démasqué le traître Lafayette; Lafayette, l'idole devant laquelle j'avois si long-temps sacrifié [1]!

DUCHATEL.

Soyez tranquille, monsieur. L'humanité, indulgente pour vos erreurs, vous accordera peut-être une statue plus durable que les monuments de la République. Elle n'oubliera jamais avec quel courage et avec quel talent vous avez défendu la cause des innocents enfants des émigrés.

VERGNIAUD.

La conscience d'une vie utile et bienveillante est, en vérité, le plus doux des priviléges d'une bonne mort. Il ne nous est pas donné comme à Scipion de forcer un sénat injuste à nous suivre au Capitole, mais la postérité nous y attend. Plus je réfléchis, moins je vois ce qui manqueroit à la gloire de notre nom historique. Je déclare, quant à moi, que mon existence me paroît fort complète.

DUCOS.

Fort complète en effet, à la durée près. Oh! qu'un esprit cultivé en notre barreau de Bordeaux est fertile en joies flatteuses et en consolantes vanités! La postérité est une chose magnifique, Vergniaud, et le Capitole aussi, moyennant que tout cela vienne à point; mais cette imposante perspective ne m'empêche pas de trou-

[1] Voyez le *Moniteur*, séance du Corps législatif, 19 août 1792. Puissent de nouvelles révolutions ne jamais rappeler au noble vieillard dont parle ici Lasource l'ingratitude et l'injustice des républiques!

ver quelque chose à dire au compte interrompu de mes jours. La mesure n'y est pas.

VERGNIAUD.

Qu'importe la mesure des jours à qui meurt pour son pays? Le plus prochain est le meilleur quand il est le plus glorieux. Notre âge politique, c'est celui de nos titres à l'échafaud, et l'échafaud, Ducos, c'est le Capitole des temps mauvais. Ce bonheur étoit au-dessus de toutes mes ambitions!

DUCOS.

En ce cas, réjouis-toi, couronne-toi de fleurs, et baigne-toi dans les parfums. Les compagnons de Léonidas en firent autant avant de passer du champ de bataille à leur vie immortelle.

CARRA.

Avec une épitaphe de Simonide que j'ai deux ou trois raisons de croire apocryphe.

FONFRÈDE.

Le martyr qui va mourir aux autels de la liberté n'est jamais trop pur ni trop paré.

Sillery rajusta ses cheveux, et releva les longs parements de son gilet blanc.

— Cet incident de la vie qu'on appelle la mort, dit-il, mérite à peine d'être pris en considération, quand on a le bonheur d'y être convenablement disposé par la foi ou par la vertu. Nous avons sur le reste des hommes le précieux avantage de l'attendre à une heure fixe. Inévitable, il faut le subir. Prématuré pour la plupart d'entre vous, messieurs, il est consolant de penser que vous n'aviez aucun moyen honorable d'en retarder le moment.

DUCOS.

Il y en avoit un. Pendant que nous étions en veine

de décrets, et que nous en faisions à la journée, je regrette de n'avoir pas proposé l'indivisibilité de la tête et des vertèbres.

BOILEAU.

Il y en avoit un autre. C'étoit de prêter la main à l'œuvre de la Montagne qui a peut-être sauvé la patrie.

MAINVIELLE.

Et qui n'a pas sauvé Boileau, l'ingrate! Hélas, c'est une méprise!

BOILEAU.

Vous rappelez-vous la menaçante prophétie de Danton? « Le bronze qui doit former la statue de la liberté » est en pleine fusion. Si nous manquons le moment de » le couler, il nous dévorera tous! »

VERGNIAUD.

Il les dévorera! — Et notre gloire, à nous, sera d'avoir mieux aimé mourir leurs victimes que leurs complices!

— Malédiction! dit Viger, en appuyant sa main sur la place où il avoit l'habitude de chercher la poignée de son sabre, dans ses fougueuses argumentations à la Convention nationale; — malédiction! qui nous reproche de n'avoir pas été leurs complices? Nous autres soldats, nous tournons la face à la mort, et nous ne transigeons pas avec le crime! la responsabilité d'un forfait politique est le *sauve-qui-peut* des lâches. Que Dieu pardonne à ceux qui l'acceptent, comme diroit M. l'abbé Fauchet! — Je m'étonne, messieurs, que vous n'ayez pas compris un meilleur moyen que les vôtres de réduire au silence une méchante cohue d'énergumènes qui pâlissoient à la vue du fer! Je vous reconnois pour des avocats très-diserts et des gens de beaucoup d'esprit, choses auxquelles je m'entends de profession,

puisque j'étois membre de l'académie d'Angers; mais jamais discours, si beau qu'il fût, n'a fini une révolution. La seule puissance qui fût capable d'assurer au milieu de nos désordres la conservation des idées sociales, ce n'étoit pas celle de la rhétorique avec ses phrases cadencées et ses précautions oratoires! C'étoit, mordieu, celle de la force, d'une force virile et martiale qui procède par les démonstrations de l'épée! — Nous en avons des preuves mémorables dans les anciennes histoires. — A la pointe de l'épée, messieurs, rien qu'à la pointe de l'épée — Duperret que voilà peut le dire, et Valazé que voilà aussi vous le diroit, s'il le pouvoit — nous aurions mis à la raison en cinq minutes, pour ne pas exagérer, toute cette couarde et hargneuse louvetaille de la Montagne. Cela valoit mieux que de vous complaire, comme des légistes, en longues harangues du goût d'Isocrate et de Cicéron : — Ah! ah! ah! ah! une, deux! Robespierre est mort! — Une, deux! le beau Lacroix fera défaut à l'appel nominal du soir! — Une, deux! Collot d'Herbois crie merci, le misérable! mais il ne l'obtiendra pas...

Et tout en parlant ainsi, Vigier, entraîné par la chaleur de l'action, n'en oublioit pas la pantomime nécessaire.

— Quel horrible carnage! s'écria Mainvielle; arrêtez-moi cet homme-là.

— Voilà, continua Viger, comment se fondent les bonnes constitutions, et non pas avec je ne sais quel fatras élégant de prétendues raisons d'homme d'état qui n'ont jamais rien enseigné à ceux qui ne veulent pas apprendre! Excusez, Vergniaud! pardon, Gensonné! car je ne voudrois pas pour les oreilles de Chabot offenser le cœur d'un ami; non, pardieu, je ne le voudrois pas!

mais je soutiens qu'il falloit me suivre quand je vous montrois de la pointe de mon sabre le chemin de Versailles, et que cette canaille, plus peureuse encore qu'insolente, m'ouvrit par deux fois, s'il vous en souvient, un large passage sur la terrasse. — Ce n'est pas dans le cœur gangrené d'une ville impure, échue en patrimoine à toutes les tyrannies populaires, comme la voirie aux corbeaux, qu'on pouvoit rassembler les éléments d'une saine république. C'étoit partout ailleurs, car le principe social nous auroit suivis, et c'est à lui que les nations se rallient toujours. Qui sait maintenant d'où il rentrera dans Paris, s'il y rentre jamais? — de l'Orangerie de Saint-Cloud peut-être!

DUPERRET.

Sans m'emporter comme M. Viger, moi dont le caractère est naturellement fort doux, et qui me flatte d'avoir vécu avec vous tous, messieurs, dans les termes de la politesse, je ne peux me dispenser de rendre témoignage à ce qu'il y a de judicieux dans son opinion. Le jardin étoit là, fort commode à mon avis pour ce genre de discussion, et c'étoit plaisir, raison, économie à nos commettants, que de vider ainsi les questions en deux ou trois passes d'épée, au lieu de les traîner scandaleusement en débats honteux qui tournent toujours, vous pouvez l'avoir remarqué, au profit des fourbes et des pervers. Je ne suis pas discoureur, mais j'ai le coup d'œil prompt et la main assurée. Vous m'auriez vu serrer la lame de ce bellâtre d'Hérault-Séchelles et de ce flandrin de Tallien! Quelle boutonnière je réservois à Dubois-Crancé, l'Apollon du gros David! Nous avions arrangé cela, Viger, Dufriche et moi...

DUCOS.

Dans votre sagesse.....

— Vous persiflez, je crois, M. Ducos, s'écria Duperret en le regardant de travers, et en froissant impatiemment sa serviette.

DUCOS.

Non, Duperret, non vraiment! je badine selon mon usage, et je vous prie de ne pas m'ajourner à quelqu'un de ces rendez-vous où deux braves se coupent impitoyablement la gorge. C'est un soin qui ne nous regarde plus. Nous ferions tort à la Montagne d'un de ses priviléges.

DUPERRET.

A la bonne heure, car, aussi bien, j'ai juré de ne me fâcher de ma vie! Cependant, si on m'avoit cru, et si, comme dit M. Viger, d'autres que Dufriche et moi l'avoient suivi dans son héroïque sortie, vous n'auriez pas les mains liées demain par un malotru de bourreau, pour aller recevoir, en place publique, ce que notre vénérable ami, M. Lamourette[1], appelle une chiquenaude sur le cou.

CARRA.

En vertu de la figure de mots qui est communément nommée euphémisme.

[1] Adrien Lamourette, né à Tervent, dans le Boulenois, homme de lettres, prêtre, évêque constitutionnel de Lyon, membre du Corps législatif, exécuté à Paris à l'âge de cinquante-deux ans, le 10 janvier 1794, soixante-dix jours après les Girondins. Il dut se trouver en même temps qu'eux à la Conciergerie, où M. l'abbé Émery le réconcilia, comme il avoit fait pour Fauchet, avec Dieu et l'Église. C'est de la bouche même de M. l'abbé Émery qu'a été recueillie l'expression fort connue à laquelle on fait allusion ici, et qui est rapportée par la plupart des biographes.

DUPERRET.

Par le saint Évangile[1] ! on ne termine pas autrement les guerres de parti ; mais je n'eus pas ébloui un moment ces gens-là de la lueur de mon sabre, que vous autres GIRONDINS, vous avez tous crié haro, comme des Normands !

VERGNIAUD.

Phocion étoit la hache des discours de Démosthène. Duperret, Dufriche et Viger étoient l'épée des trames de la Montagne.

DUPERRET.

Et si vous l'aviez voulu, cette épée auroit coupé le nœud gordien de la révolution.

FAUCHET.

Une autre épée la coupera.

GENSONNÉ.

Celle de Cromwell.....

DUCHATEL.

Celle de Monck....

VERGNIAUD.

Celle de Thrasybule, peut-être !

VIGER.

Qui sait ? la France est en guerre avec l'Europe, et la guerre seule produit des hommes capables de diriger les états !

DUPERRET.

Qui sauvent les peuples de leurs propres fureurs après les avoir défendus des attaques de l'étranger.

VERGNIAUD.

Comme Pélopidas !

[1] Duperret étoit protestant, ce qui explique l'interjection familière que la tradition lui attribue.

DUCHATEL.

Comme Alfred !

FAUCHET.

Comme Macchabée, messieurs, comme Macchabée !

CARRA.

Ce qui est arrivé devant irrésistiblement arriver encore, ainsi que je l'ai prouvé — ainsi que j'ai du moins commencé à le prouver, ainsi que je le prouverois de la manière la plus évidente.....

Ici Carra laissa échapper un long soupir. Ensuite il continua :

— Tous lés événements de l'avenir n'étant, dis-je, qu'une inévitable répétition du passé, il me paroît vrai en principe qu'une épée terminera infailliblement la révolution. Cela arrive de toute nécessité quand l'avenir des nations est en litige entre le droit et la force.

LE HARDY.

Et une révolution n'est autre chose que l'expression d'un intérêt nouveau qui lutte contre une possession ancienne, c'est-à-dire une tentative qui a pour objet de substituer le fait au droit et la tyrannie au pouvoir.

VERGNIAUD.

Si ce n'est pas là le but de toute révolution, c'est à la vérité sa fin ordinaire ; il vient alors un guerrier qui jette son glaive dans la balance comme Camille, et malheur aux vaincus.

DUPRAT.

Vous me rappelez ce que me disoit à ce sujet un jeune capitaine d'artillerie avec lequel je soupois il y a plus d'un an à Beaucaire [1]. Je répéterois au besoin ses

[1] Bonaparte pouvoit s'y être effectivement rencontré en ce temps-là. Un des petits pamphlets politiques par lesquels il paya

propres paroles... « Ils marcheront dans les révolutions, » et ils n'en recueilleront pas les fruits. Ils feront des » constitutions et ils les violeront. Ils se rendront odieux » au peuple et au genre humain par des excès qui » avoient disparu de l'histoire depuis Sylla et les trium- » virs. Un homme alors paroîtra, guidé par la fortune » et par le dieu de la gloire. Il dira : Je vous ai laissé » des lois, et vous les avez foulées aux pieds. Qu'avez- » vous fait du sang de nos braves, inutilement versé » pour la patrie ? — Et il les chassera devant lui comme » une paille légère ! »

VERGNIAUD.

Il y a de l'avenir dans ce capitaine à la parole poétique ! il sera Marcellus !

MAINVIELLE.

Je l'ai vu. C'étoit un Corse d'assez petite taille, à l'œil noir, luisant, profond, au maigre et long profil, au teint couleur de pierre, aux cheveux plats et tombants, qui parloit peu, et ne parloit que par phrases sentencieuses et pittoresques. Il s'appelle, je crois, Buonaparte.

ANTIBOUL.

Eh quoi ! est-il de cette nation dont on a dit que les Romains ne vouloient pas y prendre des esclaves [1]?

son tribut aux orageuses passions de l'époque, étoit intitulé : *Le souper de Beaucaire,* et on n'ignore pas qu'il fut imprimé à Avignon dans les premiers mois de 1793, c'est-à-dire sous les yeux des amis de Duprat.

[1] Ce reproche est loin d'avoir rien d'injurieux en soi, car il ne peut être que fort honorable pour un peuple de ne point paroître propre à la servitude; mais il fut saisi avec empressement dans sa mauvaise acception par les nombreux ennemis du gouvernement impérial quand Napoléon eut ouvertement rompu

FONFRÈDE.

Ballottés entre des aristocrates imbéciles qui ne rêvent que le passé, et des démagogues furieux qui n'ont d'autres instincts que ceux de la destruction, de la rapine et de l'assassinat, les François seroient peut-être un jour trop heureux d'en recevoir un maître !

VERGNIAUD.

Il y a des époques de dissolution où la tyrannie elle-même ne peut pas s'établir chez les peuples. La tempête des révolutions se construit quelquefois de son propre effort une digue imposante en roulant des rochers sur ses rivages, mais le reflux vient qui les emporte en passant. Tous les pouvoirs qui ne sont pas fondés sur des institutions anciennes et nécessaires, identifiées par un long usage avec le génie national, sont des colosses sans base. Montesquieu compare la féodalité du moyen âge à un arbre immense qui couvroit l'Europe de ses larges rameaux et de son épais ombrage, mais il faut un sol compacte et profond à l'arbre social pour y lier de vastes et puissantes racines qui ne trouveroient où se prendre sur le sol mouvant de cette Europe de sable et de boue que le temps nous a faite. Une révolution est le plus grand jour du peuple; mais comme le plus grand jour du soleil, elle ne promet plus que décadence. Elle éclate en brillantes vertus, par la même raison qui fait, au dire des philosophes, que la flamme a des habitants, mais on ne sème rien de

avec le principe révolutionnaire, parce qu'il n'en avoit plus besoin. La phrase dont il est question, devenue promptement populaire, courut la France sous le nom de M. Lanjuinais, un des membres de la foible opposition du Sénat où se conservoient encore quelques sentiments de liberté.

vivace dans la cendre. Le despotisme sera désormais transitoire en France comme la liberté.

DUCHATEL.

A moins que la liberté ne s'y arrête un jour florissante, sous les auspices de ce pouvoir que vous venez de définir, et qui est fondé sur des institutions anciennes et nécessaires. Oh! laissez ici, mes amis, toute franchise à mon âme, si près de conquérir son affranchissement immortel! Vous avez cru détruire la monarchie; vous n'avez fait que la renouveler, en la réduisant par une réaction violente à la nécessité de subir, lors de son prochain rétablissement, les conséquences de son principe essentiel et les conditions de son origine. La monarchie ne fut en effet dans notre vieille civilisation que la garantie armée des libertés publiques. Elle tomboit de vétusté dans sa forme altérée par des siècles de corruption sociale. Elle se relèvera puissante et rajeunie sur des fondements désormais inébranlables. Oui, la monarchie se relèvera! les planches de l'échafaud n'ont pas bu la dernière goutte de ce noble sang des Bourbons qui est le sang même du pays, et qui n'a jamais coulé sans que la France en tressaillît d'épouvante et de douleur jusqu'aux entrailles de la terre!....

Ici un vague murmure d'étonnement, d'inquiétude et de colère couvrit peu à peu, et puis interrompit tout à fait le discours de Duchâtel.

— Oui, la monarchie se relèvera, et les Bourbons reviendront, s'écria Le Hardy, avec la vigueur sonore et stentorée de ces poumons de fer qui l'avoient rendu si redoutable à la Montagne.

— Ils reviendront de la captivité de Babylone, reprit Fauchet, en fixant son regard extatique aux voûtes de la prison comme si elles s'étoient ouvertes pour lui

montrer le ciel ; — oui, la monarchie se relèvera triomphante, et les murailles du Temple avec elle !...

— VIVE LA RÉPUBLIQUE ! dit Ducos, et respect aux opinions ! nous avons tous quelque raison pour les croire aujourd'hui fort dégagées entre nous d'ambition et d'intérêt. Il n'est pas clairement prouvé d'ailleurs, continua-t-il en riant, que Fauchet soit visité de l'esprit de prophétie, ou bien il l'est un peu hors de propos, comme cet homme dont parloit le vieux Cazotte[1],

[1] Jacques Cazotte, né à Dijon en 1720, guillotiné à Paris dans sa soixante-treizième année, le 25 septembre 1792, et qui n'est pas cité assez souvent comme un des esprits les plus ingénieux, un des plus nobles caractères, et un des hommes les plus vertueux du dix-huitième siècle. Il est fait allusion, dans le passage qui donne lieu à cette note, au fameux récit de la prédiction de Cazotte que La Harpe publia seulement quelques années après, mais qui pouvoit circuler dès lors dans le monde littéraire et politique. Authentique, cette prophétie seroit des plus extraordinaires; apocryphe, elle prouve au moins que la froide imagination de La Harpe s'étoit élevée par l'étude des livres saints à un genre de conception dont il n'y a point d'autre exemple dans ses ouvrages. Je suis disposé à croire que Cazotte en a donné lui-même l'idée quand les premiers développements de la révolution eurent rendu ce calcul de la prévision plus facile et plus vraisemblable. Je me souviens d'avoir vu M. Cazotte, autant qu'on peut se souvenir de l'âge de huit à neuf ans. Il étoit l'ami de mon père, et les sujets familiers de sa conversation étoient fort propres à fixer les souvenirs des enfants. Le plus aimable des conteurs comme le plus beau des vieillards, il se complaisoit en causeries vives et saisissantes qui auroient fait oublier le sommeil aux naturels les plus lourds et les plus paresseux. Son imagination étoit un conte oriental perpétuel dans lequel il s'attribuoit volontiers un rôle, soit qu'il eût réellement pris part aux événements dont il parloit, soit qu'il ne pût s'empêcher de s'identifier en racontant avec un de ses personnages. Je n'ai conservé aucune idée de ce qu'on appeloit ses

qui annonça pendant trois jours la ruine de Jérusalem, et qui ne fut averti de sa propre mort qu'au moment où il lui étoit devenu impossible de l'éviter.

Tous les GIRONDINS se réunirent à l'acclamation de Ducos, à l'exception de ces trois-là. Les cris de *République* et de *Liberté* retentirent long-temps dans ce triste séjour que Fouquier-Tinville avoit appelé, avec le cynisme sanguinaire mais pittoresque de ce temps de malheur, l'*antichambre de la guillotine.*

Duchâtel se leva enfin, quand tous les bruits furent passés, avec cet air calme et fier qui donnoit à son jeune âge quelque chose de la gravité d'une vieillesse solennelle, comme à l'enfance boudeuse de Caton :

— VIVE LE ROI, répondit-il, vivent le Roi et la Liberté !... — Il ne seroit pas François, il ne mériteroit pas d'être homme celui qui baisseroit son front sans rougir devant un pouvoir fondé sur l'esclavage et l'avilissement de ses semblables. Malédiction, ô mon cher pays, sur celui de tes indignes enfants qui formeroit à

visions, parce que je les confondois probablement avec ses histoires, mais j'en ai ouï souvent parler à mon père.— M. Cazotte eut, par une exception qui devenoit rare, tous les honneurs de la mort politique. L'accusateur public lui avoit dit : « Pourquoi » faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze » ans de vertus ! Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux, » bon père ; il faut encore être bon citoyen !... » — L'allocution du président est le plus glorieux hommage qu'ait reçu l'innocence en montant à l'échafaud : « Envisage la mort sans » crainte, lui dit-il ; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner ! » ce n'est pas un pareil moment qui peut effrayer un homme » tel que toi. » — Sa fille l'avoit défendu des assassins de septembre. Elle ne put rien contre ses juges. — Et la peine de mort en politique n'est pas le plus grand des forfaits ! Pauvre Cazotte !

son heure suprême des vœux contraires à ta gloire et à ton bonheur ! Dieu m'est témoin, ou il me sera témoin bientôt, que mon patriotisme ingénu et fidèle ne s'est réconcilié avec la pensée d'une monarchie populaire, assise sur les droits imprescriptibles de l'humanité, que dans le désespoir d'une république impossible, ou dans la honte d'une république mensongère et hypocrite qui s'allaite pour grandir du sang des plus pures victimes. Il me sera témoin, frères chéris de vie et de mort qu'il m'a donnés, que cette pensée nouvelle pour moi est éclose dans ma conscience comme un doux rêve dans le sommeil, sans combinaison, sans calculs, quand j'ai commencé à me dévouer pour elle, comme sans peur quand je vais lui payer le tribut de ma belle vie de vingt-six ans, au prix de tant d'amour et de félicité qui m'étoient promis ! Que me demandez-vous ? Mon cœur naturellement chagrin n'étoit plus disposé à se nourrir des vaines espérances d'amélioration dont nous nous étions flattés. Je ne croyois plus au bonheur des peuples, et cependant je le cherchois encore, et je le cherchois partout, avec l'ardeur qui nous feroit payer le retour d'une illusion agréable de quelques instants d'erreur et de folie. Je vous suivis de mon attention, de mes vœux, quelquefois de mes sympathies. Je ne trouvai rien, rien que le trouble et le néant. Vous vous débattiez dans le vague et vous ne pouviez plus vous diriger. C'est alors que je reportai mes yeux au rivage d'où vous étiez partis, et que je délibérai d'y retourner. Je m'explique cependant. Ne m'accusez pas d'avoir méconnu ce que les usurpations de l'aristocratie avoient d'humiliant et de douloureux pour une âme fière, ce qui devoit l'irriter dans l'orgueil de la noblesse et des cours, la révolter dans leur dépravation ! Quoique né loin de ce théâtre,

et pur de ces affronts auxquels je n'ai jamais exposé ma libre et sauvage adolescence, je n'ai point ignoré les jours d'oppression et de détresse dont la révolution fut l'inévitable résultat. L'histoire m'a montré à nu la conspiration permanente de la tyrannie contre la liberté, du fanatisme contre la raison, d'une routine servile et intéressée contre les progrès de la pensée humaine, contre les idées et les découvertes qui élèvent notre espèce à la hauteur de sa destinée, et qui aplanissent lentement par des conquêtes successives toutes les inégalités de notre vieux monde social. Eh ! mes amis ! le spectre caduc et abruti de l'ancien régime, vieillard obscène et fardé, tout chargé de turpitudes et d'extravagances, m'étoit odieux comme à vous, et j'avois juré de lui livrer une guerre aussi longue que ma vie ! mais je suis venu, et j'ai vu tomber les pouvoirs légitimes dans la ruine du despotisme, la religion et la morale sous le nom de superstitions et de préjugés, les saintes vérités avec le mensonge, les bonnes et antiques lois avec les abus, les innocents avec les coupables ! Je suis venu, hélas ! et vous m'avez montré Marat ! Vous savez si j'hésitai alors entre l'échafaud et lui ! Du moment où je me sentis consacré à la mort, je réfléchis avec plus de soin, parce que si j'étois sûr de ma bonne foi à l'égard de mes commettants, il me restoit un dernier compte à régler avec moi-même, avant le jugement de Dieu. Je reconnus sans peine la vérité de ce que Vergniaud nous disoit tout à l'heure, du haut d'une autorité qui vaut mieux que la mienne ! Enfants étourdis et mutins, nous avions marché, heureux de traîner derrière nous les lambeaux de nos langes déchirés et de nos lisières rompues ; nous nous étions précipités dans l'avenir, sans le prévoir, comme dans une route ouverte ;

coursiers aveugles et indomptés qui se croyoient attelés au char du monde civilisé, et qui ne traînoient d'abîme en abîme que la claie d'une société suicide. J'ignore ce que vous en pensez, messieurs, mais c'est là ce que nous avons fait !.... Les anciennes constitutions de la monarchie, que j'ai trop tard étudiées, contenoient mille fois plus d'éléments de liberté qu'il n'en sortiroit en mille ans de tous les antres de la Montagne ! Et voilà pourquoi je crie : Vive le Roi !

Les mêmes voix ne manquèrent pas d'étouffer ce cri comme la première fois sous un cri presque unanime.

On remarqua seulement que Sillery, vaincu par ses souffrances physiques, s'étoit penché depuis quelque temps contre la muraille, et paroissoit sommeiller.

— Tais-toi, dit Duprat à Mainvielle dont la voix dominoit toutes les autres quand Le Hardy ne parloit point, Sillery dort.

BOILEAU.

Vive la République, une, indivisible et impérissable ! Vive la Montagne !

CARRA.

Vive la République une et indivisible ! Quant à la Montagne que j'ai fort expérimentalement connue, et pour laquelle vous proclamez itérativement une adhésion spontanée, retardataire, ainsi qu'on vous l'a fait observer tout à l'heure, je vous déclare, M. Boileau, qu'elle me rappelle de manière explicite la fantastique montagne de Kaf des fables orientales, qui sert immémorialement de refuge aux djins, aux goules, aux vampires, et à tous les mauvais esprits.

— Ouf ! dit Mainvielle.

VERGNIAUD.

En vérité, c'est une grande insensée que l'imagina-

tion de l'homme ! Vous venez, je crois, de passer en revue toutes les formes éventuelles de la société, et le vœu qui nous rallie presque tous n'exprime en réalité qu'une vague négation des différentes polices auxquelles la terre est soumise. Je vous ai avoué déjà que je ne voyois plus autre chose dans la République anonyme que nous avons décrétée avec tant d'enthousiasme : symbole éclatant de destruction, gage fallacieux de renouvellement, vaine abstraction d'existence ! Il y aura un étrange sujet de méditation pour la postérité dans l'histoire d'une assemblée de législateurs qui ne furent d'accord qu'un jour, et qui ne le furent que sur un mot dont aucun n'auroit accepté le sens dans la signification que lui donnoit son voisin. Le mot seul fut une loi ; la chose restoit un mystère. La république, messieurs ! un gouvernement fédéral pour Buzot, une utopie d'économistes pour Condorcet, un *mob* turbulent et convulsionnaire pour Thomas Payne[1], une grande exploitation agricole, industrielle et philanthropique pour Brissot, une immense Athènes renouvelée de Dé-

[1] *Mob* est un mot anglois qui signifie « populace », dans un sens plus spécialement politique dont nous n'avons pas encore l'équivalent, la *mobilium turba Quiritium* d'Horace. Le chevalier Croft pensoit que *mob* primitif pouvoit être radical dans *mobilis*. Ce rapprochement est au moins fort ingénieux.

Thomas Payne de Thetford, comté de Norfolk, fabricant de corsets, homme de lettres, député à la Convention nationale par quatre départements, âgé de cinquante-six ans au moment de l'action, mort seize ans après en Amérique ; Thomas Payne, que j'ai vu rarement, m'a laissé le souvenir d'un homme de bien, hasardeux en doctrine, réservé en pratique ; sujet à se livrer au mouvement des révolutions, incapable d'en accepter les dangereuses conséquences ; bon par nature, et sophiste par conviction. Il est fort imparfaitement apprécié dans les biographies.

mosthène et de Plutarque pour Ducos; pour Saint-Just, un monde organisé comme la petite et grossière municipalité de Sparte, aux ilotes et aux rois près; une orgie perpétuelle et délirante pour le sybarite d'Arcis-sur-Aube [1]; une ample et somptueuse curée pour Chabot, une dictature pour Robespierre, une boucherie pour Marat : voilà ce que c'est que la république! c'est ce dé à plusieurs faces que les jongleurs font rouler sur un pivot rapide aux yeux de la multitude, et qui en reçoit autant de noms en tournant qu'il lui offre de côtés.

— Accordez-moi, continua Vergniaud avec une riante sérénité, que la destinée ne fut pas sévère pour nous quand elle nous permit de soustraire de bonne heure notre vie historique à la responsabilité d'un tel avenir. L'abri salutaire de la mort est à peine assez profond et assez inviolable pour s'y réfugier avec assurance contre les attentats qui vont épouvanter le monde! Et c'est quand la tyrannie, plus bienveillante qu'elle ne pense, anticipe en votre faveur sur le bienfait de la nature, c'est le jour où vous commencez à être placés hors de la portée de ses atteintes que vous épuisez votre esprit en vaines prévisions sur les différentes manières de finir entre lesquelles peut se débattre, pendant quelques années encore, une société agonisante! Qu'importe à celui qui dort du doux sommeil de la tombe, que les générations qui lui succèdent plient un front consterné sous la hache de Robespierre ou sous le sabre de Tamerlan? qu'elles adorent en rougissant le rosaire imposteur de Louis XI, ou les hideuses amulettes de Marat? qu'elles se traînent, serviles et mendiantes, sur les parvis d'un palais, ou, ivres de vin

[1] Nom du lieu natal et de la maison de campagne de Danton.

et de sang, dans la fange des égouts? N'avons-nous pas un asile paisible et glorieux contre toutes les oppressions, au sein de l'éternelle liberté? C'est dans cette contemplation que l'âme sent qu'elle a des ailes!

BRISSOT.

Joie immense en effet, joie qui feroit éclater le cœur du proscrit s'il mouroit assuré du sort de ses enfants!

VERGNIAUD.

Et quelle est, suivant toi, Brissot, l'heure de toute une existence séculaire où un homme né pour aimer peut mourir sans jeter un regard de douleur sur ce qu'il aimoit? C'est le lot de la pourpre comme celui de l'échafaud Si la mort ne traînoit pas cette cruelle compensation avec elle, connois-tu quelqu'un qui ne voulût de la mort avant le temps où Dieu l'envoie?

FONFRÈDE.

Ne plaignons pas nos enfants de notre mort! Elle sera un jour la plus belle portion de leur héritage.

BRISSOT.

Ou bien, suivant les vicissitudes que Vergniaud prévoit dans l'avenir incertain de la patrie, elle sera contre eux un jour un nouveau titre de proscription!...

FONFRÈDE.

Qu'il en soit ainsi quand les malheurs de la patrie imposeront cette destinée à leur courage! Que mon Henri garde mémoire de son noble baptême de sang, et qu'il se dévoue plutôt à mourir comme nous qu'à transiger avec la faction féroce qui vient d'assassiner la liberté..... la liberté qu'elle assassineroit deux fois!

VERGNIAUD.

Ta pensée planera sur lui d'une région inaccessible aux honteuses terreurs de l'homme mortel, et ton génie enflammera le sien d'inspirations dignes de toi!

La sollicitude qui nous occupe aujourd'hui pour les êtres qui nous sont chers est le dernier lien qui nous attache à notre foible humanité ; mais elle se changera en pures délices quand nous pourrons les suivre d'une attention tranquille dans leur captivité passagère de la vie, nous voir renaître en eux, nous complaire dans leurs vertus, nous consoler dans leurs épreuves, en goûtant d'avance l'espoir infaillible de ne les plus quitter. Cette idée est tout pour qui sait en jouir !

DUCOS.

Et n'est rien pour qui la méconnoît. Vergniaud aborde ici une grande question, mais il ne l'a pas tranchée.

MAINVIELLE.

Tu es bien pressé, Duclos ! La guillotine la tranchera tout à l'heure !

VERGNIAUD.

J'ai dû remplir jusqu'à la fin les devoirs de mon ministère avant de m'en départir pour jamais. L'immortalité de l'âme est décidément la seule question qui reste à l'ordre du jour.

Carra tressailloit d'impatience. Tout son système de palingénésie matérielle et de résurrections multiples par le concours et la combinaison des atomes homogènes se représentoit à son esprit sous une abondance incroyable de formes, également difficiles à rendre palpables devant un auditoire qui n'avoit pas la clef de sa terminologie scientifique. Il se rongeoit les poings de déplaisir de ne pouvoir compter sur assez de patience et de docilité dans ses écouteurs les plus complaisants et les plus assidus, pour prendre le temps de développer ses nomenclatures, d'établir ses axiomes et de tirer ses inductions ; et il se promettoit, non sans quel-

que regret amer du passé, de mieux employer sa vie la première fois que le hasard le replaceroit identiquement dans son individualité de philosophe.

LE HARDY.

La solution de ce doute n'est pas une œuvre de parole : c'est une profonde impression de sentiment. Elle est tracée dans le cœur de tout honnête homme dont les vertus ont été mal rétribuées sur la terre. Il n'y a rien d'imparfait dans la création de Dieu, et si la probité persécutée, si l'innocence malheureuse n'avoient point d'appel devant lui, la moralité de cette création sublime ne seroit qu'une chimère.

FONFRÈDE.

Cette solution est tracée par la nature dans l'instinct intelligent du seul être organisé qui conçoive le besoin de revivre. Ce que la nature m'a fait désirer parce qu'elle me l'a fait pressentir, elle me le doit.

BRISSOT.

Elle est tracée par le raisonnement pour le philosophe dans les écrits de Platon, et la raison humaine ne s'élèvera jamais plus haut. Ce que Platon m'a promis, au nom du grand architecte des mondes, je vais le chercher.

FAUCHET.

Elle est tracée par la foi, plus savante que Platon, pour le chrétien plus riche en avenir que le philosophe. Ce que la foi m'a donné au nom du Seigneur, je vais en prendre possession dans le ciel,

GENSONNÉ.

Dans le fait, cette question, qui est d'importance pour nous, ne me paroît pas de nature à être embrassée sous tous ses aspects d'une manière si soudaine. Il me semble que nous nous sommes rarement bien trouvés d'em-

porter une délibération en matière sérieuse au bond de l'improvisation. Je vous propose de renvoyer celle-ci à la séance du soir.

DUCOS.

Sur le rapport de Valazé, qui a pris les devants dans l'intérêt de l'instruction avec son zèle accoutumé[1].

DUPRAT.

Nous serons alors plus capables de juger en connoissance de cause;.... et maintenant, messieurs, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, nous n'avons pas la tête à nous.

MAINVIELLE.

Au lieu que tantôt, ce sera merveille! Nous voterons pour la première fois A TÊTE REPOSÉE.

Ces persiflages héroïques, saillies dignes de Socrate, où se complaisent les gens de cœur qui savent mourir, circulèrent au milieu des éclats de rire avec le punch qui remplissoit tous les verres[2].

[1] Valazé avoit été rapporteur dans le procès du roi, et Ducos, qui partagea son opinion, devoit lui tenir compte de son ardeur à soutenir l'accusation avec toute la constance et toute l'âpreté de son inflexible caractère.

[2] Cette transition paroîtra un peu brusque dans une discussion qui pouvoit donner lieu à de si riches développements. J'en avois probablement ainsi jugé autrefois, car toutes les autres parties de la composition étoient subordonnées à celle-ci dans mes premiers essais. A force d'y réfléchir, et j'y ai mis le temps, je me suis convaincu que cet épisode entièrement philosophique me faisoit sortir de la spécialité de l'histoire; qu'il étoit de toute invraisemblance qu'il eût occupé beaucoup de moments dans le *dernier banquet des Girondins*, et qu'il ne pouvoit que jeter une langueur plus ennuyeuse encore que solennelle dans un drame déjà trop prolongé, dont le sujet est connu et le dénouement prévu dès le frontispice du livre. Qu'aurois-je pu

A compter de ce moment, la conversation devint plus générale, plus bruyante, plus expansive ; les sentiments

faire d'ailleurs autre chose que de copier le *Phédon* de Platon avec celui de Moïse Mendelssohn, en assujettissant la magnifique simplicité de leurs raisonnements à de certaines combinaisons de style, modifiées selon l'éducation, l'esprit et le naturel des personnages, et sur lesquelles je n'ai peut-être insisté que trop jusqu'ici, parce qu'elles m'offroient le seul moyen imaginable de varier au moins, par la couleur tranchée des discours, le fond monotone d'une scène sans action et sans péripétie. Je crois qu'on tombera volontiers d'accord avec moi si on daigne se rappeler que l'epoque où l'action se passe est incontestablement la plus étrangère à toute saine idée de psychologie qui se soit rencontrée jamais dans l'histoire de la société, et que je n'aurois pu l'animer dans les débats, pour n'être pas invraisemblable et absurde, que de quelques pâles reflets de la philosophie du dix-huitième siècle, dont personne aujourd'hui ne veut entendre parler. Cette combinaison, la seule qui approchât du vrai, auroit jeté quelque ridicule sur les interlocuteurs et sur la question elle-même, et il n'y avoit rien de plus contraire à mon dessein.

Un homme de beaucoup d'esprit, bien connu par son aptitude à retenir des anecdotes charmantes et des mots délicieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, raconte que les Girondins, dont il a gardé quelque souvenir, finirent par aller aux voix sur la discussion, et que la cause du spiritualisme et de la divinité fut perdue à la majorité d'une voix. Cette historiette est bien triste, mais j'ai le bonheur de n'y pas croire, et dans aucune hypothèse je ne m'en serois servi. Je me suis donc borné à faire résumer en quelques mots par quatre de mes personnages, Le Hardy, Fonfrède, Brissot et Fauchet, les propositions morales, physiologiques, philosophiques et religieuses qu'il auroit fallu développer. Ce texte est vaste, sans doute, et peut donner matière encore à un beau livre, après Mendelssohn et Platon, sous la plume d'un spiritualiste éloquent et passionné. A la considérer sous ce dernier point de vue, je ne fais aucune difficulté de convenir que j'y ai renoncé par impuissance.

s'échangèrent avec plus de rapidité, les caractères se dessinèrent avec plus d'énergie. Quelques hautes réflexions, quelques souvenirs graves ou touchants, quelques regrets échappés à l'âme se firent encore entendre de loin en loin ; mais le tumulte des émotions ne tardoit pas à les entraîner, à les confondre dans une rumeur presque unanime qui n'exprimoit que la joie portée jusqu'au délire. Vergniaud, retombé dans ses préoccupations ordinaires, ne rioit que par intervalles, et quand un trait plaisant et inattendu le rappeloit aux convenances d'un festin libre et amical qui s'égaie en finissant. Fauchet, Duchâtel, Le Hardy, Brissot, plus étrangers encore à ces effusions du plaisir et de la folie, ne les troubloient pas du moins par une attitude austère et mélancolique. Leurs visages étoient empreints d'une telle sérénité qu'il n'y avoit pas un de leurs traits qui ne semblât sourire. — La plupart des autres, tout entiers au bonheur d'être encore une fois ensemble, s'y livroient avec cette verve d'enthousiasme, cette passion de jouir et cet abandon de l'insouciance qui distinguent l'esprit françois entre tous les caractères nationaux. L'approche d'une mort certaine étoit oubliée, ou plutôt elle stimuloit par un attrait de plus, par la secrète satisfaction de la vanité qui aime à s'exercer chez nous contre les malheurs inévitables, les démonstrations de la gaieté commune. L'émulation du dévouement n'étoit qu'une chose vulgaire, et qui ne valoit pas la peine d'être remarquée entre des âmes si puissantes ; mais l'émulation d'une stoïque indifférence et d'une intrépidité sérieuse n'étoit pas sans charmes pour des esprits si élevés. Les chances de la gloire politique devoient être fort inégales pour les GIRONDINS aux yeux de la postérité ; et s'il y avoit quelque moyen de compensation pour les foibles et les

obscurs, on pouvoit le trouver dans la manière de prendre la mort, qui est, en dernière analyse, l'épreuve décisive des véritables supériorités.

Depuis un an, les événements préparoient de jour en jour les GIRONDINS au dénouement de la grande tragédie où ils avoient accepté le rôle généreux de martyrs, et leurs ambitions jusqu'alors solidaires d'une même cause n'avoient jamais été plus franchement rivales. Il est présumable que, pour quelques-uns, l'émulation dont je viens de parler ne s'éveilla qu'à l'échafaud, qui étoit le dernier théâtre où elle eût l'occasion de ressaisir ses avantages.

Ducos et Boyer-Fonfrède, dont l'absolution avoit été promise à Camille Desmoulins, le tardif Las-Casas de la Révolution[1], tombèrent plus inopinément que leurs amis sous la juridiction intime et sympathique de Fouquier-Tinville et du bourreau. La proscription fut suspendue quelque temps sur eux comme l'épée de Damoclès, et ils faisoient à peine l'apprentissage de la prison, pour le crime alors inexpiable d'avoir défendu leurs collègues et leurs frères opprimés, quand la Montagne les jeta aux furies de la guillotine. L'idée de cette mort inopinée, qu'ils n'avoient pas même encourue, au témoignage de leurs plus cruels ennemis, venoit d'apparoître pour la première fois à leur esprit dans le texte d'une de ces tables sanglantes d'assassinat qu'on osoit appeler des jugements[2]. Aussi, je ne sais quel orgueil de

[1] Cette belle expression n'est pas de moi ; elle est de M. Réal dans un des plaidoyers mémorables dont j'ai eu occasion de parler.

[2] Camille Desmoulins étoit si loin de penser que Ducos et Fonfrède fussent condamnés, qu'il sortit de l'audience en versant des torrents de larmes. — Hélas ! s'écrioit-il, c'est moi qui

courage et d'abnégation leur fit craindre de rester en arrière sur la résignation pleine de grâce et de gaieté de leurs compagnons d'infortune et de gloire ; et, comme il arrive d'ordinaire, ils enchérirent sur leurs transports en cherchant à les égaler. — Le plus sage des Grecs, au jugement des oracles, mourant parmi ses disciples pour la défense des libertés sacrées de la pensée, et s'amusant à aiguiser encore d'ingénieuses ironies, ne trouva que des pleurs pour réponse ; mais ses élèves ne mouroient pas avec lui, et si cette faveur leur avoit été accordée, ils seroient morts sans doute en riant comme les Athéniens de la Gironde.

A voir l'ivresse orageuse de cette fête sans exemple, on auroit cru qu'il s'agissoit de solenniser une victoire,

les ai perdus en publiant mon *Brissot dévoilé!* Ducos, mon pauvre Ducos! — Ce mélange de frénésie, de tendresse et de vanité donne jusqu'à un certain point la mesure des hommes de cette époque. Celui-ci n'étoit pas méchant, et sa mort a peut-être absous sa vie. Camille Desmoulins, qui avoit sonné le glas funèbre des républicains de la Gironde, les suivit d'assez près à la mort comme chef de la conspiration des INDULGENTS! c'est ainsi qu'on les appeloit! Terrible histoire que celle d'un peuple où les accusateurs des GIRONDINS, où les persécuteurs proscrits pour INDULGENCE emportèrent à leur tour les regrets des gens de bien! Que dis-je! si nous savions à fond le secret du 9 thermidor, nous y verrions Robespierre lui-même poursuivi comme continuateur du système de Camille qu'il avoit sacrifié. Les assemblées politiques font des coups d'état contre une influence qui tend à s'agrandir, contre un pouvoir qui s'affermit. Elles n'en font point contre la terreur. Toutes les fois qu'un gouvernement tombe, on peut établir en principe infaillible qu'il a été modéré dans son système, ou ridiculement maladroit dans la manière d'en changer. Je ne m'en rappelle point d'exemples, mais il y en a.

et c'étoit quelque chose de pareil en effet, car l'opprobre que la tyrannie triomphante achevoit d'imprimer à sa cause par ce monstrueux attentat contre la représentation nationale devoit retomber tôt ou tard sur les factieux, et laisser aux générations futures un profond sentiment d'horreur, capable d'empêcher à jamais le retour de leur exécrable puissance. Personne n'en jugeoit autrement. — Mais la réflexion n'entroit pour rien dans l'élan désordonné qui entraînoit alors tous les esprits. C'étoit jour de féerie et de délassement.

— Messieurs, s'écria tout à coup Mainvielle, si vous voulez bien faire droit à ma motion, cette nouvelle jatte de punch — il nous en revient encore —, sera épuisée en l'honneur des belles qui nous ont accordé un peu de compassion dans les mauvais jours que nous venons de subir. C'est le moins que nous leur devions, mais c'est tout ce que nous pouvons faire pour elles en ce moment de délivrance. J'espère que la discrète gravité de M. Duchâtel ne refusera pas de rendre cet hommage à une adorable récluse qui touche de près son cœur, ou mes observations m'ont trompé tantôt. Je cherchois son regard par suite d'une méchante habitude que les dames m'ont donnée, et je ne peux guère m'être mépris sur sa direction, car M. Duchâtel marche toujours tout seul. Honneur à son bonheur, et compliment sans rancune! Je porte donc cette santé à la divine Cécile de.... à la céleste Cécile du.... — Qui diable me dira son nom!...

— Arrêtez, interrompit violemment Duchâtel, que ces derniers mots avoient tiré de sa rêverie.... — Le nom d'une femme est un mystère sacré qu'il n'est pas permis de compromettre dans la licence des festins, même

quand on peut s'excuser comme vous par l'invraisemblance d'une supposition absurde et l'étourderie d'un cerveau échauffé !... — Vous n'avez pas la tête mûre, Mainvielle !...

— Ah ! sur ce point, reprit Mainvielle, vous me permettrez de vous contredire. Mûre s'il en fut jamais ; elle va tomber !

— Ne craignez rien pour votre secret, si vous en avez un, dit Vergniaud ; ne craignez rien, mon cher Duchâtel ; il sera en sûreté dans quelques heures. Je ne vois pas ici une bouche téméraire qui ose le violer demain. Le plus communicatif de nous tous, Mainvielle lui-même, avec son abandonnement fougueux et irréfléchi, vous promet comme moi de devenir tantôt, sur ce qui vous concerne et sur une multitude d'autres choses, aussi taciturne que Valazé. Vous n'aurez pas même pour témoins les grues du poète Ibicus. Dissipe ce dernier nuage, Ducos ! chante-nous un de ces airs qui ont si souvent charmé nos soirées, et qui auroient ému les pierres de notre prison, si les pierres étoient encore sensibles aux chansons du poète. Achille chantoit. Chante, Ducos ! prends ta lyre !...

DUCOS.

L'éphore le plus scrupuleux n'y couperoit pas une corde. Je vais chanter un pont-neuf.

GENSONNÉ.

Un pont-neuf ! je croyois que tu aspirois à t'élever aux plus hautes régions du Parnasse, à côté de Fabre et de Chénier, et tu te rabaisses au-dessous du vol ram-

pant de Laignelot[1], jusqu'au badinage trivial de Pons de Verdun[2].

DUCOS.

Par exception. Je ne m'y retrouverai plus. Cette idée

[1] Je ne me crois pas obligé dans ces notes, qui ne sont pas écrites, comme cela se pratique ordinairement, pour grossir le volume, à m'étendre en longues explications sur Fabre d'Églantine et Chénier. Leurs noms sont trop connus de tous les lecteurs pour avoir besoin d'être rehaussés par le luxe surabondant de la biographie et de la critique. Il n'en est pas tout à fait de même de Joseph-François Laignelot, député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, qui vient de mourir fort obscur à l'âge de quatre-vingts ans. Jeune encore, Laignelot s'étoit annoncé au monde littéraire par une tragédie intitulée *Agis*, représentée en 1779, et dont le sujet présente un rapprochement singulièrement remarquable avec la destinée fort imprévue alors d'un tribun qui devoit prendre place un jour parmi les juges suprêmes des rois. Personne n'a pu oublier qu'Agis étoit un roi de Sparte qui fut mis à mort par son peuple. Laignelot a passé fort tranquille à Chaillot les années critiques de la restauration, fidèle au culte de Marat qu'il avoit beaucoup aimé, mais n'épanchant son enthousiasme religieux pour la sanglante idole de la Montagne que dans l'intimité du tête-à-tête le plus familier : au demeurant, homme doux, tranquille, de mœurs simples, de bonne conversation, fort occupé de littérature, et dont il n'auroit jamais été question, ni de son vivant, ni après sa mort, s'il n'avoit fait que des vers.

[2] Robert Pons, natif de Verdun, et député de la Meuse à la Convention, étoit un de ces hommes qui réalisent leur esprit en petite monnoie. Il tournoit le conte, l'épigramme et le couplet avec une rare facilité, qui l'avoit fait surnommer la *Providence de l'Almanach des Muses*. La catalogue de sa bibliothèque annonce un goût éclairé et spirituel, quoiqu'un peu bizarre, et il n'est pas douteux qu'il auroit laissé intacte la réputation d'un littérateur aimable, s'il n'avoit pas eu la malheureuse fantaisie de devenir un personnage politique. De plus beaux génies que le sien ont échoué contre cet écueil.

m'est venue pendant l'ennuyeux réquisitoire de Fouquier-Tinville, et je m'y suis livré volontiers pour me distraire du mauvais style du Châtelet[1]. La pièce est d'ailleurs de circonstance, comme vous allez voir, dans un banquet que nous devons apparemment à la munificence de Bailleul. J'ai rimé sa dernière et disgracieuse Odyssée[2].

Et il entonna en effet le plaisant pot-pourri dans lequel il raconte avec une verve si comique l'arrestation de son ami :

Un soir de cette automne,
De Provins revenant...
Quoi? sur l'air de la nonne

[1] Fouquier-Tinville avoit été procureur au Châtelet, et c'est à cela que Ducos fait allusion. Fouquier n'étoit pas d'ailleurs un homme sans littérature, comme on pourroit le croire au méchant langage de sa *défense*. Il avoit débuté dans la carrière poétique par de petits vers fort doucereux, fort innocents, et surtout fort laudatifs à la gloire de Louis XVI et de sa famille. Les petits vers furent probablement mal accueillis ou mal payés, et c'est peut-être le dédain du distributeur des grâces qui a valu à l'humanité un de ses plus exécrables fléaux.

[2] On a fort mal dit, comme le remarquoit le vieux Beaulieu dans la *Biographie universelle*, que c'étoit de sa propre arrestation que Ducos vouloit parler en improvisant cette chansonnette, qui ne manque pas d'agrément. Ducos fut arrêté à Paris même, en sortant de la Convention. La chanson resta, et je l'ai souvent ouï chanter dans la rue, quelques années après, par une femme jeune encore qu'on disoit devenue folle d'amour pour le poète le jour de son exécution. Ce que je sais positivement, c'est que le contraste de ces traits abattus et de cette voix sanglotante avec les vives saillies de Ducos produisoit un effet inexprimable sur mon cœur de jeune homme. J'ai entendu dire que l'infortunée étoit morte à la Salpêtrière. J'offre avec plaisir ce sujet de *nouvelle* à mes amis, qui en tireront meilleur parti que moi.

Chanter mon accident?...
Non, mon honneur m'ordonne
D'être grave et touchant...

La prononciation fortement accentuée de Ducos prêtoit une vérité singulière au goût piquant avec lequel il imitoit les intonations et les broderies un peu maniérées d'un de ses jeunes compatriotes, déjà célèbre alors, et dont la *Gasconne* avoit beaucoup étendu la réputation. Il fut interrompu par de bruyants éclats qui redoublèrent à ce vers solennel :

Peuple françois, écoutez-moi sans rire!

Tous les vers naturels ou satiriques, tous les traits remarquables par le sel ou la naïveté de l'expression, furent accueillis avec le même élan, et la plupart se répétèrent en chœur [1].

[1] Tout ceci est exactement historique, et il y avoit en effet assez de mots saillants dans le pot-pourri de Ducos pour expliquer cet accès de folle gaieté, même entre des hommes naturellement sérieux, s'il avoit éclaté en toute autre occasion. Ceux-ci sont riants et naïfs :

Je prenois le long du chemin
Un âne pour un jacobin...

. . . .

De frayeur perdant la tête
Pendant ce conflit soudain,
On me prit pour une bête,
Et c'est mon plus grand chagrin.

. . . .

Si j'ai l'air d'un pauvre diable,
C'est que je suis député. Etc.

Le jeune compatriote de Ducos dont il est question un peu plus haut est, comme on sait, le fameux Pierre-Jean Garat, qu'un biographe appelle le *Protée musical* et l'*Orphée mo-*

L'enthousiasme des refrains a quelque chose de contagieux ; les refrains couroient avec le punch ; les chansons se succédoient, se croisoient, se perdoient les unes dans les autres, plus vives et plus turbulentes par leur confusion. C'étoit la boutade soldatesque pour Viger, la romance patoise du Comtat pour Duprat ; pour presque tous, les beaux airs patriotiques de la révolution, dégagés des cruautés de l'esprit de parti et des obscénités de la populace. La Gironde mouroit républicaine, mais elle n'avoit jamais mieux compris qu'en ce moment la nécessité de mourir pure de sa malheureuse alliance avec des passions frénétiques dont le débordement passoit sur la République comme une tempête, et ne devoit laisser derrière lui que des ruines irréparables.

Vergniaud avoit cessé de prendre part à la délirante expansion de ses convives. Depuis quelque temps il rouloit sa montre entre ses doigts sans la regarder. Tout à coup il l'ouvrit négligemment en la dégageant de sa double boîte cerclée en cuivre.

— Cinq heures ! s'écria-t-il ; oh ! que les belles nuits passent vite ! Ne nous reste-t-il plus rien de mieux à faire que de boire et de chanter ? Ce n'est pas trop de deux heures peut-être pour penser, pour écrire, pour finir nos arrangements avec le monde, ou du moins pour dormir un peu.

Et quand il eut dit cela, il remonta sa montre par distraction.

— Le monde s'arrangera comme il pourra, répondit Mainvielle. Je ne me suis jamais fort soucié de lui, et je m'en soucie moins que jamais. Penser, je m'en avise

derne, ce qui veut dire que Garat chantoit à merveille, et cela ne dit rien de trop.

rarement. Écrire, c'est un ennui. Quant à dormir, j'ai bien le temps.

Les GIRONDINS, subitement ramenés cependant à une pensée sérieuse, s'étoient tournés en silence par un mouvement simultané du côté de Vergniaud, et paroissoient prêts à suivre son exemple, quand la porte de la salle s'ouvrit.

Les concierges et les guichetiers, accompagnés d'un huissier du tribunal, se rangèrent sur deux files pour les reconduire dans leurs cachots à mesure qu'ils répondoient à l'appel de l'officier judiciaire.

— Messieurs, dit Vergniaud en souriant, la séance est levée.

Cinq minutes après, la salle du festin n'avoit plus d'hôte que Valazé.

Arrivés successivement au vestibule par groupes assortis, suivant l'habitude de tous les jours, les GIRONDINS se rangèrent pour la dernière fois sous la direction de leurs guichetiers.

L'adieu accoutumé courut sur toutes les lèvres; il y fut suspendu par une réflexion rapide. Il n'y avoit plus entre eux d'espérances à concevoir, il n'y avoit plus de vœux à faire. Les paroles que les hommes s'adressent ordinairement en se quittant pour se revoir n'étoient plus à leur usage. Cette idée a quelque chose d'extraordinaire qui étonne les courages les plus affermis.

Ils se regardèrent, se cherchèrent encore à la lueur des huit torches qui éclairoient l'étroite enceinte, se jetèrent dans les bras les uns des autres, et cette fois-là presque sans prédilection de parti ni d'affection. Il n'y a rien qui rapproche et qui confonde toutes les nuances d'opinion et d'intérêt comme la présence de la mort.

Ils avoient voulu l'égalité avec tant d'ardeur! — L'égalité, c'étoit cela.

Leur émotion étoit calme et fière, mais elle dut être profonde. Elle interrompit un moment jusqu'au rire inextinguible de Mainvielle.

— Messieurs, dit le principal guichetier, à vos places, et que personne ne bouge de son numéro. Dites-vous bonsoir ou bonjour, c'est naturel, et j'y prends beaucoup de plaisir; mais il faut que le service se fasse,

et je ne suis pas ici pour vous attendre ! Vous vous embrasserez demain...

Et ces hommes si puissants une année auparavant, qui avoient démoli en se jouant le trône de Charlemagne, et foulé à leurs pieds toutes les vieilles constitutions des Gaules, se rendirent sans résister à l'ordre du valet des prisons.

Alors, les torches se divisèrent, s'abaissèrent sous des voûtes opposées, se perdirent dans les détours de quelques corridors, et on entendit gronder tout ensemble huit gonds de fer que les GIRONDINS ne devoient plus voir tourner devant eux.

Un instant à peine s'étoit écoulé que le vestibule retentit d'un grand éclat de rire. Les guichetiers revenoient.

Gensonné s'étoit trouvé tout à coup séparé de ses compagnons ordinaires. Il s'étonna d'être conduit dans un cachot qu'il ne connoissoit point, et qui ne paroissoit pas pouvoir admettre plus d'un prisonnier. Quoiqu'il lui coûtât d'être éloigné de ses amis pour le peu de moments qu'il avoit encore à passer avec eux, il ne pensa pas à se plaindre, car il avoit toute la résignation qui vient de la force; mais sa surprise redoubla quand il vit le guichetier qui l'escortoit refermer la lourde porte en dedans, poser sa lanterne sur le pavé, et s'asseoir sans façon au pied de l'étroite couchette qui composoit tout l'ameublement de ce trou. Gensonné recula d'un pas. Le guichetier ôta son bonnet, passa la main dans ses cheveux, et regarda fixement le député.

— Eh bien! dit Gensonné, dois-je vous avoir ici pour témoin ou pour gardien, maître Pierre, pendant ces heures d'agonie que les lois d'aucun pays n'ont disputées à la solitude et au recueillement?

— Non! lui répondit le guichetier, nous allons nous séparer. Mais répondez-moi d'abord : me reconnoissez-vous?

GENSONNÉ.

J'ai quelque réminiscence de vous avoir vu ailleurs, une fois ou deux, je ne sais où, et cette impression m'a légèrement occupé quand je vous ai retrouvé ici.

PIERRE ROMOND.

Ne vous rappelez-vous pas du moins le nom de Pierre Romond de Payerne, cent-suisse de Sa Majesté Louis XVI?

GENSONNÉ.

Pierre Romond de Payerne!... C'est aussi un souvenir vague dans mon esprit, un souvenir qui tient du rêve... et qui ne me paroît important ni pour vous ni pour moi. L'occasion ne me paroît pas favorable pour s'en entretenir.

PIERRE ROMOND.

Plus favorable que vous ne pensez. Vous n'avez pas oublié sans doute la journée du 10 août. Elle est assez mémorable!

— La journée du 10 aout, dit Gensonné en couvrant son front de sa main, je m'en souviens! Elle n'auroit pas emporté tout l'avenir de la société européenne avec elle, continua-t-il à demi-voix, si des conseils insensés n'avoient prévalu sur les miens [1].

[1] Les hommes politiques de l'Assemblée législative étoient loin de vouloir le renversement du trône, parce qu'ils prévoyoient les suites d'un événement si fertile en malheurs, et qui n'avoit point d'avenir possible dans notre civilisation. Gensonné en particulier n'épargna rien pour éclairer la cour sur les dangers de la monarchie; le rédacteur de l'excellent article qui lui est consacré dans la *Biographie des contemporains*, fort instruit, à ce qu'il paroît,

PIERRE ROMOND.

Le 10 août, monsieur Gensonné, vous avez arraché un soldat suisse à la fureur du peuple.

GENSONNÉ.

J'ai eu le bonheur d'en sauver quelques-uns, et un

de tous ces détails, raconte que ce député et ses amis entamèrent une dernière négociation avec les Tuileries, par l'intermédiaire d'un peintre, nommé Boze, qui étoit chargé de faire le portrait en pied de Louis XVI, et qui pendant les séances voyoit le roi sans témoins. Boze lui présenta même un mémoire que Gensonné avoit rédigé, et qui ne manquoit par conséquent ni d'éloquence ni de dialectique. La fatalité qui précipitoit à sa ruine une malheureuse dynastie voulut que ces offres salutaires des seuls esprits judicieux et prévoyants qu'il y eût alors aux affaires fussent dédaigneusement repoussées; et ce que l'on auroit peine à croire, c'est que les conseillers de la royauté s'efforçoient de traiter alors avec le parti de Danton! — C'est une chose instructive dans sa bizarrerie que le retour de circonstances analogues dans toutes les révolutions; et cette instruction infaillible n'a cependant jamais profité ni aux peuples ni aux rois. Les *vingt-un* de 1793 auroient été un point d'appui en 1792 pour la couronne de France, comme les *deux cent vingt-un* en 1830. Le ministère à Gensonné, il n'y avoit point de 10 août; le ministère à Casimir Périer, il n'y avoit point de 29 juillet. Tout le monde sait cela, et si la même occasion se présentoit mille fois, il arriveroit mille fois la même chose, parce qu'il n'y a point d'expérience, point de raisonnement qui puisse prévaloir dans une institution surannée contre l'instinct de suicide, contre la nécessité de mort qui l'entraîne à finir. Dans les positions extrêmes, on ne consulte ni l'observation, ni l'histoire, ni le sens commun. On consulte des courtisans qui se font passer pour capables, des intrigants qui se donnent pour hommes d'État, et tout est perdu; il survient bientôt, pour clore cette combinaison de *vingt-un*, quelque terrible catastrophe qui termine tout pour tout remettre en question — le *vingt-un* janvier, par exemple.

entre autres que vos traits me rappellent... Mais où voulez-vous en venir?

PIERRE ROMOND.

Nous y sommes, grâce à Dieu. Après m'avoir délivré, vous m'avez conduit chez vous, vous m'avez couvert de vos vêtements: l'uniforme que je portois m'auroit livré à la mort; vous m'avez donné de l'argent pour vivre et pour regagner mon pays. Je n'ai pas quitté Paris, où je pouvois cacher mon nom et mon existence dans un atelier, en travaillant d'un métier que je sais.—Quand vous fûtes arrêté l'été dernier, je ne pensai plus qu'à solder ma dette envers vous. Cela étoit cher et difficile, monsieur; je fus obligé de me faire jacobin pour devenir guichetier; je parvins à cette distinction, que je ne donnerois pas aujourd'hui pour un royaume, avec la protection des amis que je m'étois faits à clabauder dans les clubs et dans les sections. Depuis j'ai attendu, résolu mais patient. Absous, comme je l'espérois, vous n'auriez pas entendu parler de moi ni de ce que je vous dis; vous êtes condamné, et je m'acquitte.

GENSONNÉ.

Qu'entendez-vous par là, mon bon ami?...

PIERRE ROMOND.

La chose la plus simple qu'il soit possible d'imaginer. — J'ai obtenu sans difficulté de la complaisance de mes camarades l'office peu ambitionné d'introduire ce matin l'homme que vous savez... le bourreau. Je dois sortir à six heures, voilà mon ordre. — Vous allez prendre mes habits, jeter les vôtres, et me lier les pieds et les mains sur ce grabat. Six heures sonnant à la chapelle, il ne s'en faut qu'un moment! vous sortirez à ma place avec ce trousseau de clefs. Vous avez ici la clef du premier guichet; celle-ci ouvre le second, celle-là le troi-

sième ; celle du quatrième, vous la voyez bien. Remarquez que je vous les présente dans leur ordre, et ne tourmentez pas les serrures comme un homme inexpérimenté, de peur de donner l'éveil. Une, deux, trois, quatre !.... un enfant ne s'y tromperoit pas. — Après cela, traversez hardiment la salle des guichetiers; comme ils ont veillé jusqu'au matin pour vous observer, et qu'ils ont prélevé d'amples gorgées sur votre vin, ils ne feront pas attention à vous : ils commencent à sommeiller. — A la dernière porte vers l'extérieur, il y a un gardien de service extraordinaire qui ne nous connoît ni vous ni moi. Il vient d'être dépêché de la commune. Présentez-lui votre ordre ouvert sans rien dire, sans répondre s'il vous parle ; c'est la consigne ; il ouvrira, vous sortirez ; vous ne ferez pas ma commission, je suppose. — Vous gagnerez un asile, et facilement ; j'en ai bien trouvé un, moi, pauvre soldat suisse, dans la maison d'un des premiers citoyens de France qui ne m'avoit jamais vu, et qui, tout à l'heure, ne se souvenoit pas assez de moi pour me reconnoître au visage et à la voix ! Je voudrois bien y envoyer avec vous tous vos malheureux amis, mais l'ordre n'est que pour un, et je n'ai pas d'ailleurs la clef des corridors où ils sont renfermés.

— Mais n'entendez-vous rien ? continua Pierre, en faisant sauter les boutons de sa veste à force de se hâter.

Mon Dieu, monsieur, n'est-ce pas là six heures ?....

— Ce ne sont que les trois quarts, dit Gensonné, tu as le temps.

Ensuite il le regarda, et appuyant doucement les mains sur ses épaules : — C'est de toi seul, dit-il, pauvre et noble garçon, que tu ne t'es pas occupé en con-

cevant ce plan généreux. — Quand l'homme viendra, mon ami, car le bourreau vient toujours, qu'on aille l'appeler ou non, qu'arrivera-t-il de toi ?....

PIERRE ROMOND.

Je n'en sais rien... mais on ne fera pas de moi un homme imposant, un grand orateur, un président du Corps législatif et de la Convention nationale ; on en fera ce qu'on voudra ! Ce n'est pas la question. S'il faut souffrir quelques mois, quelques années de prison, je sais souffrir ; s'il faut mourir, je sais mourir ; soldat, c'est mon état, et je mourrai encore votre débiteur, arriéré envers vous de quatorze mois et vingt jours d'existence que vous m'avez conservée au péril de votre vie ! — Au nom de Dieu, finissons-en ! — Tout à l'heure, il sera trop tard pour tous deux !

— Gensonné le pressa contre son cœur. — Pauvre Pierre, lui dit-il ! et il essuya quelques larmes. — Garat m'avoit donné la même marque d'affection, mais il n'est pas de la destinée de tous les hommes de la recevoir deux fois. — Conserve cet anneau à ton doigt en mémoire de mon amitié ! N'hésite pas... il est sans valeur... il ne vaut pas la peine d'être refusé...

— Vous acceptez donc ? dit le Suisse au comble de la joie.

— Non, mon ami, reprit Gensonné, je n'accepte pas, je refuse.

PIERRE ROMOND.

Vous resteriez ? cela n'est pas possible !

GENSONNÉ.

Écoute seulement ; quand je fus assez heureux pour sauver un homme tel que toi, que faisois-tu ?

PIERRE ROMOND.

Ma compagnie étoit détruite, je restois seul. Je venois de jeter mes armes; je me sauvois.

GENSONNÉ.

Voilà qui est bien. Écoute-moi. Si une heure auparavant je t'avois proposé de te réfugier chez moi, en abandonnant ta compagnie, que m'aurois-tu répondu?

PIERRE ROMOND.

Cela ne fait pas de difficulté. Je vous aurois dit que j'étois à mon poste, et qu'un poste ne se quitte pas.

GENSONNÉ.

Eh bien! mon ami, ma place est où je suis, comme celle du soldat devant l'ennemi. Quand la liberté n'est plus, le poste des GIRONDINS est à l'échafaud.

N'insiste pas, continua-t-il en l'embrassant encore, tu ne ferois que te compromettre sans me servir, car ma résolution est invariable..., et pour cette fois, six heures sonnent.

Pendant cette contestation généreuse, Gensonné ne s'étoit pas défait du trousseau de clefs que le Suisse avoit remis entre ses mains. Il s'en servit pour ouvrir la porte du cachot, et il le rendit à Pierre, qui le regardoit tout consterné.

— Adieu, lui dit Gensonné, adieu, mon frère, va où l'on t'envoie, je t'en prie, et s'il le faut, je l'exige au nom de notre amitié! Si tu tardois, tu serois puni, et je n'aurois pas la consolation de te voir encore une fois ce matin.

Duchâtel et Le Hardy avoient obtenu d'être réunis en ce dernier moment aux saints abbés Émery [1] et Lo-

[1] Jacques-André Émery, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, âgé de soixante et un ans à l'époque de l'action, mort presque octogénaire, en 1811, dans les fonctions de

thringer, dont ils devoient recevoir les secours religieux, et qui n'eurent pas de peine à exciter dans ces âmes tendres et fidèles une ferveur déjà vivement ranimée par la persécution, mais qui ne s'étoit jamais entièrement amortie. Le premier de ces dignes et excellents prêtres pouvoit compter, dans sa glorieuse captivité, des triomphes plus difficiles et plus précieux pour la foi. Sa douce et puissante parole avoit réglé depuis plusieurs mois les écarts de l'imagination de Fauchet, et rendu en lui au Dieu souverainement indulgent un esprit fait pour le comprendre et un cœur fait pour l'aimer. C'étoit une noble conquête. Aussi, bien sûr du néophyte qu'il venoit de disposer pour le martyre, il s'étoit empressé d'effacer par son absolution l'apostasie passagère de l'évêque du Calvados, et de lui redonner les pouvoirs de l'église, assez rachetés sans doute par la nouvelle ordination de l'échafaud et par le nouveau baptême du sang. Fauchet, rentré dans son auguste ministère, écoutoit sous d'autres murailles la confession de Sillery.

Non loin de là Carra continuoit à développer, devant deux ou trois auditeurs assez inattentifs, son abstruse

grand-vicaire de l'archevêque de Paris. J'ai eu le bonheur de lui entendre raconter, quelques années auparavant, avec une éloquence naïve et cependant pittoresque et colorée, une partie de ces détails qui ont beaucoup pâli sous ma plume; et c'est de sa bouche que j'ai recueilli le nom de l'abbé Lothringer, sur lequel il m'a été impossible de me procurer d'autres renseignements. Fouquier-Tinville avoit laissé vivre l'abbé Émery par une raison qui peint mieux ce respectable prêtre que les éloges les plus pompeux: « La douceur et la résignation de ce vieux calottin, » disoit-il, nous valent mieux que vingt guichetiers. Elles em» pêchent les autres prisonniers de crier. »

Duprat donnoit au vieux Morand, dans la chambre voisine, des renseignements nouvellement revenus à sa mémoire sur les ressources que pouvoit lui laisser encore l'infidélité de ses débiteurs, et il se félicitoit de retrouver dans ses souvenirs quelques moyens d'abord inaperçus d'existence pour ses enfants, sa femme et son ami. Cette idée soudaine et inattendue lui avoit rendu toute sa gaieté.

Mainvielle ne se mêloit pas volontiers aux conversations affaireuses, et il est vrai de dire qu'il étoit d'ailleurs fort occupé de son côté. Il jetoit quatre à quatre sur le papier des vers exclamatifs à la froide beauté dont il venoit d'être question entre Duchâtel et lui, et qui avoit si cruellement dédaigné ses soupirs; il les relisoit ensuite à haute voix avec des intonations emphatiques ou burlesques, accompagnées de gestes pompeux; et chacune de ces boutades déclamatoires étoit couronnée d'un de ces éclats de rire frénétiques auxquels les habitants de la Conciergerie reconnoissoient de loin le beau Mainvielle.

A côté d'eux, Duperret debout, désoccupé de soins qu'il avoit prévus dès le matin ou dès la veille, s'évertuoit à tirer au mur avec la main, comme s'il avoit eu en face le fleuret du montagnard le plus aguerri. Quelques

vingt-huitième grade de l'ancien écossisme, d'où il prétendoit fièrement qu'avoit surgi la révolution. J'aurois bien de la peine à le croire. Ce grade étoit celui du chevalier *kadasch*, que nous écrivons et prononçons *cadoche*, quand il est encore question de le prononcer ou de l'écrire. *Kadasch* est, dit-on, un mot hébreu qui signifie *sacré*. Quant à *cadoche*, il ne signifie rien du tout; et, sauf quelques mystères qui ont peut-être échappé à ma pénétration, le but et le résultat de cette institution ne sont pas moins insignifiants que son étymologie.

pas plus loin, Viger, qui s'étoit endormi en grondant, grondoit encore dans son sommeil, la main fortement appuyée sur la barre de son lit comme sur une épée.

Les députés de la Gironde, à l'exception de Gensonné, avoient été renfermés dans un cachot commun qui a conservé long-temps à la Conciergerie le nom de *la Gironde*, mais que de nouvelles constructions, moins bien appropriées au style sévère du bâtiment, ont fait complétement disparoître. Ils se hâtoient d'adresser quelques lignes d'adieu à leurs familles, pendant que Vergniaud, qui affectoit l'étrange prétention de n'avoir jamais écrit une seule lettre [1], passoit le temps à graver le nom d'Adèle et le sien avec la pointe d'une épingle dans la boîte de sa montre [2]. Prisonnier, con-

[1] Il l'avoit dit à la Convention nationale. Le reproche qui avoit exigé cette réponse fut renouvelé au tribunal, et Vergniaud se défendit peu ou se défendit mal de sa correspondance avec ses amis de Bordeaux ; mais quelle induction peut-on tirer du procès-verbal des séances du tribunal révolutionnaire comme on les lit dans le *Moniteur?* La presse étoit déjà enchaînée, et la publicité des débats enfermée entre les sbires et les complices de la Montagne. Dans la main des tyrans, les garanties de la liberté deviennent des instruments de tyrannie, et c'est ainsi que se font, dans tous les temps, les révolutions de tous les peuples. On doit à quelques résipiscences tardives l'aveu de la supériorité des GIRONDINS dans cette dernière lutte. On en jugeroit fort mal par les journaux.

[2] Mademoiselle Adèle Sauvan n'étoit qu'une aimable petite fille quand Vergniaud mourut. Peut-être lui étoit-elle destinée en mariage ; peut-être, comme d'autres hommes tendres et graves que l'amour de l'indépendance a voués au célibat, Vergniaud aimoit-il à se dédommager de cette privation volontaire dans une douce amitié d'enfant. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'affection qu'elle lui inspiroit paroît avoir été la plus vive qu'on lui ait connue. Quiconque a eu le bonheur de voir depuis

cierge ou bourreau, le dépositaire inconnu à qui ce triste gage fut confié, se montra exact et fidèle. C'étoit le dernier témoignage d'une tendre et chaste amitié qui n'a jamais pu être calomniée. L'Adèle de Vergniaud n'avoit que treize ans.

On dit qu'avant de se séparer de ce modeste bijou, Vergniaud souleva, par le jeu d'un ressort qui n'étoit connu que de lui, la pierre d'un sceau de cornaline qui étoit suspendu à sa chaîne. Il tira ensuite de cet écrin mystérieux quelques fragments d'un poison subtil qu'il y avoit autrefois mis en réserve pour une semblable oc-

mademoiselle Adèle Sauvan, sous le nom de madame Legouvé qu'elle portoit en 1810, époque de sa mort, sait par combien de précieuses qualités d'esprit et de cœur elle justifioit un sentiment si glorieux pour son adolescence. La montre de Vergniaud fut en effet remise avec fidélité entre les mains d'Adèle, et elle se souvenoit d'y avoir trouvé la simple inscription que je rapporte, griffonnée assez peu lisiblement, mais dont il subsiste encore quelques traces. Toutefois, dans la crainte qu'elle ne disparût entièrement un jour, elle se hâta de la faire reproduire avec plus de soin par un graveur, à la place même qu'elle occupoit, quand la réhabilitation légale des GIRONDINS permit à l'amitié de les avouer sans danger de mort. J'ai déjà dit que l'ouvrier, préoccupé par la nouvelle forme du calendrier, s'y est trompé sur la date de l'exécution. Il seroit cependant possible que l'erreur fût de Vergniaud lui-même, qui auroit oublié en écrivant que le mois d'octobre avoit trente et un jours, et cette distraction est parfaitement vraisemblable; elle ajouteroit un trait piquant de caractère au griffonnage autographe, si nous avions eu le bonheur de le conserver sous le brunissoir de l'orfévre.

La montre de Vergniaud, qui est, à mes yeux, une intéressante relique du plus beau talent de la révolution, mérite d'être décrite pour les amateurs de ce genre de curiosités. Elle est renfermée dans une boîte d'or très-légère de 18 à 19 lignes de

casion, et les laissa tomber épars sur la table où ses compagnons achevoient leur courrier mortuaire :

— Amis, leur dit-il, c'étoit ici la dernière ressource que je me fusse ménagée contre les tyrans de ma misérable patrie, quand je commençai à prévoir leur triomphe ; mais sa vertu, mesurée à mes forces, et peut-être déjà fort altérée par le temps, seroit insuffisante entre quatre. Tout fatigué que je suis du voyage, il faut bien que j'aille avec vous jusqu'à l'hôtellerie, puisqu'il n'y a pas de gîte pour tous en chemin.

diamètre. Le fond est occupé par un verre coloré ou par une plaque émaillée d'azur qui figure une espèce d'étoile à rayons nombreux. Le cadran, qui est numéroté en chiffres arabes, porte le nom de l'horloger *Cronier*, et le lieu de fabrication A PARIS. Son émail est fort écaillé à l'endroit où se met la clef. L'aiguille est arrêtée sur trois heures moins trois minutes, ce qui marqueroit assez la durée de son mouvement, si Vergniaud ne l'a pas remontée depuis l'heure où il se leva pour aller au tribunal ; et on pense bien qu'elle n'a pas servi depuis. Elle est contenue dans un double cercle en cuivre, propre à être garni de deux verres, et qui en a conservé un.

Bien des lecteurs trouveront que la valeur intrinsèque de ce bijou ne le rendoit pas digne d'une description si détaillée ; mais je n'en ai pas de plus précieux, car il est à moi par le bénéfice de l'amitié, et je ne le donnerois certainement pas pour l'horloge magnifique dont Haroun-al-Raschid fit présent à Charlemagne. Madame Legouvé, qui le tenoit de la main de Vergniaud mourant, le laissa par son testament à mon ami Jouy, qu'il suffit de nommer pour rappeler aux amateurs du bon esprit et du bon goût un des écrivains les plus ingénieux, les plus aimables et les plus universels de notre époque. Jouy me l'avoit laissé dans le sien ; mais je n'ai pas besoin de dire que je le possède par avancement d'hoirie, et qu'il me seroit bien triste à voir si je ne le devois qu'au funeste privilége de la survivance. Voilà pourquoi j'ai beaucoup parlé de la montre de Vergniaud, et pourquoi, peut-être, j'ai achevé d'écrire les GIRONDINS.

Lacaze jeta ses bras autour de Vergniaud et le pressa contre son cœur.

Fonfrède fit quelques pas dans le cachot, revint à la table et repoussa vivement le poison.

— La sanglante exécution qu'on prépare, s'écria-t-il en répondant à Vergniaud, est l'acte le plus essentiel de notre vie politique, celui qui en contient l'instruction, qui en résume la moralité devant l'histoire. C'est sous les yeux du peuple qu'il faut mourir; et je regrette pour la gloire de Valazé qu'il se soit réduit au rôle obscur de figurant avant le dénouement d'une si belle tragédie.

Ducos se coucha, et s'endormit presque aussitôt en fredonnant le refrain de son air favori, qu'il brodoit tous les soirs de nouveaux caprices.

Un moment après, Vergniaud resta seul assis devant eux, l'œil à la voûte, les bras croisés sur la poitrine, incapable d'accorder un long intérêt à une pensée épuisée, cédant à sa paresse naturelle, et reposant sa tête sur le dossier de sa chaise avec l'insouciance qui lui étoit ordinaire.

Le temps amena enfin l'instant fatal et glorieux qui devoit rassembler tous les condamnés pour la dernière fois. Le sourire de l'adieu fraternel ne sembloit pas avoir quitté leurs lèvres, et leur abord fut si serein qu'on auroit cru qu'ils s'étoient donné rendez-vous pour une fête. Brissot, qu'on avoit toujours vu rêveur et abattu, paroissoit ce jour-là moins sérieux qu'à l'ordinaire; Sillery, plus expansif et moins cérémonieux; Vergniaud, moins préoccupé ou livré à des distractions plus riantes. Ducos se frottoit les yeux en fredonnant encore. — En vérité, disoit le docteur Le Hardy en secouant la tête avec une fine expression d'ironie, ceci ressemble à une

grande leçon de clinique *in articulo mortis.* Voilà bien des gens qui n'en ont pas pour long-temps ! — Viger promenoit un œil menaçant sur les soldats ; Duperret mesuroit leur chef d'un regard de dédain ; Fauchet parcouroit les rangs de ses amis avec de brèves et tendres paroles, qui prenoient tour à tour, selon les personnes, la forme du conseil, de l'encouragement ou de la félicitation ; et puis il les saluoit tous à la fois d'une expression de physionomie religieuse et solennelle , comme s'il leur eût adressé dans son cœur une absolution commune. Boyer-Fonfrède se hâtoit de reprendre place auprès de son frère d'adoption pour ne pas s'en séparer à la mort. Le vieux Morand pressoit de sa bouche les mains de son pauvre maître pendant qu'on les lioit, et tout le monde plaignoit amèrement ce vieillard en pleurs qui n'alloit pas mourir.

Gensonné fut quelque temps à tourner sa vue sur le cercle nombreux des guichetiers pour y trouver Pierre Romond. Il le reconnut à ses yeux rouges de larmes, et il lui sourit.

— Messieurs, dit-il, je remarque avec orgueil que la députation de la Gironde est à son poste. Je vous propose de déclarer qu'elle a bien mérité de la patrie.

Je réclame le même honneur, dit Mainvielle, pour la députation des Bouches-du-Rhône, et je me porte caution de Barbaroux, qui ne fera pas défaut à son mandat.

Tête et sang, s'écria Viger, je le réclame pour la France entière, qui est fort convenablement représentée ici, sans en excepter le digne mandataire de la commune de Paris.

— J'ai beau chercher, répondit Ducos en riant, je ne trouve pas celui-là....

— Le voilà, répliqua Viger en lui montrant le bourreau.

Pendant qu'ils parloient ainsi, les condamnés se succédoient sur la sellette de bois où ils venoient de subir les hideux préparatifs de l'exécution avec autant de calme que s'il s'étoit agi en effet de leur *toilette* du matin.

Quand ce fut au tour de Duchâtel, et au moment où il livroit aux valets de Samson sa belle et longue chevelure, une main qui ne fut pas vue fit tomber à ses pieds un bouquet de marguerites et d'immortelles qu'attachoit un ruban bleu de ciel à liséré noir. Un billet s'en détacha.

— Encore une conspiration! dit l'officier de justice en se saisissant du papier; et il essaya de lire.

Le greffier vint au secours de son embarras: il s'approcha et lut:

POUR MONSIEUR DUCHATEL.

Mon cœur a partagé votre amour, cher Duchâtel, et cependant je n'y ai pas expressément répondu, parce qu'il n'y avoit entre nous aucun rapprochement possible sur la terre.

Aujourd'hui vous subissez votre arrêt, je reçois mon acte d'accusation, et vous ne me précédez que de quelques jours au lit nuptial. Allez m'attendre, mon ami. Mon cœur et ma main vous appartiennent dans l'éternité.

CÉCILE.

— O bonheur! s'écria Duchâtel, ô jour qui rassemble plus de joies dans mon cœur que je ne le croyois

capable d'en contenir!... — Puis se retournant du côté de l'exécuteur : — Attache-moi ce bouquet et ce ruban, continua-t-il avec exaltation... C'est moi qui suis le marié !

— Sans rancune, heureux ami, interrompit Mainvielle; vous étiez digne sous tous les rapports d'une préférence qui me condamne à d'éternels regrets, mais que je ne saurois désapprouver. Montrez-vous seulement généreux en me choisissant pour garçon de noce. Vous verrez si je sais faire les honneurs d'un bal !....

Le rapprochement grotesque de ces idées auroit fourni un texte inépuisable à ses bruyantes plaisanteries, que Duchâtel n'entendoit pas, absorbé comme il l'étoit dans le sentiment d'une grave et puissante félicité, si, dans l'instant où Mainvielle étoit prêt à redoubler d'éclats et de folies, la première porte de la Conciergerie ne se fût ouverte pour faire passage au convoi.

Et en même temps on s'aperçut d'un mouvement dans l'intérieur, et on entendit un cri.

— Ce n'est rien, dit le délégué du tribunal. Ce n'est pas une révolte. C'est une femme qui meurt.

Les vingt condamnés furent entassés dans la cour sur une longue charrette à ridelles. Ils sortirent suivis d'une autre charrette que traînoit un seul cheval, et sur laquelle on avoit jeté la claie de Valazé, mal couverte d'un linge grossier qui laissoit échapper un de ses bras, un bras pâle et une main ensanglantée.

— Vive la Montagne! cria le peuple.

— Vive la République! répondirent les GIRONDINS.

Jamais une des journées sombres et pluvieuses de l'automne ne s'étoit annoncée d'une manière plus lu-

gubre que le 31 octobre. Jamais un brouillard plus ténébreux n'avoit voilé le soleil; jamais une pluie plus subtile et plus pénétrante n'avoit dû rebuter les curieux qu'appelle ordinairement de toutes parts le spectacle piquant d'un assassinat public commis au nom de la loi, par un égorgeur à brevet qui rentre ensuite paisiblement chez lui sous la protection de la justice, puis se lave les mains et déjeune avec sa femme. Cependant le concours fut immense, et tel qu'aucun événement du même genre n'en avoit réuni un pareil. C'étoit une profonde cohue, mobile comme les flots d'une mer agitée, qui sembloit tourmentée de passions et d'émotions diverses, parmi lesquelles dominoient, sans doute, l'étonnement et la terreur, et d'où s'échappoient par intervalles d'épouvantables clameurs, semblables aux grondements du tonnerre dans une tempête. Les condamnés y répondoient par le cri répété de *Vive la République!* ou par celui de *Vive la France!* dont la voix vigoureuse de Le Hardy frappa sur tout son passage les vitrages frémissants.

— Vive la République! reprenoit Gensonné en persiflant..... — la République, que vous n'avez pas et que vous n'aurez jamais.

— Soyez soumis aux lois, disoit Fonfrède, et n'ou bliez pas la France qui est votre mère!....

— Combien faudroit-il de baïonnettes pour disperser cette canaille altérée de sang? murmuroit entre ses dents l'intrépide Viger.

— Écartez ces enfants, crioit Fauchet, les maladroits sont capables de les blesser!....

Souvent aussi toutes les voix confondues en chœur faisoient retentir les airs de ces beaux vers de Rouget

de Lille, qu'on auroit crus inspirés par la prévision du poëte, pour le supplice des GIRONDINS :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé!...

La voiture s'arrêta enfin, et la multitude suspendit un moment ses acclamations, afin de rester sans trouble et sans mélange au plaisir de ses yeux, car il se passoit alors des choses propres à fixer son attention. Le corps de Valazé venoit d'être enlevé du petit haquet qui l'avoit conduit, pour être transporté sur un brancard placé au-dessus de l'échafaud; comme il y arrivoit, le pied manqua sur les marches glissantes à un des deux porteurs, et le cadavre échappé à leurs mains roula en bondissant de degré en degré jusque sur le pavé de la place. Pendant ce temps-là d'autres aides de l'exécuteur achevoient de s'assurer du jeu de l'instrument, tandis que leur maître, debout sous un parapluie vert, et le front couvert de son chapeau que masquoit à demi une large cocarde aux trois couleurs, présidoit de la parole et du geste aux dernières dispositions de cet exécrable appareil.

Bientôt une rumeur qu'on ne peut comparer qu'à celle des bêtes féroces auxquelles on porte leur curée, roula sur cet océan d'hommes et de femmes impatients qui attendoient un supplice. Un vieillard montoit, escorté et non soutenu, avec plus de légèreté que son âge et ses infirmités ne paroissoient le permettre, et saluoit, en souriant à droite et à gauche, les innombrables spectateurs. Parvenu au point le plus élevé de l'estrade, il salua de nouveau en criant : *Vive la République!*

après quoi il se jeta sous le fer, en répétant le même cri. Cette fois la mort l'empêcha d'achever.

Ses amis suppléèrent à sa voix interrompue. *Vive la République!* s'écrièrent-ils en se soulevant de leurs banquettes, dans le transport le plus immodéré d'enthousiasme. *Vive la République !* répondit le peuple en battant des mains.

La voix de Duprat retentissoit encore, quand un souvenir subit des derniers entretiens de la veillée vint égayer l'imagination de Mainvielle : Tais-toi, dit-il, c'est trop de bruit ! Sillery dort !

— Pourquoi, répondit Duprat, cette couchette n'en vaudroit-elle pas une autre, si elle avoit un oreiller ?

— Tu me fais là, reprit Mainvielle avec le rire qu'on lui connoît, la plus sotte question que tu aies faite de ta vie ! A quoi serviroit un oreiller quand on n'a plus de tête ?

Les condamnés se succédèrent ainsi avec rapidité sur la planche sanglante, sans que le calme de leur esprit parût s'obscurcir du moindre nuage. Carra seul resta plongé dans une méditation plus morne et plus soucieuse que de coutume.

Boyer-Fonfrède et Ducos étoient assis l'un près de l'autre. Quand on vint pour les séparer, ils se donnèrent un baiser d'adieu.

— Mon frère, hélas! dit Fonfrède, c'est moi qui t'ai conduit à la mort !...

— Ne me plains pas, répliqua vivement Ducos, et console-toi ! ne mourons-nous pas ensemble ?

Chaque exécution fut suivie du cri qui avoit suivi l'exécution de Sillery, réfléchi, comme par un écho, du haut de l'échafaud sur le char des mourants, et de là sur toute la vaste étendue de la place; mais s'affoiblis-

sant peu à peu dans le groupe des martyrs à mesure qu'il s'éclaircissoit d'un martyr de plus, et s'évanouissant enfin tout à fait au moment où la République descendit tout entière avec Brissot[1] dans le tombereau des enterreurs.

Il étoit onze heures quand le massacre commença, et trente minutes après, vingt et un des juges du roi de France avoient comparu devant leur juge éternel.

[1] Il n'y a pas de doute sur le premier des GIRONDINS livrés à la mort : c'étoit certainement Sillery; la plupart des témoins que j'ai consultés s'accordent à croire que Fauchet fut le second; le reste devient très-vague, et ce n'est qu'au dernier qu'on retrouve quelques notions vraisemblables; encore ne sont-elles pas unanimes. J'ai suivi celles qui offrent le plus de probabilité, le cérémonial de l'assassinat judiciaire assignant ordinairement la dernière place dans l'exécution au plus coupable des condamnés, et ce rang revenant de droit à Brissot, que l'acte d'accusation présentoit comme le chef de la prétendue conspiration des fédéralistes. Cependant plusieurs contemporains croient se rappeler que ce massacre finit à Viger, qui n'avoit rien à faire avec le fédéralisme, et qui, ainsi que je l'ai dit ailleurs, avoit à peine paru à la Convention nationale. Cette particularité n'est pas au reste de grande importance pour l'histoire, qui n'aura déjà que trop de peine à compter nos morts, pour se soucier de l'ordre dans lequel ils ont été frappés.

FIN.

TABLE.







